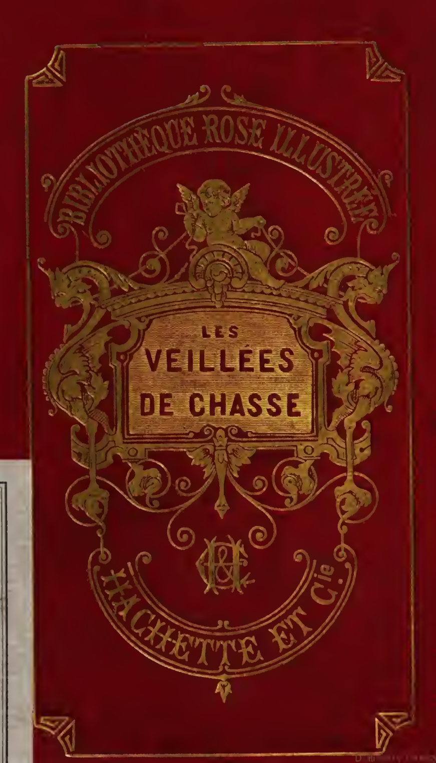
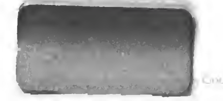

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE
LES
VEILLÉES
DE CHASSE
HACHETTE ET Cie

PALLI





Google

Leopoldo L. P. N. 27.

ESCLUSO
DAL PRESTITO



III 19 II 5

Digitized by Google

LES

VEILLÉES DE CHASSE

Digitized by Google

11886. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

85355

LES

VEILLÉES DE CHASSE

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR BÉNÉDICT H. RÉVOIL

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 43 VIGNETTES

PAR FREEMAN



NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872

Tous droits réservés



Digitized by Google

LES

VEILLÉES DE CHASSE

CHAPITRE I.

Les chasseurs.

Sur la rive ouest du Mississipi, à douze milles au-dessous de l'endroit où ce fleuve se jette dans le Missouri, qu'il absorbe dans ses eaux, s'élève la ville de Saint-Louis, surnommée la *Ville-des-Monts* par les poëtes américains. Quoiqu'il y ait de nombreuses cités le long du Mississipi, Saint-Louis est, à juste titre, considérée comme la métropole du *lointain ouest*, de ce pays de ceinture qui tend tous les jours à s'élargir et que l'on appelle la frontière des États-Unis.

Saint-Louis, la plus ancienne colonie de l'Amérique du Nord, fut fondée par les Français.

C'était autrefois l'entrepôt et le dépôt des denrées

qui alimentaient le commerce avec les Indiens des vastes prairies de l'Ouest. C'est là que le pionnier venait s'approvisionner des marchandises propres au négoce et aux échanges avec les Peaux-Rouges : de couvertures rouges et vertes, de chapelets, de verroteries et autres *biblots*, de *rifles*, de poudre et de plomb sous forme de grenailles ou de balles, et au moyen de ces articles il rapportait, souvent au péril de sa vie, au retour de ces excursions lointaines et aventureuses, des fourrures magnifiques qui se vendaient avec avantage sur les marchés américains. C'est là encore que le chasseur vient préparer ses équipages de chasse avant d'entreprendre une excursion au milieu des vastes solitudes des États-Unis.

Je me trouvais à Saint-Louis, pendant l'automne de 18.., amené là par le seul besoin de changer de place. La ville était peuplée de gens oisifs qui n'avaient qu'un seul but, celui de tuer le temps. Chaque hôtel regorgait de *boarders*, et sur les piazzas de ces caravansérails, à l'ombre de toutes les *vérandahs*, au coin des rues même, on rencontrait des groupes de gentlemen bien mis, se racontant des histoires et faisant leurs efforts pour tromper la longeur des heures. La plupart de ces citoyens étaient des oiseaux de passage ayant quitté la Nouvelle-Orléans pour fuir la fièvre jaune : ils attendaient avec impatience que le retour des vents frais de novembre eût chassé le fléau des murs de la Ville-au-Croissant. Il y avait aussi des voyageurs européens, qui avaient quitté le confort de la vie civilisée pour visiter les déserts américains : là se trouvaient des peintres à la poursuite du pittores-

que, des naturalistes désireux de se procurer de nouveaux échantillons de plantes; enfin des chasseurs qui, las de tirer leur poudre sur du menu gibier, se dirigeaient vers l'immense prairie, pour prendre part à la grande chasse aux bisons. J'appartenais moi-même à cette dernière catégorie.

Il n'y a pas au monde un pays où la table d'hôte soit, plus qu'en Amérique, un des besoins impérieux de l'homme. C'est à cet usage fréquent de dîner en commun que l'on peut attribuer les nombreuses connaissances, les singulières liaisons d'amitié et d'intérêt qui se forment chaque jour. Il ne m'avait pas fallu attendre longtemps à Saint-Louis pour me lier avec plusieurs de ces oisifs de bonne société qui, comme moi, avaient rêvé une expédition cynégétique dans les prairies lointaines, et je parvins à déterminer cinq autres personnes à m'accompagner.

Après de nombreuses réunions, pendant lesquelles chacun discuta les moyens d'accomplir sans danger cette aventureuse expédition, voici ce qui fut convenu. Nous devions tous nous équiper suivant notre fantaisie, pour ce qui regardait les vêments et les armes; mais il avait été bien entendu que chaque chasseur se pourvoirait d'une mule ou d'un cheval. Enfin, au moyen d'une mise de fonds personnelle, on devait acheter un wagon ou chariot, des tentes, des sacs de provisions et des ustensiles de cuisine. Deux chasseurs de profession seraient, en outre, engagés pour nous servir de guides et nous conduire sur les meilleurs terrains de chasse.

Nous employâmes une semaine à faire ces prépara-

tifs, et le huitième jour, à l'aurore d'une belle matinée éclairée par les premiers rayons du soleil, notre cavalcade quitta les faubourgs de Saint-Louis et gravit les montagnes qui conduisent aux frontières des prairies incommensurables de l'Ouest.

Notre troupe de chasseurs se composait de huit hommes à cheval et d'un chariot traîné par six belles mules, sous la direction toute particulière de Jack, un nègre libre, dont le visage ouvert s'épanouissait sur des lèvres lippues, desquelles s'échappait un sourire permanent à travers l'ivoire sans tache de deux mâchoires au complet.

Sous la tente du wagon, on apercevait une autre tête qui contrastait de la manière la plus bizarre avec celle du Iolof: le visage de cet autre individu avait jadis été rouge comme de la brique; mais le hâle produit par le soleil, joint à des taches de rousseur sans nombre, avait métamorphosé cette teinte rougeâtre en une couleur safranée et presque dorée. Une forêt de cheveux noirs, relevés naturellement, encadrait cette tête, qui était en partie cachée par un chapeau de fabrique grossière. Mike-Lanty (c'est ainsi qu'il s'appelait) était un Irlandais de Limerick, et je n'ai jamais vu un personnage plus comique et plus jovial. Une pipe courte, un *brûle-gueule*, ne quittait pas ses lèvres rieuses.

Parmi les huit cavaliers qui chevauchaient autour du wagon, six étaient des *gentlemen* par leur naissance et leur éducation. Les deux derniers étaient ces hardis trappeurs que nous avions pris pour nous servir de guides pendant notre expédition.



Les chasseurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

Je me permettrai de dire quelques mots sur chacun de mes compagnons.

Le premier était un Anglais, de six pieds de hauteur, bien pris de sa taille, ayant une poitrine développée, des épaules très-larges et des membres énormes. Des cheveux châtain clair, un teint rosé, des moustaches et des favoris encadrant un visage ovale, tout concourait à faire de lui un élégant cavalier. C'était un vrai lord, mais du nombre de ceux qui, pendant leurs voyages aux États-Unis, ont assez de bon sens pour porter eux-mêmes leur parapluie et pour laisser leurs titres au fond de leur portefeuille. Nous le connaissions sous le nom de M. Thompson, et ce ne fut que longtemps après notre excursion que j'appris quels étaient le rang et le titre de notre camarade.

Son costume consistait en une veste de drap ornée de six poches; en un gilet de même étoffe, qui avait quatre autres poches, le tout complété par une paire de culottes et par une casquette d'un drap pareil.

Dans le wagon, Thompson avait fait placer son carton à chapeau, hermétiquement clos au moyen de courroies et d'un cadenas et qui contenait, non pas un chapeau, comme nous l'avions tous supposé d'abord, mais des brosses de différentes formes, y compris même une brosse à dents, des peignes, des rasoirs et des pains de savon.

Thompson n'avait pas oublié son parapluie, il le portait sous son bras; c'était plutôt une ombrelle gigantesque, un composé de baleine et de gingham de la plus belle espèce. Ce parapluie lui avait servi à

l'époque de ses chasses aux tigres dans les jungles de l'Inde, pendant ses chasses aux lions dans les déserts de l'Afrique, lors de ses chasses aux autruches et aux vigognes dans les pampas de l'Amérique du Sud; et sous ce même abri de toile bleue, Thompson avait l'intention de porter le carnage et la terreur parmi les buffalos des Prairies.

Avec son parapluie, une véritable arme défensive, Thompson portait aussi un très-beau fusil à deux coups, de la fabrique de Bishop, Bondstreet : cette arme, chargée de chevrotines, était un terrible instrument de mort dans les mains de son propriétaire.

Enfin Thompson, le numéro un de notre compagnie de chasseurs, montait un poulain de deux ans, solide sur ses pieds, de couleur baie, à la queue coupée à l'anglaise, caparaçonné d'une selle toute britannique.

Le numéro deux était un Kentuckien qui avait environ six pouces de plus que Thompson, et, à cause de sa taille, nous l'appelions le *Géant*. Ses traits étaient marqués, anguleux, irréguliers, et cette irrégularité se trouvait encore accrue par une chique de tabac en permanence sous l'une de ses joues. Son teint était foncé, d'une couleur olivâtre : aucune moustache, aucun favori, pas un poil en un mot ne poussait sur ses lèvres et à son menton, tandis que ses cheveux, d'un noir de corbeau, roides comme ceux d'un Indien, retombaient en mèches allongées sur ses larges épaules.

Son regard était grave et profond, mais cela ne tenait pas à la gravité naturelle du Kentuckien, qui

était aussi gai et aussi jovial que celui d'entre nous qui l'était le plus.

Notre camarade géant était planteur. Il portait une jaquette et un pardessus aux longues basques, de couleur verte, taillé dans une épaisse couverture et orné de tous les côtés de poches et d'ouvertures diverses. Son pantalon de drap foncé allait s'enfouir dans une paire de grosses bottes de cuir de cheval, à fortes semelles, pareilles à celles que portent les nègres; et, par-dessus ces chaussures solides, le Kentuckien avait enroulé des housseaux de beïette verte, retenus par un cordon juste au-dessus du genou. Pour chapeau, il avait un feutre de haut prix, mais quelque peu déformé, car il s'était souvent assis dessus et s'en était servi en guise d'oreiller. Sa monture était un cheval haut en jambes et assez maigre, qui, dans son espèce, ressemblait quelque peu à son maître. Un sac à munitions, une corne de chasse et un havre-sac ballottaient sur les épaules du Kentuckien, appendus par de nombreuses courroies; enfin, au-dessus de son étrier, du côté droit, reposait le bois d'une lourde carabine, dont le canon arrivait au niveau de son épaule. Notre ami, planteur dans le Kentucky, avait dans son comté la réputation du plus habile chasseur de cerfs.

Le numéro trois, disciple d'Esculape, avait la mine rubiconde, le corps grassouillet et l'humeur gaie et enjouée. Il aimait avec passion la musique et affectionnait un peu trop la dive bouteille. Quoiqu'il eût exercé la médecine depuis longues années dans différentes parties de l'univers, il ne s'était pas enri-

chi; il est vrai que sa générosité n'avait point de bornes.

Ce qui l'avait engagé à nous offrir ses services en qualité de médecin de notre expédition, ce n'était pas précisément une passion irrésistible pour la chasse aux buffalos, mais bien plutôt le désir d'accompagner des amis. Nous l'aimions tous, et nous l'avions obsédé pour qu'il se joignît à nous : c'était de l'égoïsme de notre part, car nous comptions autant sur son aimable caractère pour nous réjouir que sur sa science médicale, au cas où l'un de nous aurait besoin de ses soins pendant le voyage.

Le docteur, qui se nommait Japper, avait conservé le costume de sa profession, un vêtement noir, quelque peu râpé par l'usage; une seule modification tranchait sur la sévérité de ses habits, c'était une casquette de fourrure et des housseaux de drap brun, dont il avait enveloppé ses cuisses. Son cheval était une bête assez maigre, fort docile, et d'un caractère parfaitement en harmonie avec la profession de son maître : il portait la trousse et la boîte aux médicaments dans un porte-manteau fixé sur son échine, derrière la selle.

Un jeune homme d'une taille élégante et bien proportionnée, aux yeux noirs pleins de vivacité, aux cheveux épais et frisés, faisait aussi partie de notre expédition. Un pantalon à plis de couleur bleu de ciel, une redingote qui embrassait tous les contours de sa poitrine, de ses épaules et de ses bras, ajoutaient à l'élégance de cet adolescent. L'étoffe de ses vêtements était tout simplement de la cotonnade de

fabrique louisianaise, dont l'usage est excellent, et qui, par sa légèreté, est fort appropriée au climat chaud du pays. Un magnifique chapeau de paille de Panama ombrageait les cheveux bouclés et le visage coloré de ce jeune homme, sur les épaules duquel se drapait avec grâce un manteau de drap bordé sur le devant de larges bandes de velours.

Cet autre camarade appartenait à la race créole de la Louisiane; il avait fait ses études dans un collége de jésuites, et il était, quoique jeune encore, l'un des plus illustres botanistes de son pays. Il se nommait Jules Besançon.

Du reste, il n'était pas le seul naturaliste dans notre compagnie. Nous avions avec nous un homme d'une célébrité universelle, et dont le nom était aussi familier à ses concitoyens qu'aux savants du vieux continent. C'était déjà un vieillard d'un aspect vénérable, mais, en dépit de son âge, sa démarche était ferme et son bras assez nerveux pour porter, sans se fatiguer, une pesante carabine à deux canons très-longs et très-solides. Une redingote épaisse, de couleur bleu foncé, couvrait son corps; ses cuisses étaient enveloppées dans une culotte de drap couleur café au lait, boutonnée du genou à la rotule, et son front élevé était garanti de l'intempérie des saisons par un chapeau de poil de martre. L'amour de l'étude l'avait engagé, comme Jules Besançon, à se joindre à nous pendant notre excursion de chasse. Nous le nommions M. A....[1], le chasseur naturaliste.

1. Tout nous porte à croire que le capitaine Mayne-Reid veut

Je m'inscrirai moi-même en me cataloguant sous le numéro six. Une courte description de ma personne suffira à mes lecteurs. J'étais alors un tout jeune homme, assez bien élevé, amateur de sport, passionné pour l'étude des sciences naturelles, aimant le cheval par-dessus tout. Aussi j'avais choisi une magnifique bête. Mon visage n'avait rien de désagréable et ma taille était moyenne. J'avais endossé une blouse de peau de daim brodée de barbes de porc-épic; sur mes épaules se drapait un manteau à capuchon provenant de la même fabrique et orné de franges, suivant la mode indienne. Autour de mes jambes s'enroulait un pantalon de laine écarlate; une casquette de drap brun couvrait ma tête ombragée de cheveux noirs.

N'oublions pas de mentionner une poire à poudre et un sac à plomb d'une forme recherchée, une ceinture à laquelle étaient appendus un couteau de chasse et deux pistolets *revolvers.* D'une main je tenais une légère carabine, de l'autre les rênes de ma monture. Une couverture rouge était pliée et fixée à côté d'un porte-manteau, en compagnie d'un *lazzo.*

Il y a encore deux personnages dont je n'ai pas dit un mot; tous deux ont cependant leur importance particulière : je veux parler de nos guides, que l'on nommait, le premier, Isaac Bradley, et le second, Mark Redwood, deux trappeurs émérites, mais qui se ressemblaient fort peu l'un l'autre. Redwood était un

parler du célèbre Audubon, auteur de ce splendide ouvrage d'*Histoire naturelle* si peu connu en Europe, où son travail n'a jamais été traduit en français. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

homme de formes gigantesques, en apparence aussi fort qu'un buffalo, tandis que son confrère, maigre, musculeux et osseux, avait un aspect qui tenait à la fois de la belette et de l'homme. Redwood avait des manières ouvertes et pleines de bonhomie, des yeux gris, des cheveux châtains; il portait d'énormes favoris qui couvraient presque son visage. Bradley, au contraire, avait le visage hâlé, de petits yeux noirs et perçants, une peau lisse pareille à celle d'un Indien, un teint aussi foncé que celui d'un Peau-Rouge, et les cheveux roides, coupés droits au niveau du cou.

Tous les deux s'étaient couverts de vêtements de peau de la tête aux pieds, et leur costume comprenait une blouse de chasse, des *leggings* (culottes collantes) et des mocassins. Un bonnet de peau de loutre pour Bradley, et pour Redwood une casquette de peau de raccoon, ornée de la queue de l'animal en guise de plumet, complétaient cet habillement. Le fusil de Bradley était plutôt une canardière, car il mesurait six pieds de long, et dépassait de plus d'un tiers de mètre la tête de celui qui le portait. Le bois de cette arme, façonné par le trappeur lui-même, ne ressemblait en rien à celui sorti des mains de nos armuriers. Le rifle de Redwood était d'une bonne longueur, mais d'une monture plus moderne que celle de son camarade.

Tels étaient nos deux guides : tous les deux existent encore à l'époque où j'écris cet ouvrage. Mark Redwood passait pour l'un des plus célèbres montagnards des déserts de l'Ouest, et Isaac Bradley n'est point inconnu à mes lecteurs américains, parmi les-

Digitized by Google

quels on vante son adresse à la chasse. On l'appelle ordinairement aux États-Unis le vieil Ike le Tueur de loups.

CHAPITRE II.

Le camp et les feux du soir.

La route que nous suivions s'étendait dans la direction du sud-ouest; ce n'était qu'à deux cents milles plus loin, sur les bords de la rivière Osage, que nous espérions rencontrer les buffalos.

En l'année 1854, où j'achève cet ouvrage, un seul jour suffit pour franchir la distance qui sépare les villes des lieux déserts où nous nous rendions alors. Mais à l'époque où notre cavalcade s'aventurait au sein des Prairies, la route n'était pas frayée. C'est à peine si de temps en temps on rencontrait des établissements agrestes, isolés, éloignés les uns des autres, quelques villages construits sur le bord d'un des affluents du Mississipi. Tout le pays, dans les environs de ces plantations, était désert et sauvage. Nous n'avions donc pas l'espoir de nous abriter sous un toit quelconque avant notre retour dans la Ville-des-Monts : les deux tentes dont nous avions fait em-

plette avant notre départ devaient nous être très-nécessaires.

Il y a peu de contrées, dans les solitudes américaines, où le voyageur puisse être certain de ne pas manquer de gibier pour sa nourriture de tous les jours. Le plus habile chasseur, qui campe pendant quelque temps dans un endroit giboyeux, ne réussit souvent pas à se procurer ce qu'il lui faut pour vivre. Le terrain que nous foulions nous paraissait des plus favorables pour abriter de nombreuses espèces d'animaux et d'oiseaux, et cependant, lorsque nous nous arrêtâmes le soir pour dresser nos tentes, nous n'avions pas tiré un coup de fusil; ni poil ni plume ne devait servir à notre souper.

Ce premier résultat n'était pas encourageant, et nous nous disions que si la chance favorable ne nous souriait pas davantage jusqu'au moment où nous arriverions en présence des buffalos, nous étions destinés à passer de fort tristes journées. Ce n'est pas que nous eussions la crainte de manquer de provisions de bouche, mais comme notre seul but était de chasser, nous étions déçus dans notre attente.

Notre magasin de vivres était composé d'un grand tonneau de biscuits, d'un sac énorme de farine, de nombreux jambons et pièces de lard, de langues de bœuf fumées, de café, de sucre et de sel, et le wagon était chargé d'avoine et d'orge pour nos mules et nos chevaux.

Le premier jour nous fîmes trente milles. Le chemin était bon, et les ondulations du sol, couvertes de chênes nains aux feuillages et aux branches de cou-

leur noire, n'étaient point trop escarpées. Le chêne dont il s'agit, appelé *black-jack* par les pionniers, n'a aucune va'eur comme bois de construction, car il ne devient jamais assez fort pour être employé à cet usage.

Nous choisîmes, pour nous arrêter le soir, les bords d'une crique d'eau douce. Nous y dressâmes nos tentes d'une manière régulière, préparant toute chose dans un ordre convenu entre nous, ordre que nous observâmes ensuite avec une scrupuleuse fidélité pendant tout le cours de notre excursion. Chacun de nous prit soin de sa monture et la débarrassa de sa selle. Lanty n'avait d'autre occupation que celle de faire la cuisine; c'était là sa spécialité, et il avait appris sa profession à bord d'un navire de commerce de la Nouvelle-Orléans. Jack avait assez de mal à prendre soin de ses mules.

Nous attachâmes à des piquets, au milieu d'un espace vide, nos chevaux et nos mules, en ayant soin de laisser à chacun de ces animaux une longueur de corde suffisante, qui était de plusieurs mètres. Les deux tentes s'élevèrent bientôt à côté l'une de l'autre, sur le bord du ruisseau, et le wagon fut placé à l'arrière, calé sur ses quatre roues. Dans le triangle formé par le wagon et les tentes, nous allumâmes un grand feu, aux deux extrémités duquel on planta deux branches de bois dont le sommet faisait la fourche. Un tronc d'arbre effilé était posé dans ces deux fourches et maintenu de cette manière au-dessus de la flamme. C'était la crémaillère de Lanty, comme le feu était son fourneau de cuisine.



Nous y dressâmes nos tentes. (Page 15.)

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

Je veux donner ici une exacte description de notre campement; je n'aurai plus à y revenir par la suite, puisque nous mîmes chaque soir les mêmes procédés en pratique. Nos tentes étaient dressées côte à côte, en avant du wagon. Ces légers abris de toile étaient de forme conique, comme celles sous lesquelles s'abritaient autrefois nos aïeux. Un seul pieu, planté au milieu, suffisait pour les tendre, et leur largeur pouvait donner asile à trois personnes. Les guides, Jack et Lanty, reposaient leurs têtes sous la toile du wagon. Mais le souper est prêt. Lanty est décidément, dans ce moment suprême, le plus important personnage de la compagnie. Il est debout devant le feu, tenant dans sa main une poêle à frire au manche allongé, dans laquelle il fait griller le café. Cette graine est presque cuite, et Lanty la retourne à l'aide d'une cuiller de fer. A la crémaillère est pendu un énorme coquemar de fer battu, rempli d'eau qui bout à grand fracas. A côté du cuisinier se trouve, posée à terre, une autre poêle plus grande que la première, remplie de tranches de jambon et prête à être placée sur les charbons ardents.

Notre ami anglais Thompson est assis sur un tronc d'arbre, ayant devant lui son carton à chapeau tout grand ouvert, d'où il vient de tirer son assortiment de brosses et de peignes. Ses ablutions sont terminées; il donne le dernier coup de main à sa toilette, en mettant en ordre ses cheveux, ses favoris et ses moustaches, en se brossant les dents et en se nettoyant les ongles.

Le Kentuckien se livre à d'autres occupations : il

se tient debout. L'une de ses mains est armée d'un couteau dont la lame large et longue est incrustée dans un manche d'ivoire. C'est un de ces *bowie-knifes* communs dans ce pays sous la dénomination de « cure-dents de l'Arkansas. » Dans l'autre main, on peut apercevoir un objet long d'environ sept pouces, d'une forme parallélogrammatique et d'une couleur brun foncé. C'est une tablette de ce tabac renommé récolté sur les bords de la rivière James. A l'aide de son couteau, le Kentuckien taille une tranche de ce tabac, un *bloc*, suivant son expression pittoresque; il le porte à sa bouche et le livre à la mastication de ses dents et à la succion de sa langue.

Que fait le docteur Japper? Il est sur le bord de l'eau, tenant dans une main une de ces bouteilles en étain que l'on appelle aux États-Unis pistolets de poche. Ce pistolet est *chargé* d'eau-de-vie, et le docteur se dispose à en *tirer* une partie de sa charge, qui, mêlée dans une noix de coco à une petite quantité d'eau fraîche, va s'engloutir dans un gosier très-altéré.

Besançon est assis sur le devant de la première tente, et le vieux naturaliste s'est placé à côté de lui. Le premier s'occupe de la dessiccation des plantes qu'il a recueillies : il les classe scientifiquement entre les feuilles d'un grand herbier relié dans la forme d'un portefeuille. Le second, maître expert dans la manière de s'y prendre, aide son jeune camarade.

Les guides se posent près du wagon. Le vieux Ike enchâsse une pierre à fusil entre les deux plaques de fer du chien de sa platine, et Redwood, s'abandon-

Digitized by Google

nant à son esprit jovial, plaisante avec le darkey Mike.

Jack prend soin de ses mules. Quant à moi, je bouchonne et j'étrille mon cheval favori, dont je viens de laver les pieds dans le ruisseau; je frotte ensuite ses sabots et ses articulations avec un morceau de graisse.

Tout autour du camp sont éparpillées nos selles, nos brides, nos couvertures, nos armes et nos ustensiles de ménage. Chaque chose sera mise à l'abri avant que l'heure du repos ait sonné pour nous tous. Telle est la vue de notre camp au moment où nous allons prendre notre repas du soir.

Le souper est prêt, il est servi sur.... le gazon, et alors la scène change.

L'atmosphère, même à cette saison de l'année, est très-froide, et c'est à cette cause, aussi bien qu'à l'avis que nous donne Mike que le café est prêt, qu'il faut attribuer l'empressement avec lequel chacun de nous, y compris les guides, se presse autour du feu alimenté de troncs d'arbres. Nous trouvons, tout autour d'un plat sur lequel fument des tranches de jambon, et près duquel est placée la jatte de café, une assiette de fer-blanc, un couteau et un gobelet pour chaque personne. On se sert à volonté, et l'on va manger sa part où bon vous semble. On ne doit pas faire de restes, car un des règlements de notre association est d'observer la plus grande économie.

Malgré la fatigue très-naturelle de ce premier jour de marche, ce souper, assaisonné par l'appétit qu'aiguillonnait un air froid, nous parut délicieux. Il est

Digitized by Google

vrai que la nouveauté entrait pour beaucoup dans le plaisir que nous éprouvions, et que la faim était un stimulant irrésistible.

Lorsque le souper fut achevé on se mit à fumer. Les uns choisirent des cigares, dont nous avions fait ample provision, les autres bourrèrent leurs pipes : le zoologiste se servant d'une *meerschaum* allemande, et les guides de calumets armés de stéatite, cette pierre crayeuse dans laquelle les Peaux-Rouges creusent leurs pipes. Mike tenait entre ses lèvres son *brûle-gueule* noirci et Jack sa pipe de corne, dans le trou de laquelle un simple roseau était enchâssé en guise de tuyau et de bouquin.

Notre camarade Thompson avait fait provision des plus purs havanes, et il fumait l'un d'eux avec toute la grâce reconnue au gentleman anglais lorsqu'il hume son cigare : il tenait celui-ci piqué sur la pointe de son couteau. Le Kentuckien aspirait aussi la fumée d'un cigare, mais son panatella était profondément enfoui dans sa bouche, entre sa joue et sa mâchoire droite. Besançon roulait dans ses doigts du tabac, pour en faire des cigarettes qu'il fumait au fur et à mesure.

Nous nous retirâmes de bonne heure sous nos tentes, car nous étions harassés de fatigue : aussi nos préparatifs ne furent-ils pas longs pour nous rouler dans nos couvertures en appelant le sommeil de tous nos vœux. Avant de nous mettre au lit, nous avions eu le soin de placer à l'abri nos hardes et nos ustensiles, de peur que, la pluie venant à tomber pendant la nuit, tout cela ne fût mouillé et par con-

séquent détérioré. On s'était aussi assuré de la solidité des cordes de nos montures; non pas que nous eussions à craindre les maraudeurs, mais c'est que souvent, pendant les premiers jours d'un voyage, les chevaux et les mules font de nombreux efforts pour se sauver et pour retourner à leur écurie. C'eût été là un grand malheur pour nous. Heureusement que la plupart de mes camarades étaient accoutumés aux voyages, et savaient quelles étaient les précautions à prendre pour ne pas être pris au dépourvu. Nous ne songeâmes pas à monter la garde ce soir-là, réservant pour plus tard la mise en pratique de cette précaution dictée par la prudence, qui devait devenir nécessaire en temps et lieu.

CHAPITRE III.

Aventures de Besançon dans les marais.

Le voyageur qui traverse les Prairies ne dort plus aussitôt que le soleil est levé. Dès que l'aube paraît, il secoue sa torpeur, car il a bien des choses à faire qui sont inutiles à celui qui parcourt les routes civilisées et s'arrête le soir à l'auberge. Il lui faut rouler la tente, plier son lit, préparer son déjeuner et seller

Digitized by Google

son cheval. Aussi nous étions sur pied bien avant que le disque du soleil eût dépassé l'horizon de chênes verts qui s'étendait devant nous. Lanty nous avait pourtant devancés, et, grâce à ses soins, le feu petillait et dévorait les blocs de bois amoncelés. Déjà le coquemar à café bouillonnait avec fracas, et la grande poêle à frire répandait une odeur bien préférable à celle des parfums d'Arabie.

L'air était vif, et chacun de nous s'approcha du feu sans trop se faire prier. Thompson nettoyait ses ongles et les égalisait, le Kentuckien coupait un nouveau bloc à sa tablette de tabac de la rivière James, le docteur revenait du ruisseau où il était allé faire son mélange d'un peu d'eau à beaucoup d'eau-de-vie. Besançon emballait ses portefeuilles, le zoologiste allumait sa pipe de Kummer, et le capitaine donnait l'avoine à son bon cheval, tout en humant les douces exhalaisons d'un pur havane.

Une demi-heure nous suffit pour déjeuner. On replaça dans le wagon les tentes et les ustensiles, on sella les chevaux, on harnacha les mules, et l'on donna le signal du départ.

Notre marche ne fut pas très-longue ce jour-là, la route étant plus difficile, les broussailles et les bois plus touffus, le terrain plus montagneux. Il nous fallut passer à gué plusieurs ruisseaux, et cela retarda notre voyage. Nous ne fîmes que vingt milles du matin jusqu'au soir.

Quand nous nous arrêtâmes pour dresser notre campement, nul de nous n'avait aperçu trace de gibier. En vain chaque buisson, chaque touffe d'herbe,

des deux côtés de la route, avaient été explorés; nous n'avions fait lever que quelques oiseaux rouges de la race des tangaras (*pyrenga rubra*), sorte de geai bruyant, ou bien un vol de chardonnerets ou de bouvreuils.

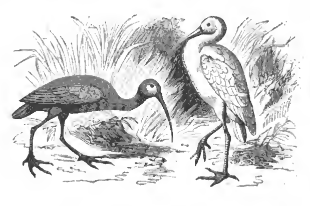
Notre seconde halte se fit aussi sur le bord d'un ruisseau. A peine nous fûmes-nous arrêtés que Thompson partit à pied, armé de son fusil. Il avait découvert non loin de là une sorte de marais, et se promettait d'y trouver des bécassines. Il n'était pas absent depuis dix minutes que nous entendîmes deux coups de fusil suivis, à peu d'intervalle les uns des autres, d'autres décharges simultanées. Il avait donc trouvé un gibier quelconque, puisqu'il n'épargnait pas sa poudre. Bientôt nous le vîmes revenir, portant sur son dos une douzaine et demie d'oiseaux qui nous parurent bien plus gros que des bécassines. Le zoologiste nous apprit que ces échassiers appartenaient



au genre courlis (*numenius longirostris* de Wilson). Nous nous hâtâmes de les plumer et de les fricasser

dans la poêle de Lanty. C'était un délicieux manger, et le seul reproche que nous fîmes à Thompson fut de ne pas en avoir tué davantage.

Ces oiseaux servirent de texte à notre conversation après souper. Nous en vînmes par conséquent à parler des nombreux oiseaux de passage de l'Amérique du Nord, et surtout de ce singulier échassier nommé



ibis. Ce fut Besançon qui nous amena sur ce sujet, en nous disant qu'à la Nouvelle-Orléans les Indiens apportaient au marché, pour les vendre, des ibis qu'ils appelaient courlis espagnols. C'étaient, suivant notre ami le zoologiste, des ibis blancs (*tantalus albus*), que l'on rencontre en très-grand nombre sur les côtes sud des États-Unis. Il y avait aussi, nous apprit-il, deux autres espèces d'ibis, originaires des pays chauds des États-Unis : l'ibis des bois (*tantalus loculator*), qui ressemble à peu de chose près à l'ibis vénéré des Égyptiens, et enfin le magnifique ibis sacré (*tantalus ruber*), qui est plus rare que les autres. A propos d'ibis, Besançon s'étant rappelé une aven-

ture de chasse qui lui était arrivée en poursuivant un jour ces oiseaux dans les marais de la Louisiane, il nous proposa de la raconter et nous acceptâmes son offre avec grand plaisir.

« Pendant une de mes vacances de collége, nous dit-il, j'entrepris une excursion de botaniste dans la partie sud-ouest de la Louisiane. Avant mon départ, j'avais promis à un de mes meilleurs camarades de lui apporter les peaux des oiseaux rares que je trouverais dans le pays marécageux au milieu duquel je devais m'aventurer. Ce qu'il désirait le plus, c'était quelques individus de l'espèce des ibis rouges : il voulait les faire empailler pour son cabinet.

« La région qui s'étend au sud de l'État de la Louisiane est un vrai labyrinthe composé de marais, de bayous et de lagunes. Les bayous sont des courants d'eau qui s'écoulent lentement, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, à différentes époques de l'année. La plupart de ces ruisseaux sont des déversements du Mississipi ; ils sont toujours profonds, souvent étroits, et quelquefois très-larges : ils encerclent dans leurs méandres des îlots sans nombre. C'est là, aussi bien que dans les marais qui sont contigus, que se plaisent les alligators et le requin d'eau douce, nommé *gar* en anglais, le brochet de nos étangs. Sur les eaux de ces bayous se jouent des myriades d'oiseaux aquatiques.

« Là vous trouvez le flamant rouge, l'aigrette, le cygne trompette, le héron bleu, l'oie sauvage, le butor, l'oiseau-serpent, le pélican et l'ibis. On y rencontre l'orfraie et l'aigle à tête blanche, qui arrache

à celle-là la proie dont elle s'est emparée, un voleur plus habile ou plus fort que son collègue. Les marais et les bayous sont remplis de poissons, de reptiles et d'insectes : on comprendra aisément que tous les oiseaux qui sont ichthyophages se plaisent au milieu de ces Palus-Méotides de la Louisiane. Dans plusieurs parties de cet État, les canaux s'entrelacent comme les mailles d'un filet, et on peut parcourir une immense étendue de pays au moyen d'un bateau pointu des deux bouts, que l'on pousse, à la rame ou à la gaffe, dans toutes les directions.

« Dès le second jour de mon départ, j'avais réussi à me procurer tous les spécimens d'oiseaux que j'avais promis à mon ami, l'ibis excepté. Les deux ou trois *tantali* que j'avais aperçus étaient si sauvages, qu'il m'avait été impossible de les approcher.

« Le troisième ou le quatrième jour, je quittai une habitation de nègres, élevée sur les bords d'un large bayou, n'emportant avec moi que mon fusil et mes munitions. J'avais même laissé à l'écurie mon fidèle épagneul, qui, la veille, en traversant à la nage un marais profond, avait été mordu par un alligator. Je m'étais proposé à la fois d'augmenter mon herbier, comme aussi de trouver l'ibis désiré par mon camarade ; mais j'eusse volontiers négligé mes plantes pour tuer cet oiseau rare. Je m'étais jeté dans un bateau, une sorte de navette légère à fond plat, employée dans tout le pays pour naviguer sur les bayous et les marais.

« Tantôt je me servais de deux pagayes, tantôt je me laissais aller au courant du bayou ; mais comme je n'apercevais d'ibis nulle part, je me coulai dans une

branche du courant d'eau, et je fis force de rames pour remonter le courant. Je parvins bientôt dans une région solitaire, couverte à perte de vue de marécages, au milieu desquels croissaient des roseaux très-élevés. On ne voyait près de là aucune habitation, rien ne décelait la présence de l'homme; il était bien possible que je fusse le premier qui eût été amené par un motif quelconque à troubler la solitude des eaux noirâtres de ce marais.

« A mesure que j'avançais, je rencontrais du gibier, et je parvins à tuer plusieurs individus de l'espèce nommée ibis des bois, et de celle appelée ibis blanc. Je démontai aussi d'un coup de fusil un aigle à tête blanche (*falco leucocephalus*), mais l'oiseau que je souhaitais le plus ne se trouvait jamais à portée de mon fusil, et cet oiseau, c'était l'ibis écarlate.

« J'avais remonté le ruisseau en ramant à une distance de près de trois milles, et je m'apprêtais déjà à abandonner les rames et à me laisser aller au courant, lorsqu'en jetant les yeux devant moi, je m'aperçus que le bayou s'élargissait à peu de distance de l'endroit où je me trouvais. Entraîné par la curiosité, je m'avançai encore, et, au moyen de quelques coups de rames, j'arrivai à la pointe d'un lac de forme oblongue, à peu près long d'un mille. C'était une flaque d'eau profonde, bourbeuse et marécageuse sur les bords. Les alligators y grouillaient comme des grenouilles dans une mare. Je les voyais montrer à la surface du bayou leur dos rugueux et se livrer à de nombreux ébats en poursuivant les poissons et en se battant les uns les autres. Mais ce qui attirait sur-

tout mes regards, c'était un îlot surgissant des eaux au centre du lac, sur la pointe duquel j'apercevais un vol d'oiseaux d'un plumage rouge feu. C'étaient, à n'en pas douter, ces ibis que je poursuivais avec tant d'ardeur! Je ramai avec énergie, me détournant de temps à autre pour voir si le gibier avait pris son vol, et enfin j'arrivai assez près pour distinguer parfaitement une douzaine d'ibis qui se balançaient, suivant leur usage, sur une seule patte, dormant en apparence ou plutôt ensevelis dans de profondes méditations. Ils étaient sur la pointe extrême de l'îlot, et je n'en étais plus qu'à une distance de soixante mètres.

« Après avoir abordé sur l'îlot, en prenant toutes les précautions pour faire le moins de bruit possible, je mis mon fusil en joue et lâchai presque simultanément la détente de mes deux canons. Dès que la fumée se fut dissipée, je m'aperçus que tous les oiseaux avaient pris leur vol, à l'exception d'un seul qui gisait mort sur le bord de l'eau.

« Sans lâcher mon fusil, je sautai hors du bateau et traversai l'îlot pour ramasser mon ibis; ce fut l'affaire de quelques minutes, et je revenais, portant mon oiseau, pour rentrer dans mon embarcation, lorsque, à mon grand effroi, je la vis déjà loin du rivage, entraînée au milieu du lac par un courant rapide.

« Dans mon empressement à courir pour m'emparer de mon ibis, j'avais oublié d'amarrer le bateau, et le courant du bayou l'emportait au loin. Déjà il était à près de cent mètres de la rive, et je ne savais pas nager!

« Ma première pensée fut pourtant de me jeter à

l'eau, afin de rattraper quand même mon embarcation. Mais, parvenu sur le bord de l'îlot, je m'aperçus que le lac était profond comme un gouffre. La seconde pensée qui frappa mon imagination comme d'un coup de foudre, fut qu'il m'était impossible de rattraper la barque.

« J'étais sur un îlot, au milieu d'un lac, à un demi-mille du rivage, seul, et cet îlot était une terre absolument nue et stérile; pas un arbre, pas un buisson, pas un brin d'herbe; mourir de faim ou me noyer en essayant de me sauver, tel était le sort qui paraissait m'être réservé!

« Abattu par cette affreuse pensée, je me laissai tomber sur la terre, dans un état d'accablement et de torpeur impossible à décrire. Combien de temps cet état dura-t-il, je ne saurais le dire. Quand je sortis de cet engourdissement physique et moral, le soleil allait disparaître à l'horizon. Ce qui me rappela à moi-même, ce fut l'aspect d'objets d'une forme hideuse, rampant sur le sable, et formant cercle autour de moi. Depuis longtemps ils étaient là, sans que je les eusse vus. J'éprouvai seulement un pressentiment de leur présence. Bientôt, cependant, le bruit particulier de leurs mouvements, celui de leur respiration frappèrent mes oreilles. On aurait dit le soufflet d'une forge, alterné de temps à autre par le beuglement d'un taureau. C'est ce qui me rappela à moi-même. En jetant les yeux devant moi, j'aperçus des lézards gigantesques, d'horribles alligators.

« Ils étaient énormes pour la plupart et fort nombreux : il y en avait certainement plus de cent qui

rampaient sur l'îlot, autour de moi, devant, derrière, de tous côtés. Leurs mâchoires dentelées, leurs museaux allongés étaient si près de moi qu'ils me touchaient presque, et leurs yeux habituellement éteints, brillaient d'une lueur phosphorescente.

« Rappelé à moi-même par ce danger imminent, je me relevai d'un seul bond. Et au même instant les animaux, reconnaissant la présence de l'homme vivant, dont ils ont peur, s'éparpillèrent dans toutes les directions; ils plongèrent dans le lac et disparurent dans l'eau bourbeuse.

« Je parcourus à grands pas ma prison à ciel ouvert; j'arpentai cet étroit espace de droite et de gauche; je sondai la profondeur de l'eau autour de l'île et je m'avançai même pour mesurer le fond, mais partout je perdais pied. A quinze mètres devant moi, j'avais de l'eau jusqu'au cou. Les alligators jouaient entre eux à mes côtés, soufflant et reniflant. Dans leur élément naturel, ils devenaient plus audacieux, et je n'aurais certainement pas atteint sain et sauf le rivage, en admettant que l'eau eût été moins profonde. Eussé-je osé me jeter à la nage, eussé-je su nager comme un cygne, les alligators m'auraient intercepté la route liquide avant qu'il m'eût été possible de faire une douzaine de brasses. Les démonstrations hostiles de ces ovipares me firent peur; je me hâtai de remonter sur la terre ferme, où je me mis de nouveau à arpenter mon îlot, dans le but de faire sécher mes vêtements mouillés.

« Je restai ainsi debout, marchant en tous sens, jusqu'à la nuit, qui se fit autour de moi sombre et

terrifiante. Avec l'obscurité se hasardèrent dans les airs de nouvelles voix, les rumeurs émouvantes des marais pendant la nuit, le *qua-qua* du héron, le miaulement du hibou aquatique, le beuglement du butor, le *el-l-uk* du gigantesque crapaud, le coassement des grenouilles et le *cri-cri* du grillon des sa-



vanes, qui résonnaient à mes oreilles comme l'eût fait le hurlement d'un lion prêt à me dévorer. A quelques mètres, tout près de moi, j'entendais le clapotement des eaux contre les écailles des alligators, je prêtais l'oreille au souffle brûlant de ces reptiles, et cela me fit penser qu'il me serait impossible de songer à dormir. Me livrer au sommeil! Je n'aurais pas

osé le faire, fût-ce même pour quelques instants. Si par hasard je restais plus de deux minutes sans bouger, les hideux alligators rampaient tout près de moi et si près que j'aurais pu les toucher de la main.

« A différents intervalles, je me relevais subitement, je poussais des cris, je brandissais mon fusil autour de ma tête dans le but de chasser ces ennemis implacables dans leur élément boueux ; ils se rejetaient à l'instant dans l'eau du bayou, mais, à vrai dire, c'était sans trop de frayeur. Chaque nouvelle démonstration de ma part les trouvait moins sensibles à la crainte ; enfin, je vis arriver avec terreur le moment où ni les cris ni les gestes menaçants n'auraient plus de pouvoir sur eux. Ils se réfugiaient à quelques pieds de moi en formant un cercle infranchissable.

« Je chargeai mon fusil et je tirai au hasard. Ma balle rebondit sur les écailles de l'un des reptiles et alla se perdre dans l'eau ; car les alligators, on le sait, sont invulnérables, à moins qu'on ne les atteigne dans l'œil ou entre les épaules. Cependant, grâce à la commotion du salpêtre et aux éclairs qui jaillissaient de mon fusil, je parvins à jeter l'épouvante dans les rangs des alligators ; ils s'enfuirent et ne revinrent que bien plus tard. Je m'étais endormi, cédant au sommeil irrésistible qui appesantissait mes paupières, mais je fus soudain réveillé par quelque chose de froid qui touchait mon visage. Je jetai les bras en avant. Horreur ! ma main rebondit sur les écailles fangeuses et gluantes d'un alligator de la taille la plus gigantesque. Il s'était glissé à mes côtés, et se préparait à m'attaquer consciencieusement. Je pus, malgré l'obs-

Digitized by Google

curité, entrevoir l'animal au moment où il ouvrait ses mâchoires et repliait son corps pour me frapper et pour mordre à la fois. Je n'eus que le temps de faire un saut, afin d'éviter un coup de queue terrible qui m'eût renversé à coup sûr, et qui fit voler le sable sur lequel, quelques secondes auparavant, j'étais étendu tout de mon long. Je fis encore feu, et mon ennemi, précédé de ses camarades, opéra une prompte retraite dans le lac.

« Il n'était plus possible de songer à dormir. Une fois encore, avant la première heure du jour, je fus contraint de me défendre contre les alligators et de tirer sur eux mes deux coups de fusil. Enfin l'aube parut, mais rien ne vint changer ma position dangereuse. La lumière ne me fit voir que les contours de ma prison : elle ne me révéla aucun moyen de me sauver. Ce n'était même pas un soulagement à mes maux, car la chaleur du soleil produisait des cloches sur ma peau, que des myriades de mouches de marais, des nuées de maringouins avaient assaillie et mordue pendant toute la nuit. Il n'y avait pas un nuage au ciel pour m'abriter contre ses rayons brûlants; bien au contraire, la réverbération des eaux doublait l'intensité de la chaleur.

« Vers le soir la faim commença à se faire sentir. Je n'avais rien mangé depuis mon départ de l'établissement du marais. Pour étancher la soif ardente qui me dévorait, je bus quelques gorgées de l'eau saumâtre et boueuse du lac; puis j'en avalai une grande quantité, car elle était fort chaude, et c'est à peine si elle humectait mon palais : cette boisson ne contri-

bua pas à diminuer les tiraillements de mon estomac.

« Que pourrais-je manger? me disais-je. L'ibis? Comment le faire cuire? Je n'avais rien pour allumer du feu, pas même le moindre morceau de bois. Qu'importe? pensais-je en moi-même, la cuisson de la nourriture est une invention moderne, un luxe qui ne convient qu'à des palais sybarites. Je me hâtai donc de dépouiller l'ibis de son brillant plumage, et je mordis dessus à belles dents. Ce repas annihilait mon *échantillon*, mais je pensais aussi peu à mon ami dans ce moment, que je songeais à l'histoire naturelle. L'ibis ne pesait certainement pas plus de trois livres, chair et os. Je fus contraint de déjeuner au moyen des débris crus de cet oiseau, et à ce déjeuner *sans fourchette*, après avoir détaché toute la chair qui couvrait les os, je suçai ces derniers, tant ma faim était grande encore!

« Qu'allais-je devenir? Me faudrait-il mourir d'inanition? Non, me dis-je à moi-même, je m'ingénierai pour trouver à manger. Pendant les nombreuses escarmouches que j'avais livrées aux alligators dans le cours de la nuit, j'avais réussi à frapper l'un d'eux au bon endroit et la carcasse de ce puant ovipare gisait étendue sur le sable de mon îlot. Je ne pouvais donc pas mourir de faim : Je mangerai de l'alligator, pensais-je. Toutefois il faudra que ma faim soit bien violente pour que je me décide à porter à ma bouche un morceau de cette chair nauséabonde.

Au bout de deux autres jours passés sur mon îlot, sans prendre de nourriture, mes répugnances furent

vaincues. Je tirai résolûment mon couteau, et, coupant une tranche de la queue d'un alligator que je tuai tout exprès, je mordis à belles dents dans cette viande musquée. Le premier alligator, celui dont je viens de parler, était déjà à moitié pourri, grâce à l'action brûlante du soleil, et les émanations de sa hideuse carcasse empoisonnaient l'air autour de moi.

« Cette odeur infecte devint bientôt intolérable. Aucun souffle de brise ne ridait les eaux du bayou, car, s'il en eût été ainsi, j'aurais pu me tenir au-dessus du vent : l'atmosphère entière de l'île était tellement imprégnée de ce poison, que je ne respirais plus qu'à grand'peine. Cette situation n'était pas supportable. Du bout du canon de mon fusil, je parvins à pousser dans les eaux du lac le cadavre corrompu de l'alligator, avec l'espoir que le courant l'entraînerait au loin : c'est ce qui arriva. J'eus la satisfaction de voir cette carcasse maudite prendre la direction suivie par mon bateau. Cette circonstance me suggéra de nouvelles pensées. Si cet alligator surnage ainsi au-dessus de l'eau, quelle peut en être la cause? Ne serait-ce pas parce qu'il est enflé par un gaz qui le rend léger? Ah! je suis sauvé!

« J'avais conçu un plan admirable. Tuer un autre alligator, le vider, et, après avoir bien nettoyé ses intestins et sa vessie, les gonfler en soufflant dedans, en nouer les extrémités de manière à en faire ainsi des *life preservers*, tel fut mon plan bien arrêté. Je n'avais plus qu'à occire un ovipare et à me hasarder sur les eaux du lac au moyen de cette ceinture de sauvetage d'un genre tout nouveau.

« Je ne perdis donc pas un seul instant; je me sentais animé d'une énergie toute nouvelle, car l'espoir de me tirer d'embarras m'avait rendu toutes mes forces. Je chargeai mon fusil avec soin, et, avisant un alligator gigantesque qui nageait à dix mètres devant moi, je le visai très-attentivement à l'œil, je tirai, et j'eus la bonne chance de le voir aborder, expirant, sur le sable de l'îlot.

« A l'aide de mon couteau, j'éventrai le reptile et lui arrachai les entrailles, qui, quoique formant un très-petit volume, suffisaient à mes projets d'évasion. Je me servis, pour enfler ses boyaux palpitants, de l'une des grosses plumes de l'ibis, et en peu d'instants je vis la vessie et les intestins, pareils à d'énormes boudins, se gonfler et devenir énormes.

« Je me hâtai de lier soigneusement cet appareil pour que l'air ne s'en échappât point, et l'attachant solidement autour de ma ceinture, je m'avançai hardiment au milieu de l'eau. D'une main je nageais, et de l'autre je tenais mon fusil élevé au-dessus de ma tête, prêt à faire feu dans le cas où les alligators m'auraient attaqué; mais il n'en fut rien, car, sans le savoir, j'avais choisi l'heure de midi, et personne n'ignore que pendant la grande chaleur du jour les ovipares restent étendus sur les rivages, le long des cours d'eau, dans un état de torpeur et d'engourdissement.

« Entraîné doucement par le courant, il me fallut une demi-heure pour arriver jusqu'à la culée du lac, à l'embouchure du bayou. Là, à ma grande joie, j'aperçus mon bateau retenu dans les roseaux du ma-

rais; et bientôt, me hissant par-dessus la bordure, je me trouvai, grâce à Dieu, entre les planches de mon esquif. J'étais sauvé! Mes rames en main je pagayai en suivant la direction du courant.

« Tel fut l'heureux dénoûment de mon aventure de chasse. Le soir même je parvins sain et sauf à l'établissement d'où j'étais parti depuis quatre jours. Je ne possédais plus, il est vrai, l'ibis, cause première de mon excursion dans les marécages des bayous; mais après quelques jours de repos je repris le cours de mes explorations, et je parvins à atteindre un de ces oiseaux, d'une espèce si belle, que mon ami le naturaliste eut tout lieu d'être satisfait, lorsque je m'empressai de le lui offrir à mon arrivée à la Nouvelle-Orléans. »

J'étais persuadé que dans le cercle formé autour du feu de notre campement, par mes amis qui avaient écouté le récit de Besançon, il y avait plus d'une *paire de lèvres* prêtes à s'ouvrir pour raconter une autre aventure du même genre; mais l'heure était avancée, et, d'un avis unanime, il fut décidé que l'on irait se reposer. Le lendemain soir, un autre de nous prendrait la parole, et, chacun à son tour, l'un des chasseurs qui aurait été *lui-même* le héros ou le témoin d'un événement de chasse digne d'être rapporté, devait en faire le récit pour amuser les autres. De cette manière nous organisions une série de VEILLÉES DE CHASSE *à la lueur du foyer*, dont le charme devait nous aider à tuer le temps et à moins compter les heures jusqu'au moment où nous trouverions les traces des buffalos. Il fut décidé que ces histoires n'auraient

rapport qu'aux oiseaux et aux animaux appartenant à la faune du continent américain.

Nous avions l'intention de partir de bonne heure le lendemain matin, aussi chacun de nous se hâta-t-il de s'enrouler dans sa couverture et d'appeler mentalement le sommeil à son aide.

CHAPITRE IV.

Les pigeons de passage.

Notre déjeuner fut court; nous nous hâtâmes d'allumer nos pipes et nos cigares et de nous remettre en route. Le soleil se levait brûlant comme sous les tropiques, et deux heures après notre départ la chaleur était devenue intolérable. C'était une de ces journées d'automne particulières à l'Amérique du Nord, pendant lesquelles le soleil est incandescent, même dans les régions les plus élevées. Nous voyageâmes d'abord à travers une plaine parsemée de chênes nains d'une forme si rabougrie, qu'aucun d'eux ne pouvait nous donner de l'ombre : bien au contraire, ils empêchaient la brise de nous fouetter le visage, et certes elle eût été la bienvenue !

Pendant que nous traversions un cours d'eau peu

profond, le cheval rétif et ombrageux du docteur se mit à ruer et à se cabrer, et nous fûmes longtemps à savoir si le docteur accompagné de ses boîtes à médicaments, ne tomberait pas au milieu du ruisseau; mais notre camarade joua si bien des éperons et du fouet, que sa monture se convainquit qu'il était plus prudent pour elle de se soumettre. Le mystère de cette danse de Saint-Guy nous fut bientôt expliqué, lorsque nous entendîmes bourdonner à nos oreilles un énorme taon, de l'espèce de ceux connus sur les bords du Mississipi sous le nom de punaise de cheval (*horse bug*) que l'on rencontre ordinairement près de l'eau. Leur piqûre est plus redoutée des chevaux que ne le seraient les coups de dents d'un gros chien. J'ai souvent vu des chevaux fuir au loin, en galopant, l'attaque d'un de ces taons, comme si l'insecte eût été un carnassier de la plus dangereuse espèce.

Bientôt après cet incident burlesque, nous parvînmes dans des bas-fonds d'une très-grande étendue, où croissaient des arbres serrés les uns contre les autres, et dont l'épais feuillage nous garantissait des rayons ardents du soleil. Nos guides nous apprirent que cette forêt s'étendait à plusieurs milles, et cette nouvelle nous remplit de joie. Le plus grand nombre des arbres dont ce bois était formé étaient des hêtres, dont les troncs, élancés et droits comme des roseaux, s'élevaient à une hauteur considérable et ressemblaient aux colonnes gigantesques d'un palais féerique.

Le hêtre (*fagus sylvatica*) est un des plus beaux arbres de l'Amérique. A l'encontre des autres arbres, son écorce est unie; sans fente aucune et d'une

teinte argentée. Souvent, le long d'un chemin, autour d'un carrefour de la forêt, on peut lire, sur les hêtres qui bordent le bois, des noms, des initiales et des dates de toutes sortes. L'Indien lui-même grave des signes sur l'écorce de ces arbres, afin que ses amis sachent qu'il a passé par là, ou bien dans le but de consacrer et de transmettre à la postérité tantôt un des hauts faits de sa vie de guerrier, tantôt un de ses exploits de chasse. Cette colonne lisse semble être une tablette préparée pour le poinçon ou le couteau, prête à devenir dépositaire d'un souvenir buriné par un voyageur qui flâne volontiers en route. La hache du pionnier s'attaque rarement aux hêtres. La raison attribuée à ce respect est bien simple : les terrains où croît le hêtre ne sont pas fertiles ; bien plus encore, c'est une tâche ardue que celle d'abattre une masse compacte d'arbres tels que ceux-là. Ce bois, quand il est vert, brûle moins vite que celui du chêne, de l'ormeau, de l'érable et du peuplier : aussi, comme il est nécessaire de rouler les troncs des hêtres hors de l'enceinte que l'on veut nettoyer, cette opération est toujours difficile et coûteuse dans un pays où la main d'œuvre est hors de prix.

Nous chevauchions en silence, lorsque tout à coup un bruit étrange frappa nos oreilles. On aurait dit qu'un vent soudain venait de se lever et soufflait dans les arbres. Nous devinâmes à l'instant d'où provenait cette commotion. L'exclamation simultanée : Les pigeons ! sortit de toutes les bouches, suivie d'une demi-douzaine de coups de fusil, qui firent tomber sur le sol un certain nombre d'oiseaux au

plumage bleuâtre. Nous avions, sans le savoir, rencontré un perchoir de pigeons de passage (*columba migraturia*).

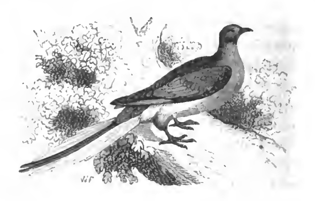
Comme on le pense bien, nous nous hâtâmes de les poursuivre, et, quittant la route que nous suivions, il nous suffit de quelques minutes pour nous trouver au milieu du vol sur lequel nous fîmes feu avec nos fusils et nos carabines. Rien n'était plus facile que d'abattre un très-grand nombre de pigeons. Tout en les poursuivant sans ordre, nous finîmes par nous éloigner à une si grande distance les uns des autres, qu'il nous fallut plus de deux heures pour nous réunir. Nos gibecières étaient remplies et nous déposâmes dans le wagon plus de cent pigeons de toutes grosseurs. Chacun rêvait à un rôti de pigeon ou à une *crapaudine* quelconque pour le souper du soir, et ce fut en se berçant de cet espoir culinaire que nous nous hâtâmes d'arriver vers le lieu du campement.

Nous fîmes halte de meilleure heure qu'à l'ordinaire, pour donner à Lanty le temps nécessaire aux préparatifs *extra* de notre souper. Notre marche avait été courte ce jour-là ; mais le plaisir que nous avions eu, joint au résultat de notre chasse, était un dédommagement de la perte de temps. Notre dîner-souper (nous confondions nos deux repas dans un seul) se composa d'une crapaudine de pigeons, mets connu en Amérique sous le nom de *pot pie*, et préparé avec de la farine, du lard pour donner du goût, et des pigeons en capilotade. Notre *pâté au pot* était excellent, et comme notre appétit répondait à la bonté

du ragoût préparé par Lanty, nous fîmes honneur au mets national, dont il ne resta bientôt plus la moindre bribe sur le plat.

Naturellement la conversation roula ce soir-là sur les pigeons sauvages de l'Amérique, et nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici certains détails qui, tout en n'étant pas nouveaux pour les naturalistes, n'en seront pas moins instructifs pour mes lecteurs, comme ils l'étaient pour nous qui écoutions M. A.... nous les raconter à la lueur du foyer.

Le pigeon voyageur n'est pas aussi gros que le pigeon domestique. La couleur de ses plumes est d'un



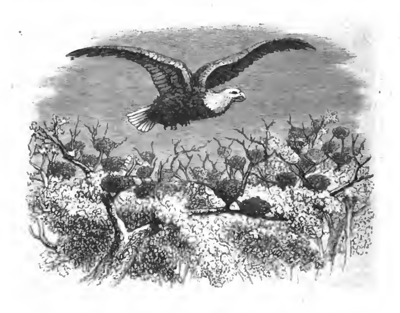
gris ardoisé. Chez les mâles, cette couleur est plus foncée; mais les plumes de leur cou sont d'un vert changeant mêlé d'or et de cramoisi, d'un chatoyant dont rien ne saurait donner une idée. Ce prisme admirable ne peut être observé dans tout son éclat qu'au moment où l'on vient de tuer l'oiseau, ou quand on peut le voir de près perché sur un arbre.

Le pigeon, lorsqu'il est captif, perd ses couleurs, comme aussi elles se fanent aussitôt que la vie l'a abandonné. Conformément aux règles de la nature, qui sont particulières aux oiseaux de cette espèce, la femelle du pigeon est plus petite que le mâle; son plumage est très-ordinaire, ses yeux sont moins brillants. Chez le mâle, l'œil est d'une couleur orange éclatante et cerclée d'une ligne rouge ponceau d'une pureté infinie.

Un des faits qui étonnent au delà de toute expression dans l'histoire naturelle des pigeons de passage, est sans contredit celui de leurs vols innombrables, qui se composent souvent de plusieurs centaines de millions de ces individus. Mais d'où viennent donc ces immenses volées. Les pigeons sauvages nichent sur toute l'étendue du continent américain, depuis les parages de la baie nord de l'Hudson jusqu'au sein des forêts de la Louisiane et du Texas. Ils construisent sur des arbres élevés leurs nids, qui ressemblent à de vastes aires de corneilles. Dans le Kentucky, une de ces villes aériennes occupait quarante milles de long et deux de large. Sur un seul arbre on trouve souvent une centaine de nids; il n'y a qu'un seul petit dans chacun d'eux. Suivant l'usage de leurs congénères, les ramiers américains pondent plusieurs fois par saison, surtout lorsque la récolte est abondante dans le pays où ils font élection de domicile. Ils choisissent aussi pour perchoir une forêt d'arbres dans un lieu désert, et là, chaque soir, ils viennent s'abattre à leur retour de leurs excursions lointaines, plusieurs centaines de milles,

qu'ils parcourent d'un seul trait en volant. Ce qu'ils aiment par-dessus tout, c'est de se brancher près d'un cours d'eau, sur les arbres dont les rameaux s'étendent au-dessus d'une rivière; et dès le matin, avant de reprendre leur vol pour aller aux champs, on les voit se poser sur les bords et boire à longs traits.

Tout autour des grands perchoirs et des nids en plein air, les oiseaux de proie se rassemblent en



nombre. Les petits vautours (*cathartes aura* et le *atratus*), que l'on nomme dans l'ouest de l'Amérique le buzard-dindon et le corbeau de charogne, ne se contentent pas seulement pour nourriture de viande corrompue; ils aiment à croquer les jeunes pigeons, qu'ils précipitent hors de leurs nids sur le sol avant

Digitized by Google

de les dévorer. Des faucons et des milans se nourrissent aussi aux dépens des pigeonneaux; il n'y a même pas jusqu'à l'aigle à tête blanche (*falco leucocephalus*) qui ne plane au-dessus des perchoirs et ne fonde de temps à autre sur ces proies faciles à saisir. Sur la terre, au-dessous des pigeonniers en plein air, d'autres ennemis attendent le gibier : les uns n'ont que deux pieds, les autres possèdent quatre pattes. Ce sont des chasseurs armés de fusils et de perches, des fermiers qui ont amené leurs wagons pour emporter le gibier abattu, et des troupeaux de cochons que l'on engraisse en les nourrissant de pigeons. La hache attaque les arbres, d'énormes branches se brisent sous le poids des myriades d'oiseaux qui, pour la plupart, sont assommés dans leur chute. On se sert de torches (car c'est ordinairement pendant la nuit, lorsque les oiseaux reviennent de leur excursion dans les champs, que la chasse commence), de vases remplis de soufre enflammé, et d'autres engins de destruction. La scène qui se passe alors est une des plus bruyantes. Les battements des ailes des pigeons, pareils au bruit des éclats du tonnerre, les coups de fusil, les cris des chasseurs qui se hèlent les uns les autres, ceux des femmes et des enfants qui se livrent à une joie démesurée, les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux, le craquement des branches qui se brisent sous le poids des oiseaux, les coups de hache des bûcherons, tout cela réuni offre aux yeux un spectacle sans pareil, bien fait pour assourdir les oreilles.

Lorsque les chasseurs, fatigués du carnage et cou-

verts de fiente, se sont retirés dans leurs campements, non loin de l'endroit où s'élèvent les perchoirs, et vont se livrer au repos de la nuit, le terrain de chasse est envahi par les loups-coyotes, les renards, les ratons et les couguars, les lynx et les grands ours noirs.

La nourriture des pigeons de passage se compose de fruits des forêts vierges : les glands, les faînes de hêtres, les seigles et les maïs, les baies de toute sorte, telles que les mûres sauvages, les merises et les grappes de houx. Dans les régions du Nord, où toutes les baies sont rares, ils se nourrissent particulièrement de graines de genévrier (*juniperus communis*). Au sud des États-Unis, dans la région des plantations, le riz, les châtaignes et les glands doux servent à apaiser la faim dévorante de ces innombrables oiseaux. Toutefois, la principale nourriture des pigeons de passage consiste en faînes de l'espèce appelée *mast* dans ces pays. C'est un mets fort apprécié des pigeons, et heureusement les hêtres abondent en Amérique, surtout dans les immenses forêts du sud de l'Union.

La migration des pigeons s'opère deux fois par an; mais, à l'encontre des mœurs des autres oiseaux de passage, ces voyages ne sont point réguliers. Leur changement de place n'est pas précisément une migration périodique, c'est plutôt une existence nomade, car le seul besoin de manger tient les pigeons en mouvement et les force à s'aventurer au loin. La nourriture vient-elle à manquer ici, vite les voilà qui s'envolent d'un côté opposé. La neige tombe-t-elle

plus épaisse qu'à l'ordinaire dans les pays froids du Nord, des vols immenses s'élancent dans la direction des états du centre, du côté de l'Ohio et du Kentucky. C'est à cette force majeure, qui contraint les pigeons de passage à émigrer, que l'on doit la rencontre insolite de ces perchoirs surchargés dont parlent les naturalistes; mais ce fait ne se représente plus souvent.

Qu'on ne s'imagine pas que les pigeons américains sont presque apprivoisés, comme on l'a souvent raconté. Cela n'arrive que quand ils sont très-jeunes ou bien lorsque, sur les perchoirs, ils sont serrés les uns près des autres, et que l'éclat des torches les stupéfie tout à fait. Mais quand les pigeons volent à travers bois à la recherche de leur nourriture, rien n'est plus difficile que de les approcher à portée de fusil et de les tuer un par un. De-ci et de-là on peut atteindre un ou deux oiseaux écartés des autres. On en voit maintes fois éparpillés de toutes parts sur des branches d'arbres, mais le gros du vol se tient toujours à un ou deux cents mètres de distance, et, au moment où le chasseur, s'avançant avec précaution, est arrivé à bonne portée et met son fusil en joue, ils s'envolent à tire-d'aile; avant qu'il ait lâché la détente de son arme, ils sont déjà loin et vont se percher sur un arbre placé à une distance immense.

CHAPITRE V.

Une chasse à l'obusier.

Lorsque chacun eut raconté ce qu'il savait des mœurs et de l'ornithologie des pigeons, l'un de nous demanda une histoire relative à ces oiseaux, afin de se conformer au programme convenu.

Qui va nous conter quelque fait de chasse bien amusant ?

Le docteur, à notre grand étonnement, demanda la parole. On fit cercle autour de lui, afin de ne pas perdre un seul mot de son récit.

« Oui, gentlemen, fit le docteur, j'ai à vous raconter une chasse aux pigeons que j'ai faite il y a quelques années. J'habitais alors la ville de Cincinnati, donnant mes soins à mes malades, et j'eus le bonheur, entre autres cures merveilleuses, de raccommoder la jambe à un riche planteur, le colonel P***, dont la maison de campagne était bâtie sur le bord de l'Ohio, à environ soixante milles de la grande cité. Je réussis parfaitement dans cette opération, et mon succès m'acquit à tout jamais l'amitié du colonel. Quand il fut entièrement guéri et à même de se servir de ses

jambes comme si rien ne lui fût arrivé, il m'invita à venir à sa maison pour assister à une grande chasse aux pigeons qui devait avoir lieu en automne.

« L'habitation du colonel était bâtie au centre d'un bois de hêtres; aussi, chaque année, avait-il la visite de vols nombreux de pigeons de passage, et, à un jour près, il pouvait annoncer à ses amis l'heure à laquelle les oiseaux envahiraient son domaine.

« Soixante milles à parcourir, gentlemen, ne sont que pure bagatelle pour nous, habitants de l'Ouest. Je fus heureux de pouvoir trouver un prétexte pour m'arracher aux ordonnances, aux pilules et aux remèdes : aussi je me hâtai de m'installer à bord d'un steamboat remontant l'Ohio, qui, en quelques heures, me déposa sur les bords du fleuve, devant la maison seigneuriale du colonel P***.

« Cette maison était bâtie au milieu des bois, entourée de vastes défrichements mesurant près de deux cents acres de terres ensemencées de blé et de maïs, qui, à l'époque de ma visite, balançaient leurs tiges dorées et leurs épis à la crinière flottante aux souffles de la brise.

« Il y avait aussi, parmi ces cultures, des champs de tabac et des plantations de cotonniers. Dans le jardin, le colonel faisait pousser de magnifiques pommes de terre, des patates douces, des tomates, d'énormes melons d'eau, des cantaloups, des melons musqués, etc., légumes et fruits exquis et de la plus belle venue. Des grappes de piment rouge et vert tranchaient sur la couleur vivace des feuilles de leur tige, des pois et des haricots d'espèces différentes

grimpaient le long de brindilles de bois qui leur servaient de tuteurs.

« Je n'oublierai pas de mentionner le verger, qui avait plusieurs acres d'étendue, et dans lequel poussaient des arbres à fruit de la plus belle espèce : des pêches comme on n'en trouve nulle part dans le monde, et des pommes de la plus succulente qualité, car c'était ce qu'on nomme les pepins de Newton. Il y avait en outre des poires fondantes, des prunes exquises et des raisins suaves en si grand nombre que leur poids faisait incliner les branches de la vigne qui les portait.

« Le colonel vivait au fond des bois, mais on ne pouvait pas dire qu'il était au milieu d'un désert.

« Tout autour de l'habitation du maître, de vastes *log houses* (maisons faites de troncs d'arbres horizontalement superposés les uns sur les autres et reliés ensemble dans les angles) servaient, l'une d'écurie et elle était remplie de bons et de beaux chevaux, l'autre d'étable à vaches, l'autre de bergerie, celle-ci de magasin à fourrage, de grenier pour le blé et le maïs, celle-là de saloir pour préparer les cochons et les fumer, la cinquième d'usine pour préparer le tabac, la sixième remise pour le coton et les machines propres à le préparer pour la vente; enfin il y avait encore plusieurs autres petites cases destinées à différents usages, sans compter des hangars remplis de bois à brûler. Dans un des angles de l'habitation, une construction entourée de murailles basses laissait deviner un chenil; et, grâce aux aboiements mélodieux qui, de temps à autre, frappaient les oreilles, on était persuadé qu'il était habité. Si l'on jetait les yeux, par

l'une des ouvertures, dans ce chenil, on y voyait une douzaine de limiers et de chiens courants de la plus belle race.

« Le colonel avait pour sa meute une prédilection toute particulière, car c'était un grand chasseur. Au centre d'un pâturage entouré de haies s'ébaudissaient plusieurs magnifiques poulains, un cerf apprivoisé, un jeune bison capturé dans les Prairies, des poules du Japon, des pintades, des dindons, des oies, des canards et autres oiseaux de basse-cour. Dans toutes les directions, des barrières formaient des zigzags, de la ferme du colonel au bois qui entourait sa propriété. Au milieu des champs, il avait laissé debout des arbres morts dont les branches servaient de cimeaux pour attirer les buzards, les éperviers et les faucons.

« Telle était la résidence du colonel P***, et je ne tardai pas à m'apercevoir que je pouvais passer là plusieurs jours agréables, même si la chasse aux pigeons n'avait pas lieu.

« Lorsque j'arrivai chez mon ami P***, tous ses hôtes m'y avaient déjà précédé. Je trouvai installés une trentaine de ladies et de gentlemen, tous jeunes, gais, et bons vivants. Les pigeons n'avaient pas encore paru mais on les attendait d'un moment à l'autre. Les noix sauvages et les baies de toutes sortes jonchaient la terre et offraient leur banquet annuel à tous les oiseaux sauvages. Les faînes des hêtres, dont les pigeons sont très-friands, se détachaient en noir sur les feuilles jaunes qui couvraient le sol. C'était l'époque favorable pendant laquelle les oiseaux visitaient annuellement la plantation du colonel. Aussi tout

était prêt dans cette expectative. Chaque chasseur pouvait choisir entre un fusil à deux coups ou une carabine, et plusieurs dames demandèrent à être sérieusement armées pour se joindre à nous.

« Dans le but de rendre le sport plus amusant qu'à l'ordinaire, notre hôte avait décrété que les chasseurs seraient divisés en deux escouades d'un nombre égal : que chaque escouade parcourrait le terrain dans une direction opposée ; enfin que les dames accompagneraient le peloton de chasseurs, qui, la veille, aurait tué le plus de gibier. Ce règlement était bien fait pour nous donner une noble émulation, et chaque escouade jura de vaincre l'escouade rivale.

« Enfin les pigeons se montrèrent un beau matin, au lever du soleil : la lumière en était obscurcie, car le nuage de pigeons avait environ un mille de largeur et plusieurs de longueur lorsqu'il passa au-dessus de nos têtes. Le bruit que produisaient leurs ailes était pareil à celui d'un vent impétueux qui agiterait la cime des arbres ou le gréement des mâts d'un navire. Bientôt nous vîmes le vol s'abattre dans la forêt. Les pigeons s'étaient perchés sur la cime des hêtres.

« Le signal de la chasse fut donné par le colonel P*** à tous ses amis, qui se divisèrent en ordre afin de suivre la direction désignée à chaque escouade. Le chemin qui conduisait au bois ne fut pas long à franchir : les oiseaux étaient toujours là, et, sans tarder, une fusillade des mieux nourries fut ouverte des deux côtés.

« Dans notre compagnie, nous avions huit cara-

bines à un seul ou à deux canons, sans compter deux petits fusils dont deux de nos héroïnes s'étaient emparées. Ces armes, à vrai dire, étaient plus dangereuses pour nous que pour les pigeons. On s'étonnera peut-être en m'entendant rapporter ici que nous nous servions de carabines, mais je répondrai que ceux d'entre nous qui avaient pris ces instruments de carnage tiraient comme des maîtres experts et ne manquaient jamais un oiseau. Le bois était rempli de pigeons disséminés, et, à chaque pas, on pouvait décharger son fusil. Aussi, au lieu de perdre notre temps à se rapprocher des grands vols, mes camarades et moi nous ne faisions pas autre chose que de charger notre fusil et tirer sur les pigeons. De cette manière, les oiseaux se comptèrent bientôt par douzaines.

« Vers l'après-midi, lorsque les pigeons eurent bien rempli leur gésier de faînes et de baies, ils se levèrent comme d'un commun accord, et disparurent pour aller se coucher sur un perchoir éloigné. Ainsi finit notre chasse du premier jour ; et lorsque nous comptâmes les têtes de gibier tué par notre compagnie, nous trouvâmes *six cent quarante* pigeons. C'était un nombre qui apparut à nos yeux entouré d'une couronne de lauriers ; aussi, nous nous hâtâmes de rentrer au logis du colonel, persuadés que la victoire était à nous. Hélas ! nos rivaux nous attendaient avec *sept cent vingt-six* pigeons ! Nous étions vaincus.

« Mais nous avions juré de prendre notre revanche et de conquérir les dames pour la chasse du jour suivant. Nous tînmes conseil, afin de nous encourager mutuellement, et de nous concerter pour réussir.

Puis chacun se mit à l'ouvrage au moyen de son fusil ou de sa carabine.

« Ce jour-là, notre compte de gibier se trouva immense, grâce à un incident particulier que je vais vous expliquer. Comme vous le savez, les pigeons de passage, quand ils mangent, couvrent souvent le sol à ne pouvoir y jeter une épingle, et ils se pressent entre eux comme un troupeau de moutons qui a peur. Ils avancent tous dans la même direction ; ceux qui sont derrière se hissent les uns sur les autres, afin de se placer en tête, de telle sorte que l'on croirait voir une vague agitée chargée de plumes. Dans ces moments-là, si le chasseur peut tirer à portée, il doit abattre au moins deux douzaines de pigeons d'un seul coup de fusil. Chaque plomb porte, et souvent même il sert à faire deux victimes.

« Tout en marchant dans la forêt, je m'étais séparé de mes compagnons, lorsque tout à coup j'aperçus un vol incommensurable qui venait dans ma direction, en se bousculant de la manière dont je viens de parler. A la couleur de leurs plumes, je m'aperçus que c'étaient de jeunes pigeons, qui, probablement, ne devaient pas être très-alarmés. J'étais à cheval, et je m'empressai de retenir ma monture. Me plaçant ensuite derrière un énorme tronc d'arbre, je voulus les laisser arriver à portée. J'agissais ainsi plutôt par curiosité, dans le but d'observer, qu'avec l'intention d'avoir la chance de faire une heureuse trouée dans les rangs pressés des oiseaux. Je n'avais dans les mains qu'une carabine, et c'est tout au plus si j'eusse pu tuer deux ou trois pigeons d'un seul coup. La masse compacte

avançait toujours, et quand elle fut à une distance d'environ quinze pas, je tirai au beau milieu. A ma grande surprise, les pigeons ne se levèrent point, bien au contraire, ils avançaient toujours, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent sous les pieds de mon cheval. Ce dédain pour l'homme de la part d'un oiseau me transporta de colère : j'enfonçai les éperons dans les flancs de ma monture, et je me lançai au galop au milieu de cette masse compacte, frappant de droite et de gauche, à mesure qu'ils voletaient autour de ma tête. Naturellement ils prirent leur essor, et quand ils eurent disparu, je descendis de cheval, afin de ramasser vingt-sept oiseaux qui avaient été les uns écrasés par les pieds de mon alezan, les autres abattus et assommés au moyen de la crosse de mon rifle. Cet exploit me rendit fier ; je me hâtai de remplir ma gibecière, et je me mis en quête de mes camarades de chasse.

« Notre parti, ce jour-là, rapporta *huit cents* et quelques pigeons au manoir du colonel P***, mais, à notre grand désappointement, nos adversaires avaient une centaine de pigeons de plus que nous !

« Nous désespérions de battre nos rivaux : il fallait inventer une ruse. Je crus alors devoir faire part à mes camarades d'infortune d'un moyen dont j'avais ruminé la mise à exécution pendant toute la journée. Voici quel il était : J'avais remarqué que les pigeons ne laissaient pas les chasseurs arriver à portée, mais qu'à quatre-vingts ou cent mètres ils ne paraissaient redouter ni les hommes ni les chevaux. A cette distance, ils se tenaient immobiles sur la cime d'un ar-

bre par milliers, par cent mille. Il me vint donc à l'idée qu'au moyen d'une coulevrine d'un énorme calibre on ferait des trouées immenses dans leurs rangs chaque fois qu'on s'en servirait. Mais où trouver une pareille arme de guerre ? Tout à coup l'idée me vint d'avoir recours à un obusier : je me souvins qu'à la caserne de Covington il y avait des obusiers de campagne qui pourrait remplir notre but. Un de mes amis commandait la place. En se jetant à bord d'un steamboat, il ne fallait qu'une heure ou deux pour aller jusque-là. Je proposai donc d'envoyer chercher un obusier.

« Inutile de dire que ma proposition fut reçue avec un enthousiasme sans pareil. On convint de garder le secret et de mettre sans tarder mon projet à exécution. Un steamboat passait sur l'Ohio, nous le hélâmes, et l'un de nous se dévoua pour porter mon message à Covington. Le lendemain, avant midi, un autre bateau à vapeur ramenait notre complice, qui faisait débarquer clandestinement l'obusier demandé, et le traînait à un rendez-vous de chasse convenu à l'avance. Mon ami, le capitaine commandant de la batterie, avait envoyé avec l'obusier un caporal pour nous aider au maniement de cet engin de guerre.

« Comme je l'avais bien pensé, ce moyen répondit à notre attente ; à chaque décharge, une pluie d'oiseaux morts tombait sur le sol. D'un seul coup, nous en tuâmes *cent vingt-trois*. Le soir, notre gibecière monstre, ou plutôt les sacs dont nous nous étions pourvus étaient remplis de plus de *trois mille* pigeons.

Nous étions donc certains d'avoir le lendemain les dames avec nous, et comme nous avions tué assez de pigeons pour nous assurer la victoire pendant plusieurs jours, nous convînmes d'en mettre en réserve une certaine quantité, ce qui nous rendait inutiles



es services de l'obusier pour les chasses suivantes. Nous décidâmes donc qu'on placerait notre réserve de pigeons en lieu sûr dans une cabane de bûcheron qui se trouvait tout près de l'endroit où nous tenions conseil. On alla chercher le *squatter* qui maniait la hache dans le bois voisin. Nous lui confiâmes notre

Digitized by Google

gibier, qui consistait en trois énormes sacs de cinq cents oiseaux chacun, et nous gardâmes avec nous le reste de notre chasse pour le compte général. Il était convenu que chaque soir nous puiserions dans notre provision de *quinze cents*, de manière à toujours produire plus d'oiseaux que n'en pourraient tuer nos rivaux malheureux et désormais condamnés à subir leur défaite. Malgré la réussite de notre stratagème, nous ne renvoyâmes pas à la caserne de Covington le caporal et l'obusier. Les services de l'un et de l'autre pouvaient encore nous être utiles. On les consigna dans la cabane du bûcheron.

« En entrant à l'habitation du colonel, nous le trouvâmes lui et les siens rayonnants de joie ; ils avaient rempli leurs gibecières outre mesure, mais nos sacs étaient plus pleins que les leurs. La satisfaction presque insolente manifestée par nos antagonistes se changea bientôt en un désappointement qui ressemblait un peu à de la mauvaise humeur.

« Nous avions donc conquis les dames ! et nous ne nous séparâmes d'elles qu'à la fin de la chasse, sans que le parti vaincu chaque jour sans désemparer, pût deviner la cause de la chance fatale qui le poursuivait. Cette persistance du sort était pour eux d'autant plus bizarre que la plupart étaient des chasseurs d'une grande habileté, et qu'alors ils ne comprenaient pas comment ils se trouvaient honteusement vaincus.

« La veille du départ de tous les hôtes du colonel, nous racontâmes, pendant la réunion du soir, quel avait été le moyen employé pour enchaîner la victoire et la mettre dans nos intérêts. La découverte de notre



secret suscita des réclamations tant soit peu antiparlementaires, mais notre hôte, quoique l'un des vaincus, prit la plaisanterie en bonne part, il en rit, et força les autres à l'imiter. Le colonel P*** vit encore, et toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, il raconte à ses amis la *chasse à l'obusier.* »

CHAPITRE VI.

La mort d'un cougouar.

Tout en courant à la poursuite des pigeons, nous avions franchi une distance d'environ cinq milles, et cependant les oiseaux continuaient à passer sans cesse au-dessus de notre campement. Pendant toute la nuit, nous entendîmes, à différents intervalles, le crépitement de leurs ailes dans l'espace éthéré. Au milieu du silence du désert, un bruit se manifestait, causé par le bris d'une branche d'arbre qui craquait sous le poids des pigeons : ceux-ci voletaient par milliers, étonnés d'être ainsi brusquement délogés, ou bien effrayés de cette chute imprévue. Souvent, un nouveau bourdonnement d'ailes était produit sans que nous en connussions la cause : c'était problablement un grand-duc cornu (*strix virginianus*), un

chat sauvage (*felis rufa*) ou un raton (*raccoon*), qui cauteleusement s'étaient élancés sur les pigeons, et prenaient leur repas nocturne à leurs dépens.

Ceux d'entre nous qui se réveillèrent pendant la nuit entendirent des bruits étranges qui tantôt ressemblaient à des hurlements de chiens, tantôt à des miaulements de chats en colère. Les uns disaient que c'était le cri des loups-coyotes, les autres que c'était celui des chats sauvages ou des lynx. Dans le nombre de ces glapissements inconnus, il y en avait un qui différait de tous les autres : il ressemblait à un sifflement aigu, que nous prenions tous, Ike excepté, pour le grognement d'un ours noir. Notre guide nous affirma que ce *reniflement* (c'est ainsi qu'il appelait ce bruit) était indubitablement celui d'une panthère. Cette version était fort plausible, vu la nature du terrain sur lequel nous avions campé. Le couguar se hâte toujours d'accourir vers les perchoirs des pigeons de passage, car il est très-friand de la chair de ces oiseaux.

Le matin, avant de quitter notre camp, nous fîmes encore la chasse aux pigeons, qui voletaient de toutes parts sur le sol, picotant çà et là des faînes et des baies sauvages. Notre intention n'était pas de nous adonner encore à ce sport, quelque amusant qu'il fût ; nous voulions seulement renouveler notre provision de pigeons, afin que Lanty pût nous préparer un autre *pot pie*.

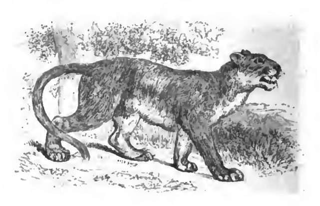
Nous nous mîmes en route, toujours entourés de vols de pigeons qui tourbillonnaient au-dessus de nos

têtes. Au moment où nous longions une trouée faite par la nature au centre de l'épaisse forêt, sorte d'ogive élevée, festonnée de feuillage et de lianes entrelacées, l'obscurité vint tout à coup à se faire devant nous. Quelle pouvait en être la cause ? Un vol de pigeons s'était engouffré sous cette arche verdoyante, et s'avançait vers nous à tire-d'aile. Ils étaient au-dessus de nos têtes avant de s'être aperçus de notre présence. En nous voyant, ils cherchèrent à rétrogarder à travers une issue ; mais ils n'avaient d'autre moyen de sortir de cette impasse, qu'en dirigeant leur vol à travers la voûte de feuillage, dans une direction verticale. C'est ce qu'ils firent en un clin d'œil, et le crépitement de leurs ailes produisit une commotion qui ressemblait au bruit prolongé du tonnerre. Plusieurs de ces pigeons s'étaient approchés de si près, que du haut de nos selles il nous aurait été facile d'en assommer un grand nombre avec la crosse de nos fusils. Le Kentuckien n'eut qu'à allonger le bras pour en attraper un au vol. Au même instant, ces pauvres oiseaux disparurent à nos yeux.

A peine avaient-ils percé la voûte du feuillage, que deux énormes oiseaux, deux aigles à tête blanche, se présentèrent à l'entrée de l'arcade de la forêt que nous parcourions. Nous comprîmes sur-le-champ quelle avait été la cause de la précipitation des malheureux pigeons : les aigles étaient à leurs trousses. Le désir d'abattre ces deux oiseaux de proie se manifesta involontairement parmi nous. Chacun éperonna son cheval, tout en armant son fusil ou sa carabine. Les aigles étaient sur le qui-vive : ils nous avaient vus,

et, poussant un cri simultané, ils prirent leur essor à travers les cimes de la forêt.

Quelques instants après, notre guide Ike, qui marchait en éclaireur à trente mètres devant nous, fit un saut en arrière en s'écriant :



« Une panthère, de par Dieu ! Je savais bien que j'avais entendu cette maudite vermine !

— Mais où donc, où donc ? répondirent à la fois plusieurs d'entre nous en s'élançant du côté de notre sentinelle avancée.

— Là-bas ! fit Ike nous montrant du doigt un buisson de ronces et de lianes ; elle est accroupie sous ce couvert ; entourez le fourré, gentlemen, vite ! allons donc ! placez-vous tout autour ! »

Nous lançâmes nos chevaux, et c'était plaisir à voir notre animation et nos mouvements saccadés. Nous avions nos fusils armés ; prêts à faire feu. Quelques secondes nous suffirent pour encercler le buisson aux feuilles jaunies et clair-semées par le vent d'automne.

Digitized by Google



La mort du couguar. (Page 64.)

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Le couguar s'était-il enfui, ou bien se cachait-il encore sous les branches épineuses au milieu desquelles s'élançaient quelques troncs d'arbres droits comme des I ? Avait-il grimpé au sommet de l'un de ces hêtres ? Nos regards remontaient du sol à la cime de ces géants de la forêt et redescendaient vers la terre; mais l'animal était invisible à nos yeux.

Nous ne pouvions pas, du haut de nos selles, voir à deux pieds dans les profondeurs du fourré ; il était problable que le couguar s'était accroupi au milieu des herbes et des ronces. Comment le faire sortir de là ? Nous n'avions pas de chiens, et il eût été dangereux de chercher à pénétrer à pied dans ce labyrinthe inextricable. Qui d'entre nous oserait s'y risquer ?

Redwood proposa de tenter l'aventure, et, sans attendre notre permission, il descendit de cheval.

« Attention ! s'écria-t-il, je vais forcer cette vermine à nous montrer son museau ; tenez- vous sur vos gardes ! Eup ! »

Et nous vîmes Redwood attacher à la hâte sa monture à une branche d'arbre et s'élancer résolûment dans le buisson. Il évitait de faire le moindre bruit, agissant ainsi d'après l'exemple des Peaux-Rouges quand ils attaquent un animal dangereux. Nous prêtions l'oreille, en observant nous-mêmes le plus profond silence : pas une branche ne craquait, pas un brin d'herbe ne remuait ; notre anxiété dura ainsi environ cinq minutes, jusqu'à ce qu'enfin un coup de carabine retentit au centre du fourré. Au même instant, nous entendîmes la voix de Redwood qui hurlait ces mots :

« Alerte ! attention ! je l'ai manqué ! »

Nous n'avions pas même eu le temps de changer de position lorsqu'un autre coup de feu éclata à quelques pas : et une autre voix s'écria :

« Et moi, je l'ai touché. Le voilà ! mort comme un mouton égorgé par le boucher. Par ici, venez voir la belle bête ! »

C'était la voix de Ike : nous nous précipitâmes du côté d'où elle venait. A ses pieds gisait, se débattant dans sa dernière agonie, une panthère couverte d'un sang noirâtre qui s'échappait d'une blessure dans le flanc, où Ike l'avait ajustée avec une habileté sans pareille. Le couguar, cherchant à s'élancer hors du fourré, s'était arrêté une seconde à la vue du chasseur, qui, sans hésiter un seul instant, avait mis en joue et pressé la détente de son arme à feu.

Notre guide reçut les félicitations de tout le monde, et, quoiqu'il prétendît n'avoir pas fait une prouesse extraordinaire, nous devinions bien, malgré sa modestie apparente, qu'il était mentalement convaincu que l'on ne tue pas tous les jours une panthère. On se hâta d'écorcher l'animal, dont la peau fut placée dans le wagon.

Cette aventure de chasse devint le thème de notre conversation pendant le reste du jour. Chacun raconta ce qu'il savait des mœurs et de l'histoire naturelle du couguar, et je reproduis ci-après les notions qui me furent données à ce sujet.

Le couguar (*felis concolor*) est le seul chat sauvage à longue queue qui soit indigène de l'Amérique du Nord, dans une étendue carrée de trente degrés. Le

Digitized by Google

chat sauvage proprement dit est tout simplement le lynx à courte queue; il y en a trois espèces différentes. Le couguar, lui seul, est le véritable *felis magnus*, et représente dignement l'espèce aux États-Unis.

Ce quadrupède, dans les régions où on le trouve, a reçu de nous des qualifications diverses et d'une trivialité plus ou moins douteuse. Les Anglo-Américains qui lui font la chasse le nomment indifféremment panthère, et dant leur patois, *painter* (jeu de mots sur le nom de *panthère* et de *peintre*, qui se prononcent à peu près de même aux États-Unis). Dans presque toute l'Amérique du Sud, comme aussi dans le Guatémala, le Yucatan et le Mexique, on lui donne le nom terrible de lion (*leo*), et au Pérou on l'appelle *puma* ou *poma*. Le couguar n'est point rayé de bandes foncées sur un fond blanc, comme l'est le tigre son congénère ; il n'est pas non plus moucheté, ainsi qu'un léopard, ni tacheté de grandes plaques noires et fauves, à l'exemple du jaguar. C'est à cause de cela que les naturalistes ont donné au couguar la qualification *concolor*, et, parmi les animaux sauvages, il en est peu dont le pelage soit aussi régulier que celui du couguar.

Quoique, dans le nouveau monde, le couguar soit considéré comme le représentant de l'espèce léonine, il est loin de ressembler au roi du désert, si ce n'est un peu par la couleur de son pelage; sous tous les autres rapports, c'est plutôt un tigre, un jaguar ou une panthère qu'un lion. Du Paraguay jusqu'aux grands lacs de l'Amérique du Nord, le couguar rè-

gne sur le désert, et néanmoins on ne rencontre pas souvent un de ces animaux, même en chassant tous les jours dans les endroits où ils se plaisent. Ces bêtes carnassières ne se promènent d'ailleurs que la nuit pour chercher leur pâture.

On éprouve un grand plaisir à voir un de ces animaux s'élancer le long d'un arbre et se hisser jusqu'aux plus hautes branches avec l'agilité d'un chat. Malgré la grosseur et le poids de son corps, c'est au moyen de ses griffes qu'il s'accroche à l'écorce, et non pas par la pression ou plutôt par l'étreinte, comme le font les ours et les opossums. On entend alors l'écorce de l'arbre craquer comme le ferait un diamant éraillant une feuille de cristal. Souvent l'astucieux quadrupède s'accroupit sur une branche horizontale placée à trois mètres au-dessus du sol, et dès qu'un cerf ou tout autre animal vient à passer à sa portée, il s'élance et l'étrangle pour en faire son repas. Le couguar aime aussi à attendre sa proie sur le bord d'un ravin : cette habitude bien connue a fait admettre dans la langue américaine cette expression pittoresque, *panther ledges*, ravines à panthères, qui désigne un endroit sauvage, un coupe-gorge.

Quel que soit l'animal qui va devenir la proie du couguar, élan, cerf, antilope ou buffalo, il accourt audevant du danger, sans soupçonner la présence de son ennemi. Dès qu'il est à portée, le pauvre quadrupède sent tout à coup une masse qui lui tombe sur les épaules, et des griffes acérées qui s'implantent autour de son cou ; la terreur lui donne des forces : il fuit, il s'élance au milieu des plus épais canniers,

des ronciers les plus inextricables, dans l'espoir de se débarrasser ainsi de cette étreinte cruelle. Hélas! toutes ces tentatives sont vaines! Le couguar, les griffes implantées dans la chair de sa victime, reste inébranlable; ses dents ont déchiré la gorge de la malheureuse bête : il se laisse entraîner dans une fuite désespérée; sa langue, appliquée contre une plaie béante, suce le sang qui en découle à grands flots. Épuisé, anéanti, à bout de forces, le quadrupède blessé bronche enfin et s'abat. C'est alors que le couguar s'allonge sur ce cadavre, et achève son repas en déchiquetant ces restes palpitants.

Le couguar n'a pas besoin d'une très-grande quantité de viande pour apaiser sa faim, et cependant, toutes les fois qu'il lui est possible d'étrangler une harde de cerfs les uns après les autres, il se livre à ce massacre inutile dans le seul but de se repaître de sang.

Au nombre des animaux américains, il en est un, tout petit et très-inoffensif en apparence, qui maintes fois se dispute avec le couguar et lui livre bataille. Cet animal est le porc-épic du Canada. Nul ne peut dire si le couguar remporte quelquefois la victoire; mais il est certain qu'il a contre le porc-épic une haine implacable, qu'il l'attaque en toute occasion, et que la mort est souvent le résultat de ces combats furieux. Les piquants du porc-épic canadien sont tant soit peu barbelés à la pointe; aussi dès que l'un d'eux est enfoncé dans la peau d'un animal vivant, grâce à ce mécanisme particulier, il pénètre plus profondément encore au moindre mouvement de celui qui en

est percé. Il est faux que le porc-épic puisse à volonté lancer comme une flèche ses piquants contre l'ennemi qui l'attaque; mais il est certain qu'il a le



pouvoir de laisser implantés dans la chair de son adversaire un ou plusieurs piquants, au moment où bon lui semble.

Aux États-Unis, on chasse le couguar à l'aide d'une meute et à coups de fusil. Il fuit toujours devant les chiens, parce qu'il n'ignore pas que derrière eux se trouve la carabine de leurs maîtres, et que cette arme ne pardonne jamais. Cependant malheur au limier qui s'avance trop près de lui : d'un seul coup de patte, le couguar l'éventrera sans effort. Quand il est impossible au couguar de se dérober à ceux qui le poursuivent, il s'élance le long d'un tronc d'arbre, et, s'arrêtant sur l'une des branches maîtresses, il se pose en gladiateur, le poil hérissé, les yeux hors de la tête et miaulant comme un chat, avec la seule distinction que ses cris sont perçants et aigus comme ceux d'un loup-coyote. Un coup de carabine bien

ajusté met ordinairement un terme à ces forfanteries inutiles, et le couguar tombe sur le sol, blessé quelquefois, mais bien plus souvent roide mort, car rien n'est plus facile que de tuer un couguar, surtout lorsqu'il est au repos. Si l'animal n'est que blessé, les chiens et lui se livrent un combat à outrance; maintes fois les plus hardis de la meute reçoivent des coups de griffes dont ils portent des marques qu'ils gardent le reste de leur vie.

CHAPITRE VII.

Une aventure du vieux Ike. — L'inondation et la panthère.

La journée ne pouvait naturellement se clore que par une histoire relative à la panthère, et ce fut le vieux Ike qui nous fit le récit suivant.

« Il y a environ quinze ans, nous dit-il, j'allai m'établir sur les bords de la rivière Rouge, à cinquante milles à peu près au-dessous de Nacketsoh, et je m'y bâtis une hutte. J'avais laissé ma femme et mes deux enfants dans l'État du Mississipi, avec l'intention d'aller les chercher au printemps; ainsi, vous le voyez, j'étais seul, tout seul, car ma seule compagnie était ma vieille jument, mes seules armes

une hache, et, comme il va sans dire, ma bonne carabine.

« J'avais presque achevé ma cabane, il ne me restait plus qu'à boucher quelques trous et à me bâtir une cheminée, quand tout ce travail fut détruit par une de ces terribles inondations, comme on n'en voit qu'à la Louisiane. Il faisait nuit lorsqu'elle commença; je dormais étendu sur le plancher de ma cabane, et le premier avertissement que j'eus de la présence de l'élément destructeur, ce fut le sentiment de la fraîcheur de l'eau, qui imbibait la laine de ma couverture. J'avais fait un méchant rêve dans mon premier sommeil, je m'étais imaginé qu'il pleuvait très-fort et que je me noyais dans le Mississipi : soudain, je me réveillai, et je ne fus pas longtemps sans deviner que j'avais près de moi la réalité. Je fis un saut pour me relever comme l'eût fait un daim effrayé, et je cherchai la porte en tâtonnant.

« Je parvins à l'ouvrir; quel horrible spectacle! J'avais défriché une pièce de terre tout autour de ma cabane, une couple d'arpents au plus, et j'avais eu soin de couper les troncs d'arbres à trois bons pieds de hauteur au-dessus du sol; on n'en voyait plus un seul; ils étaient couverts par l'eau. Ma première pensée fut de sauver ma carabine; je rentrai à la hâte et mis la main dessus sans tarder.

« Ma seconde pensée fut pour ma vieille jument. Je l'avais attachée à un arbre près de ma cabane, et elle poussait des cris effrayants. Je la trouvai dans l'eau jusqu'au ventre, ruant et se démenant en tous sens, et cherchant à déraciner l'arbre pour s'échap-

per. Elle n'avait sur elle que la corde qui servait à l'attacher; la bride et la selle avaient été emportées par le courant. Je fis alors de la corde une espèce de licol, et je m'élançai sur son dos, sans savoir encore de quel côté je me dirigerais. Cependant, comme l'eau devenait de plus en plus profonde, tout le pays paraissait sous l'eau; et mon plus proche voisin demeurait de l'autre côté de la prairie, à une dizaine de milles. Je savais bien que sa demeure était sur un terrain élevé; mais comment y parvenir? Il faisait nuit, je pouvais m'égarer et m'en aller droit à la rivière. Je pris le parti de traverser la prairie. Il n'y avait pas une minute, pas une seconde à perdre. Je donnai deux ou trois coups de talon dans les flancs de ma monture, qui s'élança au grand trot. Au bout de cinq minutes, nous nous trouvâmes au bord de la prairie: comme je m'y attendais, tout était couvert d'eau; on aurait dit un vaste étang dont les eaux brillaient, malgré la nuit, d'un bord à l'autre dans un espace découvert et dénué de toute végétation. Par bonheur, je pouvais entrevoir les arbres qui se trouvaient à l'extrémité de la prairie. Il y avait entre autres un bosquet de cyprès que je distinguais facilement; je savais qu'il était placé devant l'habitation de mon voisin. Alors j'éperonnai ma jument, qui s'élança droit dans cette direction. J'avais à peine fait deux milles en avant, lorsque je m'aperçus que l'inondation augmentait rapidement, car ma jument s'enfonçait de plus en plus.

« Il ne fallait pas penser à revenir sur ses pas : ma jument allait se noyer pour sûr, si je ne gagnais pas

les hauteurs; aussi dis-je quelques mots d'encouragement à ma bête, afin de l'exciter à faire de son mieux, et j'avançai tout droit devant moi. La pauvre créature savait bien qu'il y avait du danger; aussi n'avait-elle pas besoin de l'éperon, elle y mettait tout



son courage, je puis le dire. Et pourtant l'eau montait toujours, jusqu'à ce qu'enfin elle atteignit l'épaule de ma jument. La position devenait fort inquiétante, et nous étions à peine à moitié chemin. Un instant après, il me sembla que l'eau devenait tout à coup plus profonde, comme s'il y avait un creux dans la prairie. J'entendis la jument souffler avec force, et elle s'enfonça jusqu'à ce que l'eau me vint à la ceinture. Elle remonta aussitôt à la surface; mais, au

changement d'allure, je reconnus qu'elle n'avait plus pied. Elle nageait, et comme à chaque instant je sentais qu'elle s'enfonçait de plus en plus, je compris que ses forces seraient bientôt épuisées, sa fatigue étant doublée par le poids qu'elle portait.

« Tout à coup il me vint à l'idée que, si j'abandonnais mon siége sur son dos, et si je m'accrochais à sa queue, elle pourrait se soutenir un peu plus de temps. Sans plus tarder, je me laissai glisser dans l'eau et je me saisis de ses longs crins. Ce moyen réussit d'abord, elle put nager avec plus de facilité ; mais nous n'avancions pas vite à travers cette masse d'eau, et je commençais à perdre l'espoir d'arriver au bord. Elle me remorqua de la sorte à peu près un quart de mille, lorsqu'il me sembla apercevoir quelque chose de noir qui flottait en avant ; la nuit était devenue beaucoup plus sombre ; cependant j'y voyais encore assez pour distinguer que c'était une souche. Une idée me vint à l'instant ; mon seul moyen de salut était de m'emparer de la souche. Délivrée du poids de mon lourd individu qui pendait à sa queue, la jument aurait plus de chance de se sauver ; elle trouverait pied quelque part. J'attendis donc que nous fussions un peu plus près, et alors lâchant la queue, je m'élançai sur le bloc de bois, que j'étreignis de toute ma force. La jument continua de nager sans paraître s'apercevoir que je n'étais plus près d'elle ; je la vis disparaître dans l'obscurité.

« Bientôt je m'aperçus que mon tronc d'arbre s'en allait à la dérive ; car l'eau avait fini par former à travers la prairie un courant assez rapide. Je m'étais

hissé par une des extrémités, afin de me placer à cheval : mais comme le tronc était assez enfoncé, j'avais encore de l'eau jusqu'à la hauteur de la ceinture. Il me sembla que je serais plus à mon aise vers le milieu, et je me disposais à me glisser au centre de mon radeau, lorsque tout à coup j'entrevis quelque chose d'accroupi à l'autre bout. Ce quelque chose était une bête féroce, et la lueur de ses yeux qui brillaient dans l'obscurité me convainquit que c'était une panthère. J'avoue, messieurs, qu'en ce moment j'éprouvai une sensation inexprimable. Je n'essayai pas davantage de m'avancer vers le milieu du tronc ; bien au contraire, je me reculai jusqu'à l'autre extrémité, jusqu'à ce qu'il me fut impossible d'aller plus loin.

« Je demeurai longtemps dans cette position, sans remuer ni bras ni jambes, n'osant pas faire un mouvement, dans la crainte d'exciter cette vermine à m'attaquer. Il ne me restait plus d'autre arme que mon couteau, car j'avais lâché ma carabine en quittant le dos de la jument, et il y avait longtemps qu'elle était tombée au fond de l'eau. Bien loin de me disposer à soutenir une lutte avec la panthère, je me sentais tout déterminé à ne rien lui dire tant qu'elle me laisserait en repos.

« Nous voguâmes ainsi, d'après mon calcul, pendant une grande heure, sans qu'aucun de nous songeât à se remuer. Assis face à face l'un de l'autre, lorsque de temps en temps le courant imprimait au tronc d'arbre un mouvement d'oscillation, nous nous faisions, la panthère et moi, une suite de révérences

comme deux enfants qui jouent à la balançoire. Je pouvais voir pendant tout ce temps-là mon ennemie tenir ses yeux fixés sur les miens; il est vrai que mon regard ne quittait pas les siens, même d'une seconde. Je savais que c'était le seul moyen de la tenir en respect.

« J'en étais à me demander comment se terminerait tout ceci, lorsque je m'aperçus que nous approchions des bois; nous n'en étions guère qu'à deux milles, mais l'eau couvrait tout, on ne voyait que le sommet des arbres. Je me dis alors que lorsque notre embarcation flotterait parmi les branches, je n'aurais qu'à saisir l'occasion favorable, et à m'accrocher en passant à un arbre sans en rien dire à mon compagnon de voyage.

« En ce moment même, droit en tête de nous, apparut quelque chose qui ressemblait à une île. Ce n'était en réalité que le sommet d'un tertre élevé, d'un monticule que j'avais souvent remarqué dans cette partie de la prairie. D'après la route que suivait le tronc d'arbre, je calculai qu'il devait passer à vingt mètres de là, je pris aussitôt la résolution d'y aborder aussitôt que l'occasion s'en présenterait, afin de laisser la panthère continuer sans moi son voyage aquatique.

« Lorsque j'avais aperçu l'île, il m'avait semblé voir sur son sommet quelque chose qui ressemblait à des buissons. Je savais pourtant qu'il n'y en avait pas sur le monticule. A mesure que j'approchais, je découvris que ces broussailles supposées étaient tout simplement des animaux. Il y avait là des daims, car

j'entrevis un bois énorme aux andouillers crochus se dresser entre le ciel et moi. Je vis encore là un animal plus gros qu'un cerf; ce devait être un cheval, ou plutôt c'était une jument, la mienne. En se séparant de moi, la pauvre bête avait suivi le courant, et guidée par son instinct, elle avait nagé droit sur l'île.

« D'après mes appréciations, le tronc d'arbre devait se trouver assez proche. Je me laissai donc glisser aussi doucement que possible, et je lâchai mon bout. Je plongeai naturellement, et au moment où je revenais sur l'eau j'entendis un bruit qui ressemblait à une chute. Jetant aussitôt un coup d'œil de côté, je découvris à quelques brasses la panthère, qui avait aussi quitté son refuge, et qui s'avançait dans la direction que je prenais moi-même. Je crus d'abord qu'elle allait m'attaquer, et, afin d'être prêt à tout événement je tirai mon couteau d'une main, tout en continuant à nager de l'autre. Il n'en était rien, la panthère n'avait pas le temps de se montrer belliqueuse; elle nageait de son mieux, n'ayant, selon toute apparence, qu'un seul but, celui de gagner la terre ferme sans chercher à me molester; de sorte que nous nous en allions nageant côte à côte, sans qu'un mot fût échangé entre nous. Je ne cherchais pas, vous le croirez aisément, à rivaliser de vitesse; je préférais même voir la panthère me dépasser, plutôt que de la sentir sur mes derrières ou entre mes jambes. Elle aborda donc la première, et je pus deviner au bruit qui se fit, aux trépignements qui se manifestèrent, que son apparition inattendue

avait causé une certaine émotion parmi les hôtes de l'île.

« Je fis un petit détour, afin de ne pas aborder près de la panthère; mes mains saisirent un angle du rocher, je pus me hisser, et je sautai lestement sur le monticule. A peine étais-je sorti de l'eau tout ruisselant, que j'entendis un hennissement qui me fit éprouver une joie incommensurable. C'était la voix de ma vieille jument, qui m'avait reconnu, et au même instant la pauvre bête vint frotter ses naseaux contre mon épaule. Je m'emparai de son licol, et, prenant mon élan par côté, je lui sautai sur le dos, car je craignais encore la panthère. La croupe de ma jument me semblait être l'endroit le plus favorable de tout l'îlot et du pays environnant, et cependant ce n'était pas encore la retraite la plus sûre.

« Je pus alors regarder autour de moi et examiner la nouvelle société au milieu de laquelle je venais de tomber. Le jour commençait à poindre, et permettait de discerner plus distinctement les objets. Il y avait donc là, sur le tertre, d'abord ma jument et moi, et j'aurais donné gros pour qu'elle et moi nous fussions bien loin; puis, ma compagne du tronc d'arbre, la panthère. Je comptai aussi quatre daims, un dix cors et trois biches; tout près, j'aperçus un chat sauvage, derrière lui un ours noir aussi gros qu'un bison. Il y avait ensuite un raton et un opossum, côte à côte avec deux loups gris, un lapin de marais, et enfin une fouine musquée.

« Si ma surprise avait été grande à la vue de la réunion sans pareille de tous ces animaux, mon éton-

nement redoubla quand je pus étudier la manière dont ils se comportaient les uns avec les autres. La panthère, couchée côte à côte avec les daims, qui ordinairement fuient à son approche, et non loin des deux loups ; le putois, à quelques pas de la fouine musquée et du lapin de marais ; l'ours, tout près du vieux opossum si rusé. Ils étaient là tous, ne faisant pas plus attention l'un à l'autre que s'ils avaient passé leur vie dans la même cage, tant le danger qu'ils avaient couru et qui les effrayait encore dans cette terrible inondation leur avait fait perdre toute leur énergie. Cependant je craignais que la panthère et l'ours ne cherchassent à nous attaquer aussitôt que l'eau commencerait à baisser ; aussi, pendant tout le temps que je restai sur le monticule, je demeurai immobile et coi comme les autres, côte à côte avec ma jument. Mais ni l'ours ni la panthère ne manifestèrent aucun signe d'hostilité pendant toute la journée et la nuit qui suivit.

« Le surlendemain, au point du jour, je m'aperçus que les eaux diminuaient. Aussitôt qu'elles furent assez basses, j'y fis descendre doucement ma monture, et, sautant sur son dos, je pris congé de mes voisins sans leur dire adieu. Ma jument avait encore de l'eau jusqu'au ventre ; aussi j'étais sûr qu'on ne pouvait me poursuivre qu'à la nage ; du reste, aucun des carnassiers ne parut y songer.

« Je dirigeai ma course droit vers l'habitation de mon voisin, que je pouvais distinguer à environ trois milles de distance, et en moins d'une heure j'arrivai devant sa porte. J'eus à peine échangé quelques mots

avec lui pour lui raconter mon aventure, que je le priai de me prêter un de ses fusils (il en avait deux par hasard) en l'engageant à prendre l'autre et à m'accompagner à cheval. Nous reprîmes aussitôt le chemin de l'îlot.

« Le gibier n'était plus tout à fait dans la même position que lorsque j'avais quitté le rocher. Grâce à l'écoulement des eaux, la panthère, le chat et les loups avaient repris courage. Il n'y avait plus ni lapin de marais ni opossum; on apercevait à peine quelques traces de leur poil; l'une des biches était à moitié dévorée.

« Mon voisin passa d'un côté et moi je me glissai de l'autre, en nous avançant aussi près que possible, afin de cerner l'île à nous deux.

« D'un premier coup de fusil, j'abattis la panthère; lui, de son côté, en fit autant de l'ours; puis nous dépêchâmes les deux loups. Quant aux daims, nous prîmes tout le temps nécessaire pour les mettre à bas, et ce ne fut pourtant pas une grande opération. Nous laissâmes la fouine musquée pour la dernière. Elle n'évita cependant pas le sort qui l'attendait, et nous remontâmes aussitôt à cheval, chargés de la viande de l'ours et des quartiers de daim, autant que nos montures pouvaient en porter.

« Lorsque l'inondation fut tout à fait écoulée, je retrouvai ma carabine. Elle était vers le milieu de la prairie, à moitié enfoncée sous la vase et le sable.

« L'événement dont j'avais failli devenir victime me démontra clairement que l'endroit choisi pour mon établissement n'était pas favorable. Je me hâtai

d'en chercher un autre, et quand je l'eus trouvé, je me mis à le défricher avec courage. Tout fut prêt à l'époque du printemps; je retournai alors au Mississipi, pour y prendre ma femme et mes enfants. »

CHAPITRE VIII.

Le Musquash.

Aucun accident particulier ne vint distraire la marche du lendemain. Nous avions laissé derrière nous les bois de haute futaie, et nous nous avancions à travers des taillis de chêne. De toute la journée nous ne pûmes faire lever une pièce de gibier; le seul animal que nous aperçûmes fut un rat musqué qui plongea dans une flaque d'eau et parvint à nous échapper. C'était justement à l'endroit où nous avions fait halte pour établir notre bivac; aussi, dès que les tentes furent dressées, quelques-uns des nôtres s'écartèrent dans le but de chasser les rats. Ils avaient découvert sur les bords du petit lac le terrier d'une famille de ces intéressants petits animaux, et s'étaient mis en tête de les en faire déguerpir; leurs efforts restaient cependant sans succès; la famille n'était probablement pas dans sa demeure.

Cet incident fit naturellement tomber la conversation sur le rat musqué. Le rat musqué des États-Unis est le musquash des marchands de fourrures (*fiber zibethicus*). Son nom lui vient de sa ressemblance avec le rat commun et de son odeur de musc produite par des glandes placées près de l'anus. Les Indiens l'ont appelé *musquash*, et les points de ressemblance qui existent entre cet animal et le véritable castor (*castor fiber*) lui ont fait donné par les naturalistes



le nom de castor musqué. Du reste, la forme du rat musqué diffère peu de celle du castor. C'est un animal à l'encolure épaisse, au corps arrondi et d'une apparence plate : son nez est écrasé, ses oreilles sont courtes et presque entièrement cachées dans sa fourrure; il a des moustaches roides comme celles du chat, le cou enfoncé dans les épaules, les jambes peu allongées, les yeux petits et noirs, et les pattes armées d'ongles aigus : celles de derrière, plus longues que les autres, sont à moitié palmées, tandis que les pattes du castor le sont entièrement.

Digitized by Google

Tout le monde a une idée de l'appendice caudal du castor et du parti qu'il sait en tirer ; personne n'ignore quel est l'usage particulier de ce membre de l'animal employé par lui en guise de truelle de maçon ; on connaît sa largeur énorme, son épaisseur, son poids, sa forme qu'on pourrait comparer à une palette de jeu de paume. La queue du rat musqué, comme celle de son congénère, est dépourvue de poils, couverte d'écailles et très-aplatie ; mais au lieu de se trouver placée dans un sans horizontal, comme chez le castor, la partie plate est soudée verticalement. En outre, la queue du rat musqué n'a pas la forme de la truelle ; elle va en s'amoindrissant comme celle du rat commun.

Du museau à l'extrémité de la queue, le rat musqué a près de vingt pouces de long, et la grosseur de son corps est environ la moitié de celle du castor. Il est doué du pouvoir singulier de se contracter de telle sorte qu'il ne paraît plus avoir que la moitié de sa taille ordinaire, ce qui lui permet de passer par des ouvertures impénétrables pour des animaux bien plus petits que lui. Sa couleur est d'un roux brun sur le dos et cendrée sous le ventre. Il y a cependant, sous ce rapport, bien des exceptions bizarres ; on en a vu de tout noirs, de tout blancs, et d'autres d'un pelage mélangé de noir et de blanc. Sa fourrure, épaisse et douce, ressemble à celle du castor, sans être d'aussi belle qualité.

De même que le castor, c'est un animal amphibie ; on ne le trouve que dans les contrées où il y a de l'eau, et jamais sur les hauteurs arides et desséchées.

Sa région, à lui, s'étend sur toute la surface de l'Amérique du Nord, partout où l'herbe croît et partout où l'eau coule. En Amérique, de nos jours, on ne trouve plus le castor que dans les parties les plus reculées des solitudes inhabitées. Le rat musqué, au contraire, fréquente les habitations de pionniers. On rencontre rarement une mare d'eau, un étang, un ruisseau qui n'ait une ou plusieurs familles de rats musqués demeurant sur ses bords.

Pendant une partie de l'année, ce petit animal vit en société ; le reste du temps il se plaît dans la solitude. Le mâle diffère peu de la femelle ; seulement il est un peu plus gros et sa fourrure est beaucoup plus belle. Ils se creusent un terrier sur le bord d'un ruisseau ou d'un étang, ordinairement dans quelque endroit écarté et par conséquent très-sûr, entre les racines d'un arbre et toujours dans une situation telle que l'eau, dans ses plus fortes crues, ne puisse atteindre le nid construit à l'intérieur. L'ouverture du terrier se trouve assez souvent au-dessous du niveau du courant, de sorte qu'on ne peut aisément le découvrir. L'intérieur de cette demeure est tapissé de mousse ou d'herbes moelleuses. Les petits sont au nombre de cinq ou six, et la mère les élève avec la plus grande sollicitude, mettant tous ses soins à leur inculquer de bonne heure ses meilleures habitudes. Le mâle ne se mêle point de leur éducation ; on le voit, pendant tout le temps que dure l'élevage, errer seul dans le voisinage ; ce n'est qu'en automne, lorsque les petits sont forts et capables de subvenir à leurs besoins, que le père retourne auprès de sa

famille, et aussitôt tout le monde se met à l'œuvre pour la construction des quartiers d'hiver. Dès que leur nouvelle habitation, qui est bien différente de la première, est achevée, ils abandonnent celle où ils sont nés. Pour construire cette demeure destinée à les garantir du froid, ils choisissent une pièce d'eau qui, selon leurs prévisions, n'est pas susceptible de geler jusqu'au fond ; si elle est traversée par un cours d'eau, elle n'en vaut que mieux pour eux. Sur le bord, ou souvent même dans quelque petite île au milieu, ils élèvent une sorte d'édifice en forme de dôme, creux en dedans, et ayant beaucoup de rapport avec l'habitation du castor. Ils n'ont pour matériaux que l'herbe et la boue qu'ils tirent du fond de la rivière.

L'entrée de cette demeure est souterraine et se compose d'une ou de plusieurs galeries qui, par une ouverture, communiquent au-dessous de l'eau. Dans les endroits où une inondation serait à craindre, la terrasse intérieure est exhaussée ; et même souvent ils pratiquent des galeries pour se ménager un lieu de repos à pied sec, dans le cas où la partie inférieure viendrait à être inondée. Ils ont, du reste, toujours soin de se ménager une sortie libre pour aller en quête de leur nourriture, qui consiste en plantes aquatiques faciles à trouver dans leur voisinage.

Dès que la construction est achevée et que le froid commence à se faire sentir, la famille entière, composée du père, de la mère et des petits, s'y renferme et y passe tout l'hiver. Ils n'en sortent que pour les

besoins indispensables. Au printemps, ils abandonnent cette demeure pour n'y plus revenir.

Quelle que soit la rigueur de l'hiver, tant qu'ils se tiennent clos dans leur cabane, ils n'ont rien à craindre du froid. La chaleur seule de leur corps, serrés comme ils le sont, côte à côte, et même parfois les uns par-dessus les autres, suffirait pour les en défendre. Plus encore, leurs murs de boue ont plus d'un pied d'épaisseur, et ni la pluie ni la gelée la plus violente ne sauraient pénétrer dans l'intérieur de ces huttes fantastiques.

Dans les pays méridionaux, tels que la Louisiane, par exemple, où les cours d'eau ne gèlent pas en hiver, le rat musqué ne se bâtit pas d'habitation comme celle que nous venons de décrire ; il vit toute l'année dans son terrier, creusé sur la rive ; il peut ainsi sortir et aller en toute saison pour chercher sa nourriture.

Du reste, on ne saurait assez admirer l'adresse avec laquelle cette petite créature sait changer ses habitudes selon la position géographique où elle se trouve. Tout à fait au nord, dans les contrées hyperboréennes, fréquentées seulement par la compagnie de la baie d'Hudson, les lacs, les rivières et même les sources gèlent en hiver. Les marais de peu de profondeur sont glacés jusqu'au fond. Comment alors le rat musqué peut-il sortir sous l'eau ? Voici les moyens qu'il met en usage :

Il choisit d'abord un lac d'une certaine profondeur, et, dès que la glace peut le porter, il y fait un trou au dessus duquel il élève sa maison conique ; par ce

trou il va chercher au fond de l'eau tous les matériaux qui lui sont nécessaires. L'habitation est disposée ainsi en relief sur le lac; l'ouverture, qui n'est autre que le trou primitif, se trouve située dans la terrasse intérieure, et reste toujours dégagée, tant par les soins qu'y apportent les habitants que grâce à leurs sorties continuelles pour aller en quête de leur nourriture, empruntée, comme je l'ai dit, aux racines du marécage.

Cette construction singulière, avec pignon sur la surface du lac et une sortie sous l'eau, suffirait pour le mettre à l'abri des attaques de ses ennemis ordinaires, les animaux carnassiers; mais, malgré toute son adresse et toutes ses ruses, le rat musqué ne peut lutter avec un ennemi plus habile que lui, et cet ennemi, c'est l'homme.

La nourriture du rat musqué est variée; il mange les racines de plusieurs espèces de nénufars, mais son meilleur régal, c'est la racine des roseaux (*calamus* ou *acorus aromaticus*). On sait qu'il se nourrit de coquillages, et on trouve fréquemment près de sa hutte des monceaux de coquilles de moules d'eau douce. Sa chair, quoique ayant une saveur un peu musquée, sert quelquefois de nourriture aux Indiens et aux chasseurs de race blanche; mais les trappeurs et les Peaux-Rouges mangent volontiers de presque tout ce qui a vie, souffle et mouvement. J'ai connu des Canadiens qui mangeaient par goût la chair du rat musqué.

En général, ce n'est pas pour sa chair qu'on recherche cet amphibie; sa fourrure est d'une bien autre importance; car elle est presque égale en valeur à

celle du castor pour la fabrication des chapeaux, et le prix qu'en retirent les Indiens et les trappeurs de race blanche, les dédommage amplement des fatigues qu'ils ont supportées pour se la procurer. On s'en sert aussi pour confectionner des boas et des manchons qui ressemblent assez aux fourrures de la martre américaine (*mustela martes*) : son bon marché la fait souvent préférer à cette dernière. C'est un des articles réguliers du commerce de la compagnie de la baie d'Hudson, qui, chaque année, expédie des milliers de peaux de rats musqués.

La manière de chasser le rat musqué diffère de celle qui est mise en usage pour chasser le castor; on le prend maintes fois dans les trappes préparées pour la chasse de ce dernier, mais alors une pareille capture est considérée comme un fâcheux contre-temps; car, dans la trappe où il s'est enfermé lui-même, on aurait pu tuer un castor. On le chasse aussi quelquefois au chien courant, comme la loutre, et pour le prendre on découvre son terrier; mais la capture ne vaut pas la peine qu'on a prise à défoncer sa demeure souterraine. Quelquefois un chasseur décoche un coup de fusil à un rat musqué en passant le long d'un ruisseau : presque toujours c'est un coup manqué. Le petit quadrupède a disparu avec la rapidité d'une flèche, il a plongé sans produire dans l'eau le moindre bouillonnement, et une fois au fond, on ne le revoit plus.

Plusieurs tribus indiennes chassent le rat musqué pour avoir à la fois sa chair et sa fourrure; ils ont pour le prendre des moyens particuliers. Le chasseur

naturaliste, qui avait séjourné pendant un hiver dans un fort situé près d'une tribu d'Ojibways, nous raconta une des chasses à laquelle il avait pris part.

CHAPITRE IX.

Une chasse aux rats.

« Chingwa, Indien de la tribu des Chippeways ou Ojibways, bien plus connu par les habitants du fort sous le nom de *Vieux-Renard*, était un chasseur renommé dans sa tribu. J'avais réussi a gagner ses bonnes grâces. Ma passion bien connue pour la chasse avait de prime abord été la cause d'un rapprochement maçonnique entre nous ; un vieux couteau qui ne me servait plus, et dont je lui fis présent, acheva de resserrer les liens de notre amitié. L'objet ne valait pas quatre sous de bon argent, et cependant il réussit à faire du Vieux-Renard mon meilleur ami. Toute sa science de chasseur, fruit de l'expérience de soixante hivers, devint ma propriété absolue.

« Je n'avais pas encore été initié aux mystères de la chasse aux rats; mais dès que la saison de ce *noble* exercice fut arrivée, le vieux chasseur m'invita à venir avec lui faire la guerre aux rats musqués. Nous char-

geâmes nos engins sur nos épaules, nous acheminant vers l'endroit où nous devions trouver notre gibier. C'était une rangée de petits lacs ou plutôt d'étangs qui s'écoulaient le long d'une vallée marécageuse, située à dix ou douze milles du fort.

« Nos engins de chasse consistaient en un ciseau à glace garni d'une poignée de cinq pieds de long, une petite pioche, une sorte d'épieu très-long dont la pointe en fer ne formait la lance que d'un côté, et une perche légère, droite et souple, ayant à peu près douze pieds de longueur. Nous nous étions munis d'une petite provision de vivres et de combustibles; nous emportions aussi nos couvertures, car notre intention était de passer la nuit près des lacs.

« Après quelques heures de marche à travers les silencieuses forêts dépouillées de leurs feuilles, quand nous eûmes passé sur la glace des lacs et des rivières, nous parvînmes au grand marais, qui, comme on le pense bien, était aussi couvert d'une glace épaisse. Il eût été facile de nous aventurer dessus avec un chariot lourdement chargé et son attelage, sans crainte d'écorner tant soit peu cette surface polie comme un miroir.

« Nous arrivâmes bientôt près de quelques petits monticules ayant la forme de dômes qui s'élevaient au-dessus du niveau de la glace; ils étaient bâtis de boue consolidée au moyen de différentes sortes d'herbes aquatiques, et la gelée leur avait donné la dureté de la pierre. Sous chacune de ces voûtes, le Vieux-Renard savait qu'il y avait au moins une douzaine de rats musqués, peut-être trois fois plus

encore, dormant ensemble côte à côte. Il se mit aussitôt à l'œuvre.

« La loge à rats qu'il avait choisie était avancée dans le lac, à quelque distance de la rive, construite entièrement sur la glace ; et comme le savait bien le vieux chasseur, il y avait dans la terrasse inférieure un trou par lequel les animaux pouvaient pénétrer dans l'eau à volonté. Au lieu d'attaquer tout d'abord la hutte, ce qui aurait effrayé les rats et leur aurait donné le temps de s'échapper, il commença, à l'aide de son ciseau, à tailler un trou dans la glace, à environ deux pieds des murs. Quand il eut achevé son premier trou, il en fit un second, puis un autre, et enfin un quatrième ; le tout de manière à former un carré au centre duquel était la loge du rat musqué.

« Les préparatifs étaient achevés pour celle-là ; il alla donc creuser le même nombre de trous autour d'une autre case, puis d'une troisième, et enfin d'une quatrième, procédant aussi méthodiquement que pour la première.

« Enfin, il revint à celle par laquelle il avait commencé, en ayant soin cette fois de faire le moins de bruit possible. Il tira de son sac un filet carré fait de lanières de cuir de daim, dont la largeur était celle d'une couverture ordinaire, et, procédant de la manière la plus ingénieuse qu'on puisse imaginer, il le fit glisser sous la glace jusqu'à ce que les quatre coins fussent ramenés à l'orifice des trous, au travers desquels il les ramena pour les assujettir fortement au moyen d'une ligne qui les reliait tous les quatre ensemble.

« Le procédé mis en usage pour faire glisser le filet sous la glace m'avait rempli d'admiration. Ceci s'effectuait à l'aide d'une ligne que l'on faisait passer d'un trou à un autre, en se servant pour cela de la perche flexible dont j'ai parlé. Cette perche, introduite dans l'un des trous, conduisait la ligne et était elle-même dirigée par deux bâtons fourchus qui la



guidaient ainsi d'ouverture en ouverture. La ligne fixée sur les quatre coins du filet servait à le tenir solide dans sa position. Le filet ainsi serré sous la surface extérieure de la glace devait nécessairement boucher le passage de sortie, et il est évident que si les rats musqués étaient chez eux, ils ne pouvaient pas s'échapper.

Digitized by Google

« En quelques minutes, à l'aide du ciseau à glace et de la pioche, nous eûmes percé le dôme, et là, à moitié endormis en apparence, ou plutôt éblouis par l'irruption soudaine de la lumière, nous aperçûmes blottis dans la mousse, au milieu d'herbes sèches, huit énormes rats musqués. Avant même que j'eusse eu le temps de les compter, le Vieux-Renard les avait tous, l'un après l'autre, transpercés de son épieu.

« Nous allâmes ensuite vers l'une des autres cases devant lesquelles nous avions troué la glace, et renouvelant la même série d'opérations préliminaires, mon compagnon fit encore une capture de six individus.

« Dans la troisième, il n'en trouva que trois.

« A l'ouverture de la quatrième, un spectacle étrange s'offrit à nos yeux. Il n'y avait plus qu'un seul être vivant, et encore nous parut-il près de mourir de faim ; il était si maigre qu'on ne lui voyait que les os et la peau, et, sans aucun doute, la pauvre petite bête se trouvait depuis longtemps privée de nourriture. Près de lui gisaient les squelettes de plusieurs petits animaux que je reconnus tout de suite pour être des rats musqués. La simple inspection du nid nous dévoila tout le mystère. Le passage, qui, dans les autres, traversait la glace et était parfaitement ouvert, se trouvait dans celui-ci complétement gelé. Les habitants n'avaient pas songé à le tenir en état tant que la glace avait été assez faible pour pouvoir la briser; dans cette terrible alternative, poussés par la faim, ils s'étaient battus, les plus faibles avaient été mangés par les plus forts,

jusqu'à ce qu'enfin il n'y eût plus qu'un seul vivant. Nous comptâmes les squelettes et nous vîmes que cette case, emprisonnée par la glace, n'avait pas contenu moins de onze habitants.

« La nuit approchait, car nous n'étions arrivés que très-tard sur les bords du lac. Mon compagnon proposa de suspendre nos opérations jusqu'au lendemain matin. Je me rendis à cette invitation. Nous nous dirigeâmes alors vers un massif de sapins qui couvraient un tertre près du rivage, et il fut convenu que nous passerions la nuit dans cet endroit.

« Le feu brilla bientôt, alimenté par des pommes de pins. Nous avions grand appétit, et je m'aperçus que des provisions que javais apportées et dont j'avais déjà fait mon dîner, il me restait à peine de quoi faire un maigre souper. Ces symptômes de disette ne parurent pas émouvoir le moins du monde mon compagnon, qui se mit tranquillement à écorcher quelques rats, les fit griller sur le feu, et les mangea d'aussi bon cœur qu'il aurait pu le faire de succulentes perdrix. J'avais faim, mais je n'étais pas affamé pour goûter à ce mets particulier : je me contentai donc de le considérer avec un étonnement quelque peu mêlé de dégoût.

« Tout à coup, mes oreilles furent frappées d'un bruit confus qui ressemblait à la voix d'une meute de chiens; je lançai à mon compagnon un regard d'interrogation.

« — Ce sont des loups ! » fit-il tranquillement en continuant de mâcher une cuisse de rat grillé.

« Les hurlements devenant de plus en plus dis-

tincts, nous entendîmes bientôt un bruit de pas qui résonnait comme sur du bois sec; il était évidemment produit par les sabots d'un animal galopant sur la neige glacée. Un instant après, un daim passa près de nous courant à toute vitesse : il s'élança hardiment sur la glace du lac. C'était un bel animal de l'espèce nommée renne, un caribou (*cervus tarandus*).

« A peine venait-il de passer, que les hurlements recommencèrent de plus belle, se prolongeant en notes aiguës et saccadées. Soudain, une bande de loups, perdue dans l'obscurité, apparut sur la lisière de la forêt. Il pouvait y en avoir une douzaine, et ils couraient avec la rapidité d'une meute de chiens qui chasse à vue. Leurs longs museaux, leurs oreilles droites, leurs corps maigres et allongés se dessinaient parfaitement sur la neige. Je reconnus sur-le-champ que c'étaient des loups, des loups blancs de la plus grande espèce.

« Je m'étais levé sans hésiter, non pas que j'eusse l'intention de sauver le caribou, mais je voulais assister à son hallali, et dans cette intention je saisis l'épieu et me mis à courir à sa poursuite. Je crus entendre mon compagnon crier comme pour me recommander d'agir avec prudence; mais j'étais trop emporté par l'ardeur de la chasse pour faire attention à ses avis. D'ailleurs, la faim chez moi se faisait vivement sentir, et j'avais en perspective un quartier de venaison rôtie pour souper.

« En arrivant sur le rivage, je vis bientôt que les loups s'étaient emparés du caribou et le traînaient



Les loups s'étaient emparés du caribou. (Page 98.)

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

sur la glace. La pauvre bête, trébuchant à chaque bond, n'avait pu faire que peu de chemin sur le sentier glissant, tandis que, comme les chats, les loups s'aidaient de leurs ongles pour courir sur l'eau glacée. J'avançai toujours avec l'espoir de chasser les loups et de leur enlever leur victime, et bientôt je fus au milieu de la bande, m'escrimant à l'aide de mon épieu. Mais à ma grande surprise, comme aussi à mon grand effroi, je fus saisi d'horreur lorsque je vis qu'au lieu de lâcher prise, quelques-uns d'entre eux continaient à mordre le caribou à belles dents, tandis que les autres m'entouraient la gueule ouverte et les yeux flamboyants comme des charbons. Je poussais des cris, combattant toujours en désespéré, et piquant à l'aide de ma lance, tantôt l'un, tantôt l'autre; mais toutes les blessures que je faisais à mes ennemis n'avaient d'autre résultat que de les rendre plus furieux et plus acharnés.

« Je soutins ce combat imprévu pendant quelques minutes; mais je commençais pourtant à m'épuiser. Un horrible sentiment de terreur se glissait dans mes veines et paralysait mes forces, lorque l'apparition soudaine de mon camarade le Peau-Rouge Chingwa vint me rendre tout mon courage. Je brandis encore mon épieu, usant de tout ce qui me restait d'énergie, et en peu d'instants plusieurs de mes adversaires roulèrent assommés ou perforés sur la glace. Les autres, épouvantés par la présence de mon compagnon armé de son énorme ciseau à glace, effrayés en outre par les *whoops* de guerre proférés par l'Indien, se hâtèrent de détaler au plus vite. Trois d'entre eux

cependant avaient exhalé leur dernier souffle de vie, et à côté d'eux nous trouvâmes le caribou à moitié dévoré.

« Il en restait cependant assez pour préparer un excellent souper; et bien que mon compagnon eût déjà rongé jusqu'aux os la carcasse de trois rats musqués, il attaqua la venaison avec un tel appétit, qu'on aurait dit qu'il n'avait pas mangé depuis quinze jours. »

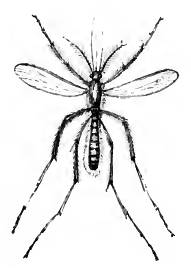
CHAPITRE X.

Les moustiques et leur antidote.

La route que nous suivîmes le lendemain nous ramena dans les grands bois, dont le sol était marécageux, et, malgré cela, fertile et argileux. Le chemin que nous parcourions, humide et défoncé, devenait souvent impraticable pour notre chariot; aussi à diverses reprises s'embourba-t-il dans les fondrières. Quand cela arrivait, nous étions tous obligés de mettre pied à terre et de pousser à la roue; aussi, le bruit et la confusion causée par ces embarras, et les clameurs continuelles de Jack parlant à son attelage, l'éclat de ses *woha!* quand il fallait s'arrêter, et la

vivacité de ses *guue hup ! guue hup !* lorsqu'on pouvait repartir, tout cela effrayait le gibier longtemps avant que nous pussions arriver à portée de fusil. Il nous était, du reste, impossible de quitter l'équipage avant d'avoir franchi les bas-fonds bourbeux.

Nous eûmes terriblement à souffrir des moustiques, qui nous assaillaient de tous les côtés, sans qu'il nous fût possible de nous soustraire à leurs



furieuses attaques. Nous nous étions pour la plupart mis à fumer, espérant, par ce moyen, chasser l'essaim de ces insectes sanguinaires ; mais bien que les moustiques n'aiment pas la fumée du tabac, la pipe et le cigare ne suffisent pas pour les éloigner. Il faudrait pour cela avoir le visage continuellement enveloppé d'un épais nuage.

Ces insectes ne sont pas originaires des régions tropicales de l'Amérique, et ne s'y plaisent pas particulièrement, comme on le suppose quelquefois. On les trouve encore en grand nombre même sur les rivages de l'océan Arctique, aussi acharnés, aussi avides de sang que partout ailleurs; mais c'est seulement dans la belle saison. Sur les bords de quelques-uns des fleuves de l'Amérique du Sud, cette huitième plaie d'Égypte rend l'existence insupportable. Les Espagnols appellent cela *plaga de mosquitos.* Sur d'autres cours d'eau, dans les mêmes latitudes, les moustiques sont inconnus. Ce sont les cours d'eau qu'on appelle *rios negros*, ou rivières à eaux noires, qui sont ordinairement des affluents ou des tributaires des rivières de l'Amazone et de l'Orénoque.

Les tribus indiennes qui résident dans les districts à moustiques se frottent le corps d'huile ou d'une autre drogue pour se protéger contre les morsures de ces insectes. Besançon et le Kentuckien affirmaient qu'il n'y avait ni drogue ni onguent qui pussent être une protection efficace; le docteur était de leur avis, et ils prétendaient tous trois avoir employé camphre, ammoniaque, éther, esprit de térébenthine, etc., sans jamais réussir. Quelques-uns d'entre nous étaient d'une opinion contraire: bientôt après Ike trancha la question en notre faveur, en nous dévoilant un moyen pratique irrécusable. Le vieux trappeur connaissait bien, disait-il, un remède : c'était une plante. Ah! s'il avait pu en trouver sur son chemin! On le voyait de temps à autre se hisser sur les étriers de sa selle, et jeter un regard prolongé dans la campagne. Enfin,

une exclamation de joie nous apprit qu'il avait découvert ce qu'il cherchait.

« Voilà donc enfin cette herbe! » fit-il en se jetant à bas de son cheval. Et il se mit à cueillir une sorte de petite plante qui croissait sur le sol en très-grande abondance. C'était une graminée annuelle, dont les feuilles pour la grandeur et la forme ressemblaient beaucoup à celles du buis du jardin; seulement le vert était plus brillant. Nous savions tous ce que c'était. Il n'y a pas, dans les États-Unis de l'Ouest, une promenade de village qui n'en soit couverte. Elle y est connue sous le nom de *penny-royal* (*hedcomea pulegioides*), qu'il faut distinguer de la plante anglaise de ce nom, laquelle est une espèce de menthe.

Redwood aussi mit pied à terre, afin de cueillir à son aise une provision de cette herbe dont, par expérience, il connaissait les effets.

Nous fîmes halte pour regarder les guides. Tous deux opéraient de la même manière. Après avoir cueilli une poignée des tiges les plus tendres, ils les écrasaient dans la paume de leurs mains calleuses, très-propres à un pareil usage, ils en faisaient une pommade et s'en frottaient les parties exposées du cou et du visage. Ike en prit ensuite deux petits paquets qu'il écrasa sous son talon et qu'il plaça sous son bonnet, de manière que les bouts pendissent le long de ses joues. Cela fait, les deux trappeurs remontèrent à cheval et continuèrent leur route.

Le chasseur naturaliste, l'Anglais et moi, nous suivîmes leur exemple, sans faire attention aux éclats de rire et aux quolibets que nous lancèrent Besançon, le

Kentuckien et le dócteur; mais nous n'avions pas fait deux pas, que ce fut à notre tour de rire à leurs dépens. Pas un moustique n'approchait de nous, tandis que nos trois amis souffraient plus que jamais de leurs morsures. Ils cédèrent enfin à l'évidence, et les tourments qu'ils enduraient devenant plus forts que la crainte du ridicule, tous trois sautèrent à bas de cheval et se précipitèrent sur le premier lit de penny-royal qu'ils purent apercevoir.

Un des inconvénients, le seul, de l'application de cette plante, c'est la sensation brûlante que le jus produit sur la peau. Cependant, dans cette occasion, cet antidote contre les moustiques nous rendit la bonne humeur qu'avaient tant soit peu chassée les attaques continuelles de ces buveurs de sang, et un petit incident, qui survint quelque temps après, acheva de nous rendre toute notre gaieté. Il s'agissait de la poursuite et de la capture d'un raton.

Cet animal, le plus hardi rodeur de nuit qui ait jamais existé, s'aventure quelquefois hors de sa tanière pendant le jour, particulièrement dans les endroits où les arbres très-élevés rendent l'aspect des bois sombre et ténébreux. Nous étions tombés si inopinément sur celui-ci, qu'il n'eut pas le temps de remonter sur le tronc qui lui servait de refuge; car alors il nous eût bientôt échappé en se cachant sous les pampres de lianes qui formaient un voile impénétrable à la vue. Le raton dont il s'agit était, pour le moment, trop occupé de ses affaires pour nous apercevoir. Les débris du nid d'un dindon sauvage qui jonchaient la terre, et les œufs cassés prouvaient qu'il

venait de se passer la fantaisie d'un somptueux festin. Pris à l'improviste, car les guides lui avaient presque marché sur les pattes, il s'élança à la hâte sur l'arbre le plus voisin, qui, heureusement pour nous et malheureusement pour lui, n'offrait ni fourche ni cavité où il pût se réfugier : un coup bien ajusté de la carabine de Redwood suffit pour le jeter à terre.

Cet incident nous donna à tous une animation nouvelle. C'était, du reste, fort naturel, car l'absence extraordinaire de gibier faisait de cette bagatelle une sorte d'événement. Aucun de nous cependant n'y prit plus de plaisir que notre charretier nègre, Jack, dont les yeux brillèrent de joie à la vue du raton. C'était pour lui un quadrupède bien connu, un gibier de bon aloi; car, en tous temps, Jack préférait le raton rôti au jambon fricassé. Comme il était sûr que personne parmi nous ne lui disputerait ce gibier, il avait la perspective de faire un excellent souper. Aussi déposa-t-il soigneusement la bête sous un des bancs du wagon. Jack avait fait un calcul erroné, car les deux trappeurs aimaient aussi la viande fraîche, même celle du raton, et ils réclamèrent leur part. Nul autre de notre société ne fut tenté de goûter à la chair de cette espèce de renard.

Après souper, on fit au raton l'honneur de s'occuper de lui ; et c'est à Jack lui-même que nous sommes redevables de plusieurs des faits relatifs à son histoire et à ses mœurs.

CHAPITRE XI.

Le raton et ses mœurs.

De tous les animaux sauvages de l'Amérique, le plus connu, sans contredit, est le raton (*procyon lotor*). Il n'en est pas dont l'espèce soit aussi répandue, car on le trouve sur le continent, du nord au sud, de l'est à l'ouest, depuis la mer Polaire jusqu'à la Terre de Feu. Dans la plupart des contrées habitées par les peuples de race ou d'origine espagnole, on le connaît sous le nom de *zorro negro* ou renard noir. Il y en a même de deux espèces dans l'Amérique du Sud : l'espèce ordinaire (*procyon lotor*), et le mangeur de crabes (*procyon cancrivorus*).

Dans l'Amérique du Nord, c'est un des quadrupèdes sauvages les plus communs. On le trouve partout : dans les basses terres brûlantes de la Louisiane, dans les *chapparals* tropicaux du Mexique, dans les régions glacées du Canada, et dans les vallons verdoyants de la Californie. On ne peut se tromper à son endroit comme pour le daim, le chat sauvage et le wolvereine. Il est impossible de le confondre avec un autre animal, ni de faire erreur en prenant pour lui

un autre habitant des forêts. Le raton est aussi connu en Amérique que le renard rouge l'est en Europe, et il a la même réputation de voracité que son congénère.

Bien qu'il y ait quelque variété dans la couleur et dans la grandeur, c'est toujours la même espèce, la même race. Partout où on parle anglais, il est connu sous le nom de *raccoon*. Il n'est pas en Amérique d'homme, de femme ou d'enfant qui n'ait entendu parler des ruses d'un vieux raton. « Fin comme un *raccoon* » est une locution proverbiale aux États-Unis.

Le raton est à peu près de la force du renard, quoique d'une allure plus lourde et d'une taille moins



svelte. Il a les jambes plus courtes en proportion, et comme ses pattes de derrière sont plantigrades, lors même qu'il est arrêté ou bien quand il court, il rampe à la manière du chat. Son museau mince et pointu est fort approprié à l'habitude qu'il a de fureter dans toutes les crevasses, dans tous les coins

pour y trouver des araignées, des escarbots, et autres insectes de cette espèce.

Le poil du raton est ordinairement, sur le dos, d'un brun très-foncé, mêlé d'un peu de gris; sous le ventre, d'une nuance plus tendre, et, çà et là, toute sa fourrure est mouchetée de roux. Une large raie noire enchâsse ses deux yeux et va se perdre sous le cou. Cette bande, qui fait tache comme la queue de l'hermine sur son poil couleur de neige, est rehaussée par une ligne d'un blanc grisâtre, qui donne à la physionomie de cet animal une expression singulière.

Une de ses beautés principales consiste dans l'épaisseur du poil de sa queue, sur laquelle les nuances sont disposées de la manière suivante : douze anneaux ou bandes annulaires, dont six sont noires et six sont blanches, alternativement et régulièrement distribuées. Lorsqu'on fait un bonnet avec la peau d'un raton, ce qui arrive fréquemment parmi les chasseurs et les habitants des frontières, on laisse pendre la queue en guise de panache. Cette coiffure est loin d'être disgracieuse. Sur quelques habitations, la casquette de fourrure de raton est le *nec plus ultra* de l'élégance parmi les jeunes trappeurs de ces forêts désertes.

La fourrure du raton a longtemps été un article recherché dans le commerce : on en faisait des chapeaux de feutre; mais comme aujourd'hui on ne porte presque partout que des chapeaux de soie, la peau de l'animal a baissé de valeur.

Le raton est un animal grimpeur de premier ordre.

Il ne se sert pour cela que de ses ongles tranchants, et n'embrasse pas l'arbre comme le font les ours. Il a pour lieu de refuge un trou dans un arbre dont l'ouverture est ordinairement très-élevée. Ces arbres à nœuds ne sont pas rares dans les grandes forêts vierges de l'Amérique. Dans cette retraite cachée, il établit le nid de sa famille; c'est là que la femelle met bas trois, quatre, cinq, et même six petits d'une seule portée, vers les premiers jours du printemps, au commencement d'avril.

Le raton ne se trouve qu'au milieu des bois. Dans les prairies, dans les lieux pelés, où les arbres ne poussent pas, il est tout à fait inconnu. Il choisit de préférence les forêts de haute futaie, car il y trouve, à son choix, des troncs d'une énorme dimension et des cavités nombreuses. Il y a toujours de l'eau dans le voisinage de sa tanière, et je dois ici signaler une habitude singulière de cet animal, qui immerge sa proie dans l'eau avant de la dévorer. On sait que la loutre procède de même. C'est ce qui a fait donner au raton la qualification de *lotor* (laveur), non qu'il agisse ainsi en toute occasion, mais c'est pour lui une opération assez ordinaire. Le raton se plaît d'ailleurs dans des ablutions fréquentes; il y a peu d'animaux qui soient aussi propres et aussi soigneux que lui.

Le raton est presque omnivore. Volailles de basse-cour, oiseaux sauvages, lapins et écureuils, quand il peut les attraper, grenouilles, lézards, larves, insectes, il dévore tout sans dictinction. Il affectionne particulièrement les mets sucrés; aussi exerce-t-il de

grands ravages dans les plantations de cannes à sucre et les champs de maïs. Lorsque l'épi de maïs est à peine formé, quand, suivant l'expression consacrée, il répand du lait, sa saveur est fort douce; c'est alors que le raton aime à en faire sa nourriture. Enfin, il ne dédaigne pas les coquillages : les moules d'eau douce, si abondantes dans toutes les rivières et sur le sable des lacs des États-Unis, forment une partie de sa nourriture; il les ouvre à l'aide de ses griffes, et avec autant de dextérité que pourrait le faire une écaillère qui ouvre des huîtres au moyen d'un couteau. Il est très-friand de ces crabes mous et des petites tortues qu'on trouve en Amérique.

Jack nous raconta le procédé bizarre mis en usage par le raton pour pêcher les petites tortues dans les étangs, mais je ne garantis nullement la véracité de son assertion. Jack affirmait hardiment que le raton, quand il pêche à la tortue, s'accroupit sur le bord de l'étang, en laissant pendre sa queue dans l'eau. Les tortues, disait-il, tout en cherchant leur nourriture, ou se jouant entre elles, aperçoivent cet appendice et se hâtent de le saisir. C'est alors que le raccoon fait un soubresaut et entraîne le testacé sur la plage afin de s'en régaler à loisir.

On élève quelquefois le raton en Amérique comme animal domestique; dans cet état, il est aussi inoffensif qu'un chat ou qu'un chien, à moins qu'il ne soit tracassé par des enfants; alors seulement, on l'enteud gronder et glapir, et souvent il mord comme le roquet le plus acariâtre. C'est, du reste, un ani-

mal malfaisant dans les maisons où on élève de la volaille.

Les nègres ont une prédilection particulière pour la chair du raton, dont le goût ressemble à celle du porc, et qui n'est supportable que lorsque la bête est jeune. Elle a un fumet musqué et rance quand l'animal est vieux. Mais nos amis à la peau d'ébène ne font guère attention à cette saveur, et partout où ils rencontrent un raton, dans quelque circonstance que ce soit, ils le tuent et le mangent. Le nègre trouve encore un profit à la capture d'un raton : c'est le prix de la peau, qu'il vend, au premier marchand du voisinage, un ou deux shillings, suivant la beauté et la conservation de la fourrure.

La chasse au raton se fait pendant la nuit, et par conséquent ce plaisir ne dérange pas l'esclave dans son travail ordinaire. La nuit lui appartient de droit, et il peut alors disposer de son temps comme bon lui semble; c'est à la chasse au raton qu'il emploie les heures du sommeil. Un noir n'a pas le droit de se servir d'armes à feu; aussi l'écureuil peut-il se percher sur une branche élevée, agiter sa queue et se moquer de lui à son aise. Le lièvre lui échappe facilement, et le dindon sauvage se plaît à tenter sa gourmandise en le narguant de ses « glouglous » incessants. Mais gare au raton ! il peut suivre sa piste et s'en emparer facilement. On ne refuse pas une hache à un nègre, et personne ne s'en sert mieux que lui. J'avais pris part moi-même à une chasse aux ratons, qui m'a fait éprouver de vives émotions, parce que c'était mon coup d'essai dans ce genre de sport.

Je proposai à mes camarades de la leur raconter, et je le fis en ces termes :

CHAPITRE XII.

Chasse au raton.

« Cette chasse au raton eut lieu dans le Tennessée, où j'étais venu passer quelques semaines sur une plantation. J'avais pour compagnon ou plutôt pour guide un certain oncle Abe, qui, pour le teint et pour la tournure, ne ressemblait pas mal à notre Jack ici présent.

« Je dois vous dire, gentlemen, que dans tous les États de l'Ouest, chaque district a son chasseur de ratons, dont la renommée est universelle. C'est ordinairement un vieux nègre, tout à fait au courant des tours et des allures de l'animal. Il possède toujours un chien, ou il s'est approprié un de ceux de son maître, qu'il a dressé à ce genre de sport tout particulier. La race des chiens est indifférente : j'ai vu des roquets passés maîtres à la poursuite du raton. Tout ce qu'on peut leur demander, c'est qu'ils aient du nez, qu'ils soient vifs à la course et assez forts pour arrêter le gibier lorsqu'ils l'attrapent.

« L'oncle Abe était le puissant chasseur, le Nemrod du district sur lequel j'habitais pour l'instant. Son chien était un terrier fort et trapu; on le citait à vingt milles à la ronde comme le meilleur de son espèce. En suivant l'oncle Abe, j'étais donc sûr d'assister à un curieux spectacle.

« D'un côté de la plantation, la nature avait creusé une vallée couverte de grands arbres, à travers laquelle serpentait un petit ruisseau, une *morasse*, comme on l'appelle dans le pays. Ce val ombreux était un refuge aimé par les ratons. Au bord de l'eau croissaient des arbres élevés, aux branches et aux troncs gigantesques, et pour la plupart remplis de cavités propres à servir de gîte aux quadrupèdes dont il s'agit. A ces arbres étaient suspendues des treilles immenses qui s'élancaient de l'un à l'autre, et dont quelques-unes, des lambrusques et des vignes à raisins muscats, étaient couvertes de grappes mûres et douces, nourriture excellente pour les friands ratons.

« Ce fut vers ce bas-fond que nous dirigeâmes nos pas; Abe me servait de guide et tenait en laisse son chien Pompo. Le nègre chasseur n'avait pas d'autre arme qu'une hache, mais moi je m'étais muni d'un fusil à deux coups. Avant d'arriver aux bois, nous avions à traverser un champ de maïs qui s'étendait au moins à un demi-mille. Une palissade en zigzag, clôture ordinaire du fermier américain, le séparait de la morasse. Près de l'enclos le taillis était d'abord peu élevé, mais plus loin on entrait dans un terrain marécageux, et c'était là, selon toute probabilité, que les ratons avaient leur domicile.

« Ce ne fut pourtant pas vers les bas-fonds que nous nous dirigeâmes d'abord; Abe avait trop d'expérience pour cela. Nous étions alors à l'époque où les jeunes épis de maïs commençaient à devenir laiteux, et le vieux chasseur m'assurait que nous trouverions du gibier dans le voisinage du champ. Il fut donc décidé que nous suivrions la palissade, dans l'espérance que le chien tomberait sur une trace fraîche menant au champ ou en sortant.

« Il faisait nuit. Le soleil était couché depuis deux heures; car, comme je vous l'ai dit, la chasse au raton est un sport nocturne. Il faisait un magnifique clair de lune; mais c'était là une circonstance peu importante pour nous, vu que d'ordinaire, dès le moment où le lancé a lieu, c'est à peine si on peut distinguer le chien du gibier; toute la scène se passe au milieu des arbres et sous les taillis. Le chien ne se fie qu'à son nez; le chasseur, lui, se borne à prêter l'oreille, car il n'a d'autre guide que la voix de son chien. Cependant il est indispensable que la nuit soit au moins claire : autrement il serait impossible d'avancer dans les bois.

« Pompo fut enfin lâché dans le champ, tandis que Abe et moi nous suivions tranquillement la palissade, en ayant soin de nous tenir chacun d'un côté. Abe resta dans le champ afin de passer le chien par-dessus la clôture, composée de dix blocs de bois et garnie de défense en forme de chevaux de frise. Un raton pouvait passer aisément par-dessus, mais c'eût été un obstacle infranchissable pour un chien.

« Nous n'avions pas fait cent pas, qu'un cri vif et

aigu poussé par Pompo nous annonça qu'il avait rencontré quelque chose dans le champ de maïs.

« — Un raton ! » cria Abe ; et l'instant d'après j'aperçus le chien courant de toute sa vitesse à travers les plants de maïs, dans la direction de la palissade. Devant lui détalait un être de couleur sombre, qui d'un bond franchit l'obstacle et s'enfuit dans les bois, disparaissant comme un éclair.

« — C'est une de ces vermines, massa, » répéta Abe en faisant passer le chien par-dessus la palissade et se hâtant de prendre à son tour le même chemin.

« Je remarquai en passant que, pour ce soir-là du moins, le mot vermine, dans la bouche d'Abe, devait signifier un raton. Nous nous précipitâmes à travers les taillis sur la piste du chien ; et pour ma part, je l'avoue, j'éprouvais toutes les vraies émotions du chasseur, comme si j'eusse poursuivi une noble bête, un dix cors ou un caribou.

« La course ne fut pas longue ; elle ne dut même pas durer plus de cinq minutes. Les éclats de la voix du chien, qui jusqu'alors nous avaient guidés, se changèrent tout à coup en notes régulières et continues.

« — Allons, me dit Abe de la manière la plus cal-
« me du monde, la vermine est au logis. »

« Nous n'avions plus qu'à gagner l'arbre en toute hâte ; mais une même pensée nous vint à tous deux : sur quel arbre le raton s'est-il logé ?

« Cette question n'était pas sans importance, car de sa solution dépendait le succès de notre chasse. Si c'était sur un gros arbre, nous pouvions dire adieu

au gibier; et Abe le savait bien, car tout en courant il me communiquait ses inquiétudes à ce sujet.

« La voix de Pompo résonnait à quelques cents pas plus loi, au plus épais du fourré. Il n'était donc pas probable que le raton eût choisi un petit arbre, tandis qu'il en avait un gros à sa portée. J'avais conçu l'espoir que l'arbre serait creux, et dans ce cas nous pouvions encore avoir quelque chance avec un fusil et des chevrotines. Abe ne comptait pas sur cet heureux hasard.

« — Il s'est logé dans un arbre, massa, et celui-« là, bien sûr, c'est un des plus gros, avec un grand « trou tout en haut! C'est la faute de la palissade ; « sans cette damnée clôture, le vieux Pompo ne l'au-« rait jamais laissé rejoindre son arbre. »

« Ceci m'apprit que la vitesse est une des qualités essentielles d'un chien destiné à cette sorte de chasse. Le raton ne court vraiment bien que pendant quelques centaines de mètres; aussi est-il rare qu'il s'aventure plus loin de sa retraite. Si à cette distance il peut échapper au chasseur, il est sauvé, car son gîte est toujours placé dans un arbre creux des plus grands et des plus gros. Une fois là, il est impossible d'arriver jusqu'à lui.

« Abe était donc persuadé que, sans la palissade, Pompo aurait forcé le raton avant qu'il arrivât au bois.

« — Je vous l'avais bien dit, massa, murmura-t-il « en interrompant le cours de mes reflexions, regar-« dez cet arbre : le tronc en est gros comme une « meule de foin. »

« Je suivis du regard la direction indiquée par mon compagnon, et j'aperçus Pompo arrêté entre les racines d'un arbre d'une énorme dimension. Le bon chien avait le nez en l'air et remuait sa queue avec une force sans pareille; de temps en temps il aboyait de toutes ses forces. Sans me laisser le temps de faire la moindre observation, Abe recommença ses doléances.

« — Ah! diable! c'est un arbre à boutons. Eh!
« Pompo, mon vieux chien, vous vous êtes trompé.
« Ce n'est pas là qu'est la vermine. Un raton ne
« grimpe jamais sur un *button wood*, jamais! Vous
« devriez bien le savoir, vieux fou! »

« J'examinai l'arbre dont il était question, et je ne tardai pas à découvrir que c'était un sycomore américain (*platanus occidentalis*), familièrement connu sous le nom de *button wood*, car c'est avec son bois qu'on fait des boutons aux États-Unis.

« — Mais pourquoi le raton ne se logerait-il pas
« sur cet arbre aussi bien que sur un autre? » demandai-je à mon compagnon.

« — C'est que, massa, l'écorce de cet arbre est trop
« glissante. Le raton monte facilement sur le chêne,
« le peuplier, et le long de toute écorce rude et écail-
« leuse. Bon, j'ai trouvé! continua Abe en élevant la
« voix; regardez par là, massa : il s'est élancé le long
« de la grande vigne. Allons, Pompo, vous avez rai-
« son, après tout, et le vieux nègre n'est qu'un fou à
« son tour. Bravo, mon chien, je suis content de vous!»

« En suivant la direction indiquée par Abe, mes yeux s'arrêtèrent sur un immense cep de vigne de

l'espèce des lianes. Ce parasite prenait racine à quelque distance du sycomore, et des brindilles vigoureuses enlaçaient le tronc de l'arbre à la hauteur de la fourche des branches, près de sa cime. C'était cette vigne sans doute qui avait servi d'échelle au raton pour regagner son gîte.

« Cette découverte ne nous avançait pourtant pas beaucoup dans nos affaires. L'animal s'était réfugié à environ cinquante pieds au-dessus du sol, à un endroit où le sycomore avait été brisé par le vent ou par la foudre. A la clarté de la lune, nous pouvions aisément distinguer l'ouverture d'une profonde cavité.

« Il fallut donc nous résigner à abandonner la place et à retourner au champ de maïs. Depuis quelque temps, le chien avait gardé le silence, et nous espérions faire bientôt connaissance avec une autre *vermine*. Nous ne nous étions pas trompés. Pompo avait à peine pénétré dans le champ, qu'il fit partir un second raton, et l'animal, franchissant encore la palissade, se dirigea encore du côté des bois. Aussitôt que Pompo eut été passé par son maître de l'autre côté de la barrière, il se mit à la poursuite de l'animal, et en quelques minutes le gibier fut encore « logé. » En nous orientant d'après les aboiements du chien, nous pûmes croire que c'était dans les environs de l'endroit où nous avions déjà perdu l'autre; mais quel ne fut pas notre étonnement, je dirai même notre chagrin, lorsqu'en arrivant sur les lieux nous découvrîmes que les deux bêtes étaient perchées sur le même arbre.

« Il nous fallut encore retourner au champ de maïs, où, après une quête d'assez courte durée, nous



Le chien aboyait au pied de l'arbre. (Page 119.)

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

fîmes lever un troisième raton qui, comme les deux premiers, s'enfuit dans la direction des bois. Pompo se mit encore à sa poursuite en poussant des jappements qui exprimaient la colère. Bientôt ces aboiements devinrent des hurlements continus : nous savions à quoi nous en tenir. L'animal avait choisi son fort. En un clin d'œil nous arrivâmes sur les pas du chien. Là, notre étonnement se changea en stupéfaction. Devant nous se hérissait toujours le même sycomore, enlacé de sa vigne parasite ; le chien aboyait au pied de l'arbre, dans la même position que précédemment. Le troisième raton avait été rejoindre les deux autres.

« — Ah ! massa, s'écria Abe en tremblant de rage « et d'effroi, c'est encore la même vermine ! Ce n'est « pas un raton, c'est le diable ! Pour l'amour de Dieu, « massa, allons-nous-en d'ici. »

« Il fallut donc me résigner à suivre cet avis, vu l'impossibilité où nous étions de continuer la chasse.

» Nous retournâmes encore une fois à la pièce de maïs. Pompo fit de vains efforts pour trouver une autre piste : les ratons, bien avisés, s'étaient retirés. Cependant, comme il était encore de bonne heure, je ne voulus pas abandonner la partie avant d'avoir assisté à la mort d'une bête. Abe me conseilla alors de le suivre à travers les profondeurs du bois jusqu'à un endroit où les arbres étaient plus petits. Là nous pouvions rencontrer, disait-il, quelque raton occupé à chercher des nids d'oiseaux.

« Le vieux nègre ne se trompait pas : en peu de temps, un quatrième animal se trouva sous le nez de

Pompo, qui se mit à sa poursuite, et bientôt après, les aboiements réguliers du bon chien frappèrent nos oreilles. Pour cette fois, d'après la direction d'où venait la voix, nous étions sûrs que la bête n'était pas sur le maudit sycomore. Effectivement, le raccoon avait grimpé sur un autre arbre, sur un arbuste plutôt, et si petit encore, qu'en arrivant à quelques pas, nous l'aperçûmes accroupi sur les branches, à vingt pieds à peine du sol. Nous étions assurés de notre victoire, nous le pensions du moins. J'avais mis en joue et j'allais faire feu, lorsque soudain, comme s'il avait prévu mon intention, le raton s'élança sur un arbre voisin. Une fois là, il se laissa glisser sur le sol, reprit sa course en ayant Pompo sur les talons, et grimpa lestement le long d'un arbre, dans les grands bois, comme précédemment. Nous suivions la piste, guidés par la voix du chien. Nous restâmes stupéfiés, moi d'étonnement, et Abe de terreur, en reconnaissant le même sycomore.

« La laine d'Abe s'était hérissée sur sa tête. Les idées religieuses du pauvre nègre se bornaient à de faibles notions de superstition ; aussi non-seulement il affirmait, mais j'ai la conviction qu'il croyait fermement que les quatre ratons n'étaient qu'un seul et même personnage..., le diable.

« Abe voulait abandonner la chasse. Quant à moi, tant de courses inutiles avaient excité mon amour-propre, et je pris une grande résolution : celle de faire sortir les ratons, à quelque prix que ce fût. L'arbre devait tomber, dussions-nous y travailler jusqu'au lendemain matin.

» Aussitôt je m'emparai de la hache du nègre, et je portai le premier coup. A ma grande surprise et à mon grand plaisir, le bois sonnait creux; je redoublai, et l'instrument, bien affilé, pénétra jusque dans l'intérieur. L'arbre était creux du haut en bas; du côté où je l'avais attaqué, il n'y avait guère que l'écorce. En peu d'instants, j'eus pratiqué une ouverture assez large pour y passer la tête. Abattre un pareil arbre ne devait pas être, après tout, un travail bien difficile : en une heure de temps nous pouvions en venir à bout. La chute de l'arbre fut donc décidée.

« En voyant ma résolution, Abe avait quelque peu recouvré ses sens et retrouvé son courage : à son tour, il prit la hache, et comme il était un bûcheron de première force, l'ouverture ne tarda pas à s'élargir.

« — Si le creux va jusqu'en haut, fit-il en se repo-
« sant un instant, nous pourrons enfumer ces ver-
« mines avec ce vieux bois et l'herbe desséchée que
« voilà : voulez-vous l'essayer, massa?

« — Tu as raison, lui dis-je, ton idée est excel-
« lente. »

« Quelques minutes nous suffirent pour allumer dans la cavité un grand feu, que nous couvrîmes d'herbes et de feuilles.

« La fumée fit bientôt son effet : nous la vîmes sortir lentement par l'ouverture du trou aux ratons; lentement d'abord, en spirales allongées, puis en épais nuages. Nous entendîmes alors, dans l'intérieur de l'arbre, un bruit confus ressemblant à une course désordonnée.

« Un instant après, un objet noir s'élança hors du trou, en se cramponnant aux treillis du cep de vigne, et se tint accroché au milieu des feuilles. Cet être fut suivi par un autre, puis par un troisième, un quatrième, un cinquième et un sixième, jusqu'à ce qu'enfin cette bande de six ratons resta accroupie au-dessus de nos têtes, menaçant à tout instant d'opérer une descente et de s'échapper, grâce à l'obscurité. Je n'essayerai pas de décrire la scène qui se passa alors. J'avais pris mon fusil; en un clin d'œil je déchargeai deux coups, et deux des ratons tombèrent blessés mortellement. Pompo en étranglait un troisième, qui avait cru pouvoir profiter du désordre pour descendre le long du cep et s'enfuir; Abe, enfin, avait fendu la tête d'un coup de hache à un quatrième animal, qui cherchait aussi à nous échapper par le même chemin.

« Les deux autres étaient rentrés dans leur repaire; mais bientôt, obligés d'en sortir, ils périrent chacun victime de mon adresse. J'avais eu le temps de recharger mon fusil, et je ne les manquai pas. Comme vous le savez, nous avions réussi à mettre toute la famille dans nos sacs. Telle fut l'issue de cette excursion, que l'oncle Abe se plut longtemps à appeler la plus belle chasse aux ratons qu'il eût jamais vue. »

CHAPITRE XIII.

Les sangliers du désert.

Le lendemain, au moment où nous traversions une forêt de chênes de petite étendue, dont le sol était jonché d'une épaisse couche de feuilles mortes, nous entendîmes tout à coup, à une vingtaine de yards de notre troupe, un bruit particulier, un reniflement pareil à celui que produirait un soufflet de forge, qui ressemblait à s'y méprendre au grognement du cochon domestique lorsqu'il est effrayé.

« Un ours ! » s'écrièrent quelques-uns d'entre nous, et cette exclamation inattendue nous fit éprouver à tous une émotion indicible.

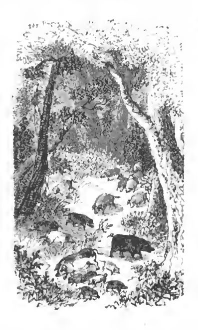
Le bruissement de l'ours a beaucoup de ressemblance avec le grognement du pourceau effrayé : nos guides eux-mêmes s'y laissèrent prendre. Ils étaient persuadés qu'un ours se trouvait à quelques pas. Nous ne tardâmes pas à découvrir que nul de nous n'avait raison : l'animal qui nous tenait ainsi sur le qui-vive n'était autre qu'un sanglier, ou plutôt c'était un *cochon devenu sauvage;* sauvage et farouche autant qu'il pouvait l'être, selon toute apparence, bien que nous

n'eussions fait que l'apercevoir, les soies hérissées et couvertes de boue, au moment où il se jetait dans le taillis en poussant des grognements furieux. Une demi-douzaine de coups de fusil partirent à la fois dans la direction qu'il avait prise, et, selon toute apparence, il avait dû être chatouillé par l'une ou l'autre de nos balles; néanmoins il parvint à nous échapper, et cet incident de chasse, au lieu de nous fournir à souper, ne nous fournit.... qu'un sujet de conversation.

Dans toutes ces forêts à peine défrichées, il y a un grand nombre de cochons à demi sauvages; ils habitent ordinairement des taillis clos au moyen de palissades, et, comme on le pense bien, ils appartiennent à des particuliers. Pendant une partie de l'année, ils sont moins farouches, et c'est à l'époque où la rareté de la nourriture les force à se rapprocher de l'habitation du maître, non loin de laquelle on met du grain à leur portée, dans des endroits qui leur sont connus. Ils répondent alors à un cri qui a quelque ressemblance avec celui des laitières de Londres : « Milk oh! » et ils poussent cette exclamation d'une manière si énergique, qu'on pourrait les entendre à plus d'un mille de distance au fond des bois. Souvent, le soir, quand le temps est calme, le voyageur qui traverse ces contrées éloignées s'arrête frappé d'étonnement à ce cri singulier.

Ces animaux trouvent en grande partie leur subsistance dans les bois : les faînes de hêtre, les noix des hickorys, les glands du chêne Chinquapin, et de nombreuses sortes de graines, leur fournissent une

nourriture abondante. Ils déterrent ensuite beaucoup de racines et certaines espèces de plantes; mais le mets le plus délicieux pour eux, lorsqu'ils peuvent se le procurer, c'est un serpent. On peut vraiment affirmer que ce qui a le plus contribué à la destruction



de ces reptiles, c'est l'introduction du cochon domestique dans les forêts de l'Amérique.

Quand un serpent est rencontré par un cochon, et qu'il n'y a dans le voisinage ni arbre sur lequel il puisse grimper, ni rocher dans les fissures duquel il lui soit possible de se réfugier, sa perte est inévitable. Le cochon se précipite sur le serpent et l'écrase sous ses pieds. Si la première attaque est infructueuse, il poursuit le reptile, qui fait de vains efforts pour fuir,

et il recommence le combat jusqu'à ce que cet ennemi abhorré reste sans mouvement. Le vainqueur met alors en usage sa formidable mâchoire, et dévore tranquillement sa proie.

Le cochon ne montre aucune crainte dans ces escarmouches dangereuses ; son cuir épais semble le protéger, et il ne fait pas plus d'attention à la crécelle du serpent à sonnettes qu'au sifflement du *mocassin*, dont la blessure est toujours mortelle. Il tue ces dangereuses bêtes avec autant de facilité que l'innocente couleuvre ou le terrible constrictor. Ce dernier lui échappe souvent en se réfugiant dans un buisson ou en grimpant sur un arbre ; mais le crotale et le mocassin n'ont pas, comme on le sait, le pouvoir de se hisser ainsi : leur seul moyen de salut est, ou de se cacher sous l'herbe, ou de se glisser sous les feuilles sèches, ou bien de gagner leur repaire dans quelques fissures de rocher.

Il n'est pas vrai que le cochon ne mange absolument que le corps du serpent qu'il a tué et ne touche pas à la tête, afin d'éviter ainsi les crocs qui distillent le poison. Il dévore l'animal tout entier, tête et tout. Le venin du serpent, comme le *curare*, poison des Indiens de l'Amérique du Sud, ne produit d'effet que lorsqu'il est mis en contact avec le sang. Pris intérieurement, il ne fait aucun mal ; bien au contraire, quelques personnes s'imaginent que le curare est un remède salutaire, et elles l'avalent en guise de purgatif[1].

1. Ce poison est très-célèbre chez quelques peuplades sauvages de l'Amérique, qui s'en servent pour empoisonner leurs flè-

La plupart des détails relatifs aux cochons sauvages nous furent donnés par notre camarade du Kentucky, qui lui-même était propriétaire de quelques centaines de ces animaux. Chaque année, on faisait chez lui une chasse aux cochons, et c'était une fête à laquelle on invitait toujours quelques amis.

Au jour indiqué, le propriétaire, suivi de sa meute et accompagné d'une troupe de chasseurs bien montés et armés de carabines, pénétrait dans ces bois im-

ches. Le curare est appelé quelquefois *curare veneno*, et il est probable que la substance vénéneuse mentionnée par des voyageurs anglais sous le nom de *worara*, est identique avec le curare, car ces mots sont évidemment les mêmes pour la prononciation (le *c* du dernier se prononçant comme une *h* aspirée). L'abbé Salvadore Gily, dans son *Histoire de l'Amérique*, est le premier qui ait fait connaître le curare; mais c'est à deux savants voyageurs, M. de Humboldt et M. Roulin, que nous devons les renseignements les plus circonstanciés sur cet agent vénéneux. Jusqu'à ce jour, on s'était généralement accordé à le regarder comme un poison végétal, mais il y a erreur à cet égard; le vrai curare est un poison animal, c'est un ferment, et ce sont des crapauds qui le donnent. A toutes les époques de l'année, les Indiens vont au milieu des forêts, sur les bords des lacs et des rivières pour ramasser des crapauds. Ils portent un bâton d'un bois très-dur et affilé à une de ses extrémités. Dans les endroits où ils soupçonnent la présence de ces reptiles, ils remuent les débris végétaux qui couvrent généralement le sol marécageux. Un crapaud se montre, ils l'écrasent du pied, et, pendant qu'ils le pressent, ils le traversent avec leur bâton. Ils battent ainsi la campagne, en immolant de nouvelles victimes; quand ils ont rempli leurs bâtons, ils reviennent chez eux. C'est alors qu'ils se livrent à la préparation du curare. Les crapauds possèdent des glandes spéciales au niveau des tempes, appelées glandes temporales. Ce sont ces glandes qui secrètent le venin. Les sauvages en expriment le suc au moyen de la pression, ils le mêlent à tout le mucus que peut fournir l'animal, et en forment ainsi une matière concrète qu'ils enveloppent de feuilles de diverses plantes en général vénéneuses. C'est dans ces conditions que le poison est livré au commerce. (*Note du traducteur.*)



menses dont l'étendue est souvent de plusieurs milles à la ronde, et se glissait à travers les murailles verdoyantes des canniers et des ronces presque impénétrables. C'est là que les cochons se trouvent abrités; mais partout où peut pénétrer un de ces animaux, un chien peut aussi se glisser à son tour, et la meute du planteur ne tardait pas à faire déguerpir les porcs, qui gagnaient alors les endroits moins couverts, où les chasseurs les recevaient à coups de carabine. On avait soin de se faire suivre par un grand chariot et par quelques domestiques, dont la mission était d'emporter les morts et de les ramener à l'habitation quand la journée était finie.

Cet amusement durait plusieurs jours, jusqu'à ce que tous les pourceaux, ou du moins les plus gros, fussent pris et emportés au saloir. Le produit de cette chasse s'élevait quelquefois, suivant la richesse du propriétaire, à plusieurs centaines de bêtes. Ce n'était pas, comme on le pense bien, une petite besogne que de saler toute cette viande. On en faisait fumer et boucaner une partie pour la consommation d'hiver de la maison; mais les plus beaux jambons étaient expédiés au grand marché de Cincinnati.

Le Kentuckien nous raconta aussi une scène curieuse dont il avait été témoin.

« Un jour, dit-il, je m'étais aventuré dans nos bois pour chercher quelques dindons sauvages, n'emportant pas d'autre arme que mon fusil à deux coups. J'étais fatigué, et je m'assis sur un tronc d'arbre pour me reposer. J'étais à peine là depuis cinq minutes, lorsque j'entendis à quelques pas devant moi un lé-

Digitized by Google

ger bruit qui se manifestait dans les herbes au milieu des feuilles mortes. Je crus d'abord que c'était un daim, et j'avais déjà mis en joue mon fusil; mais, à mon grand déplaisir, je vis paraître une demi-douzaine de mes cochons à moitié domestiques, qui fouillaient la terre tout en marchant dans ma direction. Ils passèrent, et je ne faisais plus attention à eux, lorsque tout à coup je les vis franchir au galop un espace découvert. On aurait dit qu'ils étaient à la poursuite d'un animal ou d'un reptile. J'avais deviné juste. Devant leurs groins j'aperçus le corps brillant et élancé d'un serpent noir qui faisait tous ses efforts pour leur échapper. Il y réussit; l'instant d'après je le vis s'enrouler autour d'un jeune *paw-paw* et s'élever jusqu'aux premières branches, auxquelles il s'attacha, contemplant du haut de ce refuge inattaquable ses ennemis déroutés.

« Le serpent se croyait sans doute en sûreté, et moi-même je pensais aussi que les cochons ne pouvaient plus rien. J'avais déjà pris la détermination de faire moi-même l'office de bourreau et de lui envoyer quelques grains de plomb, lorsqu'un mouvement des quadrupèdes m'arrêta et me fit reprendre mon rôle d'observateur pacifique. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon étonnement fut à son comble lorsque je vis un de ces animaux saisir l'arbuste entre ses défenses et le secouer de toute sa force, comme pour faire tomber la couleuvre. Ses efforts furent inutiles, car le serpent s'était enroulé aux branches, et il eût été plus facile de détacher l'écorce que de dérouler le reptile.

« Vous savez tous que le paw-paw est un petit arbre, de l'espèce du pommier sauvage que l'on rencontre dans toutes les forêts touffues de l'Amérique, et dont le bois est fort tendre et très-fragile. Le cochon semblait connaître cette particularité : il changea tout à coup de tactique, et se mit à broyer le tronc du paw-paw entre ses dents redoutables. Ses camarades vinrent à son aide, et au bout de quelques minutes l'arbre tomba. Dès que les branches touchèrent le sol, les cochons s'élancèrent tous sur le serpent, qui fut tué et dévoré en moins de temps que je n'en mets à vous faire ce récit. »

A la suite de cette histoire singulière, notre conversation revint sur l'individu qui nous avait donné l'alerte. L'opinion générale fut que c'était un animal égaré qui avait fui quelque plantation et s'était ainsi aventuré à une distance considérable des lieux habités, car il n'y avait pas d'établissement à vingt milles de l'endroit où nous nous trouvions. Les cochons des bois sont en général de petite race, et tout porte à croire qu'ils descendent en ligne directe de ceux que les Espagnols apportèrent au Mexique lors de la conquête du pays.

CHAPITRE XIV.

Assiégé par un troupeau de peccaris.

Tout en causant des cochons d'Espagne, nous en vînmes naturellement à parler des peccaris, car cet animal n'habite que les contrées de l'Amérique autrefois peuplées par les colonies espagnoles. On connaît deux espèces distinctes de peccaris (*dycatiles*) : le peccari *à collier*, et le peccari *à lèvres blanches*. La forme du corps et les mœurs sont identiques chez les deux races, qui diffèrent seulement par la taille et par la couleur. Le peccari à lèvres blanches est beaucoup plus grand ; il a le poil d'un brun foncé, presque noir, tandis que l'autre est d'un gris uniforme, à l'exception de la bande ou plutôt du collier, qui lui entoure les épaules et se prolonge sur le dos. Les marques distinctives sont, dans la première espèce, une tache d'un blanc grisâtre qui couvre la mâchoire de chaque individu, et, dans l'autre, un collier jaunâtre qui fait le tour du cou et des épaules, absolument comme le collier d'un harnais.

Ces deux espèces de sangliers américains se nourrissent uniformément de racines, de fruits, de gre-

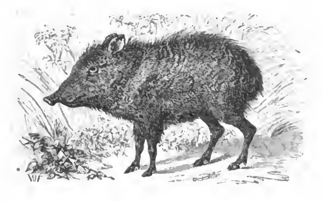
nouilles, de crapauds, de lézards et de serpents. Ils établissent leur repaire dans des arbres creux ou dans des trous de rochers, et tous les deux vivent en société. Sur ce point cependant on remarque encore entre eux quelque différence. Le peccari à lèvres blanches se réunit en troupeaux de centaines d'individus; on en a vu quelquefois des milliers ensemble, tandis que ceux de l'autre espèce ne montrent pas des dispositions aussi sociables; le plus souvent on les rencontre par paires.

Le peccari à lèvres blanches ne se retrouve pas dans les latitudes septentrionales du continent américain. Les pays où il se plaît davantage sont les vastes forêts tropicales du Brésil et de la Guyane. On le rencontre aussi dans des contrées plus méridionales Il est fort commun dans le Paraguay, où il est connu sous le nom de *vaquira*, duquel nom, sans doute, les Américains ont fait par corruption celui de peccari. L'autre espèce se trouve également dans l'Amérique du Sud, où on lui donne le nom de *vaquira de collar*, ou peccari à collier.

Ni l'une ni l'autre de ces deux espèces n'est aussi nombreuse qu'elle l'était autrefois. Les chasseurs poursuivent les peccaris avec acharnement, non pas précisément pour la valeur de leur chair ou celle de leur peau, pas même pour se livrer au plaisir de la chasse, mais afin de délivrer leurs plantations d'un animal aux habitudes destructives.

Le peccari à collier est le seul que l'on trouve dans les forêts de l'Amérique du Nord, et c'est de celui-ci que nous allons particulièrement nous occuper. On

le rencontre vers les latitudes méridionales, à l'ouest du Mississipi. Dans le territoire du Texas, il est fort commun, et ces troupeaux parcourent tout le pays, de l'océan Pacifique au golfe de Mexique, et du nord au sud, jusqu'aux abords de la Californie. Les endroits qu'il paraît préférer sont les forêts situées sur les collines, dans lesquelles il trouve une quantité de fruits à son goût, tels que la *châtaigne chinquapin*, et les faînes d'arbres qui croissent en grand nombre sur le sol moitié boisé, moitié marécageux du Texas;



à défaut de rochers ou d'excavations dans les montagnes, il établit aussi son refuge dans les troncs d'arbres creux ou dans l'intérieur d'énormes arbres abattus, à moitié pourris par l'humidité.

On distingue aisément le peccari des autres habitants des forêts, soit par sa forme arrondie, toute pareille à celle du cochon, soit par son groin long et effilé. Malgré sa ressemblance avec le pourceau, il est très-actif et fort léger dans ses mouvements. L'absence totale de queue (car cet ornement est chez

lui représenté par une protubérance très-exiguë) sert à donner à l'animal un air de légèreté tout particulier. Sa mâchoire est armée d'une paire de boutoirs qui sortent des coins de la gueule et lui donnent un aspect farouche et dangereux. Ceci, du reste, ne se voit que chez les vieux ragots. Le peccari a les oreilles courtes, presque entièrement cachées sous son poil long et hérissé, ou plutôt sous les soies qui lui couvrent tout le corps, et qui sont surtout plus longues sur le dos. Lorsque ces soies sont hérissées ou projetées en avant (ce qui arrive toutes les fois que l'animal est irrité), elles offrent l'apparence d'une crinière droite et roide, qui s'élève sur le cou et les épaules, et s'étend tout le long de l'échine.

La truie met bas deux marcassins à la fois, qui, au moment de leur naissance, sont tout au plus grands comme de petits chiens. Mais, en peu de temps, ils deviennent assez forts pour suivre leur mère dans les bois, et la famille se compose ordinairement de quatre individus. Dans l'automne, plusieurs de ces familles se réunissent et restent ensemble, et toutes les fois qu'un peccari faisant partie de la troupe est attaqué, tous les autres prennent parti contre l'agresseur, quel qu'il soit, chasseur, couguar ou lynx; comme ils se servent avec dextérité et efficacité de leurs boutoirs, de leurs mâchelières et de leurs pieds de devant, on peut les considérer comme des ennemis très-redoutables.

On fait usage de chiens pour chasser le peccari et le forcer. Quand le chasseur arrive à l'hallali, sa bonne carabine, dont la justesse est infaillible, met bientôt

fin au combat. Lorsqu'un troupeau de peccaris est poursuivi, il se réfugie quelquefois dans une caverne ou dans une fissure de rochers. L'un d'eux s'arrête à l'entrée pour en défendre l'approche; s'il est tué par un chasseur, un autre vient alors prendre sa place, puis un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la bande entière ait été détruite. Si une meute attaque un peccari sans être appuyée par un habile chasseur, elle est presque inévitablement mise en déroute, et souvent plusieurs chiens sont éventrés ou décousus.

Pour terminer la soirée, le Kentuckien nous raconta, au sujet des peccaris, une aventure qui lui était arrivée pendant une excursion qu'il avait entreprise dans les nouveaux défrichements du Texas.

« J'étais, depuis quelques semaines, l'hôte d'un fermier-planteur qui habitait Trinity-Botton. Nos chasses dans les forêts qui avoisinaient son *settlement* avaient été heureuses. Au garde-manger de la cuisine étaient appendus des ours, des daims et des dindons; mais nous n'avions pas encore eu la chance d'y ajouter un peccari, et cependant nous ne pouvions pas faire un pas sans voir des trous ou des fumées encore chaudes, que mon ami appelait des signes de peccari. Jamais je n'avais tué de peccaris ; je n'en avais même jamais vu. J'avais donc le plus grand désir d'ajouter les boutoirs d'un de ces sangliers à mes trophées de chasse. Mes souhaits furent accomplis plus tôt que je ne m'y attendais. Ma satisfaction dépassa même tout ce que j'avais pu rêver, car un matin, avant déjeuner, je fis rendre le dernier soupir à dix-neuf de

ces animaux. Mais je vais vous donner, par ordre, tous les détails de cette brillante affaire.

« C'était en automne, la plus belle saison de l'année dans les forêts de l'Amérique. Je dormais encore un matin, chez mon hôte, lorsque je fus éveillé par le gloussement de quelques dindons sauvages, qui, suivant toute apparence, picoraient du grain tout près de l'habitation. Bien qu'il n'y eût pas de fenêtres dans mon appartement, quelques rayons de lumière pénétrant à travers les fentes des murs de bois me démontrèrent que le soleil était levé depuis longtemps. Je me hâtai de revêtir mes habits de chasse, et, prenant ma carabine, je me glissai hors de la maison sans rien dire à personne. Je fis le tour de l'habitation, et j'aperçus les dindons en assez grand nombre, cherchant dans les sillons d'un champ de maïs les graines perdues pendant la moisson. Ils étaient trop loin et hors de portée pour mon fusil, aussi je fus obligé de m'avancer dans la jachère pour approcher de plus près.

« Je ne fus pas longtemps à découvrir que tout en mangeant ils se dirigeaient vers le bois, dans lequel, selon mes conjectures, ils chercheraient à entrer par un certain endroit. Si je pouvais y arriver avant eux, pensai-je, je serais sûr de les tirer à mon aise. Je n'avais qu'à revenir sur mes pas et à faire un détour dans le champ, en ayant soin de me tenir à couvert; de cette façon, je me trouverais devant eux; mais, pour avoir cette chance, il me fallait arriver à temps sous les premiers arbres de la forêt. Je m'élançai en avant sans perdre une minute, et courant presque

tout le long du chemin, je parvins à l'endroit favorable.

« J'étais à peu près à un mille de la demeure de mon ami, car la jachère était vaste, et telle qu'on n'en voit guère de pareille que dans les plantations de ces contrées occidentales. Les dindons s'avançaient en face de moi, mais encore assez éloignés, car je les avais devancés. J'eus donc tout le loisir de faire choix d'un tronc d'arbre et de me percher commodément entre les branches pour les attendre. Je m'étais placé de manière à être entièrement caché par les larges feuilles de quelques arbustes touffus qui masquaient mon embuscade.

« J'étais à peine installé depuis quelques minutes, qu'un léger bruit attira mon attention. Je regardai, et vis sortir de dessous un amas d'herbes sèches le corps allongé d'un serpent. Jusqu'alors, je n'avais pu voir sa queue; mais la forme de la tête et les marques particulières qui lui couvraient le dos, ressemblant à des chevrons d'un uniforme militaire, me convainquirent que c'était un serpent à sonnettes à bandes. Il se glissait tout doucement dans un endroit découvert, problablement avec l'intention de gagner un taillis voisin. En faisant remuer le tronc d'arbre dessus ou dessous lequel il se chauffait au soleil, je l'avais dérangé, et il s'éloignait en quête d'un autre cagnard.

« Ma première pensée fut de suivre ce hideux reptile et de le tuer, mais venant à réfléchir qu'en agissant ainsi je serais aperçu par les dindons, je résolus de rester à ma place et de laisser le crotale s'échapper.

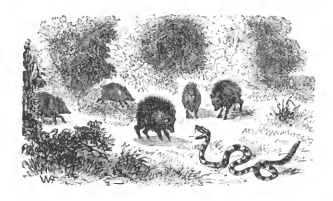
Je le suivis des yeux tandis qu'il rampait avec lenteur (car cette espèce particulière de serpent à sonnettes n'a pas une allure très-vive), jusqu'au moment où il parvint au milieu de l'espace découvert, puis je reportai toute mon attention sur les dindons, qui étaient déjà presque à portée de mon fusil.

« Je me préparais à tirer, lorsqu'un bruit étrange, pareil au grognement d'un cochon, vint frapper mon oreille. Il provenait de l'endroit découvert, et naturellement je dirigeai mes yeux de ce côté. Un petit animal d'humeur assez curieuse sortit alors des buissons. Le groin long et effilé, l'absence totale de queue, le dos voûté et le collier jaunâtre qui encerclait ses épaules, tout contribua à me faire reconnaître un peccari.

« Tandis que je l'examinais avec attention, il fut rejoint par un autre, puis par un troisième, jusqu'à ce qu'enfin j'en eusse devant moi un nombre considérable. A la vue du premier, le serpent, évidemment saisi d'effroi, s'était aplati sur le sol et faisait tous ses efforts pour se cacher sous l'herbe. Mais le terrain était recouvert d'un gazon uni et frais tondu; aussi ne put-il y parvenir. Le peccari l'avait aperçu, et aussitôt il se leva sur son train de derrière; sa crinière se dressa, et ses soies, suivant un mouvement identique, se hérissèrent sur tout son corps. On l'aurait pris pour un porc-épic. Il se précipita aussitôt en avant et se tint à trois pieds de son ennemi.

« Le serpent, voyant qu'il lui était impossible de se cacher, se replia sur lui-même et se mit sur la défensive. Pareil à du phosphore, son œil étincelait,

le bruit de sa crécelle se faisait entendre presque sans interruption, tandis que sa tête élevée se projetait par des mouvements rapides dans la direction de l'agresseur. Ces démonstrations amenèrent sur le terrain la troupe entière des peccaris. Ils formèrent un cercle autour du reptile, et celui-ci, ne sachant plus lequel attaquer, ne cessait de lancer la tête dans toutes les directions. Les peccaris restaient toujours



là, le dos élevé, les pieds ramassés, comme autant de chats en colère, menaçant et poussant des cris aigus. Enfin l'un d'eux prit un élan soudain, et, les quatre pieds réunis, retomba sur le corps enroulé du serpent ; un autre le suivit, jusqu'à ce qu'enfin je pus voir le cadavre du reptile étendu de son long et palpitant dans une convulsion d'agonie. Quelques instants après, il était sans vie, écrasé sous les pieds des peccaris. Les quadrupèdes le saisirent avec leurs dents, et, le mettant en pièces, ils le dévorèrent.

« Dès l'instant où j'avais aperçu les peccaris, je n'avais plus songé aux dindons, mon plomb était



destiné à un autre gibier. Je pouvais trouver des dindons en tous temps; quant aux peccaris, il n'était pas ordinaire d'en voir tous les jours. Je m'étendis alors à plat ventre entre les fourches de l'arbre, et levant ma carabine avec précaution, je visai le plus gros ragot du troupeau, et je fis feu. L'animal poussa un cri auquel répondirent ceux de tous ses compagnons; je le vis rouler à terre, tué ou blessé, mais je n'eus pas le temps de m'en assurer. La fumée était à peine dissipée, que j'aperçus tout le troupeau de peccaris qui, au lieu de s'enfuir, comme je m'y attendais, s'élançait vers moi au grand galop.

« En un moment, je fus entouré par tous ces animaux irrités, qui bondissaient avec fureur dans mes jambes, poussant des cris aigus et faisant craquer leurs dents. Je me hissai donc aussi haut que possible le long du tronc de l'arbre, mais cet abri même n'était pas fort sûr. Les peccaris s'élancèrent avec furie; de la crosse de mon fusil je les frappais, je les renversais; mais ils revenaient toujours à la charge et me mordillaient les jambes. Ils firent tant d'efforts, qu'enfin il ne me resta plus un lambeau de mon pantalon.

« J'appréciai le danger de ma position, mais, loin de me laisser abattre, j'eus recours à toute mon énergie. A l'aide de mon fusil, je faisais un moulinet continuel autour de moi, mais je n'avais pas plutôt renversé un de ces furieux quadrupèdes, qu'un autre s'élançait à sa place avec plus d'acharnement que jamais. J'avais la plus grande difficulté à me défendre; et tout en combattant avec la fureur du désespoir,

je poussais des cris énergiques, répercutés par les échos de la forêt. Je sentais mes forces défaillir, je commençais à me désespérer, lorsqu'en faisant tourner mon fusil autour de ma tête, pour donner plus de force à mes coups, je heurtai quelque chose derrière moi. C'était une branche d'arbre qui surplombait à deux pieds au-dessus de moi. Une idée me vint à l'esprit : si je pouvais monter sur l'arbre! Je levai les yeux : la branche était à ma portée. Je la saisis aussitôt pour l'attirer à moi, et prenant mon temps, j'employai dans un suprême effort toute l'énergie qui me restait, je me hissai sur l'arbre. J'avais réussi à me soutenir sur la branche maîtresse; une fois là, je m'assis, je respirai à mon aise, j'étais sauvé !

« Je restai ainsi au moins une demi-heure avant de remuer sur mon perchoir. De temps en temps, je jetais les yeux en bas; les peccaris, loin de se retirer, persévéraient dans leur attaque et couraient en tous sens autour de l'arbre, faisant des bonds désespérés et déchirant l'écorce à belles dents. De temps en temps, ils allaient faire une halte à l'endroit où gisait celui des leurs qui était mort; et cette vue semblait redoubler leur acharnement, car ils revenaient en grognant avec une fureur toujours croissante.

« Je restai ainsi sur ce perchoir incommode, tantôt portant les yeux sur les animaux enragés qui épiaient mes moindres mouvements, tantôt dirigeant mes regards vers le grand champ de maïs, avec l'espérance de découvrir quelque passant ou mon ami, que j'ap-

pellerais à mon secours en poussant des cris. Jusqu'alors je n'avais pas songé à faire usage de mon fusil, bien qu'instinctivement je ne l'eusse pas lâché; je l'avais donc avec moi sur le haut de l'arbre. Il me suffirait de tirer quelques coups ; mon ami, ou quelque autre personne, entendrait le bruit de la détonation. Je me calai de mon mieux sur la branche, et je chargeai à poudre. J'allais faire feu, lorsque je réfléchis qu'il serait tout aussi bon de diminuer le nombre des assaillants; je glissai donc une balle dans le canon; j'en visai un à la tête, je lâchai la détente, le peccari tomba.

« Une seconde pensée m'éclaira tout à coup. Si je pouvais faire subir au troupeau entier le même sort qu'à ce second peccari? Sa mort n'avait nullement effrayé les autres, au contraire, ils s'étaient resserrés autour de l'arbre, élevant leur groin, poussant des cris de plus en plus aigus, et me présentant ainsi une chance favorable pour les atteindre. Je rechargeai et je tirai. Ce fut encore un ennemi de moins. L'espérance me vint au cœur. Je comptai mes balles, j'examinai ma poudrière: j'avais une vingtaine de balles et de la poudre en abondance. Je fis le dénombrement des peccaris : seize se trouvaient encore debout, et trois seulement étaient morts. Je rechargeai et fis feu, recommençant chaque fois avec une nouvelle ardeur. Je visais avec tant de soin, qu'en fin de compte je ne perdis qu'un coup de fusil.

« Quand j'eus achevé ma chasse, je descendis de mon perchoir et me trouvai au milieu d'un monceau de cadavres. On aurait dit un vaste abattoir. Dix-neuf

de ces animaux gisaient autour de l'arbre, et la terre était inondée de leur sang.

« En cet instant, la voix de mon ami parvint à mes oreilles. Je le vis debout, immobile, les bras en l'air, comme frappé d'étonnement.

« Ce haut fait de chasse fut bientôt connu dans toute la colonie, et dès lors je fus regardé comme le plus grand chasseur de Trinity-Botton. »

CHAPITRE XV.

Une chasse aux canards.

Le lendemain, nous aperçûmes pendant notre marche des vols de pigeons sauvages au milieu desquels nous fîmes des trouées. Ces oiseaux, fraîchement tués, renouvelèrent nos provisions à notre grande joie, car nous commencions à nous lasser de notre lard salé. Un pâté de la façon de Lanty, bien cuit à point, ne pouvait que nous être fort agréable. Nous avions surpris, dans la journée, un vol de charmants petits canards d'été (*anas sponsa*), et nous en avions tué quelques-uns Ce nouvel incident de chasse amena la conversation sur les canards, et principalement sur l'espèce célèbre connue sous le nom de canvas-

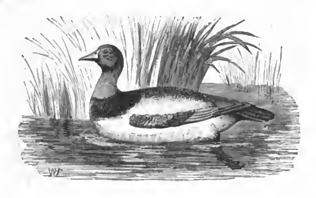
back (*anas vallisneria*), autrement dit le canard-cheval.

Au nombre des deux douzaines d'espèces de canards sauvages de l'Amérique, nulle n'a une plus grande réputation parmi les chasseurs et les gourmands que celle qu'on connaît vulgairement sous le nom de *canvas-back*. Sa chair délicate et savoureuse est universellement appréciée, et les amateurs de bonne chère la mettent au-dessus de celle de toutes les autres créatures ailées, à l'exception peut-être de l'ortolan et du faisan des prairies. Ces deux derniers oiseaux jouissent d'une réputation presque égale à celle de leurs congénères aquatiques. Le faisan des prairies est le morceau de choix des gourmets de l'Ouest, tandis que le canvas-back ne se trouve que dans les grandes cités du nord des États-Unis. L'ortolan, originaire des Indes occidentales, paraît sur les mêmes marchés que le canvas-back.

Le canvas-back n'est pas de grande taille; son poids dépasse rarement trois livres. Il ressemble pour la couleur au canard pochard d'Europe. Il a la tête couleur marron foncé et la gorge noire, tandis que le dos et le dessus des ailes présentent une surface d'un gris bleuâtre, rayée et tachetée de manière à ressembler, très-imparfaitement cependant, à un tissu de toile; et c'est de là que lui vient sa dénomination populaire de canvas-back : *dos de toile à matelas*.

Comme la plupart des oiseaux aquatiques d'Amérique, le canvas-back est un oiseau de passage. Vers le printemps, il gagne les pays froids qui avoisinent la baie d'Hudson, et ne revient dans les climats plus

chauds qu'au milieu du mois d'octobre. On le rencontre alors par vols nombreux sur le rivage de l'océan Atlantique. Il ne fréquente pas les lacs d'eau douce des États-Unis, et on ne le trouve que dans deux ou trois endroits bien connus, dont le principal est la vaste baie de Chesapeake. Près de l'embouchure des rivières qui se jettent dans cette baie, on rencontre des flaques considérables d'eau stagnante, favorables à la production d'une certaine plante du genre *vallisneria*, graminée oléagineuse qui s'élève de



plusieurs pieds au-dessus de l'eau, couverte de feuilles d'un vert foncé, et dont la racine est blanche et tendre. C'est de cette racine, qui, par sa forme et sa saveur, a fait donner à la plante le nom de céleri sauvage, que le canvas-back compose uniquement sa nourriture; aussi ne le trouve-t-on que dans les régions qui produisent cette plante. Lorsqu'il veut saisir la racine, il plonge et la rapporte dans son bec, dédaignant la tige et les feuilles, qui demeurent ainsi flottantes sur l'eau pour servir aux repas d'une autre

Digitized by Google

espèce de canards, le pochard, ou bien qui forment de vastes bancs d'herbages bercés au gré des vents jusqu'à ce qu'ils aillent échouer sur les rives voisines.

Les moyens employés pour obtenir de bons résultats à la chasse des canards sont variés à l'infini. Chiens dressés à cet effet, embarcations, fusils-canardières qui ressemblent à des machines de guerre, déguisements de toute espèce, les chasseurs ne négligent rien, car les canards-chevaux sont fort difficiles à approcher, et ce n'est qu'à force d'inventions et de ruses qu'on parvient à les tirer. Ils plongent à merveille, et, s'ils ne sont que blessés, ils réussissent presque toujours à échapper au chasseur. Cependant la peur, qui leur est naturelle, cède souvent à la curiosité. Un chien amené sur le rivage, près de l'endroit où se tiennent les canards, et dressé à courir de long en large, les attire presque toujours à portée du fusil. Si le chien par lui-même n'y peut réussir, un chiffon rouge dont on lui enveloppe le corps ou qu'on lui met tout bonnement à la queue, produit l'effet désiré. Il y a pourtant certains moments où les canards ont été tellement harcelés, que toutes ces ruses sont employées en pure perte.

J'avais été le héros d'une aventure assez extraordinaire à la chasse aux canards sur la baie de Chesapeake, et je la racontai à mes compagnons, qui firent cercle autour de moi afin de mieux écouter.

« J'étais allé, leur dis-je, passer quelques jours chez un ami, un planteur qui demeurait près de l'embouchure d'une petite rivière dont les eaux se jetaient dans la baie de Chesapeake. Mon désir le plus grand

était d'avoir le plaisir de faire la chasse à ces canards-chevaux renommés, car si leur chair délicate m'était connue, en revanche, je n'en avais jamais tué un seul.

« L'habitation de mon ami était située sur le bord de la rivière, à quelque distance du ressac de la mer. Comme le céleri sauvage ne croît que dans les eaux stagnantes, et ne se trouve ni dans l'eau de mer ni dans l'eau douce de la rivière, il me fallait descendre le courant un mille à peu près avant d'arriver à l'endroit où je devais trouver les canards. Je m'embarquai donc sur un petit canot, sans autre compagnie que celle d'un chien assez malingre qu'on m'avait prêté en le vantant comme le meilleur chien de la contrée pour la *chasse au badinage*.

« Poussé par le courant et secondé par les rames, je parvins bientôt en vue de la baie au milieu des plants de céleri sauvage, et au même instant des vols d'oiseaux aquatiques de plusieurs espèces, parmi lesquels je distinguai des pochards, des canvas-backs et des macreuses d'Amérique s'offrirent à ma vue. J'abordai sur un terrain convenable, non loin de l'embouchure de la rivière, et, amarrant mon esquif à quelques plantes marines, je me mis à chercher un endroit couvert, afin de m'y cacher. Quelques buissons croissaient près de là : j'allai m'installer derrière cet abri, et je lâchai le chien dressé au badinage. Le maudit épagneul ne paraissait faire aucune attention ni à ma voix ni à mes gestes. Tout à coup je crus voir dans ses yeux une expression d'effroi, que j'attribuai au peu d'habitude qu'il avait de me voir :

j'espérai pourtant que, lorsque nous aurions fait plus ample connaissance, il changerait de manière d'agir. J'étais dans l'erreur: j'eus beau faire, il me fut impossible de l'attirer près de l'eau; il se refusa obstinément à courir de long en large sur le rivage, ainsi que me l'avait annoncé mon ami. Bien au contraire, il alla se coucher sous les buissons, près de l'endroit où je m'étais établi, et ne voulut plus en bouger. Deux ou trois fois je le tirai de force pour le faire aller à l'eau, mais toujours il m'échappa pour retourner s'abriter à l'ombre.

« J'étais d'autant plus irrité de cette obstination, qu'une bande de plusieurs milliers de canvas-backs était posée sur l'eau à moins d'un demi-mille du bord. Tous mes efforts pour vaincre l'entêtement de l'épagneul étant inutiles, je retournai à mon canot sans même songer à siffler le chien pour qu'il me suivît; mais le maudit animal trottait sur mes talons, et en arrivant au bateau il sauta le premier, sans m'en demander la permission. Ma colère contre lui était si violente, que j'étais prêt à le chasser; la réflexion suffit pour apaiser mon courroux, et je restai quelque temps debout au milieu de l'embarcation, combinant mes plans d'attaque.

« Je regardais au loin les vols des canvas-backs, et ce spectacle était bien attrayant pour un chasseur. Ils étaient posés sur l'eau, légers comme des morceaux de liége, et serrés comme on aime à voir des canards quand on est bon tireur. Ils nageaient sous le vent, au milieu d'une prairie de *vallisnerias*. Un coup de fusil bien dirigé devait en abattre au moins

une vingtaine. Pour les approcher plus sûrement, j'eus l'idée de couvrir les bandes de mon canot de branches d'arbres et de tiges de bruyères, de manière qu'il fût confondu avec les tiges vertes de la plante aquatique, et alors je ramai tout doucement jusqu'au moment où j'arrivai sous le vent des canards, à la distance d'un demi-mille du vol. Les avirons m'étant désormais inutiles, je les retirai afin de laisser mon esquif glisser doucement par une brise légère. J'avais pris la précaution de me placer de manière à être complétement caché, tandis qu'à travers les branches je pouvais tout voir, de quelque côté qu'il me plût de jeter les yeux.

« Je restai près d'une heure à traverser le pré marécageux de *vallisnerias;* deux ou trois fois ma barque, s'arrêtant tout net, était restée assez longtemps immobile, mais bientôt, grâce à une bouffée de vent, qui soudain ridait la surface de l'eau, elle s'était dégagée, et le bruit des branches de céleri frôlant les parois de l'esquif m'annonçait que nous avancions. Je vis enfin, à ma grande satisfaction, que j'approchais de l'endroit où la *vallisneria* cessait de couvrir les eaux, et j'aperçus en même temps la bande de canards se dirigeant au-devant de moi. Un grand nombre de ces oiseaux, tout en mangeant et en plongeant, s'avançaient du côté de l'embarcation.

« J'observais les canvas-backs avec le plus grand intérêt, et je remarquai qu'ils étaient accompagnés d'une autre espèce de canards entièrement différents par la couleur. C'était la sarcelle d'Amérique. Rien n'était plus curieux que d'observer les escarmouches

auxquelles se livraient presque continuellement ces deux oiseaux. Le canard-cheval n'est qu'un pauvre plongeur, tandis que la sarcelle est le meilleur nageur du monde; aussi a-t-elle recours à la ruse pour se procurer les racines de céleri sauvage dont elle est aussi friande que son congénère. Lorsque le canvas-back plonge, il demeure nécessairement quelque temps sous l'eau. Il lui faut saisir la plante et l'arracher par la racine. Dès qu'il revient à la surface tenant le céleri dans son bec, il est à moitié aveuglé. La sarcelle a épié ses mouvements; elle l'a vu prendre son élan et disparaître; elle calcule, à quelques millimètres près, l'endroit où il doit reparaître, et l'attend en repos. Au moment même où le canard-cheval sort de l'eau, et avant qu'il ait pu se secouer les yeux et recouvrer ses sens, le hardi voleur se jette sur lui, saisit la racine dans son bec solide, et s'enfuit en ramant de toute la force de ses pieds palmés. Le canvas-back, quelque chagrin qu'il ait de se voir dépouiller d'une manière aussi impudente, n'ignore pas d'ailleurs que toute poursuite est inutile : il se résigne alors, et, reprenant haleine, il plonge de nouveau pour s'emparer d'une autre racine de céleri.

« Enfin j'eus la chance de parvenir à portée d'une masse compacte de canards. Je n'avais plus qu'à glisser tout doucement le canon de mon fusil à travers le feuillage, à armer les deux coups, à bien viser et à faire feu. Mon intention était de suivre le plan ordinaire, c'est-à-dire de tirer le premier coup sur les canards posés et de garder l'autre pour l'instant où ils prendraient leur volée. Un moment suffit pour

exécuter ce que j'avais projeté, je tirai, et j'eus le plaisir ineffable de voir une vingtaine de canards se débattre sur l'eau dans les convulsions de l'agonie. Le reste du vol s'éleva dans les airs avec un bruit d'ailes qui ressemblait à celui du tonnerre.



« Je vous ai raconté que j'avais tué une vingtaine de canvas-backs : telle était du moins ma supposition à vue d'œil; mais quel était le nombre exact, je ne l'ai jamais su, car jamais un seul de ces oiseaux ne fut touché par mes mains. Mes pensées, qui étaient toutes du côté de la chasse, changèrent bientôt de nature; un incident se présenta qui fit qu'en un instant canards-chevaux, macreuses et pochards,

Digitized by Google

me sortirent aussi complétement de la tête que si je n'y avais jamais pensé.

« Pendant que j'allais à la dérive, louvoyant au milieu des herbes, mon attention avait été plusieurs fois éveillée par la conduite bizarre du chien qui m'accompagnait. Il s'était couché au fond du bateau, du côté de l'avant, à moitié caché sous la feuillée; puis, de temps en temps, il se dressait tout à coup sur ses pattes, jetait autour de lui des regards effrayés, poussait un gémissement lugubre et reprenait enfin sa première attitude. Je remarquai en outre que parfois son corps frémissait d'un tremblement convulsif, et que ses mâchoires claquaient l'une contre l'autre, comme si elles allaient se briser. Ces singularités chez un animal m'avaient causé de l'étonnement, rien de plus. J'étais trop occupé à épier les mouvements du gibier pour me livrer à aucune conjecture sur ce sujet; et, à tout prendre, autant qu'il m'en souvient, j'attribuai à la peur cette agitation insolite de l'animal.

« Ce raisonnement suffit pour assoupir mes pensées jusqu'au moment où, après avoir tiré mon second coup de fusil, mon attention fut forcément dirigée sur le chien ; bien plus, je confesse qu'elle se concentra si bien sur lui, qu'en moins d'une seconde je ne pensai plus à autre chose. Il était là debout, à trois pieds de distance, hurlant de la façon la plus horrible, les yeux fixés sur moi avec une expression farouche que je ne chercherai pas à décrire ; la langue lui sortait de la gueule; ses lèvres étaient humectées de bave ; vous avez deviné, mes amis, le chien était

hydrophobe! Sa rage était pour moi chose aussi certaine que sa présence dans mon embarcation. J'avais déjà bien souvent vu des chiens enragés, je connaissais donc tous les symptômes de la rage : c'était bien l'hydrophobie et de la plus dangereuse espèce ; il n'y avait pas à s'y méprendre.

« Une sensation soudaine de terreur s'empara de moi. Le mot terreur ne rend pas suffisamment l'effet produit par la vue de l'animal : ce que j'éprouvais, c'était plutôt de l'horreur, et cette expression est encore impuissante pour faire comprendre ce que je ressentis en ce moment. Je me voyais placé dans une position des plus critiques, sans entrevoir le moyen d'en sortir. La mort, une mort cruelle et horrible, était sous mes yeux, devant moi!

« Par un mouvement instinctif, j'avais pris une attitude de défense; ma première pensée avait été de saisir mon fusil et de l'armer. La confusion de mes idées, occasionnée par l'effroi, m'avait fait oublier que les deux canons étaient vides. J'allais recharger, lorsqu'un mouvement du chien, fait de mon côté, me démontra que ce serait une expérience dangereuse à tenter. Une autre pensée, ou plutôt un instinct naturel, m'engagea à saisir mon arme par le canon, afin de pouvoir, en cas de besoin, me défendre avec la crosse. C'est ce que je fis aussitôt, et je me tins prêt à frapper comme avec une massue.

« J'avais fait un mouvement de retraïte, et j'étais acculé à l'arrière de l'esquif, frêle embarcation, à fond plat et sans quille, qu'une secousse pouvait facilement faire chavirer. Je ne savais quel parti prendre, car je

craignais que le moindre mouvement de ma part n'attirât l'animal sur moi et ne fût pour lui le signal de l'attaque. Je songeai bien à me jeter à l'eau sans savoir précisément si j'aurais pied, non pas que l'eau fût profonde, il y en avait à peine un mètre et demi, mais le fond me paraissait être composé de vase molle; et je pouvais m'enfoncer d'une manière dangereuse. Essayerais-je de gagner le rivage à la nage? Je jetai dans cette direction un regard oblique, il y avait bien un demi-mille de distance. Embarrassé comme je l'étais par mes habits d'hiver, je ne pourrais atteindre le bord. Chercher à me déshabiller, c'eût été inviter le chien à sauter sur moi, et en supposant que j'y parvinsse, le chien ne pouvait-il pas me suivre et m'attaquer dans l'eau?

« Cet animal restait immobile, les yeux hagards et fixés sur moi, sans y mettre toutefois autant de persistance qu'auparavant. Plusieurs fois, je crus le voir prêt à s'élancer de mon côté, et, tout en évitant de faire le moindre mouvement, je serrais mon fusil avec plus de force. Pour comble de malheur, je m'aperçus que le courant m'emportait en pleine mer. Le vent soufflait de la terre, et les branches qui couvraient ma barque faisant l'office de la voile, je glissais sur l'eau avec une rapidité effrayante.

« Déjà j'avais franchi la banquise d'herbes et je naviguais en plein océan, lorsque, à mon grand effroi, je découvris des brisants à un mille devant moi, sur lesquels les vagues se brisaient en écume et rejaillissaient en poussière.

« Il me suffit de jeter un regard de côté, à la dé-

robée, pour être convaincu du nouveau danger que je courais : si je ne parvenais à arrêter l'esquif, je serais jeté sur le banc avant que dix minutes fussent écoulées. Je me trouvais dans une terrible alternative ; il me fallait ou forcer le chien à quitter la position qu'il occupait au-dessus des avirons, ou m'attendre à être précipité sur les brisants. Cette dernière alternative, c'était une mort certaine et inévitable ; l'autre offrait quelque chance de réussite ; et, la nécessité me rendant quelque peu de mon énergie, je me décidai pour l'attaque.

« Je ne sais si le chien découvrit ma pensée dans un de mes regards, ou s'il s'aperçut que je serrais mon fusil avec plus de force : toujours est-il qu'il montra quelques symptômes de peur, et qu'aussitôt, quittant la position qu'il avait prise sur le banc, il recula jusqu'à l'extrémité du canot. Là, ne pouvant plus s'éloigner, il s'accroupit comme auparavant.

« Ma première impulsion fut de m'emparer des rames, car déjà le bruit des brisants mugissait à mes oreilles; mais au même instant je pensai plus sagement qu'il valait mieux recharger mon fusil. C'était un essai difficile, mais j'y mis toute la prudence possible. Je ne quittai pas des yeux le dangereux animal, et, prenant à tâtons de la poudre, des bourres et du plomb, je réussis enfin à charger un canon de mon fusil et à placer la capsule sur la cheminée.

« J'avais dès lors un moyen de défense, et je procédai avec plus de confiance pour charger le second coup en y mettant plus de soin que pour le premier. Le chien avait toujours le regard fixé et braqué sur

moi. En même temps, j'approchais des brisants; le bruit du ressac m'annonçait leur périlleux voisinage; encore quelques instants, et le frêle esquif allait bondir comme une coquille de noix au milieu des vagues et se briser en mille épaves. Les moments étaient précieux : chaque minute avait une valeur, et cependant il me fallait agir avec précaution. Je n'osais pas épauler mon fusil, je craignais de mettre en joue; un seul de ces mouvements pouvait exciter la rage de cette maudite bête. Je tins donc mon fusil à la hauteur de ma cuisse, en dirigeant le canon machinalement. Enfin, me sentant à peu près dans la direction, je lâchai la détente.

« Le bruit des lames était si fort que c'est à peine si j'entendis la détonation; mais je vis le chien se rouler sur lui-même, se débattant avec effort. J'aperçus un jet de sang le long de ses côtes; la charge de plomb était entrée par là dans le corps, et le coup avait fait balle. Cette seule blessure eût sans doute suffi; mais, pour plus de sûreté, j'épaulai mon arme et lui envoyai dans les flancs mon second coup, mieux visé que le premier. Aussitôt tout mouvement cessa, le chien resta mort au fond du bateau.

« Aussitôt je jetai de côté mon fusil pour m'emparer des avirons. Il était temps! L'esquif, ballotté comme une plume, bondissait déjà au milieu des vagues écumantes. Heureusement, et grâce à la Providence, quelques coups de rames suffirent pour me retirer de ce mauvais pas. Je me hâtai de m'éloigner des brisants, et je me dirigeai en droite ligne vers le rivage.

« Vous comprendrez aisément que j'avais oublié mes canards. Le courant les avait sans doute emportés je ne sais où, et je tenais peu à le savoir. Je n'avais qu'une idée, c'était de quitter ces parages aussi vite que possible, bien déterminé à ne plus aller à la chasse aux canards en compagnie d'un chien inconnu. »

CHAPITRE XVI.

Chasse à la vigogne.

Pendant notre marche du jour suivant, nous eûmes le désagrément de casser le timon de notre véhicule, et cela nous fit perdre environ cinq heures. Il y avait près de l'endroit où cet accident nous arriva un grand bois de noyers sauvages, et Jack, assisté par Redwood, Ike et Lanty, parvint bientôt à tailler un autre timon, qui était bien plus solide que le premier. Nous ne pûmes voyager, ce jour-là, que de midi à la tombée de la nuit; aussi, lorsque nous nous arrêtâmes pour dresser notre camp, c'est à peine si nous avions franchi dix milles. Chose extraordinaire, il n'avait paru sur notre route ni le plus petit animal, ni l'oiseau le plus infime qui pût servir de texte à notre conversa-

Digitized by Google

tion du soir. Les sujets de causerie ne manquaient pourtant pas, et notre camarade l'Anglais se mit en avant pour nous régaler d'une chasse à la vigogne et nous conter les détails d'un séjour d'une semaine qu'il avait fait sur les plateaux élevés des montagnes des Andes, au centre du Pérou.

Thompson commença en ces termes :

« Lorsque Pizarre et les Espagnols qui l'accompagnaient furent parvenus au sommet des Andes du Pérou, ils éprouvèrent un étonnement sans pareil en voyant devant eux des quadrupèdes ignorés, des moutons-chameaux, comme on les nommait à cause de leur ressemblance avec ces deux animaux. Il y avait là des lamas domestiques qui portent des bagages, et des alpagas, plus petits que leurs congénères, parqués comme le sont les brebis et bien soignés à cause de leur riche toison. Mais ils remarquaient, en outre, à l'état sauvage, deux autres espèces d'animaux de la même famille, qui ne se plaisaient qu'au milieu des gorges des vallées inhabitées de cette chaîne de montagnes. C'était la vigogne et le guanaque.

« Le guanaque est peut-être celui de ces quatre animaux qui est le moins apprécié, car sa toison n'a pas précisément de valeur, et sa chair n'est pas très-bonne à manger. Bien au contraire, la vigogne porte une toison très-recherchée, et qui, dans les villes des Andes, se vend cinq fois plus cher que la laine d'alpaga. Les ponchos que l'on fabrique au moyen de cette toison s'achètent à des prix fabuleux : de vingt à quarante guinées. Dans les Cordillères, les riches

propriétaires se couvrent les épaules avec ces manteaux de forme bizarre, dont la qualité est telle, que, pour la plupart du temps, la pluie ne pénètre pas au travers. Eu égard au commerce considérable de cette laine, dont la finesse est sans pareille, l'animal, comme on le pense bien, est traqué par des chasseurs sans nombre, pour qui un heureux résultat devient une source intarissable de profits. Dans plusieurs régions des Andes, il y a des chasseurs de vigognes qui n'ont d'autre occupation que celle de poursuivre ces animaux.

« La chasse aux vigognes n'est point chose facile, et celui qui veut s'y livrer doit se résigner à s'aven-



turer dans les parties les plus froides des Andes, loin de toute civilisation, privé de tout le confort de la vie. Il lui faut tantôt camper en plein air, tantôt se

coucher au fond d'une grotte ou à l'abri d'une hutte grossière qu'il est obligé de construire lui-même. Le climat, aux intempéries duquel il est forcé de se soumettre, est aussi glacial que celui de la Laponie, et il ne trouve nulle part la moindre brindille de bois pour allumer un peu de feu. Il est en outre exposé aux périls d'un chemin bordé de précipices, aux dangers d'un pont de lianes suspendu sur un abîme, aux obstacles d'une passe glissante, aux tourbillons d'un torrent impétueux qu'un orage d'une heure amène inopinément au milieu du sentier, le seul praticable, qu'il est obligé de suivre.

« Lors de mon voyage au Pérou, j'avais mis dans mes projets de me donner le plaisir d'une chasse à la vigogne. Je voulus en avoir le cœur net, et pour cela je quittai un matin une des villes des sierras basses (basses terres) pour m'aventurer sur les hauteurs des Andes, dans les parages connus sous le nom de Puna, et qualifiés quelquefois de l'épithète *despoblado*, qui veut dire pays inhabité, en bon espagnol.

« Je parvins enfin au sommet des Cordillères, à l'entrée d'une plaine à laquelle aboutissait une passe hérissée d'obstacles, le long d'une ravine profonde. Ce lieu était situé à douze ou quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et moi, qui le matin avais quitté les vallées fertiles où croissent les orangers et les palmiers, je me trouvai parvenu dans une région glaciale et stérile. De tous côtés des montagnes pelées se dressaient devant moi, les unes arides et formées d'une pierre noire, maintes fois saupoudrées de neige, et les autres offrant à la vue cette

teinte bleuâtre propre aux rochers sur lesquels l'avalanche s'est fondue, ne pouvant pas y séjourner. La plaine qui était devant moi paraissait se prolonger à plusieurs milles d'une manière circulaire. C'était une surface plate, accidentée çà et là par des rochers semblables à une vague prolongée au milieu d'une mer unie. Qu'on se figure un terrain nivelé, et rayé de distance en distance par une boursouflure volcanique large de plusieurs mètres.

« Ces tables (c'est ainsi qu'on les nomme) sont trop froides pour être cultivées. Il n'y peut pousser que de l'orge et certaines racines originaires des régions arctiques. Le sol est couvert d'une herbe, le *ycha*, qui sert de nourriture aux lamas. C'est donc comme lieu de pacage que ces tables sont fréquentées par les Péruviens. Rien n'est plus curieux que de voir ces troupeaux à moitié sauvages d'alpagas et de lamas femelles entourés de leurs petits, obéissant à un berger dont l'aspect est plus bizarre encore que celui des quadrupèdes qui l'environnent. Ces hardes d'animaux peuvent seules animer le paysage abrupt de ce pays perdu. Dans les airs planent le vautour géant et le condor, qui viennent s'abattre sur un pic escarpé. Çà et là, sous une roche qui l'abrite contre la furie des vents, s'élève la hutte pétrie de boue du vaquero, le berger de ces troupeaux d'une espèce nouvelle, qui ne marche jamais sans être accompagné par plusieurs mâtins d'un naturel intraitable.

« C'est sur cette terre inculte que se plaisent particulièrement les vigognes : c'est là aussi que l'on rencontre sur sa route le chasseur qui leur fait une

guerre à outrance. J'avais été recommandé à l'un de ces Nemrods péruviens, et après avoir passé la nuit dans une cabane de berger, je partis de grand matin pour trouver mon homme, à dix milles plus loin, dans le cœur des montagnes.

« J'arrivai d'assez bonne heure à la cabane qu'il s'était construite, et, magré la hâte que j'avais mise dans ma course, je ne trouvai pas le chasseur chez lui; je l'attendis, et le vis bientôt revenir, portant dans chaque main une brassée de petits quadrupèdes morts. C'étaient des chinchillas et des viscachas, qu'il avait pris au piége la nuit précédente. Il était entouré d'une demi-douzaine de chiens-renards, et je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que ces horribles cerbères à une seule tête avaient contre moi des dispositions fort hostiles. A peine m'eurent-ils éventé, qu'ils aboyèrent avec rage et s'élancèrent en grondant au poitrail de mon cheval. Deux autres poussèrent l'audace jusqu'à me sauter dessus : ils auraient indubitablement atteint mes mollets si je n'eusse eu la précaution de replier mes jambes à la hauteur de ma selle et de les maintenir pendant quelque temps dans cette position. Après bien des pourparlers entremêlés de coups de houssine et de bâton, mon hôte le chasseur parvint à faire comprendre à sa meute que je n'étais pas venu là pour me faire dévorer. Je descendis alors de cheval, et j'entrai ou plutôt je me glissai dans l'intérieur de la hutte.

« Le propriétaire de cette cabane était un Indien pur sang, issu de l'une de ces tribus des montagnes que la domination espagnole ne put jamais atteindre.

Il me reçut avec aménité, et m'engagea à partager son déjeuner qu'il fit cuire lui-même en sa qualité de célibataire, et qui se composait de maïs grillé et de millet bouilli (*macas*) placés sur un plat d'étain, autour d'un chinchilla rôti. Heureusement pour moi, j'avais emporté une gourde pleine jusqu'au goulot d'eau-de-vie de Catalogne, et, grâce à une fontaine d'eau fraîche qui coulait à quelques pas, je pus faire descendre au fond de mon estomac ce déjeuner assez peu sybaritique. J'avais aussi avec moi du tabac bien sec et du papier à cigarettes, au moyen duquel je pus fumer à mon aise, tandis que mon Indien se prépara une chique de *coca*, sorte de thé péruvien très-usité, et employé de cette manière par les habitants. Le chasseur de vigognes portait toujours avec lui un sachet rempli de feuilles de *coca* sèches à point; à son cou était pendue une gourde contenant de la chaux calcinée provenant des cendres de l'arbre appelé *mollé*[1].

« Nos préparatifs une fois terminés, nous partîmes pour la chasse. Nous devions, afin de réussir, observer le plus profond silence : aussi nos chevaux furent solidement attachés à des pieux près de la hutte; l'Indien attacha les chiens, à l'exception d'un seul, un féal et docile limier, et nous pressâmes le pas, dans la direction du nord. A l'extrémité de la plaine, nous entrâmes dans une gorge de la chaîne de montagnes qui nous conduisit au-dessus d'un ravin rocailleux, au fond duquel bouillonnait un torrent. L'eau, d'in-

1. Arbre vénéneux du Pérou.

tervalles à intervalles, franchissait un obstacle et retombait écumante en forme de cascade. L'arête sur laquelle nous avancions était souvent très-étroite, et nos pieds avaient toutes les peines du monde à ne pas glisser sur une couche épaisse de neige qui recouvrait le rocher. Nous avions l'intention de parvenir, si faire se pouvait, sur un plateau plus élevé, où, suivant l'opinion de mon guide, une harde de vigognes paissait tranquillement au milieu d'une prairie isolée.

« Au-dessus de ma tête, pendant que nous montions, un bruit se fit entendre, et machinalement je levai les yeux. J'examinai attentivement quelle était la cause de cette alerte, et je distinguai à trente mètres de nous, sur le rocher opposé, une demi-douzaine d'animaux de forte taille, d'une couleur brune très-foncée qu'au premier aspect je pris pour des cerfs. Peu d'instants me suffirent pour me convaincre de mon erreur. Ce n'étaient point des cerfs : mais des animaux aux pieds légers comme eux. Ils sautaient de roche en roche, et s'aventuraient le long des passes étroites des falaises, ainsi que le fait un chamois au-dessus des précipices alpestres.

« — Cela doit être des vigognes, dis-je à mon compagnon.

« — Non, répondit-il, ce sont des guanaques, et pas autre chose. »

« J'exprimai mon désir d'essayer mon adresse sur l'un d'eux.

« — N'en faites rien, ajouta le chasseur, qui devina mon intention; la commotion de votre arme à

feu effrayerait les vigognes, si, comme je le pense, elles sont dans la plaine qui se trouve très-près d'ici. Je sais où retrouver ces guanaques, dans un défilé du voisinage; nous leur ferons visite à notre retour. »

« Je retins donc mon index, prêt à toucher la détente de mon fusil, quoique les guanaques fussent à portée, mais je ne voulais point empêcher mon Indien de faire une chasse profitable à ses intérêts, celle des vigognes, et nous continuâmes notre route. Je suivis des yeux les guanaques, qui disparurent enfin dans une gorge obscure entre deux mamelons des Andes.

« — Nous les retrouverons là-bas, murmura mon camarade à mon oreille, car c'est là leur remise habituelle. »

« Ce sont de magnifiques bêtes que ces guanaques, c'est là un noble gibier, comme l'est le cerf lui-même. Il existe pourtant entre eux et les vigognes une grande différence, car, tandis qu'on ne les trouve ensemble qu'au nombre de six à dix, douze tout au plus, les vigognes, au contraire, se réunissent souvent en troupeaux de quarante à cinquante. Les deux espèces ont aussi dans leurs mœurs des habitudes tout à fait opposées. Les guanaques se plaisent au milieu des roches escarpées; ils ne se sentent les coudées franches que lorsqu'ils peuvent sauter d'abîme en abîme, d'arêtes impraticables sur des pics inaccessibles à l'homme. Mais, bien au contraire, si on les lance sur une plaine sans obstacle, couverte d'herbages divers, ils sont ahuris et ne savent pas courir; leurs sabots ne semblent pas être faits pour


Digitized by Google

un autre sol que celui des montagnes. D'un autre côté, les vigognes ne se défendent bien contre l'attaque de l'homme que sur un terrain horizontal; là, elles fuient avec la rapidité des cerfs devant les chasseurs et les chiens.

« Nous nous hâtâmes de franchir encore quelques



arêtes dangereuses taillées sur le flanc d'un rocher, et nous arrivâmes à l'entrée d'une plaine où, selon l'espoir de mon guide, nous devions rencontrer les vigognes. Notre attente ne fut point déçue. Devant nous, à deux cents mètres, paissait tranquillement

une harde de ces quadrupèdes. C'était beau à voir, et leur aspect majestueux me rappelait celui des magnifiques dix cors de nos forêts d'Europe. Il est certain que, de tous ces animaux, à l'exception de l'antilope, celui qui se rapproche le plus du cerf est sans contredit la vigogne. Le lama, l'alpaga et le guanaque sont loin d'avoir des proportions pareilles. La forme de la vigogne est svelte, son allure légère et rapide, et ce qui ajoute encore plus à cette ressemblance avec le cerf, c'est la longueur du cou et la conformation de la tête. La couleur de cet animal est aussi toute particulière à l'espèce, et, pour ceux qui habitent le pays, rien n'est plus facile que de distinguer au milieu du paysage la robe soyeuse d'une vigogne d'un rouge orangé, qui se découpe au loin sur l'horizon quel qu'il soit, formé de rochers ou bien de verdure. Cette couleur est si admirable, que, dans le Pérou, la *color de vicuña* est une qualification spéciale.

« Mon guide chasseur avait donc déclaré que les animaux que nous avions devant nous étaient des vigognes : il y en avait environ une vingtaine, qui toutes, à l'exception d'une seule, broutaient tranquillement les herbages de la plaine. L'animal qui s'abstenait de prendre sa nourriture marchait en avant, à quelque distance des autres, et paraissait faire l'office de sentinelle. C'est qu'en effet il faisait sa faction afin de remplir ses devoirs de chef de la harde, de mari et de père des vigognes qui l'entouraient. Nous avions devant nous le patriarche du troupeau, et les autres animaux, suivant le dire de

mon compagnon, n'étaient que des faons ou des biches.

« — Plût à Dieu, *señor* cavalier, me dit le chasseur, qui ne perdait pas de vue le troupeau de vigognes, que j'eusse la chance d'abattre le vieux mâle : je viendrais facilement à bout du reste, et je les tuerais toutes les unes après les autres.

« — Comment cela ? lui demandai-je.

« — Oh ! continua-t-il, c'est que.... Ah !.... voici justement ce que je désirais !

« — Quoi donc ?

« — Les voilà qui se mettent en marche du côté de ces rochers que vous voyez là-bas; et il me montrait un groupe de pierres abruptes, pareilles à des *dolmens* druidiques, qui surgissaient du sol à l'un des angles de la plaine : il faut, señor, nous rendre là. *Vamos !* » Nous nous glissâmes en conséquence avec précaution tout autour de la bordure de la montagne, jusqu'aux rochers qui se trouvaient entre nous et la harde de vigognes. Une fois là, rien ne fut plus facile que de nous faufiler entre les pierres, et nous prîmes position derrière un bloc percé au milieu, qui paraissait avoir été fait exprès pour nous servir de meurtrière. C'était bien le meilleur affût qu'il fût possible de désirer.

« Le moment était solennel, car les animaux se trouvaient près de nous, à portée de fusil ; je tenais en main mon *rifle* à deux coups, chargé soigneusement de chevrotines, et mon compagnon caressait amoureusement la crosse d'une longue canardière de fabrique espagnole. Il murmura à mon oreille les

instructions qu'il avait à me donner pour réussir dans notre chasse. Je ne devais pas tirer avant lui, et mon premier soin serait de tuer le vieux mâle, qu'il visait aussi lui-même. C'était là le point essentiel pour réussir, et je lui promis de faire de mon mieux. Les vigognes, ignorant le danger, avançaient toujours, le mâle marchant le premier. Il se prélassait, la tête en l'air, et laissait flotter au vent les longues soies de sa poitrine. Nous ne le perdions pas de vue. Il était si près ne nous, qu'on pouvait facilement distinguer ses yeux brillants et sa démarche orgueilleuse chaque fois qu'il se retournait pour faire signe à sa famille de le suivre. Le vent nous favorisait; il nous apportait les émanations de l'animal, et c'était fort heureux, car, s'il en eût été autrement, nous eussions depuis longtemps été éventés. Néanmoins la vigogne éprouvait un vague soupçon, car elle s'arrêta soudain, releva la tête, frappa à diverses reprises le sol du pied, et poussa un cri étrange, qui ressemblait, à s'y méprendre, à celui du cerf qui brame. Au même instant le rifle de mon compagnon fit feu : ce fut l'écho du cri de la vigogne mâle, qui bondit à un mètre au-dessus de la terre et retomba morte, les quatre pieds en l'air.

« Je m'attendais à voir les autres prendre la fuite, et j'allais à mon tour décharger mes deux coups de fusil sur la harde effrayée, quoiqu'elle fût encore à une trop grande distance, lorsque la main de mon guide m'empêcha de donner suite à cette velléité bien naturelle.

« — Ne tirez pas, murmura l'Indien à mon oreille,

vous allez, dans un moment, avoir une meilleure chance; regardez! feu! maintenant, si cela vous plaît! »

« A ma grande surprise, les vigognes, au lieu de chercher à fuir, s'avançaient en trottant vers l'endroit où le vieux mâle gisait étendu mort. Elles couraient autour de lui, s'arrêtant par intervalles devant la pauvre bête, et poussaient des gémissements qui fendaient le cœur. Vraiment c'était un triste spectacle, mais le chasseur est sans pitié, surtout lorsqu'il a devant les yeux du gibier, du vrai gibier. Une seconde me suffit pour épauler, viser et lâcher mes deux coups de fusil : tous deux portèrent juste et firent chacun une victime. J'avais fait coup double, et malgré la détonation, quand la fumée se dissipa, nous aperçûmes encore la moitié de la harde couchée et frappant la terre du pied. Les autres n'avaient rien changé à leurs allures ; elles trottaient, comme si de rien n'était, autour du cadavre de leur sentinelle. Un troisième coup de fusil fit une autre victime, et, sans discontinuer le feu, au bout de dix minutes, nous avions abattu mortes ou mourantes toutes les vigognes de la harde!

« Pour ramener le gibier à la hutte de l'Indien, il nous fallait aller chercher nos chevaux : cela exigeait au moins deux ou trois voyages. Mais comment empêcher les loups et les condors de dévorer les vigognes pendant notre absence? Mon guide mit alors en pratique un moyen bien simple, employé par les trappeurs des prairies de l'Amérique du Nord, comme aussi par les chasseurs du Pérou. Il s'em-

pressa d'ouvrir le ventre aux vigognes et de leur arracher les intestins, puis prenant les vessies de chaque bête il les gonfla d'air. Coupant ensuite des tiges d'aloès, à l'extrémité desquelles il attacha ces vessies, il planta ces bâtons en rond tout autour du monceau de victimes. Ces ballons en miniature, agités par la brise, dansaient, sautaient, se trémoussaient comme des drapeaux, et cet ingénieux moyen suffit pour effrayer les loups et les condors, qui redoutent un piége et n'approchent jamais.

« Il faisait nuit, lorsque nous arrivâmes devant la cabane du chasseur indien avec notre dernière vigogne. Nous étions harassés, morts de faim, mais une grillade de viande fraîche, arrosée d'eau-de-vie et accompagnée d'un cigare, pour dessert, nous fit oublier nos fatigues. Mon hôte était enchanté du résultat de la chasse du jour, aussi me promit-il de me mener le lendemain à la poursuite des guanaques. »

CHAPITRE XVII.

Le chacu.

« Le lendemain matin, continua Thompson, nous eûmes notre chasse aux guanaques, dont le succès

dépassa notre espérance. Nous en tuâmes un bon nombre appartenant à la harde que nous avions vue le jour précédent. La manière de chasser cet animal n'est pas différente de celle mise en usage pour la chasse aux vigognes : nous n'avions qu'à employer la ruse pour arriver à portée et tirer juste. Ce n'est pourtant point chose aisée que d'approcher les guanaques. Ces animaux sont les plus farouches de tous ceux auxquels j'aie jamais fait la chasse, et, comme ils se tiennent habituellement sur des rochers élevés, ils peuvent surveiller tous les mouvements du chasseur qui les guette. Toutefois les rochers dont les arêtes surplombent en saillie, favorisent l'approche des chasseurs; en rampant à plat ventre, ils se trouvent bientôt à quelques mètres du quadrupède ruminant, qu'il faut tuer roide; car, s'il n'est que blessé, il escalade les montagnes et s'enfuit, pour aller mourir au loin sur un plateau inaccessible.

« Pendant mon séjour dans la hutte de l'Indien, il me donna des détails sur une chasse pratiquée par ses compatriotes lorsqu'ils veulent s'emparer de plusieurs troupeaux de vigognes à la fois. Cette chasse sans pareille s'appelait le *chacu*.

« On comprendra facilement que j'éprouvai le plus grand désir d'assister à un chacu quelconque, et mon guide me fit la promesse de me donner ce plaisir. Nous étions justement à l'époque de l'année favorable aux expéditions de cette sorte, et il m'apprit que ses amis devaient en entreprendre une à quelques jours de là. La tribu à laquelle appartenait mon hôte se préparait à faire une grande chasse, et mon Indien,

homme pratique et de bon conseil, était désigné pour être l'un des chefs.

« La veille du jour où l'expédition devait se mettre en marche, nous quittâmes le désert et nous nous acheminâmes vers le village péruvien ; c'était un assemblage de huttes dont la forme ressemblait à celle de ruches d'abeilles. Elles étaient disséminées au fond d'une des vallées profondes des Cordillères, à plusieurs milliers de pieds au-dessous du niveau des tables du Puna. Le climat, comme on le pense bien, était d'une température beaucoup plus chaude : la canne à sucre et la plante grasse yucca (*yatropha mainhot*) élevaient leurs tiges verdoyantes et fleuries dans tous les jardins du village, tandis que le maïs indien livrait au vent ses épis soyeux au milieu des champs cultivés.

« Les habitants de cette bourgade appartenaient à la race des *Indios mensos* (Indiens civilisés). Pendant une partie de l'année, ils se livraient à l'agriculture, mais la plupart du temps ils s'abandonnaient à l'oisiveté et au plaisir de la chasse. Ces Indiens étaient convertis au christianisme. Le padre, ou plutôt le curé qui desservait l'église bâtie au centre du village, était d'origine espagnole. J'appris qu'il devait nous accompagner dans notre expédition à laquelle il prenait un intérêt tout particulier, parce qu'il y avait dans le pays une loi qui donnait à l'église les peaux de toutes les vigognes tuées dans le canton. Je reçus l'hospitalité sous le toit du curé péruvien, petite maisonnette assez confortable. Je partageai même son souper, consistant en une volaille bouillie qui avait

Digitized by Google

été tuée tout exprès pour la circonstance, et que le cuisinier avait fortement assaisonnée de piment rouge. J'eus pour boisson du *chicha* (eau-de-vie de grain), puis, lorsque le souper fut achevé, le padre m'offrit une cigarette, et fit les frais de la conversation. Du reste, cet excellent homme accomplissait son rôle de patriarche avec un zèle digne d'éloges : aussi était-il le bien-aimé des gens simples au milieu desquels il vivait.

« Le lendemain, de bonne heure, l'expédition du chacu se mit en marche et s'avança au milieu des sentiers escarpés qui conduisaient sur les *altos* du désert Puna. Il y avait des chevaux, des mules, des lamas, des hommes, des femmes, des enfants et des chiens; en un mot, toutes les créatures vivantes du village s'étaient mises en route. Le chacu ne devait pas durer un seul jour, mais bien des semaines entières. Les Indiens transportaient des tentes grossières, des couvertures, des ustensiles de cuisine; aussi la présence des femmes était-elle indispensable pendant le cours de l'expédition. Non-seulement c'était à elles qu'était réservé le soin de préparer les repas, mais il leur fallait encore veiller à la propreté du camp, et donner un coup de main pour la chasse. Les hommes étaient revêtus de leurs *ponchos* de poils de lama, aux couleurs éclatantes, et les femmes de leurs mantes rayées, taillées dans la *baya*, cette étoffe grossière si commune au Pérou. Parmi les bêtes de somme, je remarquai plusieurs mulets et quelques lamas qui portaient sur leur dos, enroulés en paquets, des articles fort extraordinaires. Celui-ci

était chargé de haillons ficelés ensemble, cet autre de rouleaux de cordes, tandis qu'un grand nombre d'entre eux transportaient des faisceaux de petits bâtons courts.

« A un mille du village la caravane fit halte, et je demandai quel en était le motif. « C'est à cause du « *huaro*, » me répliqua-t-on. On m'apprit qu'au Pérou un huaro était un pont d'une espèce particulière, et que nous allions traverser un de ces passages suspendus. Je piquai des deux afin d'arriver en tête de la cavalcade. C'était une chose vraiment bizarre que ce pont, et je me demandais comment il serait possible de passer d'un bord à l'autre, lorsque le padre m'assura que le huaro était solide. « Une « heure ou deux nous suffiront à tous, me dit-il, « pour être transportés de l'autre côté. »

« Savez-vous ce que c'est qu'un huaro ? C'est tout simplement un câble tendu au-dessus d'un précipice et fortement lié au deux extrémités. Sur cette corde est fixée une poulie, à laquelle est suspendu un morceau de bois creusé dans la forme de la lettre U, que l'on fait mouvoir alternativement de l'un à l'autre bord. Naturellement, il y avait deux cordes, une de chaque côté de l'abîme, au moyen desquelles on attirait d'un bord à l'autre chaque voyageur, et notez bien qu'il n'y avait place que pour une seule personne à la fois. Vous ne vous étonnerez donc pas du temps que nous mîmes à traverser ce précipice, car nous étions environ cent personnes, et nos bagages étaient considérables.

« Je n'oublierai jamais les sensations que j'éprou-

vai lorsque mon tour vint de traverser le huaro. On commença par me faire coucher sur le dos dans le creux du morceau de bois, et l'on me lia solidement sur place. Quant à mes jambes, elles n'avaient pour appui que le câble lui-même, et je devais, pour ne pas choir, user de toute la force de mes muscles. A l'aide de mes mains, je me cramponnai au côté vertical de l'U de bois, et l'on me recommanda particulièrement de tenir la tête aussi haute que possible. Tout à coup je me sentis lancer dans l'espace au-dessus d'un abîme qui avait près de trois cents pieds de profondeur, et au fond duquel les eaux d'un torrent écumaient blanchissantes sur des roches noires comme du jais. Mes chevilles s'écorchaient le long du câble, et la sensation que j'éprouvais était si étrange, que je fus plusieurs fois sur le point de tout lâcher. A vrai dire, ma situation ne se fût point améliorée, car je n'aurais plus eu alors que mes bras pour supporter le poids de mon corps. Je me cramponnai donc de toutes mes forces avec mes deux mains, car je m'imaginais que la corde avec laquelle j'avais été attaché allait se rompre d'un moment à l'autre. A force de m'abandonner aux saccades et aux tiraillements de ceux qui m'aidaient à traverser le huaro, je me trouvai enfin de l'autre côté, debout sur mes pieds, et en sûreté.

« Comme vous le pensez bien, gentlemen, il n'y a qu'un voyageur qui puisse se risquer sur le huaro. Les chevaux, les mulets et les lamas doivent choisir un autre chemin et passer les torrents à la nage. Il arrive même souvent que les pauvres animaux, em-

portés par les eaux rapides et poussés contre les rochers, périssent d'une manière misérable. Toutes les bêtes de somme de l'expédition du chacu eurent la chance de passer sur l'autre bord sans courir de dangers, et lorsque le dernier eut touché la rive opposée, l'on se remit en route en continuant à grimper sur les *altos* des Andes. Je me permis cependant de demander à mon compagnon de route pourquoi nous n'avions pas traversé le torrent à gué dans un autre endroit : il me répondit qu'il nous eût fallu, pour trouver un passage guéable, faire un détour d'environ vingt milles. Ainsi le câble du huaro avait raccourci la distance.

« Nous n'arrivâmes que fort tard sur les hauteurs des Cordillères, et il fut décidé que l'on attendrait au lendemain pour attaquer les vigognes. Toute la soirée fut donc employée à dresser les tentes et à tout mettre en ordre dans notre campement, qui devait rester établi là jusqu'au moment où nous aurions exploré tout le voisinage, et aussi longtemps qu'il y aurait du gibier sur le Puna.

« Bien avant l'aube du jour, une troupe de chasseurs avait pris les devants, emportant les cordages, les pieux et les haillons dont j'ai déjà parlé. Les femmes et les enfants se joignirent à eux, et l'on s'avança du côté d'une table immense, voisine de celle sur laquelle nous avions établi notre campement. Une heure après le lever du soleil, les autres Indiens quittèrent le camp ; tous, à peu d'exceptions près, étaient à cheval ou à dos de mulet. Cette compagnie se composait de vrais chasseurs au chacu, et ils em-

menaient avec eux les chiens du village. Je comptais les suivre, mais j'avais compté sans le *padre*, qui voulut à toute force m'emmener avec lui, m'assurant qu'il me conduirait sur un pic élevé, du haut duquel nous ne perdrions aucun des incidents de la chasse. Nous partîmes donc tous les deux, en prenant un chemin opposé à celui au milieu duquel les Indiens à cheval avaient disparu.

« Vingt ou trente minutes nous suffirent pour parvenir sur le plateau où s'était rendue la première escouade de chasseurs. Lorsque nous arrivâmes, ils étaient occupés aux préparatifs du chacu, et je vis alors à quel usage étaient destinés les cordes et les haillons. Les Péruviens construisaient aussi un enclos appelé *corral*, qui était à moitié achevé, et je m'aperçus qu'on lui avait donné une forme circulaire. Les pieux, ou pour mieux dire les échalas, étaient enfoncés dans le sol, sur une ligne courbe, à environ un mètre de distance les uns des autres. Chaque morceau de bois s'élevait à quatre pieds, et la corde s'enroulait à l'extrémité, passant ainsi d'un bâton à l'autre, comme la palissade d'une piste sur un terrain de course. Tout le long de cette corde pendaient des haillons et des bandes de cotonnade qui retombaient jusqu'à terre et flottaient au gré du vent.

« Cette barrière factice s'étendait à une distance d'environ trois milles : d'un côté seulement, sur une étendue de quelques centaines de mètres, elle était interrompue, et c'était par là que l'on entrait dans l'enclos. Comme on le pense bien, cette ouverture se

trouvait du côté d'où la harde de vigognes devait être forcée dans l'enceinte.

« Aussitôt que ces préparatifs furent terminés, les Indiens se séparèrent en deux corps d'armée et se placèrent à quelque distance les uns des autres, sur une même ligne qui aboutissait à la piste, de telle sorte qu'ils formaient une espèce d'entonnoir vivant de deux milles de long. Une fois postés de la sorte, ils attendirent patiemment le résultat de la battue de leurs camarades.

« Pendant ce temps-là, les chasseurs procédaient à la battue : ils se trouvaient à une si grande distance que c'est à peine si nous pouvions les distinguer dans le lointain. Cette seconde escouade s'était aussi divisée en deux, et chaque partie battait les montagnes, afin de faire lever le gibier. Selon mes calculs, ils avaient décrit un circuit d'environ douze milles, et dès qu'ils se furent rejoints, ils formèrent une longue courbe dont le centre creux se dirigeait vers la corde de l'enclos. C'est dans cette position qu'ils s'avancèrent, et, conséquemment, tous les animaux qui passaient sur la plaine devaient être forcés de se précipiter dans l'enceinte.

« Le padre m'avait conduit au sommet d'un pic élevé, d'où nous apercevions tout ce qui se passait dans la plaine à une distance fort éloignée. Peu à peu, nos yeux découvrirent les cavaliers à l'horizon extrême de la table, et devant eux, comme des points imperceptibles, des formes de couleur rouge, sautillant et se précipitant en avant. A n'en plus douter, c'étaient des vigognes. Il y en avait certainement

plusieurs troupeaux, et on les voyait aller de çà, de là, en tous sens, cherchant à échapper à la battue et ne sachant quel parti prendre. Toutes les cinq minutes, nous apercevions une harde, le mâle en tête, prenant son élan en droite ligne, s'avançant au galop, puis s'arrêtant tout à coup. Ensuite, comme après avoir fait réflexion que la voie était mauvaise à suivre, les pauvres vigognes se mettaient à galoper dans une direction opposée. Leur magnifique pelage orange, brillant au soleil, nous permettait de les apercevoir à une fort grande distance.

« Peu à peu les rabatteurs se rapprochèrent, et nous distinguions sans difficulté la forme des cavaliers qui parcouraient en tous sens les monticules de la plaine. Nous entendions même leurs cris, le son de leurs trompes perforées dans des cornes de bœuf et les aboiements de leurs chiens. Bientôt nous aperçûmes les cavaliers resserrant les deux extrémités de leur arc mouvant, de manière à rejoindre les deux points de l'entonnoir que j'ai décrit. Les vigognes, divisées en plusieurs groupes, s'élançaient de toutes parts, effrayées, ne sachant à quoi se résoudre, faisant volte-face aussitôt qu'elles se trouvaient à quelques pas des hommes et des femmes, et se rejetant brusquement du côté opposé. Il y avait là, dans le cercle, environ cinquante ou soixante quadrupèdes, qui, peu à peu, de disséminés qu'ils étaient, se groupèrent en une masse compacte. Enfin, après une longue hésitation, tous, pêle-mêle, guidés par l'un d'eux, qui avait découvert l'ouverture, ils se

Le chacu.

Digitized by Google

précipitèrent au galop au centre de la palissade de cordes et de haillons.

« Les chasseurs à pied, accompagnés des femmes, s'élancèrent alors à l'entrée du cercle, et, avec une rapidité sans pareille, fichèrent de nouveaux pieux en terre, les lièrent les uns aux autres avec des cordes également ornées de haillons, de manière que l'arène fut entièrement cernée. Les chasseurs à cheval mirent leurs montures au galop tout autour du cercle de cordes, et puis, d'un commun accord, mettant pied à terre, ils se placèrent à une très-petite distance les uns des autres. Chacun d'eux prépara ses *bolas*, afin d'être prêt à commencer l'œuvre de destruction aussitôt que le corral serait entouré par les femmes et les enfants dont l'assistance devenait nécessaire pour empêcher le gibier de sortir de l'enceinte.

« Ils s'avancèrent ensuite au milieu de l'enclos faisant tourner leurs bolas autour de leur tête et poussant des cris répétés, dont le but était de se donner mutuellement des avis pour le succès de la chasse. Les vigognes, effrayées, se précipitaient à droite et à gauche, et partout elles rencontraient un Indien. Bientôt elles s'éparpillèrent dans toutes les directions, pour se réunir ensuite et s'élancer après tout autour, comme le font les chevaux d'un cirque ou d'un hippodrome. Elles décrivaient les courbes les plus gracieuses que l'on puisse imaginer. Les bolas s'échappèrent en sifflant dans les airs, et peu d'instants après le gazon s'affaissait sous le poids des victimes, qui tombaient en bramant et en se dé-

battant contre les étreintes de la mort. Les pauvres bêtes, au nombre d'environ cinquante, périrent toutes, sans exception : il y avait à peine vingt minutes qu'elles s'étaient précipitées dans l'arène. On assembla, en un seul tas, toutes ces vigognes pantelantes, puis on les écorcha et on dépeça le gibier, qui fut distribué à tous ceux qui avaient pris part au chacu.

« On songea ensuite à enrouler de nouveau les cordes et à les mettre en rouleaux ; les haillons furent empilés et ficelés, les pieux arrachés et replacés en faisceaux, afin de servir à la chasse du lendemain sur un autre des plateaux du Puna. Quant à la viande, on la chargea sur le dos des mulets et des chevaux, et lorsque tout cela fut terminé, les chasseurs s'acheminèrent, à la file les uns des autres, du côté du camp.

« Cette excursion du chacu dura dix jours, et pendant tout ce temps-là je demeurai avec mes Péruviens à moitié civilisés. Le nombre de têtes de vigognes tuées se monta à cinq cents et tant, sans y comprendre une ou deux guanaques, plusieurs aruhs ou cerfs des Andes (*cervus antisensis*) et une demi-douzaine d'ours noirs (*ursus ornatus*). Je n'ai pas besoin de vous dire que ces derniers animaux ne furent pas tués dans la chasse au chacu : leur mort fut accidentelle ; ils périrent, les uns à coup de bolas, les autres grâce à l'habileté de quelques chasseurs armés de carabines qui leur logèrent une balle au bon endroit. »

CHAPITRE XVIII.

Chasse à l'écureuil.

La route que nous suivions sur la crête des monts Ozarck était des plus difficiles; elle longeait des ravins d'une immense profondeur, et comme notre direction nous forçait à traverser la plupart de ces abîmes, nous étions à tous moments obligés de gravir ou de descendre des côtes escarpées. De temps à autre, il fallait nous faire jour à travers des taillis, et employer la hache afin de débarrasser le passage obstrué par quelque vaste tronc d'arbre, obstacle insurmontable pour notre chariot. Aussi nous n'avancions que fort lentement.

Pendant ces haltes, la plupart d'entre nous se dispersaient dans les bois, en quête de gibier. Le seul quadrupède qu'on y trouvât était l'écureuil: nous nous en procurâmes un assez grand nombre pour faire un bon pâté. Disons en passant qu'il n'y a pas de viande plus propre à la confection de ce mets que la chair de l'écureuil. L'espèce la plus répandue au milieu de ces bois était l'écureuil cendré (*sciurus cinereus*), une des plus belles qui existent. A cette époque de l'année,

grâce à l'abondance de graines, de noix et de fruits sauvages, ils étaient gras et dodus comme des perdrix.

Tout en marchant, le naturaliste nous racontait, au sujet de cet animal, une infinité de traits qui, pour la plupart d'entre nous, avaient tout le mérite de la nouveauté. Il nous dit que dans l'Amérique du Nord il n'y avait pas moins de vingt espèces différentes d'écureuils ne vivant que sur les arbres; et que si l'on ajoutait encore les écureuils qui marchent (*sciurus tamias*) et les écureuils qui volent (*sciurus pteromys*), on en aurait plus de quarante.

L'écureuil le plus connu est le gris, qui se trouve dans la plus grande partie des États-Unis. C'est aussi celui qui est l'objet de la chasse la plus active, mais on ne parvient pas toujours à l'abattre facilement. Dans les bois de haute futaie, l'écureuil grimpe souvent sur les branches les plus élevées, et il y reste en sûreté, quand bien même il n'y aurait ni feuilles pour le cacher, ni trou pour l'abriter. D'autres fois, à moins qu'il ne soit vivement poursuivi par un chien ou par quelque autre ennemi aussi rapide, il ne cherche à grimper sur aucun arbre, jusqu'à ce qu'il ait atteint celui qui renferme son nid, et alors il se glisse tranquillement dans son trou. Là il peut en toute sûreté défier ceux qui l'attaquent. Une ruse singulière qu'il emploie à l'occasion, c'est de s'étendre sur la surface d'une branche et de s'y allonger le plus possible, de telle sorte que la branche, qui souvent n'est pas plus large que son corps, le couvre presque entièrement et lui sert de rempart contre toute espèce de projec-

tile. La tête aplatie contre le bois et la queue allongée ne donnent aucun indice de la présence de l'écureuil.

La chasse à l'écureuil est fort amusante, mais pour réussir il faut être au moins deux. Si l'on est seul, l'animal peut facilement échapper en contournant le tronc de l'arbre et même une branche maîtresse. Lorsqu'on est deux, l'un reste à l'affût, tandis que l'autre fait le tour et force le gibier à revenir de l'au-



tre côté. Il vaut beaucoup mieux être plusieurs, car alors on forme le cercle autour de l'arbre, et l'écureuil ne peut faire un mouvement sans avoir un canon de fusil qui le menace.

Quelques personnes se servent pour cette chasse de plomb de petit calibre, mais ce sont ordinairement des gens inexpérimentés. Un chasseur habile préfère sa carabine, et, dans les mains d'un bon tireur, c'est l'arme la plus sûre. Quel que soit son calibre, la balle de carabine tue la bête d'un seul coup, tandis que souvent l'écureuil grièvement blessé avec

du petit plomb conserve encore assez de force pour gagner l'arbre où est son trou, et réussit à s'y cacher; c'est là qu'ordinairement il va mourir de ses blessures. Aucun animal n'a la vie plus dure, pas même le chat. Blessé à mort, il s'accroche aux branches jusqu'à son dernier soupir; et, même après sa mort, ses griffes restent quelquefois implantées dans le bois, et son corps suspendu flotte dans l'espace.

La hauteur de laquelle un écureuil saute à terre sans se faire de mal est un tour de force extraordinaire connu de tous les chasseurs. Lorsqu'il voit que l'arbre sur lequel il s'est réfugié ne lui offre pas un abri suffisant et qu'il n'y en a pas d'autre assez rapproché pour pouvoir y sauter, il comprend qu'il y a pour lui nécessité de revenir à terre et de gagner une autre partie des bois. Pendu à l'extrémité d'une branche, il s'élance à terre dans une direction diagonale. Lorsqu'on le voit lancé dans l'espace, on s'attend à le retrouver sur le sol brisé par la chute : il n'en est rien. Le petit animal part avec la rapidité de l'oiseau qui vole, et on le voit, plus prompt que la pensée, grimper le long d'un autre arbre.

Ce saut périlleux demande quelque explication pour être compris. L'écureuil est doué de la faculté naturelle d'étendre son corps d'une façon extraordinaire. Toutes les fois qu'il s'élance, il a soin d'user de ce pouvoir, et il amortit ainsi sa chute au moyen de la résistance de l'air. Presque tous les écureuils sont gratifiés de la même faculté, bien que tous ne la possèdent pas au même degré. Chez l'écureuil volant, elle est si développée, que cet animal peut d'un seul

Digitized by Google

bond franchir des espaces considérables, absolument comme le ferait un oiseau.

Le chasseur d'écureuils se fait souvent accompagner d'un chien, non que le chien puisse jamais par lui-même attraper un écureuil, mais en forçant l'écureuil à se réfugier sur un arbre, et, en restant au



pied, il indique à son maître l'arbre où il est véritablement logé. De plus, le chien, dans son rabat d'une grande étendue, parcourt en tous sens les sentiers de la forêt; enfin, lorsqu'il aperçoit un écureuil, la vitesse de sa course force souvent le petit quadrupède

à grimper sur un arbre autre que le sien, et ceci est de la plus grande importance. Si on laisse trop de temps à l'écureuil, il en profite pour gagner l'arbre où est son nid, ou bien pour choisir à son gré un des chênes les plus élevés des environs : dans le premier cas, il devient impossible de l'atteindre dans le second, c'est fort difficile.

L'écureuil ne paraît pas avoir grand'peur du chien et ne grimpe pas bien haut pour éviter ses atteintes ; on le voit souvent, à quelques pieds seulement au-dessus de sa tête, balançant sa queue et ayant tout l'air de se moquer de son brutal ennemi. Mais à l'arrivée du chasseur la scène change. L'écureuil comprend le danger de sa position, il s'élance le long de l'arbre et se cache aussitôt entre les branches les plus élevées.

Notre camarade du Kentucky nous raconta une grande chasse à l'écureuil, organisée par lui et quelques-uns de ses voisins. Les chasseurs se partagèrent en deux bandes d'un nombre égal ; chaque escouade s'aventura, à travers les bois, dans une direction particulière. Une gageure considérable avait été faite sur la quantité d'écureuils que rapporterait chacun des deux partis. Les parieurs étaient divisés par six, dans l'une et l'autre compagnie, tous armés d'excellents fusils à deux coups, et le nombre d'animaux tués dans l'espace d'une semaine (car la chasse avait duré six grands jours) fut de cinq mille d'un côté, et de quatre mille sept cent quatre-vingts de l'autre.

De pareilles chasses, organisées sur une grande échelle, sont assez communes aux États-Unis. Outre

l'amusement, il y a encore un motif en vue : c'est la destruction des écureuils et la protection des champs de blé et des cultures de maïs. Ces petits animaux sont de si terribles destructeurs de toutes sortes de graines, que, dans quelques Etats, leur tête est mise à prix. Dans les premiers temps de la possession anglaise, des règlements à ce sujet existaient dans la Pensylvanie, et d'après un registre de l'époque, le trésor paya 8000 livres sterling en primes de cette espèce, ce qui, à six sous par tête, ferait monter à 640000 le nombre d'écureuils tués cette année-là.

L'émigration de l'écureuil est un fait qu'on ne peut encore s'expliquer. Ce besoin de changement de logis ne se manifeste que chez l'écureuil gris, et c'est de là que lui vient son nom de *sciurus migratorius*. On voit parfois d'immenses bandes de ces rongeurs se donner rendez-vous dans un certain endroit, puis, une fois réunis, ils partent et traversent les bois ou les pays découverts, en suivant tous la même direction. Rien ne les arrête : petits ruisseaux et larges rivières, ils franchissent tout à la nage; aussi, dans ces occasions, s'en noie-t-il un très-grand nombre. Dans les circonstances ordinaires, ces lilliputiens animaux ont pour l'eau autant de répugnance que les chats, mais lorsqu'ils se sont formés en colonnes d'émigration, ils se plongent hardiment dans un fleuve sans savoir s'ils atteindront jamais le bord opposé. Quand ils ont regagné la terre, ils sont si fatigués de leurs efforts, qu'on les attrape à coups de bâton. On en tue ainsi par milliers lorsque par hasard on vient à découvrir ces bandes vagabondes.

CHAPITRE XIX.

L'ours perché sur un arbre.

Le docteur était le seul dans la compagnie qui n'eût pas pris part à la conversation. Il s'était placé en tête de notre caravane, et l'un de nous remarqua en plaisantant qu'ayant probablement besoin d'eau pour faire un mélange avec le contenu de son flacon, il allait se mettre à la recherche d'un ruisseau. Quelle que fût son intention, nous le vîmes tout à coup enfoncer ses éperons dans les flancs de son grand cheval maigre, décrire une courbe et revenir vers nous au galop, la figure toute bouleversée, et donnant des marques évidentes de surprise et d'effroi.

« Qu'y a-t-il donc, docteur, lui demanda l'un de nous.

— Un ours ! un ours ! vociféra le docteur tout essoufflé. Un ours grizzly des plus farouches ! Un animal hideux et terrible, je puis vous l'assurer.

— Un ours? dites-vous, fit Ike poussant en avant sa vieille jument.

— Un ours ! répéta Redwood franchissant les buissons et se mettant à la poursuite de la bête.

— Un ours ! nous écriâmes nous tous à la fois, piquant des deux et galopant en corps de bataille.

— Où docteur, où donc ? fut la question générale.

— Là-bas, tout près de ce grand arbre : c'est là que je l'ai vu. Oh! c'est un ours grizzly, j'en suis sûr.

— Bah! docteur, fit le naturaliste, nous sommes encore trop à l'est pour rencontrer des ours grizzly; c'est un ours noir que vous avez vu. »

Nous n'eûmes pas le temps d'en dire davantage, car nous étions arrivés à l'endroit où l'ours avait été aperçu, et bien que l'œil le plus clairvoyant n'eût pu découvrir aucun signe qui indiquât sa présence, le vieil Ike, Redwood et le naturaliste pouvaient, sur la litière de feuilles sèches, suivre les traces espacées de l'animal. Les deux guides avaient mis pied à terre, et tenant leurs chevaux en laisse, le corps légèrement penché, ils suivaient la piste de l'ours. A voir Ike presque couché sur le sol, on aurait cru qu'il se servait alors autant de l'odorat que du sens de la vue.

Nous suivîmes les trappeurs pas à pas, tandis que Jack et Lanty restaient près du chariot, et devaient aller de l'avant dans une direction convenue. Nous entendîmes bientôt le bruit des roues : le véhicule s'était remis en marche. La route décrivait une courbe, et l'ours avait aussi contourné le chemin : nous nous trouvions donc sur la même parallèle. Dans ce moment, du côté du chariot, des cris vinrent frapper nos oreilles; Lanty et Jack élevaient tous deux leurs voix et s'égosillaient de leur mieux. « Ohé! sainte Vierge

Marie! regardez donc, Jack, quelle bête! — Ah! mon Dieu! massa Lanty, c'est un ours! »

Nous n'eûmes pas plutôt entendu ces paroles, que, sans songer davantage à suivre la piste, nous nous précipitâmes au galop dans la direction des voix, brisant tout ce qui se trouvait sur notre passage, les branches d'arbre comme les cailloux du chemin. « Où est l'ours? s'écria Redwood arrivé le premier, où l'avez-vous vu? — Le voilà! » répondit Lanty en désignant un arbre gigantesque entouré à la base d'un cannier fourré, et presque isolé au milieu de la forêt, car il était au centre d'un espace à moitié découvert : c'était un buisson de verdure encerclé d'une pelouse touffue.

« Formons le cercle, mes amis, s'écria le Kentuckien, qui s'entendait à la chasse de l'ours bien mieux qu'aucun d'entre nous. Vite, entourons le bois pour l'empêcher de sortir. » Et tout en parlant il mettait son cheval au galop, tandis que d'autres allaient se placer du côté opposé, et quelques secondes après le taillis fut complétement cerné.

« Est-il dedans? demanda quelqu'un.

— Vois-tu des traces de ton côté, Marc? cria Ike à son camarade.

— Non répondit-il, il n'est pas sorti par ici.

— Ni par ici, fit Ike.

— Ni par ici non plus, ajouta le Kentuckien.

— Ni par ici, acheva le naturaliste.

— Alors il doit être dans le cannier, dit Redwood. Maintenant, attention; vous tous, ayez les yeux ouverts : je vais le faire déguerpir de son fort.

— Tiens bon, Marc, mon garçon, tiens bon là! Voilà ses traces, s'écria Ike! Bah! voilà son gîte battu comme un parc à moutons; je m'en vais le faire déloger.

— C'est bien, répliqua l'autre. Va toujours, mon



vieux, je veillerai par ici, et si maître Martin montre son museau, je lui enverrai quelques dragées dans les côtes. Fais-le sortir. »

Nous étions tous en selle, immobiles et silencieux. Ike était entré dans les buissons, et cependant on n'entendait pas le plus léger mouvement. Un serpent

Digitized by Google

n'aurait pas fait en rampant moins de bruit que le vieux trappeur. Dix minutes se passèrent dans ce silence solennel, pendant lesquelles rien ne nous indiqua ce qui se passait. Enfin nous entendîmes la voix du chasseur audacieux.

« Par ici, tout le monde ! criait-il, l'ours est perché ! »

Cette nouvelle nous remplit l'âme de joie, car ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de tuer un ours. Quelques-uns d'entre nous mirent pied à terre, et attachèrent leurs chevaux à des branches solides ; d'autres s'élancèrent hardiment dans le fourré, dans l'espoir de tirer le premier coup et de remporter la victoire. Pourquoi n'entendait-on pas la carabine d'Ike, si vraiment l'ours était perché ? Cette question nous embarrassa d'abord ; mais le problème fut résolu lorsque nous arrivâmes sur les lieux. Nous n'avions pas bien compris les paroles d'Ike : l'ours ne s'était pas réfugié sur un arbre, mais bien dans un tronc creux ; aussi notre guide ne l'avait-il pas encore aperçu.

Devant nos yeux se dressait un tronc d'arbre de plus de dix pieds de diamètre : c'était un géant magnifique, aux racines duquel les traces encore toutes fraîches venaient aboutir. C'était là son repaire ; à n'en pas douter, l'animal ne pouvait être que là. Comment l'en faire sortir, c'était la question que nous nous adressions les uns aux autres. Plusieurs chasseurs se mirent en place, le fusil à la main, de manière à dominer l'entrée de l'excavation. Un autre grimpa sur le tronc et le sonda avec la crosse de son fusil. Tout fut inutile,

l'ours n'était pas assez sot pour sortir et s'exposer à nos balles. On essaya alors de l'enfumer; ce moyen ne réussit pas mieux. L'ours ne parut pas incommodé le moins du monde. On alla chercher des haches dans le chariot, et nous commençâmes à tailler ferme. C'était une rude besogne, car le tronc était celui d'un sycomore, dur comme du fer. Jack et Lanty se mirent à la besogne avec ardeur; Redwood et le Kentuckien, habitués tous deux à manier la hache, leur vinrent en aide, et, de chaque côté du tronc, on pouvait voir des entailles profondes. Tous les autres chasseurs se tenaient en garde près de l'entrée, dans l'espérance que le bruit chasserait l'animal hors de son gîte. Mais rien n'y fit. Nous nous remîmes donc à l'œuvre avec un courage sans pareil. Enfin les parois ligneuses s'enfoncèrent, grâce aux coups de la hache, et nos regards eurent le loisir de plonger dans la sombre excavation. On avait taillé dans le bon endroit, juste au-dessus du repaire de l'animal; mais l'ours n'était point là! On enfonça des perches des deux côtés, sans toucher les côtes de la bête. La cavité ne s'étendait pas plus loin, et, après tout, ce n'était pas là qu'il était. Notre désappointement ne peut se décrire.

Où était donc M. A.... pendant tout ce remue-ménage? Nous le cherchâmes des yeux, car lui seul pouvait nous expliquer ce mystère. Il avait disparu, on ne l'apercevait nulle part. Déjà depuis quelque temps il s'était éloigné. En ce moment même, la détonation bruyante et distincte d'une carabine vint frapper nos oreilles. Pendant quelques secondes, nous restâmes immobiles, retenant notre haleine, et nous

pûmes entendre un bruit sourd, pareil à celui d'un corps pesant tombant sur le sol d'une hauteur considérable.

« Par ici, gentlemen, voici l'ours ! »

C'était M. A...., le naturaliste, qui nous appelait de la voix la plus calme du monde ; nous nous précipitâmes dans la direction d'où nous étaient venues ses paroles. Rien n'était plus vrai : à nos pieds gisait une bête énorme, perdant son sang à gros bouillons par le trou d'une balle qui lui avait traversé le flanc. L'habile chasseur nous montra du doigt un arbre, un chêne gigantesque qui étendait ses branches au-dessus de nos têtes. « C'est là qu'il était, au milieu de cette fourche, dit-il. Nous aurions pu nous épargner bien de la peine si nous avions tant soit peu réfléchi. Lorsque j'ai vu que la fumée n'avait aucun effet, j'ai commencé à soupçonner que l'ours n'était pas là. Ce n'est pas, du reste, la première fois que des chasseurs auraient été trompés par de semblables manœuvres. »

Redwood contemplait notre ami avec admiration, et le vieil Ike lui-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître sa supériorité dans l'art de la vénerie.

« Mister A...., lui dit-il, je puis vous assurer que vous feriez un coureur des bois numéro un. Il n'y a pas d'Indien capable de vous en remontrer. »

Nous étions là tous occupés à examiner l'ours, qui était un animal de la plus belle grosseur. Tout à coup le docteur fit un saut en arrière.

« Êtes-vous sûr que ce n'est pas un ours grizzly ? demanda-t-il.

— Non, mon cher Japper, répondit le naturaliste

en souriant, l'ours grizzly ne monte jamais sur les arbres. »

Notre ours fut hissé sur le chariot, puis on se remit en route. La nuit approchait, il fallut songer à établir le campement du soir. Peu d'instants suffirent pour écorcher l'ours : Ike et Redwood s'acquittèrent de ce travail avec l'habileté de bouchers expérimentés, et la viande d'ours fit, comme on le pense, le fonds de notre souper. Je laisserai dire à quelques personnes ce que bon leur semblera sur ce festin de sauvage ; mais je puis certifier ici que je leur souhaite d'être à même de se procurer un cuissot d'ours : ils m'en diront alors de bonnes nouvelles.

Pendant toute la soirée, l'ours fut le sujet de notre conversation, et nous avions tous quelque chose à dire sur les mœurs de cet animal.

L'ours noir d'Amérique (*ursus americanus*) est un



des animaux les plus connus aux États-Unis. Un coup d'œil suffit pour le distinguer de l'ours brun d'Europe, aussi bien que des autres ours du continent

Digitized by Google

oriental. Ce n'est pas tant par la couleur (car on en trouve aussi quelquefois de bruns), que par la régularité de ses formes et le brillant de son poil. On le distingue aussi très-facilement de ses congénères de l'Amérique du Nord, dont on compte trois espèces : l'ours grizzly (*ursus ferox*), l'ours brun (*ursus arctus*), et l'ours polaire (*ursus maritimus*). La fourrure des ours noirs est ordinairement tout à fait noire, à l'exception d'une tache d'un rouge brun qu'il a sur le museau, où le poil est plus court et plus lisse. Dans certaines régions, ils sont bruns ; dans d'autres, de teinte cannelle ; on en voit même de tachetés de blanc ; mais ces derniers sont fort rares.

L'ours noir est omnivore : il se nourrit également de chair et de fruits, de noix et de racines. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est le miel : partout où il rencontre une ruche d'abeilles, s'il peut y atteindre, il en fait son profit. Quand bien même les rayons seraient placés au plus haut d'un arbre, ils ne sont à l'abri de sa gourmandise que si l'ouverture de l'arbre qui contient la ruche est trop étroite pour qu'il puisse y pénétrer. Alors même, souvent à l'aide de ses griffes aiguës, il parvient à agrandir le trou. Il n'a rien à craindre ni de l'aiguillon, ni de la colère des abeilles ; son épaisse fourrure et la dureté de son cuir sont une protection suffisante contre des armes aussi peu redoutables. Il grimpe parfaitement aux arbres en étreignant le tronc, sans se servir de ses griffes.

L'ours noir se plaît dans les pays d'une étendue immense : on peut affimer qu'il se trouve, dans les

deux Amériques, partout où il y a des forêts. Sur le continent du Sud, on rencontre une autre race d'ours noir d'une taille prodigieuse nommée par les naturalistes *ursus ornatus*. Dans l'Amérique septentrionale, l'ours se trouve dans toutes les forêts, depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique; mais on n'en voit jamais dans les endroits découverts ni dans les prairies. Tandis que l'ours grizzly n'habite que les pays situés à l'ouest du Mississipi et ne se plaît que dans les contrées arides et désertes de l'Occident, l'ours brun, au contraire, qu'on croit le même que l'*ursus arctus* de l'Europe septentrionale, ne se trouve que dans les savanes stériles et sans arbres appelées *Barren-Grounds* (pays dénudés), situées au nord du continent américain, depuis la dernière limite des bois jusqu'à l'océan Arctique; dans ces contrées, l'ours noir est inconnu. La zone habitée par l'ours brun s'étend jusqu'à celle où vit l'ours blanc, et ce dernier s'aventure probablement jusqu'au pôle.

Les ours se retirent ordinairement dans un arbre creux, et quelquefois dans un tronc abattu, à la condition cependant qu'il sera assez gros, et placé de manière à ne pas attirer l'attention des passants. Ils choisissent aussi souvent une caverne parmi les rochers, lorsque la structure géologique du sol leur offre cet avantage. Là ils sont bien plus en sûreté, car, lorsque l'arbre d'un ours est découvert ou par un chasseur ou par un colon, l'animal n'a guère de chance de salut.

La manière de faire la chasse à l'ours noir ne diffère pas de celle du renard ou du chat sauvage. On

lâche à sa poursuite une meute de chiens pour le forcer à chercher un refuge dans une caverne ou dans un arbre. Dans le premier cas, on le tue au tir; dans le second, on abat l'arbre lorsqu'il est creux. Quelquefois on le déloge en l'enfumant. On emploie aussi ce moyen pour le faire sortir de sa caverne; mais dans ce dernier cas, si on ne réussit pas du premier coup, il faut y renoncer, car il n'y a pas de chiens qui osent aller attaquer l'ours dans sa tanière.

Souvent on suit l'ours à la piste dans les bois, et on le tue à coups de carabine. Il ne tient pas tête à l'homme, à moins qu'il ne soit blessé ou forcé; dans ce cas, il est terrible. Lorsqu'il parvient à saisir le chasseur entre ses pattes de devant, il est rare qu'il le lâche avant de l'avoir broyé et étouffé. Il n'essaye pas de se servir de ses dents, comme l'ours grizzly; il se confie seulement dans le pouvoir musculaire de ses bras. Le nez paraît être la partie sensible de son corps. Si son ennemi est un habile chasseur, s'il a gardé son sang-froid, il fera ordinairement tous ses efforts pour le frapper sur le museau. On a souvent vu un ours atteint dans cette partie lâcher sa victime et s'enfuir au loin très-effrayé.

On emploie aussi quelquefois et avec assez de succès une espèce d'engin construit de telle sorte, que le moindre mouvement imprimé à l'appât agit sur un ressort au moyen duquel tombe sur l'animal une grosse pièce de bois qui le tue sur le coup ou le retient écrasé sous son poids. Quelquefois ce piége ne lui prend qu'un seul membre, mais cela même est plus que suffisant pour l'empêcher de s'enfuir.

Redwood nous proposa de raconter une aventure qui lui était arrivée dans sa première jeunesse en faisant la chasse aux ours noirs à l'aide de piéges. Nous formâmes le cercle autour de notre foyer pétillant, afin de mieux écouter l'histoire du coureur des bois.

CHAPITRE XX.

Le trappeur pris au piége.

« C'est donc pour vous dire, commença Redwood, que ce que je vais vous raconter m'arriva lorsque je n'étais encore qu'un adolescent. J'ai été élevé dans les montagnes de l'est du Tennessée, tout près de la source du fleuve qui porte le même nom. J'atteignais à peine, à genoux, la taille d'un canard, que déjà j'étais passionné pour la chasse. A douze ans, j'avais tué un ours noir. Mais, tandis que j'avançais en âge, l'ours diminuait de plus en plus dans mon pays natal, et c'était chose rare que de faire lever une pareille bête.

« Un jour donc que je m'en allais furetant le long d'un ruisseau (car la cabane de ma vieille mère ne se trouvait pas sur le Tennessée, mais le long d'un petit

courant d'eau qui allait s'y jeter), je découvris les traces d'un ours. On voyait distinctement dans la boue l'empreinte de ses pieds, et je les suivis le long de l'eau pendant plus d'un mille. Là, les traces s'enfonçaient au milieu d'un bas-fond, l'un des plus fourrés que j'aie jamais vus.

« Lorsque je découvris que la trace s'éloignait du bord de l'eau pour entrer dans les buissons, je perdis tout espoir de la suivre plus loin, car là le terrain était dur et couvert de petits cailloux : il m'était donc impossible d'aller de l'avant. Je me disposais à m'en retourner, lorsque j'aperçus un énorme tronc d'arbre à moitié renversé en dehors du taillis, et dont une extrémité était cachée dans les buissons. Je remarquai que la partie supérieure de ce tronc d'arbre était sale et boueuse comme si quelque animal avait marché dessus. Je grimpai sur cet arbre, et tout en me cramponnant aux branches, je m'avançai du côté du fourré. Là, je découvris le trou par lequel l'ours était entré, et, un mètre plus loin, au milieu des taillis, un sentier parfaitement battu, qui s'en allait aussi loin que ma vue pouvait s'étendre.

« Je ne fis qu'un saut de l'arbre à terre, et je m'enfonçai hardiment dans le taillis, qui était un fourré inextricable de ronces, d'orties et d'épines à travers lequel je ne pouvais avancer qu'en rampant sur les mains et les genoux, quelquefois même en me glissant à plat ventre. Enfin, après bien des fatigues, et non sans de cruelles blessures, je parvins à un endroit où le taillis s'éclaircissait : au moment même où je croyais être arrivé près de l'arbre à l'ours,

que croyez-vous que je vis devant moi ? Un rocher perpendiculaire, lisse comme du marbre et d'une hauteur considérable, qui dominait le bassin du ruisseau. Ma première crainte fut que l'animal n'eût son repaire dans une crevasse, et c'était vrai. Devant moi, au milieu du rocher, s'ouvrait un antre obscur: c'était là qu'il avait fait élection de domicile. Il n'y avait pas à s'y tromper, car on voyait distinctement la marque de ses pattes sur les pierres et dans la terre humide.

« Je ne me sentais nulle envie de m'aventurer dans le repaire de l'ours, et d'un autre côté je ne voulais point abandonner la place. Espérant que l'animal sortirait, je m'accroupis à plat ventre dans les buissons, vis-à-vis de la caverne ; j'avais mon fusil armé, et je me tenais prêt à lui envoyer une décharge de plomb aussitôt qu'il montrerait son museau à l'orifice du rocher. Rien ne bougea, rien ne sortit, et, le soir venu, je repris le chemin du logis, bien décidé à tenter encore l'aventure le jour suivant.

« Le lendemain, je revins encore ; mais cette fois je n'avais pas l'intention de rester inactif : j'avais pris ma hache avec moi, dans l'intention de construire une trappe à l'entrée de la caverne. J'avais aussi apporté un pot de mélasse et quelque épis de maïs vert pour servir d'appât. Je me mis donc à l'ouvrage en faisant le moins de bruit possible. Le bois ne manquait pas dans les environs ; et, dans l'espace d'une heure, ma trappe fut dressée et le ressort prêt à jouer. Ce n'était pas chose facile que de lever la grosse pièce; j'y parvins pourtant à l'aide d'un levier que je m'étais

façonné, et en mettant en usage toute la force de mes muscles. Si l'assommoir tombait d'aplomb sur l'ours, j'étais bien certain qu'il serait pris.

« Tout était prêt, et je n'avais plus qu'à placer l'appât. Je me glissai donc dans l'intérieur de la trappe, et j'étais occupé à disposer les épis et la mélasse, lorsque tout à coup j'entendis derrière moi un reniflement terrible. C'était celui de l'ours. Je me retournai pour mieux examiner, car je n'avais fait qu'entrevoir la bête à l'entrée de la grotte, lorsque soudain je me sentis frappé d'un coup violent sur les jambes et renversé à terre, aplati comme une poêle à frire.

« Je pensai d'abord que quelqu'un m'avait assené un coup de poing par derrière; mais c'était bien pis que cela. J'avais été frappé par l'assommoir de ma trappe, qui, détendu comme il l'était, pesait de tout son poids sur mes deux jambes. Dans ma précipitation à me retourner, j'avais touché le ressort, et le bloc de bois m'était tombé sur les cuisses.

« Dans le premier moment, je ne me sentis pas trop déconcerté par cet accident; je m'imaginais que dès que je pourrais me retirer de dessous la pièce de bois tout irait bien, et je fis un grand effort pour y parvenir; c'est alors que je commençai à m'effrayer pour tout de bon. Je ne pouvais pas me tirer de là. Mes jambes étaient si bien prises qu'il m'était impossible de les remuer, et plus je faisais d'efforts, plus j'aggravais mon mal. Je souffrais déjà beaucoup du poids qui m'écrasait, le moindre mouvement me faisait crier de douleur. Je ne pouvais ni me retour-

ner, ni me glisser de manière à atteindre de la main le bloc de bois. J'étais pris dans mon propre piége.

« Oh ! alors, je l'avoue, je commençai à avoir peur ; il n'y avait dans le voisinage d'autre habitation que la cabane de ma vieille mère, et j'en étais éloigné de plus de deux milles. Ma mère était seule, et mon absence ne pouvait l'inquiéter, car il m'arrivait souvent de demeurer à la chasse trois ou quatre jours sans rentrer au logis. La seule chance qui me restât, c'était que quelque voisin vînt à se promener le long du ruisseau ; et je vous laisse à penser quelle sorte de chance ce pouvait être ; le voisin le plus proche habitait à plus de cinq milles de chez nous, et cependant, me disais-je, si personne ne passe par ici, il faudra me résoudre ou à mourir de faim, écrasé par le bloc de bois, ou à être dévoré par l'ours. Alors je poussai des cris, et je ne cessai de crier le reste de la journée que lorsque mes forces furent épuisées.

« La nuit vint, escortée de ses longues heures. Ah ! c'est bien la plus longue nuit que je me rappelle avoir jamais passée dans ma vie. J'étais toujours aplati sur le sol, souffrant d'atroces douleurs, n'ayant pas d'autres distractions à mes maux que le cri des hiboux. De temps en temps j'entendais le souffle de l'ours, et je découvris alors que mon ours avait un compagnon. Je suivais des yeux les mouvements de leurs deux énormes corps, couverts d'un pelage noir ; ils erraient çà et là comme des ombres dans l'obscurité de la nuit. Les deux quadrupèdes paraissaient s'être accoutumés à mes cris et à avoir moins peur de moi, car de temps en temps ils s'ap-

prochaient, et, s'essayant sur leur train de derrière, ils restaient à me regarder comme deux chats qui guettent une souris. Les lueurs grisâtres de l'aube commençaient à poindre, lorsque l'un des ours s'approcha si près de moi que je crus qu'il allait me sauter dessus. Par bonheur, ma carabine était près de moi, à ma portée. Je la saisis sans faire de mouvement, et, relevant une de mes épaules aussi, tant que je le pus, je visai l'ours juste au-dessus de l'aisselle. La bête n'était pas à quatre pieds du canon, aussi reçut-elle la charge tout entière, bourre et tout, et elle tomba aussi lourdement qu'un bœuf qu'on assomme. Je vis sur-le-champ que l'ours ne se relèverait plus.

« Tout incommode qu'était ma position, je parvins à recharger; car je savais que les ours se battent l'un pour l'autre jusqu'à la mort, et je pensais bien que le second viendrait m'attaquer à son tour. Le numéro deux n'était pas là pour l'instant; mais bientôt après il se présenta devant moi, revenant du côté du ruisseau. Je suivais d'un œil inquiet sa marche nonchalante, ma carabine à l'épaule, prêt à faire feu. Dès qu'il aperçut le cadavre de son compagnon, il poussa un grognement saccadé, puis il s'arrêta. Cette vue parut lui causer une grande surprise; mais son immobilité ne dura qu'un instant. Il se mit alors à hurler d'une manière effrayante, et courut vers son camarade, qu'il resta quelque temps à flairer. Je n'avais pas le moindre doute qu'en moins de deux secondes il allait sauter sur moi; mais heureusement je fus plus prompt que lui, et je lui envoyai dans l'œil une

balle qui alla se perdre au milieu des tendons du cou. Ce fut suffisant : j'eus la satisfaction de le voir tomber mort sur le cadavre du premier.

« J'avais bien tué les ours, mais à quoi cela m'avançait-il, puisque je ne pouvais pas me débarrasser



de l'étreinte du piége? Eu égard au mal que j'endurais et au peu d'espoir que j'avais d'être secouru, autant eût valu me laisser manger par les bêtes. Mais, vous le savez, gentlemen, un homme ne renonce à la vie que quand il y est forcé, du moins tel est mon avis, et je résolus de vivre aussi longtemps que je pourrais. J'avais une faim de loup. Les deux ours étaient là devant moi, comme pour me faire souffrir le supplice de Tantale, puisque je ne pouvais y at-

Digitized by Google

teindre. J'aurais volontiers dévoré une tranche de viande toute crue, si j'avais pu l'avoir sous la main, mais c'était là le plus difficile. La nécessité est, dit-on, mère de l'invention, et je songeai à m'ingénier pour trouver un moyen. J'avais apporté une corde pour m'aider à construire ma trappe. Je parvins à m'en saisir. Je fis aussitôt un nœud coulant à l'un des bouts, et, après plus de vingt essais infructueux, je réussis à jeter mon lacet sur la tête de l'un des ours et à l'assujettir solidement. Je me mis alors à l'œuvre pour attirer la bête jusqu'à moi. J'y parvins, et, à l'aide de mon couteau, je lui coupai la langue, que je dévorai toute crue.

« J'avais satisfait un besoin, mais un second, plus impérieux encore, commença à se faire sentir : c'était la soif. J'avais la gorge horriblement desséchée ; tout ce que je pus faire, ce fut de me rafraîchir la langue sur la lame de mon couteau. Alors je recommençai à crier, m'arrêtant à peu près toutes les quinze minutes, et reprenant ensuite de plus belle. Il y avait à peu près deux heures que le soleil était levé ; je venais de cesser mes cris, après avoir fait des efforts considérables de vocifération, lorsqu'il me sembla entendre une voix qui répondait à la mienne.

« J'écoutais de toutes mes oreilles ; mon cœur battait à se rompre dans ma poitrine ; je n'entendis plus rien. Je me remis à crier plus fort que jamais, et je m'arrêtai tout d'un coup. Quelqu'un répondit à mes clameurs, me disant :

« — Que Dieu vous bénisse ! Qu'avez-vous à crier de la sorte ? »

« Je répétai :

« — Ohé ! holà !

« — Qui appelle là? demanda-t-on.

« — Est-ce vous Cazey? m'écriai-je, car je reconnus la voix d'un voisin qui demeurait plus haut sur la rivière. Pour l'amour de Dieu, arrivez ici !

« — Me voilà, répondit-il. Ce n'est pas chose facile que de pénétrer à travers ce taillis. Est-ce vous, Redwood? Que vous est-il donc arrivé? Oh! les maudites épines ! »

« J'entendis le voisin se frayer à grand'peine un passage dans le fourré. Je ne pouvais m'imaginer que j'allais être délivré, et je n'en fus vraiment persuadé que lorsque je vis Cazey debout devant moi.

« Le voisin me rendit donc à la liberté; mais il m'était impossible de me tenir sur mes jambes. Cazey me porta chez ma mère, où je restai au moins six semaines avant de pouvoir mettre le pied dehors. »

Ainsi se termina l'histoire de Redwood.

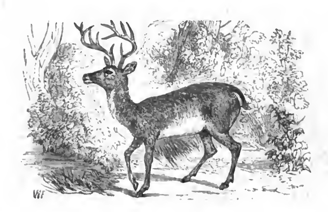
CHAPITRE XXI.

Le cerf d'Amérique.

Dans le courant de la journée du lendemain, nous tuâmes deux cerfs, un jeune mâle et une biche. C'étaient les premiers que nous eussions encore vus, et cela nous avait paru étrange, car nous venions de traverser une contrée fréquentée par ces animaux. Ils étaient de l'espèce commune répandue sur tout le territoire des États-Unis, le cerf rouge ou fauve (*cervus virginianus*). Je ferai observer en passant que le cerf ordinaire des États-Unis, appelé quelquefois cerf rouge, est le même que le cerf fauve qu'on voit dans les parcs d'Angleterre ; que l'élan d'Amérique est le cerf rouge d'Europe, et que l'élan du vieux continent est le renne des climats glacés de la baie d'Hudson.

Dans l'Amérique du Nord, il y a six espèces de cerfs bien définies : le renne (*cervus alces*), l'élan (*cervus canadensis*), le caribou (*cervus tarandus*), le cerf à queue noire ou cerf-mulet (*cervus macrotis*), le cerf à longue queue (*cervus leucurus*), et le cerf de Virginie (*cervus virginianus*). De ces six espèces, c'est le cerf de la Virginie qui est le plus nombreux dans

toute l'étendue du territoire américain. On le rencontre partout, si bien que, lorsqu'on parle de cerfs, c'est de cette seule espèce qu'il s'agit. Ses formes sont gracieuses, son bois n'est pas aussi élevé que celui du cerf d'Europe; mais, comme chez ce dernier, il tombe tous les ans, au commencement de l'hiver, et il repousse au printemps. Ce bois, rond près de la racine, s'aplatit légèrement à mesure qu'il grandit, et forme même en quelque sorte la palme. Les bran-



ches ne s'élèvent pas perpendiculairement; elles se jettent en avant d'une manière menaçante.

Pendant le printemps et l'été, le bois de l'animal reste couvert d'une membrane fine et veloutée qui fait dire aux chasseurs que les cerfs sont dans le velours. Le sang circule librement à travers cette membrane, qui est si sensible, qu'un coup porté sur le bois d'un cerf à cette époque de l'année, pourrait lui faire beaucoup de mal. Vers le mois d'octobre, le velours est tombé, et les bois sont alors tout prêts pour le com-

bat; rien ne saurait être mieux calculé, car c'est le moment où les mâles se livrent entre eux des luttes terribles. Souvent leurs bois s'entremêlent dans leurs conflits, et ne pouvant plus se séparer, les combattants restent dans cette situation jusqu'à ce qu'ils meurent de faim, ou qu'ils deviennent la proie de leurs ennemis naturels, les loups-coyotes. On trouve assez fréquemment dans les forêts des paires de bois ainsi entrelacés : il n'y a pas en Amérique un musée qui ne possède un de ces débris de destruction mutuelle.

Le poil du cerf d'Amérique est épais et lisse ; beaucoup plus long en hiver, il prend alors une teinte grisâtre, et, en terme de chasse, le cerf est dans son gris. En été, il change de poil, et devient d'une couleur rougeâtre ou fauve ; on dit alors qu'il est dans son roux. Vers la fin d'août, et pendant l'automne, il prend une teinte bleuâtre, et c'est le moment où il est dans son bleu. En toute saison, néanmoins, il a le cou, le ventre, et le dedans des cuisses blancs. Son poil est plus rude lorsqu'il est dans le *roux*, plus épais à l'époque du *bleu*, et plus fin à celle du *gris*. Du cerf *bleu* on fait un excellent cuir, aussi c'est en automne que l'animal est le plus apprécié.

Les faons de cette espèce de cerfs sont de charmantes petites créatures d'une couleur fauve, toutes mouchetées de points blancs, qui disparaissent vers la fin de leur premier été, lorsque leur poil commence à grisonner.

Le cerf vit en société. La harde est ordinairement conduite par un vieux mâle, qui veille au salut de tous

dans les pâturages. A l'approche d'un ennemi, ce chef ou cette sentinelle frappe vivement la terre du pied, souffle bruyamment, et fait entendre une espèce de sifflement. On le voit toujours s'exposer au danger et présenter son bois en avant dans une attitude menaçante. Tant qu'il reste immobile, les autres continuent à paître tranquillement ; mais au premier mouvement qu'il fait pour fuir, la harde entière se précipite sur ses pas, et chaque individu s'efforce de se placer en tête.

Le cerf d'Amérique habite plutôt les forêts que les terrains découverts ; il se nourrit de jeunes pousses, de feuilles d'arbres et d'herbe. Il préfère infiniment les bourgeons des arbres à l'herbe; mais son mets favori est la fleur des nénufars, et surtout celle des nymphéas de marais. Pour atteindre ces plantes, il ne craint pas d'entrer avant dans les lacs et dans les rivières, comme le fait l'élan, et, à l'exemple de ce dernier, il nage aussi bien qu'un poisson.

Les cerfs aiment le sel avec passion, et fréquentent, en troupes considérables, les salines ou sources salées, si nombreuses dans toute l'étendue de l'Amérique du Nord. Autour de ces localités, tout en léchant les couches légères de sel, ils enlèvent une grande quantité de terre, et forment de vastes excavations connues, d'après ces circonstances, sous le nom de *salt-licks*. Eu égard à cette absorption de boue, les excréments de ces animaux ressemblent à des palets ronds et durs, qui indiquent sûrement aux chasseurs qu'ils se trouvent dans le voisinage d'une source fréquentée par les cerfs.

Les biches mettent bas au printemps un ou deux faons, rarement trois. Leur attachement pour leurs petits est passé en proverbe. La mère les traite avec la plus grande tendresse; elle les cache lorsqu'elle va aux pacages. Le bêlement du faon rappelle immédiatement la mère à ses côtés. Le chasseur se sert souvent de ce moyen avec succès : il imite ce cri tantôt avec son gosier, tantôt à l'aide d'un appeau fait d'un morceau de canne.

Parry raconte une anecdote qui prouve jusqu'à quel point les biches portent cette tendresse maternelle.

Une biche voyant que son faon ne pouvait pas nager aussi vite qu'elle, s'arrêtait à tout instant pour lui laisser le temps de la rejoindre. Elle arriva la première sur le rivage, puis demeura là, tremblante d'anxiété, et semblant mesurer la distance qui séparait le faon du canot lancé à sa poursuite. Malgré les coups de fusil qu'on tira sur elle, elle ne bougea point avant que le petit animal n'eût pris pied, et alors tous deux s'enfuirent au galop. »

On fait la chasse au cerf non-seulement pour le plaisir de la chasse, mais encore pour la chair de l'animal, qui est excellente, et pour sa peau qui, sous le nom de peau de daim, est employée dans l'industrie. Il y a plusieurs manières de le poursuivre. La plus simple et la plus usitée est la chasse à l'affût. Le chasseur, armé de sa carabine ou d'un fusil *ad hoc* (une espèce de lourde canardière), s'avance sans bruit à la rencontre du cerf, comme il le ferait pour tout autre gibier. Dans ce cas, ce n'est pas tant le couvert qui est nécessaire que le silence le plus absolu. Le

cerf laissera parfois le chasseur arriver ouvertement jusqu'à lui sans songer à s'enfuir ; mais le moindre bruit, le frémissement d'une feuille, le craquement d'une branche, suffit pour l'alarmer. Il a le sens de l'ouïe excessivement exercé, et son odorat est fin au suprême degré. Presque toujours il flaire le chasseur, et s'enfuit avant que celui-ci ait pu arriver en vue ou à portée. La chasse à courre est la façon la plus récréative pour tuer le cerf : c'est celle qu'emploient les personnes qui chassent pour le plaisir de chasser. Dans ce cas, il faut une meute de bons chiens, et les cavaliers qui la suivent doivent être armés d'une carabine. Quelques individus sont chargés de lancer la bête : ce sont ordinairement des hommes connaissant parfaitement la carte topographique du pays, les ravins et les passes des environs. Un ou deux d'entre eux accompagnent les chiens comme piqueurs, tandis que le reste des chasseurs va se poster entre l'endroit où la meute est en quête, et quelque rivière vers laquelle on suppose que se dirigera l'animal lorsqu'il sera lancé. Ils forment ainsi une ligne très-longue, occupant souvent plusieurs milles d'étendue. Chacun, en arrivant à son poste, met pied à terre, attache son cheval dans un taillis, et se cache derrière un tronc d'arbre. Ces postes sont choisis d'après la conformation du terrain, ou bien encore eu égard aux sentiers connus pour être fréquentés par les cerfs. Dès que tout le monde e t placé, on lâche les chiens, et la chasse commence.

Les hommes postés restent immobiles, le fusil en arrêt. La voix des chiens, retentissant au loin dans les

bois, les avertit ordinairement qu'une bête est lancée, et chacun demeure là, l'œil au guet, dans tout le paroxysme de l'attente, espérant que le cerf passera de son côté.

Mais, quelquefois, des heures entières s'écoulent sans que le chasseur voie ou entende aucun être vivant, et, bien souvent, il lui arrive de rentrer chez lui sans avoir seulement aperçu ni un cerf, ni une biche, ni même un faon.

Un tel résultat est peu encourageant; mais aussi il y a des jours où l'on est amplement récompensé de sa patience et de ses longues heures de garde. On voit arriver devant soi un cerf, bondissant avec une vélocité inimaginable, poursuivi par la meute qui s'égosille à pleins poumons. De temps en temps l'animal s'arrête en se cabrant sur ses hanches, comme le ferait un lièvre aux aguets : les yeux lui sortent de la tête, il jette derrière lui des regards inquiets. Son cou, d'une forme si gracieuse, se gonfle, animé par la crainte et la colère; son bois s'élève majestueusement au-dessus de sa tête. Puis il reprend sa course impétueuse et se rapproche du chasseur immobile et silencieux qui, le cœur palpitant d'émotion, tient sa carabine prête à faire feu. L'animal s'arrête encore une fois; l'arme s'abaisse, le coup part, et la balle vient frapper en pleine poitrine le cerf, qui bondit dans les efforts convulsifs d'une ultime agonie.

Certes, l'émotion d'une pareille chasse récompense amplement le chasseur de cet affût solitaire pendant lequel il a compté les heures.

La chasse aux torches ou au feu, comme on l'ap-

pelle quelquefois, est une autre manière de tuer les cerfs. Elle s'opère au moyen de torches qu'on allume pendant une nuit très-sombre et que l'on porte dans les bois habités par ces animaux. On emploie, pour cet usage, des pommes de pin bien sèches, non pas liées en faisceaux, comme l'ont prétendu quelques



voyageurs, mais brûlant dans un vase de métal dur. Une poêle à frire munie d'une longue queue est ce qu'il y a de mieux pour cet usage.

On allume donc les pommes de pin dans la poêle : si elles sont bien sèches, elles jettent une clarté brillante qui éclaire la forêt dans une circonférence de cent mètres. Le cerf, effrayé ou animé par un motif de curiosité, approche à portée de fusil ; ses deux yeux

brillent comme des charbons ardents : c'est ce qui le fait découvrir par le chasseur qui, visant l'animal entre ces deux globes étincelants, lâche la détente de son arme et l'abat d'un seul coup.

Pendant que nous parlions de la chasse au feu, le docteur demanda la parole, et nous raconta un fait dont il avait été témoin pendant son séjour dans le Tennessée.

« Je vais, dit-il, vous faire le récit d'une chasse au feu qui m'est personnelle, et qui se termina par une catastrophe. Je demeurais alors dans le Tennessée, il y a de cela quinze ans. Je ne suis pas grand chasseur, comme vous le savez tous ; mais quelques voisins de mes amis ayant projeté de faire une chasse au feu, je me joignis à eux.

« Nous étions six en tout, et il fut décidé que nous nous séparerions en trois bandes de deux personnes ; que chacune prendrait une torche et irait battre une partie séparée du bois. Dans chaque bande, l'un devait porter le feu, et l'autre se servir du fusil. Après la chasse, nous devions tous nous retrouver à un rendez-vous indiqué.

« Les dispositions préliminaires ainsi arrangées et les feux préparés, nous nous mîmes en route chacun de notre côté. Mon compagnon et moi, nous nous enfonçâmes bientôt dans le plus épais de la forêt. La nuit était fort sombre, et, comme vous le pensez bien, ces nuits-là sont les meilleures pour cette sorte de chasse. Dès notre entrée dans le bois, nous avions été forcés de chercher notre chemin à tâtons. Nous nous étions bien gardés d'allumer nos flambeaux, car

nous n'avions pas encore pénétré jusqu'à l'endroit fréquenté par les cerfs. Mon compagnon était un vieux chasseur, et, comme de juste il aurait dû porter la carabine; mais il s'y était refusé par politesse pour moi, en ma qualité d'étranger. Il avait à la main une énorme poêle à frire, et portait sur l'épaule un sac contenant plus d'un boisseau de pommes de pin.

« Lorsque nous fûmes arrivés à l'endroit où nous espérions trouver le gibier, nous allumâmes notre flambeau, et en quelques moments la flamme, couvrant d'une teinte de vermillon les troncs des arbres gigantesques, illumina un vaste cercle autour de nous. Nous nous avançâmes alors lentement, en faisant le moins de bruit possible. Nous ne parlions qu'à voix basse, sondant de l'œil les coins et les recoins; mais nous marchions toujours en montant et en descendant; nous franchîmes ainsi, sans exagérer, l'espace d'au moins dix milles, sans qu'une seule paire d'yeux vînt se mirer dans les rayons brillants de notre lumière incandescente. Pendant tout ce temps-là nous avions entretenu notre feu, afin de le faire brûler avec le plus d'éclat possible; aussi il nous restait à peine quelques pommes de pin dans le sac.

« Cette course inutile m'avait tout à fait fatigué, et mon compagnon lui-même paraissait exténué. Nous éprouvions tous deux un ennui et un découragement indicible, et cette *bredouillerie* nous contrariait d'autant plus que nos amis avaient fait la gageure d'un souper à qui tuerait le plus de cerfs. Deux ou trois fois dans la soirée, il nous avait semblé entendre des coups de fusil dans la direction qu'avaient prise les

Digitized by Google

autres. Ainsi il était probable que nous allions nous en retourner les mains vides, tandis qu'ils apporteraient chacun une pièce de gibier, et peut-être davantage.

« Nous revenions donc vers notre point de départ dans un état d'humeur qui ne tenait en rien de l'amabilité, lorsque tout à coup un objet posté droit devant nous attira mon attention. Je m'arrêtai tout court, sans m'amuser à faire des questions. Deux petits disques arrondis étincelaient dans l'ombre comme des globules de feu. Ce ne pouvaient être que des yeux : c'étaient infailliblement ceux d'un cerf. Je ne pouvais distinguer le corps, car les deux objets lumineux semblaient enchâssés dans un fond d'ébène ; mais je ne m'arrêtai pas à regarder sur quel front ils étaient fixés. J'épaulai mon fusil, je jetai un regard rapide le long du canon, mon doigt toucha la détente, et le coup partit.

« Il me semblait bien avoir entendu mon compagnon me crier quelque chose; mais le bruit de la détonation m'empêcha de distinguer ce qu'il pouvait me dire. Cependant, lorsque la répercussion se fut évanouie et que le silence me permit de l'entendre, sa voix parvint jusqu'à moi claire et sonore ; il me criait :

« Damnation ! docteur, vous avez tué le taureau du « squire Robbins. » Au même instant, les mugissements du taureau expirant et les éclats de rire de mon compagnon me convainquirent qu'il avait dit vrai. C'était un bon garçon, et il me promit de se taire ; mais il fallut confesser ma faute au squire Robbins. Je ne sais comment cela se fit : l'aventure s'ébruita,

et pendant longtemps ma chasse aux flambeaux fut un sujet continuel de plaisanterie dans tout le comté. »

CHAPITRE XXII.

Une chasse au cerf en canot.

Comme nous approchions des contrées où l'on ne trouve plus de cerfs de l'espèce ordinaire, qui y est remplacée par deux autres races distinctes, notre conversation fut naturellement amenée sur ce sujet. Les ruminants en question sont les queues noires et les longues queues (*cervus macrotis* et *leucurus.*)

Ce qui distingue les cerfs à queue noire, c'est d'abord la couleur du poil, d'un noir de jais, qui couvre le dessus de la queue remarquablement longue et fournie comme un pinceau; ensuite ce sont les oreilles qui montent jusqu'à la moitié du bois et donnent à la tête de ces animaux une certaine ressemblance avec celle du mulet; c'est pour cela que les trappeurs les appellent *cerfs-mulets.*

On a souvent confondu ensemble les queues noires et les longues queues, bien que, sous plus d'un rapport, ces animaux diffèrent essentiellement. Le cerf

à queue noire est plus grand, il a les jambes moins longues que l'autre et le corps plus trapu ; en somme, c'est un animal plus solidement bâti. Lorsqu'il court, il bondit en levant les quatre pieds à la fois; tandis que l'allure du cerf à longue queue ressemble plus à celle du cerf fauve, faisant d'abord quelques pas au trot, puis un bond après lequel il reprend le trot comme devant. Sa queue a souvent plus de dix-huit pouces de long. Lorsqu'il court, il tient cette queue droite et la balance continuellement de côté et d'autre, ce qui produit, pour les yeux du spectateur, le plus singulier effet.

On trouve quelquefois les deux espèces dans les pays boisés, mais leur séjour favori est la prairie, ou bien encore ces contrées ondulées, divisées alternativement en prairies ou en taillis, parsemées de marécages. On ne les rencontre que dans la partie occidentale du continent américain, c'est-à-dire dans les régions sauvages qui s'étendent du Mississipi à l'océan Pacifique. Le cerf à queue noire s'avance plus vers le sud ; on le trouve dans les deux Californies et au milieu des montagnes Rocheuses jusqu'au Texas. Le cerf à longue queue est l'espèce la plus commune sur les bordures de l'Orégon et de la Colombie, et on le trouve aussi à l'est des montagnes Rocheuses; mais il ne s'aventure pas tout à fait jusqu'aux limites du Mississipi.

Le chasseur naturaliste avait, quelques années auparavant, entrepris un voyage du côté de l'Orégon, où il s'était familiarisé avec les mœurs du cerf à longue queue. Il nous fit le récit d'une aventure ter-

rible dont il avait été le héros pendant une chasse sur le fleuve Colombia.

« Je traversais, nous dit-il, les montagnes Rocheuses pour me rendre au fort Vancouver, lorsque je fus forcé, par des circonstances fortuites, de m'arrêter plusieurs jours dans un village composé de quelques maisons, vrai poste de commerce, situé sur un des affluents du fleuve Colombia. J'attendais là le bon vouloir des marchands de pelleteries avec lesquels je devais voyager, et qui ne pouvaient se mettre en route avant d'avoir préparé leurs ballots.

« La contrée qui nous environnait était magnifique. La campagne était ce qu'on appelle ondulée, c'est-à-dire formée de coteaux à pente peu rapide, et aux sommets arrondis en dômes, couronnés de bouquets d'arbrisseaux, parmi lesquels on distinguait le noisetier (*corylus*), différentes espèces de mûriers et de framboisiers (*rubus*), et des buissons de pruniers de juin (*amélanchier*) aux grappes d'un rouge pourpre. Dans les interstices de ces taillis le sol était couvert d'un gazon vert et touffu : en un mot, le pays tout entier avait l'aspect d'un parc bien entretenu. C'est justement au milieu d'une nature de ce genre que se plaisent les cerfs fauves; c'était aussi le séjour de prédilection de leurs congénères, les cerfs à longue queue. J'avais été informé de cette particularité par les gens du hameau, et par le fait même que la venaison nous servait de nourriture quotidienne, il m'était prouvé qu'on devait trouver des cerfs dans le voisinage. Aussi, peu de temps après mon arrivée j'eus achevé mes préparatifs et pris toutes mes dispo-

sitions pour commencer la chasse. Je me mis en route, seul avec mon domestique, un métis couleur de bois brûlé, qui, malgré son origine, était le meilleur guide que l'on pût avoir pour une expédition de ce genre. Bien plus, c'était un chasseur de première force.

« Nous longeâmes, en partant, le ruisseau jusqu'à une certaine distance. Nous avions déjà franchi plus d'un mille sans apercevoir ni un seul cerf ni aucun autre animal, et je commençais à me décourager, lorsque mon domestique me proposa de quitter le bord de l'eau, et de nous aventurer parmi les collines; c'était là, d'après son opinion, que nous devions trouver le gibier. Nous nous mîmes donc à gravir les coteaux, traversant des taillis d'arbustes odoriférants, et sondant du regard toutes les avenues qui s'ouvraient devant nous. Sans avoir fait beaucoup de chemin, nous avions déjà vu plusieurs cerfs. De temps en temps, derrière les bosquets dont nous étions entourés, nous entendions les mâles pousser une espèce de sifflement étrange pareil au son qu'on produirait en sifflant dans un canon de fusil.

« Ces cerfs étaient si sauvages que, malgré tout le soin que nous prenions de nous coucher et de ramper dans les buissons, nous marchâmes pendant plus de sept heures sans arriver à une portée suffisante pour pouvoir en tirer un seul. Qu'est-ce qui pouvait les effaroucher de la sorte ? Nous ne le savions pas alors. Nous apprîmes plus tard qu'une troupe nombreuse d'Indiens avaient parcouru la contrée peu de jours auparavant, et qu'elle avait fait aux cerfs une

Digitized by Google

chasse des plus acharnées, de sorte que ces animaux n'étaient pas encore revenus de leur frayeur. Nous découvrîmes aussi, sur notre route, des traces du passage des Indiens, et, dans un certain endroit, nous trouvâmes la tête ornée de son massacre d'un beau cerf mâle que, par un caprice bizarre, le chasseur avait laissée appendue à une branche d'arbre assez haute pour que les loups ne pussent y atteindre.

« La vue de ce trophée sembla jeter mon compagnon dans une extase indicible. « Maintenant, maître, me dit Blue-Dick (tel était le sobriquet sous lequel on désignait mon domestique), si j'avais encore certaine chose, je pourrais vous promettre de vous amener dans un endroit où vous seriez à portée des longues queues, quelque farouches qu'ils soient. — Il te manque quelque chose? Que te faut-il donc? lui dis-je. — Quelque chose que je vais trouver ici, ou je me trompe fort. Allons voir là-bas. » Et Dick me montrait un terrain bas et marécageux, dans la direction duquel nous marchions depuis quelque temps. Je l'y suivis.

« Nous étions à peine arrivés au bord du marécage, qu'une exclamation poussée par mon compagnon m'apprit qu'il avait découvert ce qu'il cherchait. « Là-bas, maître, voilà la plante! Regardez donc là-bas! » Dick m'indiquait une longue plante herbacée qui croissait au bord du marais et qui n'était autre que le *masterwort*, vulgairement appelé *panais des vaches*.

« Dick tira son couteau de son fourreau de cuir, il coupa une branche de la tige du panais à une lon-

gueur d'environ six pouces, il se mit à la façonner de manière à lui donner la forme d'une de ces trompettes dont se servent les enfants, et appliquant la trompette à ses lèvres, il souffla dans cet étrange instrument. Le son qu'il en tira ressemblait tellement au sifflement que je venais d'entendre, au cri ordinaire du cerf, que je fus saisi d'étonnement. Mon compagnon se mit à rire, et, avec un geste de triomphe, il me montra l'appeau qu'il venait de fabriquer.

« Maintenant, maître, me dit-il, nous ne tarderons pas à abattre quelques mâles de la harde. » Puis, sans rien ajouter de plus, il ramassa la tête et le bois que nous avions trouvés, et me fit signe de le suivre.

« Nous continuâmes à nous avancer avec les mêmes précautions qu'auparavant, mais cependant avec assez de rapidité, à travers les taillis, et quelquefois en pénétrant au milieu du fourré. Nous avions déjà fait quelques cents pas, lorsque nos oreilles furent frappées par le sifflement d'un cerf. « Maintenant, murmura Dick, il est à nous. Couchez-vous à terre, maître, sous le buisson, comme ça. » Je suivis le conseil de l'Indien et je me glissai sous les branches touffues d'un églantier. Mon compagnon s'accroupit à mes côtés, de manière à se cacher lui-même entièrement, tandis que la tête et le bois du daim dépassaient le feuillage, et pouvaient être aperçus de plusieurs endroits où le terrain était complétement découvert.

« Dès que nous fûmes convenablement postés, Dick appliqua l'appeau à ses lèvres, et fit entendre à plusieurs reprises des sons provocateurs. Presque

immédiatement, un bruit saccadé résonnait sur le gazon desséché et se faisait entendre au loin, comme si quelque animal bondissait dans notre direction. Un beau cerf vint tout à coup s'offrir à nos regards dans un espace découvert, entre deux taillis, à environ cent pas de l'endroit où nous étions cachés. Il s'était arrêté tout court, la tête tellement renversée en arrière que ses hanches touchaient presque à terre. Son œil large et arrondi parcourait tout l'espace découvert, comme s'il était en quête d'un objet encore inaperçu.

« Au même instant, Dick porta de nouveau l'appeau à ses lèvres, et il faisait mouvoir de tous les côtés le massacre qu'il tenait dans ses mains, l'agitant ainsi qu'eût pu le faire lui-même un cerf en fureur. Le nouveau venu aperçut alors ce bois, et il le prit apparemment pour les andouillers branchus d'un rival; ce qui le corrobora dans cette pensée, c'est qu'il entendait en même temps un appel de défi qui lui était bien connu. Se dressant sur ses quatre pieds, son bois terrible en avant, il accepta le défi et s'élança vers nous au galop. A une vingtaine de pas, il fit encore halte, arrêté probablement par l'incertitude où il se trouvait du genre d'ennemi auquel il allait avoir à faire; mais ce repos lui fut fatal. D'après les conseils de Dick, j'avais apprêté ma carabine, et, après avoir visé en pleine poitrine, je lâchai la détente. Le résultat fut tel que mon compagnon l'avait prédit : le cerf fut abattu. Après nous être hâtés de dépouiller la bête et de pendre les quartiers au haut d'un arbre, hors de la portée des loups, nous conti-

nuâmes à avancer, et bientôt après nous tuâmes un second cerf de la même manière que le premier.

« Ainsi finit notre chasse pour ce jour-là, car il était déjà tard lorsque Dick avait songé à fabriquer son appeau. Nous chargeâmes donc sur nos épaules les meilleurs morceaux des deux cerfs, et nous regagnâmes le poste.

« Une partie de notre route longeait la rivière, et nous eûmes le plaisir de voir plusieurs cerfs s'approcher de l'eau : mais, chargés comme nous l'étions, il nous fallut renoncer à en tirer un seul. Cependant l'imagination de Dick enfanta un projet qu'il me communiqua et que j'accueillis avec ardeur. Il s'agissait d'une chasse aux flambeaux, non pas comme la pratiquent les habitants des bois de l'Ouest en portant une torche à travers la forêt. Nous devions placer nos flambeaux dans un canot, puis nous laisser aller à la dérive le long du courant, choisir l'occasion favorable pour tirer sur tous les cerfs qui viendraient ou boire ou se baigner les pieds sur le bord de l'eau. Il fut convenu que notre expédition aurait lieu le lendemain soir.

« Pendant la journée qui suivit, nous procédâmes, Dick et moi, à nos préparatifs de chasse sans en rien dire à personne. Avant tout, il fallait nous procurer une embarcation. En échange de quelques charges de poudre, je parvins à emprunter à un Indien un vieux canot, consistant en un tronc d'arbre à coton, creusé sans art, à coups de hache, et grossièrement arrondi aux deux extrémités en forme de bateau. Pour nos flambeaux, c'est-à-dire pour alimenter notre feu, nous

fîmes une ample provision de pommes de pin résineuses et sèches qu'on trouvait en abondance sur les hauteurs voisines ; enfin, nous emportâmes un énorme morceau d'écorce de hêtre, qui avait aussi sa destination.

« A la tombée de la nuit, tout était prêt ; nous nous embarquâmes sur notre canot, puis nous nous abandonnâmes silencieusement au fil de l'eau. Lorsque nous parvînmes à quelque distance du poste, nous allumâmes sur l'avant les pommes de pin, après les avoir placées dans une poêle à frire ; la flamme pétillante jetait un vif éclat sur toute la surface de l'eau, et répandait une lueur rougeâtre sur tous les objets qui bordaient les deux rives. Nous seuls nous étions dans l'obscurité la plus complète, grâce à cette écorce de hêtre que nous avions placée entre nous et le brasier. Dès que nous fûmes en plein courant, j'abandonnai l'aviron de Dick, qui se chargea du double soin de diriger le canot et d'entretenir le feu. Pour moi, je devais avoir l'œil au guet, et, à cet effet, je posai ma bonne carabine sur mes genoux, tandis que je parcourais des yeux les deux rives à mesure que le courant nous entraînait doucement en aval. Le paysage, éclairé par les lueurs rougeâtres de notre feu, offrait un spectacle étrange et grandiose que je contemplais silencieusement et qui élevait mes pensées vers le créateur de toutes choses.

« Regardez là-bas, » murmura une voix qui me tira de ma rêverie. C'était celle de Dick, et dans l'ombre épaisse projetée par l'écorce de hêtre, je vis un de ses bras étendus dans la direction de la rive droi-

te. Mes yeux se portèrent de ce côté et s'arrêtèrent sur deux petits objets qui scintillaient au centre de l'obscurité profonde de la feuillée, et me parurent brillants et lumineux comme du phosphore. Ils étaient ronds et tout rapprochés l'un de l'autre. Du premier coup d'œil je reconnus les yeux d'un animal quelconque, reflétant la lumière de la torche. Mon compagnon me dit tout bas que c'étaient les yeux d'un cerf. Je pris ma carabine, et visant aussi bien que possible entre les deux points lumineux, je tirai : nous entendîmes presque aussitôt comme le bruit d'un corps tombant à l'eau ; le brasier pétillant éclairait la scène en avant de la barque, et nous eûmes bientôt le plaisir de voir flotter sur l'eau le corps inanimé d'un beau cerf qui y était tombé. Le courant allait l'emporter ; mais Dick le saisit par le bois et l'arrima au fond du canot.

« Puis nous recommençâmes à descendre au fil de l'eau, sondant du regard toutes les profondeurs du rivage, afin de tâcher d'y découvrir encore des yeux brillants. En moins d'une demi-heure, nous en vîmes deux poindre à quelque distance, et nous eûmes la bonne chance de tuer encore un autre animal, une biche, que nous réussîmes à déposer aussi au fond de notre embarcation.

« Pas n'est besoin de vous dire, gentlemen, que cette chasse était tellement attrayante, que nous étions déjà parvenus à plusieurs milles du poste sans qu'aucun de nous songeât ni même à la distance ni à la difficulté que nous devions éprouver pour remonter le courant à force de rames. Il fallait cependant nous décider à

revenir sur nos pas, car nous nous aperçûmes que notre provision de pommes de pin tirait à sa fin : Dick venait d'empiler les dernières au fond de la poêle.

« Tout à coup mon attention fut attirée par deux globes aussi brillants que du feu, qui étincelaient derrière quelques buissons placés sur la rive gauche. C'étaient bien les deux yeux d'un animal; de quelle espèce était-il? je n'aurais su le dire. J'étais presque sûr que ce n'était pas un cerf. Mais toute bête sauvage n'est-elle pas gibier pour un chasseur de prairies? Je visai donc, et je lâchai la détente. En ce moment, j'entendis la voix de mon compagnon me crier, autant que je pus le comprendre, de ne pas faire feu. J'en fus très-étonné; mais il était trop tard pour obtempérer à son avis : ses paroles avaient été emportées par la détonation de ma carabine. Je regardai dans la direction de la rive, afin de voir l'effet de mon coup; mais, à ma grande surprise, les yeux n'avaient pas cessé d'étinceler au milieu des buissons : ils s'agitaient avec plus de rapidité qu'auparavant. Avais-je manqué mon coup? A vrai dire, la voix de mon compagnon m'avait quelque peu dérangé; mais j'avais visé avec soin, et ma balle devait avoir atteint son but.

« Je me tournai du côté de Dick pour lui demander ce qu'il en pensait, lorsqu'un bruit effroyable vint tout m'expliquer et m'inspirer en même temps un vif sentiment de terreur. C'était comme un cri poussé par un sanglier en colère; avec cette différence que le rugissement était plus fort et plus menaçant. Ce n'était pas la première fois que j'entendais ce cri, gentle-

men; vous m'avez deviné, je le vois : ce cri, c'était celui de l'ours grizzly!

« De tous les animaux d'Amérique, l'ours grizzly est le plus redoutable. Qu'il soit armé ou sans armes, l'homme ne peut lutter contre lui, et le chasseur le plus courageux de notre pays l'évite comme la fièvre jaune. Vous comprenez aussi pourquoi mon compagnon m'avait averti de ne pas tirer. Je croyais l'avoir manqué, et je me trompais. Ma balle avait atteint cet animal féroce, et sa blessure le rendait furieux et enragé. Un craquement de bois brisé se fit entendre au milieu du buisson du rivage, suivi du bruit d'un corps pesant qui tombait à l'eau. L'ours était à nos trousses! « Bon Dieu, il nous poursuit! » s'écria Dick terrifié. Et son aviron imprima à notre esquif toute la rapidité possible. Rien n'était plus vrai! L'ours venait à nous, et son élan avait été si bien calculé, qu'il était parvenu presque à portée de l'embarcation.

« Cependant, grâce à quelques vigoureux coups de rames, nous avions obtenu de l'avance, et nous glissions légèrement au gré du courant, toujours poursuivis par cette bête enragée qui de temps en temps faisait entendre son grognement irrité.

« Ce qui rendait notre situation encore plus critique, c'est que nous ne pouvions apercevoir notre ennemi, et que par conséquent nous ne savions pas à quelle distance il se trouvait de notre canot. L'arrière de l'esquif était plongé dans les ténèbres épaisses produite par notre écran d'écorce de hêtre; et de ce côté-là il était impossible de rien distinguer; seulement les cris de l'animal nous faisaient deviner qu'il

nageait à quelques pas de nous. Nous savions aussi que s'il parvenait à poser une patte sur l'embarcation, nous chavirerions à coup sûr et nous coulerions bas. Mon compagnon pagayait avec toute l'énergie du désespoir; je l'aidais autant que je le pouvais avec la crosse de ma carabine, que, dans mon effroi,



au milieu de l'obscurité, je n'avais pas songé à recharger.

« Le courant nous avait emportés à une distance d'environ cent mètres; nous concevions déjà l'espérance d'échapper à notre ennemi, lorsqu'un nouveau sujet de terreur vint s'offrir à notre imagination épouvantée. C'était le bruit d'une chute d'eau, formée par la rivière sur le courant de laquelle nous étions emportés. Évidemment la cascade était tout près. Nous n'en étions plus, en effet, qu'à trois cents mètres de distance. Un cri de terreur poussé par mon compagnon pour m'avertir du péril me parut être l'écho de ma propre voix. Nous comprîmes tous deux l'horreur

de notre situation, et tous deux sans parler, comme d'un commun accord, nous essayâmes d'arrêter le bateau. Nous ramions de toutes nos forces, Dick avec son aviron, moi avec la crosse de ma carabine. Grâce à cet effort, nous étions déjà parvenus à maintenir notre canot dans une espèce d'équilibre; nous espérions réussir à le pousser jusque sur le bord, lorsque tout à coup nous éprouvâmes une violente secousse. Un corps pesant venait de heurter l'arrière, tandis qu'au même instant l'avant s'éleva hors de l'eau, et plusieurs pommes de pin enflammées tombèrent au fond du canot. A la lueur qu'elles projetèrent de notre côté, nos regards s'arrêtèrent sur un objet qui nous glaça d'épouvante. L'ours s'était cramponné au bordage, et l'on pouvait voir au-dessus de l'eau, de niveau avec la bande, une tête effroyable de laideur et de férocité, qui, grâce aux longues griffes recourbées de l'animal, se hissait de notre côté.

« Bien que notre frêle esquif dansât sur l'eau comme un bouchon de liége, et que, selon toute apparence, il dût chavirer avant peu, l'animal ne témoignait nulle intention de lâcher prise; bien au contraire, il semblait à tout moment prêt à prendre place dans le canot. Nous étions dans un danger imminent; nous le savions, et l'horreur de notre position paralysait nos forces. D'un bond nous nous jetâmes vers l'avant, et pendant quelques secondes, nous nous tînmes moitié assis, moitié accroupis, ne sachant que faire.

« Il fallait cependant prendre tout de suite un parti. Je me rejetai vers l'arrière, et, tandis que je

criais à mon compagnon de gagner la rive, à grands coups de crosse de fusil je m'efforçai de faire lâcher prise à l'ennemi. Grâce à quelques coups vigoureusement appliqués sur le museau de l'animal, j'étais parvenu à l'empêcher d'entrer dans le canot. Dick, de son côté, avait réussi à se rapprocher du bord, lorsqu'un craquement vint frapper mon oreille, et au même instant mon compagnon poussa un cri qui me répondit au cœur. A l'instant je jetai un coup d'œil derrière moi, afin de voir ce qui se passait; Dick ne tenait plus à la main qu'un bâton court et rond, et je reconnus dans ce débris le manche de l'aviron. La pelle s'était brisée, et flottait au gré du courant. Tout était perdu! Nous ne pouvions plus gouverner le canot; nous allions donc sauter par-dessus la cataracte. Nous pensâmes alors à nous jeter à la nage; mais il était trop tard : nous étions presque au niveau du précipice, et le courant rapide qui entraînait notre canot nous eût aussi emportés nous-mêmes. Nous comprenions parfaitement tous les deux l'horreur de notre position : nous n'échangions pas la moindre parole, et, couchés au fond de la barque, nous nous tenions cramponnés de toutes nos forces au bordage, lorsque nous sentîmes que nous étions lancés dans l'abîme.

« Le canot fut jeté en avant, comme par une force motrice des plus puissantes; puis un craquement épouvantable se fit entendre : nous pensions être tombés sur un rocher. L'eau et l'écume jaillissaient sur nos têtes, et l'instant d'après, à notre grande surprise aussi bien qu'à notre immense joie, nous nous

trouvâmes encore en vie, assis dans le canot, qui flottait doucement sur une eau tranquille.

« L'obscurité la plus profonde nous entourait, car notre torche était éteinte. Cependant nos yeux, s'accoutumant bientôt aux ténèbres, nous laissèrent apercevoir l'ours nageant et se débattant à peu de distance de nous. Heureusement il se dirigeait vers la rive, et paraissait faire tous ses efforts pour agrandir la distance entre nous et lui. Ce saut volontaire et inattendu par-dessus la cascade avait du moins refroidi son courage, s'il n'avait pas éteint ses sentiments d'hostilité à notre égard.

« Dick et moi nous parvînmes enfin à diriger vers le rivage notre canot à moitié rempli d'eau; nous y abordâmes bientôt en nous servant de la crosse de mon fusil et de nos mains en guise de rames. Une fois revenus sur la terre ferme, nous attachâmes notre embarcation à un arbre, nous suspendîmes aussi notre gibier hors de la portée des loups, puis nous songeâmes à revenir au poste de la Columbia, où nous arrivâmes enfin après une marche longue et très-fatigante.

« Le lendemain matin, on envoya quelques personnes pour chercher le gibier; on leur avait aussi recommandé de transporter le canot par delà la cataracte; mais nos émissaires trouvèrent le méchant esquif dans un état si déplorable, qu'il leur parut impossible de le faire passer par-dessus sans le mettre en pièces; aussi jugèrent-ils à propos de l'abandonner. Ce ne fut pas là une affaire très-avantageuse pour moi, car je me vis obligé de verser dans

les mains du vieux Indien une forte somme pour l'indemniser de la perte de sa misérable barque. »

L'aventure racontée par le naturaliste amena la conversation sur les mœurs de l'ours grizzly, et voici quelques faits intéressants qui concernent cet animal.

CHAPITRE XXIII.

Rencontre de Ike avec un ours grizzly.

L'ours grizzly (*ursus ferox*) est, sans contredit, la bête sauvage la plus terrible que l'on trouve sur le continent américain, sans même en excepter le jaguar et le couguar. Si cet animal était aussi agile que le lion ou le tigre du vieux continent, il serait aussi dangereux qu'aucun de ces deux carnassiers, car il a toute la force du premier et sa férocité égale celle du second. Heureusement le cheval court plus vite que l'ours grizzly, sans cela l'homme deviendrait souvent sa victime, car sa vitesse ordinaire dépasse celle d'un bon coureur à pied.

L'ours grizzly est d'une taille énorme et d'un aspect féroce. Ses dents sont longues et aiguës; mais ce que les chasseurs redoutent le plus en lui, ce sont les armes qu'il porte au bout de ses pattes, c'est-à-

dire des griffes, ou plutôt des cornes de six pouces de longueur, faites en forme de croissant, et assez aiguës qour lui servir à dépouiller un cheval ou un bison, ou pour scalper la chevelure d'un chasseur.

Cet animal a ordinairement le poil brun mélangé de blanc; c'est ce qui lui donne cette apparence grisâtre ou grisonnante d'où il a tiré son nom populaire. Il habite la grande chaîne des montagnes rocheuses. On le rencontre rarement dans les bois de haute futaie; car il ne sait pas, comme l'ours noir, grimper aux arbres. Il se plaît surtout au milieu des taillis de cytises aux grappes rouges (*corylus rubus*) et d'amélanchiers, sous l'ombrage desquels il établit son repaire, et dont les fruits composent une partie de sa nourriture. Il aime le voisinage d'un ruisseau, afin de chasser parmi les saules de la rive. On le trouve encore errant sur les pics arides et escarpés, où le pin rabougri et le cèdre nain (*juniperus prostrata*) forment des buissons presque impénétrables.

Il lui arrive assez souvent d'enlever à la panthère la proie qu'elle a saisie, et de chasser une troupe entière de loups se ruant sur le cadavre d'un animal qu'ils viennent d'abattre. L'ours grizzly est un terrible antagoniste. Les chasseurs de race blanche ne l'attaquent jamais, à moins d'être montés sur de bons chevaux et parfaitement armés; les Indiens estiment autant le courage de celui qui tue l'ours grizzly que la valeur du guerrier qui scalpe la chevelure de son ennemi vaincu. Du reste, les Peaux-Rouges n'attaquent jamais un de ces animaux s'ils ne sont pas réunis en nombre considérable.

Nous savions que le trappeur Ike avait été le héros de plus d'une aventure d'ours, et nous l'engageâmes à nous faire quelque récit.

« Étrangers, nous dit-il pour commencer en guise de préface, si jamais vous trouvez un ours gris sur votre route, suivez mon conseil : faites-lui place, c'est-à-dire qu'à moins d'être supérieurement montés, d'être tout à fait maîtres du cheval que vous avez entre les jambes, et de n'avoir autour de vous ni buissons ni fourrés, vous devez fuir. C'est aux seuls conditions précédentes que vous pourrez être tranquilles; car je n'ai jamais vu d'ours grizzly capable d'atteindre un cheval dans un pays bien découvert. Cependant quand le bois est serré, lorsque le terrain est raboteux et susceptible de faire buter un cheval, il vaut mieux laisser passer le vieux grognard. J'ai vu un de ces ours abattre un cheval superbe, qui malheureusement se trouvait embarrassé dans des buissons, et son cavalier ne se sauva qu'en s'accrochant à une branche d'arbre.

« Ceci se passa deux minutes avant que l'individu qui vous parle n'arrivât sur les lieux, attiré par le bruit du combat. J'apercevais l'animal en plein, et je lui envoyai une balle de six à la livre droit dans sa boîte à cervelle, ce qui lui fit faire la cabriole, malheureusement trop tard pour sauver le cheval : il était mort! L'ours l'avait déjà à moitié dépouillé, et commençait à lui arracher les intestins.

« Maintenant je vais raconter une aventure qui m'est personnellement arrivée à moi il y a environ

deux ans. C'était sur le Platte, entre Chimbly-Rock et le fort Laramies.

« Je m'étais engagé, en qualité de chasseur et de guide, dans une caravane d'émigrants qui se dirigeaient du côté de l'Orégon. Je n'ai pas besoin de vous dire que je me tenais toujours en tête, et que je choisissais moi-même chaque soir la place du campement. Or, donc, une après-midi, j'avais fait halte près de bouquets d'arbres, et le bois est rare dans les environs de Chimbly-Rock. Voilà, me dis-je, un bon endroit pour dresser notre camp. Je mis donc pied à terre; je débarrassai ma vieille jument de sa selle, et je l'attachai à un piquet au milieu de la meilleure pièce de gazon qui se trouvait dans le voisinage. Je voulais que la pauvre bête eût le temps de se remplir le ventre avant que le bétail de la caravane ne vînt la tourmenter et lui rogner la portion. J'avais tué un cerf de l'espèce à queue noire; et, après avoir allumé du feu, j'en fis rôtir une tranche que je mangeai.

» On n'apercevait pas encore la caravane; je profitai de ce retard, et suspendant mon cerf hors de la portée des loups, je pris ma carabine et je m'en allai faire une reconnaissance dans les environs, laissant ma jument, qui était fatiguée, paître à son aise dans son herbage. Je commençai par gravir un coteau assez élevé d'où il m'était facile d'examiner à mon gré tout le pays d'alentour. Au sud-ouest s'étendait une vaste prairie : on ne voyait des arbres que par-ci par-là, des cotonniers sauvages disséminés sur le penchant de la colline. A peu près à un mille de distance,

j'aperçus un troupeau de chèvres, ce que vous appelez des antilopes, vous autres. Il n'y avait pas de couvert de leur côté, pas une touffe de bois; la prairie était aussi nue que la main; de sorte que je vis du premier coup que ce n'était pas la peine de chercher à les approcher à portée. Le seul moyen, pour réussir, c'était d'user de ruse, et je retournai au camp pour y chercher ma couverture, qui était un vrai mackinaw rouge pur sang.

« Je me dirigeai de nouveau vers les chèvres, portant d'abord ma couverture sous le bras; puis je l'étendis devant moi de manière à m'en couvrir, et je marchai ainsi caché aux animaux jusqu'à ce que je fusse parvenu à environ deux ou trois cents pas du troupeau. Je tenais l'œil fixé sur les chèvres à travers un trou pratiqué dans la couverture; elles commençaient à s'effrayer et à courir en cercle; dès que je m'aperçus de ce mouvement, je vis qu'il était temps de m'arrêter. Je m'accroupis sur le sol en tenant devant moi la couverture, je la suspendis à un pieu que j'avais apporté du camp et que j'enfonçai dans la terre; caché ainsi derrière mon engin, j'attendis que les chèvres vinssent à portée de ma carabine.

« Ce ne fut pas long. Comme vous le savez tous, gentlemen, les chèvres sont les bêtes les plus curieuses qu'on puisse voir, aussi curieuses que des femmes, ce qui n'est pas peu dire; après avoir couru de côté et d'autre pendant quelques minutes, en secouant leurs têtes et en reniflant, une des plus grasses (c'était un jeune bouc aux cornes naissantes) s'avança au trot jusqu'à cinquante pas de moi. Je pris à peine

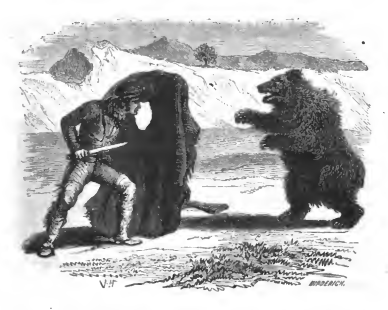
le temps de jeter un coup d'œil le long du point de mire de mon fusil, et, avant que l'animal n'eût le temps de remuer la tête, il était frappé d'une balle entre les deux yeux, et renversé sur l'herbe. Je rechargeai aussitôt mon fusil et me tint coi, sachant bien que les chèvres ne songeraient pas à s'enfuir tant qu'elles ne m'auraient pas aperçu. Au moment où je me préparais à viser une chevrette qui s'était rapprochée de moi, je vis tout à coup la troupe entière faire un bond simultané et se sauver comme si chaque bête avait à ses trousses toute une meute de loups des prairies.

« Je restai stupéfait, car je n'avais fait aucun mouvement capable de les effrayer; mais j'eus bientôt découvert la cause de l'alarme : j'entendis derrière moi une sorte de grognement, comme qui dirait un accès de toux d'un cheval enrhumé; je me retournai aussitôt, et que vis-je, grand Dieu! l'ours le plus monstrueux que j'eusse jamais rencontré de ma vie. Il s'avançait droit sur moi, et, en ce moment suprême, il n'était pas à plus de vingt pas de l'endroit où j'étais blotti. Je l'avais reconnu au premier coup d'œil, c'était un ours grizzly!

« Je crois inutile de vous dire, gentlemen, que j'eus peur, et grand peur.

« Mon premier mouvement avait été de me relever et de courir de toutes mes forces, mais un instant de réflexion avait suffi pour me démontrer que ce serait peine perdue. Il y avait tout autour de moi au moins un demi-mille de prairie sans arbre, et je savais que le grizzly m'attraperait avant que j'eusse

fait cent pas. Je n'avais pas de temps à perdre en hésitations inutiles, la bête approchait toujours. Cependant, je remarquai qu'elle marchait de plus en plus lentement, se levant parfois sur ses jambes de derrière, passant la patte sur son museau et aspirant l'air à pleins poumons. C'était la couverture qui l'inquiétait; aussi quand je vis cela, je me glissai der-



rière, le plus près possible, et je me cachai de manière que ce léger abri couvrît tout mon corps.

« Lorsque l'ours fut arrivé à environ dix pas, il s'arrêta tout court, il se releva comme il l'avait fait à plusieurs reprises, et présenta son ventre à mes yeux ébahis. C'était un beau coup à faire et je ne pus m'empêcher d'en tenter l'essai. Je passai ma carabine à travers le trou de ma couverture, et j'envoyai ma

Digitized by Google

balle dans les côtes de l'ours. J'avais eu tort d'agir ainsi. Si je n'avais pas fait feu, l'ours pouvait avoir peur de la couverture et se retirer, et puis l'émotion ne m'avait pas permis de bien viser. J'avais visé au cœur, et je n'avais atteint l'animal qu'à l'épaule.

« Cette blessure ne servit qu'à le rendre furieux; la couverture avait perdu son prestige. Il se mit à pousser des cris pareils à ceux d'un taureau, à déchirer l'endroit où je l'avais atteint, puis il courut sur moi de toute la force de ses quatre pattes. Je jetai de côté mon fusil et je tirai mon couteau, dans l'attente d'une lutte à mort avec l'ours. L'animal se trouvait à dix pieds de moi, lorsqu'une idée soudaine me passa par la tête. Avant que l'ours n'arrivât à portée, je saisis la couverture et je l'étendis devant moi, tout en prenant une position favorable pour attendre le choc. Ah! quelle couverture que celle-là, gentlemen; c'était le plus beau mackinaw à cinq points qui jamais ait couvert les côtes d'un commerçant du nord-ouest. Quand il pleuvait, je la portais à la mode du Mexique, et, pour cela. j'y avais pratiqué un trou au milieu pour y passer ma tête comme on le fait d'un poncho. Eh bien! donc, au moment même où l'ours s'élançait sur moi, je lui jetai la couverture droit à la face. J'eus le plaisir de voir son museau passer à travers le trou; mais croyez-moi, je ne restai pas là à regarder davantage. Je sentais déjà sur moi les griffes de la bête et je lâchai tout.

« Voici maintenant, me disais-je, le moment de prendre les jambes à mon cou; la couverture va l'aveugler pendant quelques instants, il me faut prendre

l'avance. Aussi rapidement que possible, je me glissai derrière l'animal. et je me mis à arpenter la prairie. Le seul chemin que j'eusse à prendre me menait droit au camp, environ un demi-mille de distance Il n'y avait pas sur le penchant de la colline un arbre plus près de moi. Si je parvenais à arriver là, j'étais sauvé; l'ours grizzly n'est pas grimpeur, comme vous le savez.

« Pendant les premiers cent mètres, je ne pris pas le temps de regarder derrière moi, mais après, tout en courant, je me donnai le plaisir de jeter un coup d'œil en arrière. L'ours était encore à peu près à l'endroit où nous nous étions quittés, toujours occupé de la couverture qu'il paraissait secouer avec fureur. J'en fus très-étonné; mais cependant je ne m'arrêtai pour voir ce que cela signifiait que lorsque j'eus encore mis entre lui et moi une centaine de mètres. Alors je me retournai à moitié et je pus regarder à mon aise. Soyez assurés, gentlemen, que la scène qui s'offrit à ma vue aurait fait rire un Mormon lui-même. Quelques minutes auparavant, j'avais éprouvé une peur horrible, et maintenant que je me sentais en sûreté, je me pris à rire, mais si fort, que j'en avais mal dans les côtes.

« L'ours avait la tête entièrement passée dans le trou de la couverture. Par moments, il se dressait sur ses pattes de derrière, et alors l'objet pendait autour de lui tout comme un poncho-mexicain; un instant après, il retombait sur ses quatre pattes pour courir après moi, et alors la couverture embarrassait ses jambes et lui faisait faire la culbute; il roulait sur lui-même et se débattait comme un diable, cherchant

à se débarrasser, et beuglant tout le temps comme un bison enragé. C'était bien la scène la plus comique que j'eusse vu de ma vie.

« Je restai un moment à m'amuser de ce spectacle, rien qu'un moment; car je savais que si l'ours se débarrassait de sa guenille, il pouvait bien encore m'attraper et me forcer à grimper à l'arbre. Je ne tenais pas à me livrer à cet exercice; aussi je repris ma course, et j'arrivai bientôt au camp. Je sellai ma jument, et je revins à l'endroit où j'avais laissé mon fusil, tout disposé à le reprendre si faire se pouvait, pour chatouiller mon ours au moyen de quelques autres grains de plomb.

Arrivé au haut de la colline, je vis encore la bête dans la prairie, toujours enveloppé dans la couverture. Néanmoins, le grizzly paraissait se diriger vers les hauteurs, pensant peut-être que ma compagnie n'était pas des plus agréables. Je n'étais pas en humeur de lui laisser continuer tranquillement sa route après la peur qu'il m'avait occasionnée; d'ailleurs, ce voleur-là n'emportait-il pas mon mackinaw! En un temps de galop j'arrivai à l'endroit où j'avais laissé ma carabine. Je glissai une balle, et je courus après le vieux grizzly. J'arrivai bientôt tout près de lui, et il se retourna plus farouche que jamais. Mais cette fois monté sur le dos de ma jument, je me sentais plus en sûreté que dix minutes auparavant; j'étais moins agité, et conséquemment mon coup d'œil était plus certain. Je lui envoyai donc dans le crâne une balle qui le fit rouler à terre, enveloppé dans son linceul.

« Mais dans quel état était ma couverture! ma pauvre couverture! Je n'avais jamais rien vu de pareil. Il n'en restait plus un pied carré qui ne fût en lambeaux! Ah! messieurs, vous ne savez pas ce que c'est que de perdre un mackinaw à cinq points! »

CHAPITRE XXIV.

Une bataille avec des ours grizzly.

Le capitaine (l'auteur de ce livre) fut sollicité de raconter à son tour une aventure qui lui était arrivée avec des ours grizzly. Il avait voyagé en compagnie de gens de mœurs bizarres, des « chasseurs de chevelures, » dans les montagnes, près de Santa-Fé, où ils avaient été ensevelis, au moment où ils y pensaient le moins, dans des tourbillons d'une neige épaisse qui les empêchait de continuer leur chemin et de quitter l'endroit où ils se trouvaient alors.

« Le cañon, vallée profonde dans laquelle ils avaient établi leur camp, était difficile à franchir en toute saison, et dans ce moment surtout le sentier, couvert d'une épaisse couche de neige trop molle pour supporter leur poids, était devenu impraticable. Lorsque le jour parut, ils se trouvèrent complétement enter-

rés. Partout, de haut en bas, la vallée était interceptée par une avalanche qui avait cinq brasses de profondeur. Les défilés immenses, les *barrancas*, étaient comblés : aussi c'eût été fort dangereux de s'aventurer, même à quelques pas, dans n'importe quelle direction. Deux hommes avaient déjà disparu dans un gouffre rempli de neige.

« Des deux côtés du camp s'élevaient les murailles du cañon, dressées presque à pic, à près de cent pieds de hauteur. Si le temps avait été plus doux, on eût pu essayer de les gravir, car le roc, dans sa conformation, offrait de nombreuses galeries; mais celles-ci étaient recouvertes d'une couche de glace et de neige qui rendait toute ascension impossible. Le terrain était glacé à plusieurs pouces de profondeur avant que la tourmente ne se fût déchaînée, et quoique depuis quelques heures il ne gelât plus, la neige ne pouvait pas encore nous porter. Tous les efforts que nous fîmes pour sortir de là furent inutiles.

« Pendant trois jours entiers nous restâmes assis autour de nos feux, jetant de temps à autre du côté du ciel un regard sombre et investigateur. C'était toujours le même horizon, d'un gris monotone, parsemé de nuages que la brise poussait vers l'est, car la neige tombait toujours. La petite plate-forme sur laquelle nous étions campés, et qui pouvait avoir deux ou trois arpents d'étendue, exposée, comme elle l'était, au vent qui la balayait sans cesse, n'avait pas jusqu'alors été encombrée par la neige; sa surface était couverte de quelques pins épars, mal venus et

totalement dépouillés de feuilles; il y avait environ de cinquante à soixante pieds d'arbres en tout. C'était avec ce bois que nous entretenions nos feux; mais à quoi nous servait le feu, puisque nous n'avions pas de viande à faire cuire? Tous nos vivres étaient épuisés.

« Nous étions donc accroupis autour des feux, gardant tous un sombre silence. Le trappeur Garey marchait seul de long en large; tantôt il contemplait le ciel, tantôt il s'agenouillait et passait la main sur la surface de la neige. Enfin il s'approcha du feu, et nous dit avec ce ton de voix lent, traînant et nasillard, particulier aux Yankees : « Je crois qu'il va geler. — Eh bien! supposons qu'il gèle? demanda un de ses compagnons, sans se soucier qu'on répondît à sa question. — S'il gèle! répondit le trappeur, nous serons hors d'ici avant le lever du soleil, nous marcherons sur un sentier dur et bien battu. »

« A ces mots, toutes les physionomies changèrent d'expression comme si elles eussent subi l'influence d'un pouvoir magique. Plusieurs d'entre nous se levèrent sur leurs pieds. Godé le Canadien, très-entendu à tout ce qui avait rapport à la neige, courut vers une élévation, et passant la main sur le cône le plus élevé, s'écria : « C'est vrai, mes amis, il gèle, il gèle! » Peu de temps après, un vent froid se mit à souffler, et, ranimés par une perspective plus consolante, nous songeâmes à rallumer les feux que nous avions presque laissés s'éteindre. Les Delawares, armés de leurs tomahawks, attaquèrent les pins, tandis que d'autres traînaient les arbres tombés, et

en coupaient les branches à l'aide de leurs couteaux à scalper.

« En ce moment un des Indiens poussa un cri et nous le vîmes aussitôt se mettre à genoux et frapper le sol de sa hache. « Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? s'écrièrent plusieurs voix en presqu'autant de langages différents. — Yam-yam! Yam-yam; répondit l'Indien creusant toujours le sol gelé. — L'Indien a raison, c'est le *man-root* (racine-humaine), » dit Garey tout en examinant quelques feuilles que le Delaware avait séparées avec sa hache.

« Je reconnus aussitôt une plante fort appréciée par tous les coureurs des bois, une espèce de convolvulus rare et merveilleuse, l'*ipomea leptophylla*. Les chasseurs lui ont donné le nom de racine humaine ou plutôt d'*homme-racine*, à cause de sa ressemblance, pour la forme et quelquefois pour la grosseur, avec le corps humain. C'est une racine savoureuse et pouvant fort bien servir de nourriture.

« En moins d'un instant, une demi-douzaine d'individus étaient à genoux, cherchant à fendre à coups de hache la terre durcie, mais le fer y avait aussi peu de prise que sur un rocher de granit.

« Attendez donc! s'écria Garey, vous ne faites qu'endommager vos outils. Coupez-moi un de ces troncs de pins, et allumez un bon feu sur la racine. » On se hâta de suivre son conseil; quelques minutes suffirent pour entasser une douzaine de bûches de pins à l'endroit désigné, et on se hâta d'y mettre le feu.

« Nous entourions le brasier dans une attente fié-

vreuse, dans l'attente d'un bon repas, lorsque tout à coup un craquement se fit entendre au-dessus de nos têtes; on aurait dit le bruit que fait un arbre mort en se fendant. Un être de dimension énorme, un animal, s'était précipité et tombait, en roulant comme un tourbillon, du haut d'une galerie taillée à mi-côte dans le rocher. Un instant après il touchait terre, la tête en avant, avec un fracas terrible, et bondissant à plusieurs pieds de hauteur, il retombait d'aplomb sur ses quatre pattes. Un hourra involontaire fut poussé à l'instant par les chasseurs, qui tous, du premier coup d'œil, avaient reconnu le *carnero cimaron*, ou bouquetin à grosses cornes. Il avait franchi le précipice en deux bonds, tombant chaque fois sur ses énormes cornes, dont la forme était celle de croissants dentelés.

« Pendant un instant les chasseurs et le gibier parurent également surpris de se trouver en présence, ils restèrent à se regarder en silence. Mais aussitôt les premiers coururent à leurs carabines, et l'animal, revenu de sa surprise, rejeta sa tête et ses cornes sur ses épaules, et s'élança en avant sur la plate-forme. En douze ou quinze bonds il était arrivé sur la bordure du terrain couvert de neige, et il s'enfonça dans ses molles profondeurs. En même temps plusieurs coups de feu retentirent et on put apercevoir derrière lui de longues traces de sang. Il allait toujours néanmoins, sautant, bondissant au milieu de la neige, dans laquelle il disparaissait souvent tout entier. Nous nous élançâmes sur ses traces avec une ardeur pareille à celle des loups affamés; les nom-

breuses taches qui rougissaient le sentier nous prouvaient que l'animal perdait tout son sang; et en effet, à cinquante pas plus loin, nous le trouvâmes expirant.

« Un cri de joie fit connaître à mes compagnons l'heureux succès de notre chasse : nous commencions déjà à traîner notre proie vers le campement, lorsque des clameurs partant de la plate-forme vinrent frapper nos oreilles. C'était un mélange confus de voix d'hommes, de cris de femmes, entremêlés d'imprécations et d'exclamations de terreur. Nous nous précipitâmes vers l'entrée du sentier qui conduisait à notre lieu de halte, et là nos yeux furent témoins d'une scène bien faite pour frapper d'épouvante le cœur du plus courageux. Les chasseurs, les Indiens, les femmes couraient çà et là comme des gens atteints de folie, poussant des hurlements horribles impossibles à expliquer, se montrant l'un à l'autre du geste la cime des rochers. Nos regards se portèrent dans cette direction. Une rangée de créatures affreuses se tenaient au bord du précipice. Nous les reconnûmes aussitôt. C'étaient les monstres les plus redoutés de la montagne, c'étaient des ours grizzly.

« Il y en avait cinq! cinq en vue sans compter ceux qui pouvaient se trouver attardés. Cinq ours! c'était plus qu'il n'en fallait pour nous exterminer tous, parqués dans un étroit espace, et affaiblis par la faim comme nous l'étions. Ils étaient arrivés là à la poursuite du bouquetin, et on pouvait deviner à la lueur sinistre qui s'échappait de leurs yeux que la faim et la rage de se voir privés de leur proie les

pousseraient à quelque extrémité. Deux d'entre eux étaient déjà parvenus en rampant jusqu'au bord de l'escarpement, en reniflant et en sondant le sol avec leurs pattes, comme s'ils cherchaient un endroit favorable pour descendre. Chacun se hâta d'aller prendre ses armes, et ceux qui avaient fait feu les rechargèrent au plus vite. « Arrêtez, sur votre vie, ne tirez pas! » s'écria Garey en saisissant le canon du fusil de l'un des chasseurs. L'avis venait trop tard. Une douzaine de balles sifflaient déjà dans la direction des ours. L'effet de la fusillade fut celui qu'attendait le trappeur. Les ours, rendus furieux par les balles, qui ne leur faisaient pas plus de mal que des piqûres d'épingle, retombèrent sur leurs quatre pattes, et, poussant des grognements de colère, se mirent en devoir de descendre.

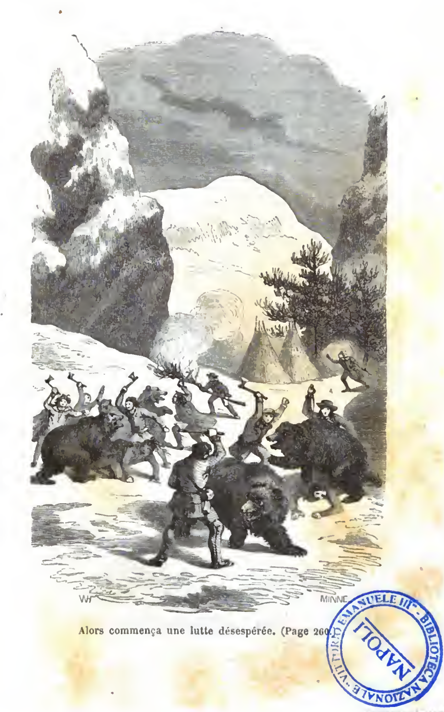
« Faites cacher les femmes, s'écria Garey, faites-les cacher dans la neige. » — « Sauvez les femmes, docteur, » dis-je à l'Allemand, qui, selon moi, nous était d'un secours inutile pendant la bataille, et sans se faire prier, celui-ci, aidé de quelques Mexicains, entraînait les femmes effrayées vers l'endroit où nous avions laissé notre gibier.

« Nous étions une douzaine de combattants en tout, y compris les Delawares et les Shawanoes, Garey et les autres trappeurs. Nous ouvrîmes le feu sur les ours, qui couraient le long des arêtes tortueuses du cañon pour arriver jusqu'à nous. Par malheur, nos carabines n'était pas en état, nos doigts étaient roides de froid et nos nerfs affaiblis par la faim. Nos balles faisaient saigner ces hideuses bêtes, mais

aucune des blessures n'était mortelle : nos coups n'avaient d'autre résultat que celui d'exciter leur rage.

« Quel moment terrible fut celui où nous nous aperçûmes que nos dernières munitions étaient épuisées sans que nous eussions eu la chance d'abattre un seul de nos ennemis! Nous jetâmes de côté nos carabines, et saisissant nos haches et nos couteaux de chasse, nous attendîmes de pied ferme ces farouches adversaires. Nous nous étions avancés tous contre le rocher, afin de porter les premiers coups aux ours grizzly, qui, ordinairement, descendent à reculons. Nous fûmes encore déçus dans cette espérance. Arrivés à une galerie, située à environ dix pieds au-dessus de la plate-forme, celui qui se trouvait en tête, s'apercevant de la position que nous occupions, hésita tout à coup : on aurait dit qu'il n'osait plus descendre. L'instant d'après, ses compagnons, rendus furieux par leurs blessures, vinrent s'abattre sur la même galerie, et, soudain, tous les cinq se précipitèrent au milieu de nous. Alors commença une lutte désespérée, que je ne saurais décrire. Les clameurs des coureurs des bois, les cris sauvages de nos alliés indiens, les rauques hurlements des ours, le bruit des tomahawks résonnant sur les crânes comme sur des cailloux, le cliquetis inexprimable des couteaux de chasse, et puis, de temps à autre un gémissement humain lorsqu'une griffe crochue s'enfonçait dans les muscles de l'un de nous! C'était une scène d'horreur qu'aucune plume ne saurait décrire avec exactitude.

Digitized by Google



Alors commença une lutte désespérée. (Page 260.)

VITTORIO EMANUELE III · BIBLIOTECA NAZIONALE · NAPOLI
Digitized by Google

« J'avais été renversé dès le commencement de l'action. Lorsqu'il me fut possible de me remettre sur mes jambes, je vis l'animal qui m'avait attaqué étreindre dans ses bras le corps d'un homme qui gisait à terre. C'était Garey. Je me penchai sur l'ours et je le saisis par l'échine, afin de me soutenir, car j'étais tout étourdi de faiblesse; nous en étions tous reduits là. Je frappai de toute ma force, et je lui enfonçai mon couteau dans les côtes. L'animal féroce lâcha aussitôt le Français et se retourna contre moi. Je voulais éviter son étreinte, et tout en marchant à reculons, je me défendis avec mon couteau. Tout à coup, j'arrivai près d'un trou rempli de neige, et je tombai sur le dos. Au même instant, je sentis sur moi le corps pesant du grizzly, et le contact de ses griffes qui s'enfonçaient profondément dans mon épaule. L'haleine fétide du monstre me suffoquait, et tandis que je frappais au hasard de mon bras droit demeuré libre, nous roulâmes, à plusieurs reprises, l'un sur l'autre. J'étais aveuglé par la neige; mes forces m'abandonnaient; je perdais tout mon sang. Je poussai enfin un cri de désespoir. Un sifflement étrange parvint à mes oreilles; une lueur brillante me passa devant les yeux; un objet incandescent s'approcha de mon visage au point de me roussir la peau; je sentis une odeur de poils brûlés; j'entendais des voix qui se mêlaient aux rugissements de mon adversaire. Tout à coup les griffes se retirèrent de ma chair, le poids qui oppressait ma poitrine disparut : j'étais seul, tout à fait seul.

« Je me remis sur mes pieds, et me frottai les

Digitized by Google

yeux pour en faire disparaître la neige qui m'aveuglait. Lorsque j'eus recouvré la vue, j'eus beau regarder, je ne vis plus rien, j'étais plongé dans un trou profond, creusé par la lutte, mais tout était calme devant moi. La neige qui m'entourait était rougie par le sang; mais qu'était devenu mon terrible adversaire? qui m'avait délivré de son étreinte mortelle? Je parvins sur la plate-forme en chancelant. Là une autre scène vint frapper mes regards. Un homme d'un aspect bizarre et fantastique courait de tous côtés tenant en main un tison gigantesque, la cime d'un pin tout entier enflammée comme une torche, qu'il brandissait dans l'air. Il poursuivait un ours, et l'animal, hurlant de rage et de douleur, faisait des efforts pour atteindre les rochers. Deux autres de ces monstres les avaient déjà gravis à moitié, bien qu'avec peine, car le sang coulait en abondance de leurs flancs criblés de blessures. L'animal poursuivi atteignit les hauteurs, poussé par la flamme qui lui rôtissait les côtes. Il fut bientôt hors de la portée de son ennemi, qui aussitôt se tourna vers un quatrième aux prises avec deux ou trois de nos compagnons. Celui-ci fut encore mis en fuite et alla rejoindre ses compagnons sur les rochers. Le chasseur fantastique cherchait le cinquième, mais il avait disparu. Le sol était jonché d'hommes blessés et presque sans mouvement; quant à l'ours, on n'en voyait point de traces. Il avait dû s'échapper sous la neige.

« J'en étais encore à me demander quel était l'homme au tison et d'où il avait pu venir. Il ne

ressemblait à aucun des chasseurs de notre caravane, du moins je ne le reconnaissais pas. Il avait la tête chauve ou plutôt entièrement rasée. Mon esprit flottait dans une incertitude sans pareille, lorsqu'un de nos compagnons, Garey, encore étendu sur la plateforme où l'avait couché un des ours, se leva tout à coup sur ses jambes en s'écriant : « Bravo, docteur! Mes amis, trois hourras pour le docteur! » A mon grand étonnement, je reconnus alors les traits de notre camarade, qui, par l'absence de sa brune chevelure, avait opéré en lui une métamorphose si complète, que jamais je n'aurais pu croire qu'une perruque pût changer à ce point la physionomie d'un chrétien.

— « Voilà votre toupet, docteur! s'écria Garey, qui accourait pour le lui rendre. De par le tonnerre! vous nous avez tous sauvés. » Et le chasseur étreignit l'Allemand dans ses bras nerveux.

« Partout, autour de nous, on ne voyait que des blessés, qui, rampant sur la neige, se réunirent peu à peu. Mais où pouvait être le cinquième ours, puisqu'on n'en avait vu que quatre s'enfuir à travers les rochers? « Le voilà! » fit une voix. Une légère ondulation sous la croûte de la neige nous prouva que quelque animal cherchait à se frayer un passage en dessous. Plusieurs d'entre nous prirent leurs carabines pour se mettre à sa poursuite; le docteur s'arma d'un nouveau tison; mais bien avant que nous eussions eu le temps de faire nos préparatifs, un cri formidable vint encore faire figer notre sang dans nos veines. Aussitôt les Indiens, saisissant leurs toma-

hawks, s'élancèrent en bondissant vers l'ouverture du sentier. Ils savaient bien ce que voulait dire ce *whoop* inattendu : c'était le cri de mort d'un guerrier de leur tribu.

« Ils se glissèrent dans le sentier que nous avions frayé le matin, suivis de ceux qui avaient pu recharger leurs armes. Du sommet de la plate-forme, nous les suivions d'un œil inquiet; mais avant qu'ils fussent arrivés au lieu du combat la voix s'était éteinte. Il nous parut évident que la lutte avait cessé. Nous attendions dans un morne silence. Le mouvement de la neige nous indiquait la rapidité de la course des Peaux-Rouges. Ils arrivèrent enfin sur le champ de bataille; mais, une fois parvenus là, comme tout rentra dans le calme le plus profond, nous prévîmes qu'une catastrophe était arrivée. Le sort de l'Indien nous fut bientôt annoncé par une exclamation sauvage pleine de tristesse qui fit retentir l'écho du cañon entier de ses accents lugubres : elle annonçait la mort d'un guerrier thawano. Ils avaient trouvé leur brave camarade expirant au moment où il avait planté son couteau dans le cœur de l'ours, son terrible adversaire !...

« Ce souper de viande d'ours nous coûtait cher; mais la mort de notre camarade sauvait la vie des autres. Nous gardâmes le bouquetin pour le repas du lendemain, sans savoir ce que nous mangerions les jours suivants. Heureusement, la gelée étant revenue, la surface de la neige, détrempée d'abord par le soleil et la pluie, se durcit bientôt et put supporter notre poids. Il nous fut enfin possible de sortir de ce

dangereux passage et de gagner tranquillement les régions plus tempérées de la plaine. »

CHAPITRE XXV.

Les cygnes d'Amérique.

Nous avions jusqu'alors dirigé notre marche vers le nord, afin d'éviter les monts Ozork. Nous arrivâmes enfin au marais des Cygnes, affluent de l'Osage, où nous établîmes notre camp. Un peu plus loin, nous espérions rencontrer des bisons et nous nous bercions à l'avance des espérances les plus flatteuses. Les bords de la rivière étaient marécageux près de l'endroit où nous avions dressé nos tentes. On apercevait çà et là des flaques d'eau stagnante dans lesquelles s'ébattaient un grand nombre de cygnes, d'oies sauvages et d'autres oiseaux aquatiques. Nos fusils nous rendirent les plus grands services, et nous parvînmes à tuer deux cygnes, une oie (*anser canadensis*) et une paire de canards. Les cygnes étaient énormes, ils appartenaient à l'espèce appelée cygne-trompette; on en fit cuire un pour souper, et cet oiseau suffit pour le repas de tous. Comme notre faim était apaisée, on

mit de côté pour une autre occasion le second cygne, l'oie et les deux canards.

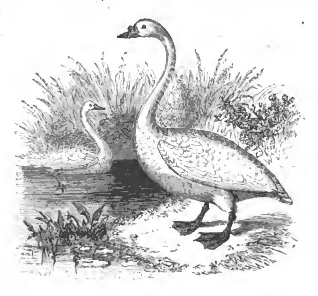
Tout en savourant la chair de ce noble et bel oiseau, nous nous entretînmes de plusieurs faits relatifs à son histoire naturelle.

On trouve dans l'Amérique du nord trois espèces distinctes de cygnes : le cygne commun ou ordinaire, le cygne-trompette (*cycnus buccinator*), et le petit cygne de Berwick (*cycnus Berwickii*), qu'on rencontre quelquefois en Europe.

L'espèce ordinaire d'Amérique a le plumage du blanc le plus pur; le bec, les jambes et les pattes d'un noir de jais. A la partie inférieure du bec se trouve un tubercule ou excroissance de chair, et le bout de la partie supérieure est recourbé. Cette description se rapporte en tous points au cygne de Berwick; seulement ce dernier n'atteint pas plus des trois quarts de la grosseur de l'autre; il n'a en outre, que dix-huit plumes à la queue, tandis que le cygne d'Amérique en a vingt.

Le cygne-trompette ne ressemble à aucune de ces deux espèces. D'abord il est beaucoup plus gros; on en voit quelquefois qui mesurent six pieds de long. Il a les jambes, les pattes et le bec entièrement noirs, et le reste du corps tout blanc, à l'exception de la tête, qu'on trouve quelquefois couverte d'une teinte d'un brun rougeâtre ou châtain clair. Il a vingt-quatre plumes à la queue, mais ce qui le distingue des autres oiseaux de sa race, c'est la conformation de son gosier. Chez le cygne-trompette, cet organe rentre dans une protubérance qui s'étend le long du ster-

num, et dont on ne trouve nulle trace dans les autres espèces. Il est fort probable que cette conformation influe sur son chant tout particulier, qui ne ressemble pas du tout à celui des deux autres. Ce cri est plus fort et plus sonore, et à une certaine distance on le prendrait pour le son tiré d'une trompette ou pour le son du cor. C'est ce qui lui a fait donner



le nom vulgaire sous lequel le connaissent les chasseurs.

Tous les cygnes d'Amérique sont voyageurs, c'est-à-dire que chaque année ils émigrent du nord au sud, et qu'au commencement du printemps ils retournent vers les régions arctiques. Le moment de l'émigration n'est pas le même pour les trois espèces. Le cygne-trompette est le premier; il précède même tous les autres oiseaux, à l'exception de l'aigle. Puis vient le

Digitized by Google

cycnus americanus, et enfin les cygnes de moindre taille, qui sont les derniers de tous les oiseaux émigrants. Les cygnes-trompettes remontent au nord dès la première débâcle des glaces ; quelquefois ils arrivent, dans le cours de leur voyage, à un endroit où le dégel n'a pas encore été assez fort pour fondre les glaces ; alors ils retournent sur leurs pas, jusqu'à ce qu'ils trouvent un lac ou une rivière où les eaux soient plus libres ; ils restent là quelques jours, attendant que les cours d'eau soient dégagés plus au nord. Quand on voit des cygnes ainsi attardés et retenus en arrière, c'est toujours une preuve certaine de la rigueur extraordinaire de la saison.

Le cygne-trompette, qui pèse de vingt à trente livres, et qui compte parmi le gros gibier, est poursuivi à outrance par les chasseurs de race blanche comme ɪ ar ceux de la race de couleur. Outre la chair qui est très-bonne à manger, la peau et les plumes sont très-estimées et font l'objet d'un commerce lucratif. Toutes les ruses que peut produire l'imagination des Indiens sont mises en usage pour arriver à portée de ces monstrueux volatiles ; ils inventent pour les surprendre des piéges, des engins et des appeaux qui feraient honneur au plus habile braconnier des pays civilisés. Mais les cygnes sont, parmi toutes les créatures de Dieu, celles qui sont les plus faciles à effaroucher. Leur vol est si rapide, à moins qu'ils n'aient le vent en tête, qu'il faut être un tireur fort habile pour les atteindre. Même au temps de la mue, ou à l'époque où ils sont tout jeunes, ils évitent encore le plomb du chasseur, en courant et voltigeant

sur l'eau, de manière à devancer un canot dirigé par d'habiles rameurs.

Les moyens les plus usités par les chasseurs sont des piéges disposés de la manière suivante : On choisit un lac ou un fleuve parmi ceux qui sont habituellement fréquentés par les cygnes lors de leur voyage vers le sud ; car c'est alors la meilleure saison pour faire cette chasse. Quelque temps avant l'arrivée des oiseaux, on plante dans l'eau une certaine quantité d'échalas tressés d'osier, partant à angle droit de l'un des bords, et placés à quelques mètres les uns des autres. Dans l'espace laissé entre chaque échalas formant treillage, aussi bien que dans certaines ouvertures ménagées dans l'ouvrage même, on fixe des lacets faits de boyaux de daim, dont la forme est ovale, et qui se terminent par des nœuds coulants. On les dispose de manière que plusieurs de ces lacets puissent intercepter l'ouverture, et que le cygne ne puisse pas passer sans être pris. Le lacet est fixé à un pieu enfoncé dans le lit de la rivière assez solidement pour qu'il ne puisse pas être arraché par les efforts de l'oiseau en se débattant. En outre, afin que le vent ne dérange pas le nœud de la position dans laquelle il doit être placé, et de peur qu'il ne soit entraîné par le courant, on l'attache aux broussailles de la rive avec quelques brins d'herbe qui offrent peu de résistance, et qui cèdent dès qu'un oiseau y a engagé sa tête et son cou. Ces barrages, ou treillages de broussailles, doivent toujours être attenants à la rive, car on sait que le cygne longe ordinairement les bords lorsqu'il est en quête de nourriture.

Dans une rivière ou sur un lac où les eaux sont peu profondes, lorsqu'on peut facilement y enfoncer des pieux partout, on prolonge l'ouvrage d'un bord à l'autre.

On peut tirer le cygne comme tout autre oiseau si on parvient à l'approcher sans en être vu. Il faut, pour le tuer, du très-gros plomb, le même qu'on emploie pour le cerf, et qu'on connaît en Europe sous le nom de chevrotines. Il est très-difficile d'arriver à portée du cygne sauvage. Cet oiseau est naturellement farouche, et la longueur de son cou lui permet de voir au loin, par-dessus le bord du cours d'eau ou du lac sur lequel il prend ses ébats. Quand par hasard il n'y a pas de taillis, ce qui arrive assez souvent dans les endroits qu'il fréquente, il est impossible de l'approcher.

A l'époque de l'émigration du printemps, lorsque le cygne se dirige vers le nord, le chasseur, caché derrière un rocher, un monticule ou un arbre, l'attire souvent en imitant son cri. Ce moyen n'a pas autant de succès en automne. A la fin de l'hiver, lorsque les cygnes se sont trop tôt mis en route, on les voit arriver en bandes innombrables dans le voisinage des sources et des chutes d'eau, car partout ailleurs l'eau est congelée. Les chasseurs s'embusquent alors près de ces réservoirs liquides, et aussitôt que les oiseaux arrivent à portée, une décharge générale en abat un grand nombre.

M. A..., le naturaliste, nous raconta une chasse aux cygnes faite à la lueur des flambeaux, à laquelle il avait assisté quelques années auparavant :

« Je m'étais arrêté pendant quelques jours, nous dit-il, dans une plantation reculée, située sur un des affluents du nord de la Rivière-Rouge. C'était en automne, et les cygnes-trompettes étaient arrivés dans les environs se rendant vers le sud. J'étais plusieurs fois sorti avec mon fusil et avec le désir d'en apercevoir, mais ces oiseaux étaient si farouches que jamais je n'avais pu arriver à portée. J'avais mis en usage tous les expédients imaginables, appeaux, déguisements, ruses de toutes sortes; rien n'avait réussi. Enfin je me décidai à les aborder à la lueur des flambeaux.

« Je gardai le plus profond secret sur mes intentions, voulant, s'il était possible, surprendre mes hôtes; mon domestique fut le seul que j'admis dans ma confidence, et nous procédâmes à nos préparatifs, qui étaient complétement les mêmes que ceux dont je vous ai parlé pour ma chasse aux cerfs à longues queues; seulement, au lieu de nous aventurer dans un canot creusé dans un tronc d'arbre, nous avions un esquif léger fait d'écorce de bouleau, qui fut rempli clandestinement du combustible nécessaire pour entretenir le feu, et des autres objets indispensables pour la chasse.

« Tout était prêt, et profitant d'une nuit sombre, nous nous embarquâmes pour notre expédition. Dès que nous fûmes à quelque distance des habitations, nous allumâmes dans la poêle nos pommes de pin. La flamme, réfléchie par la surface concave et noircie de l'écorce, jetait une lumière vive et brillante sur le demi-cercle en avant du bateau, tandis que nous, ca-

chés derrière notre écran, nous nous trouvions dans les ténèbres les plus profondes. J'avais entendu dire que le cygne, loin de s'effrayer de la lueur de la flamme, se laissait facilement éblouir, et que, poussé par la curiosité, il s'approchait quelquefois du point lumineux, comme le font les cerfs et certains autres animaux. Rien n'était plus vrai ; nous en eûmes bientôt la preuve.

« A peine avions-nous parcouru un mille en descendant le cours de l'eau que nous aperçûmes plusieurs objets blancs qui se mouvaient dans le cercle de notre lumière. Quelques coups de rames nous en approchèrent assez pour nous montrer que c'étaient des cygnes. Nous distinguions la longueur démesurée de leurs cous, et il était facile de voir qu'ils avaient cessé de nager pour contempler avec étonnement l'étrange machine qui s'avançait vers eux.

« Il y en avait cinq ensemble : j'ordonnai à mon domestique de se diriger vers celui qui paraissait le plus près de nous, et je lui recommandai surtout de faire avec ses rames le moins de bruit possible. Lorsque nous fûmes à une portée de cent mètres, je vis les oiseaux commencer à se mettre en mouvement et à se resserrer l'un contre l'autre, tout en poussant un sifflement particulier qui avait quelque rapport avec celui du cerf. Ils ne formaient plus qu'un groupe tellement serré, que leurs cous s'entrelaçaient presque l'un dans l'autre ; quelques efforts silencieux de la rame m'amenèrent à portée, et visant aux trois têtes qui se trouvaient sur la même ligne, je fis feu de deux coups à la fois. Le recul me jeta en arrière, et pen-



Nous descendîmes la rivière, tuant des cygnes et des oies. (Page 277.)

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE III NAPOLI

dant quelques instants la fumée nous empêcha de voir ce qui s'était passé. Dès qu'elle se fut dissipée, nous eûmes le plaisir de voir flotter deux grands corps blancs dans le sillage de la lumière, tandis qu'un troisième oiseau, évidemment blessé, se débattait sur la surface de l'eau qu'il fouettait avec ses ailes.

« Les deux autres s'étaient élevés dans les airs, et malgré la hauteur prodigieuse où ils se trouvaient, on entendait encore les sons pareils à ceux de la trompette, qui trahissaient la direction de leur fuite au milieu des profondeurs ténébreuses de la nuit. Nous nous hâtâmes de ramasser notre gibier; celui qui se débattait était un mâle énorme, les deux oiseaux tués roide étaient deux jeunes cygnes.

« C'était un heureux commencement; aussi nous empressâmes-nous de raviver notre brasier et de continuer notre excursion en descendant le courant. Nous voulions savoir si nous ne pourrions pas tuer encore quelques cygnes. A un demi-mille environ plus bas, nous rencontrâmes trois autres oiseaux de la même espèce, et je réussis à en tuer un. Quelques coups de rames nous amenèrent en vue d'une troisième compagnie, et chacun des coups de mon fusil me procura une pièce de gibier. Un peu plus bas, je réussis à tuer une paire d'oies sauvages.

« Nous descendîmes ainsi la rivière l'espace d'au moins dix milles, tuant sur notre route des cygnes et des oies à plaisir. La nouveauté de ce genre de chasse, l'aspect sauvage du paysage se déroulant à nos yeux, et que rendait encore mille fois plus pittoresque la flamme projetée par nos pommes de pin, l'ardeur que

nous inspirait le succès, tout se réunissait pour nous offrir un charme indéfini, et si les pommes de pin ne nous eussent pas manqué, nous serions restés en chasse jusqu'au lendemain matin. Le manque de combustible nous força à revenir sur la plantation : nous virâmes de bord, avec la perspective bien moins agréable d'un travail beaucoup plus pénible, celui de remonter le courant à force de rames. Cependant la satisfaction d'avoir accompli un grand exploit rendit notre tâche moins ardue, et nous parvînmes bientôt à l'habitation de nos hôtes.

« Le lendemain matin, nous étalâmes à leurs yeux le produit de notre chasse. Il consistait en douze cygnes-trompettes, outre trois cygnes ordinaires. Nous avions aussi deux oies du Canada, une oie d'hiver et trois grèbes : j'avais tué ces derniers d'un seul coup de fusil.

« Les chasseurs de la plantation se montrèrent quelque peu jaloux; ils ignoraient quels moyens j'avais pu employer pour obtenir un résultat de chasse aussi prodigieux. Je leur cachai mon secret pendant quelque temps; mais la poêle à frire et le morceau d'écorce noircie firent découvrir tout notre stratagème. Aussi la nuit suivante, on voyait flotter au gré du courant une douzaine de canots portant chacun des feux allumés à l'avant, et les échos d'alentour répercutaient les sons d'une fusillade soutenue. On aurait dit une petite guerre. »

CHAPITRE XXVI.

La chasse au renne.

En passant sur les bas-fonds marécageux au travers desquels s'étendait notre route, nous observâmes dans la boue l'empreinte d'un pied d'une forme bizarre. Plusieurs d'entre nous prétendaient que c'était la trace d'un grand renne ; mais le chasseur naturaliste, plus expert que nous tous, nous assura que l'on ne trouvait jamais cet animal dans une zone aussi rapprochée du sud que celle où nous nous trouvions alors. Ce ne pouvait être qu'un élan de grande taille qui avait laissé ces traces, et nous nous rangeâmes tous à cet avis.

Cependant le renne était par lui-même un sujet de conversation si intéressant, que chacun raconta, pendant le reste de la marche, ce qu'il savait sur les mœurs de cet animal.

Le renne (*cervus alces*) est le plus grand quadrupède du genre cerf. Le mâle atteint ordinairement la taille du cerf-mulet, il a le dos, les flancs et les cuisses d'un brun fauve; en hiver, le poil prend une teinte plus foncée, qui, chez les animaux âgés, devient

presque noire. C'est ce qui fait donner au renne le nom d'élan noir dans quelques districts des États-Unis. La femelle a le dos brun cendré et le ventre presque blanc. Les petits sont aussi d'un brun cendré; mais jamais on n'en voit de mouchetés, comme cela arrive chez les daguets de l'espèce des cerfs de Virginie.

Le renne est non-seulement le plus grand, mais c'est aussi le plus disgracieux individu de la famille des cerfs. Il a la tête longue, hors de toute proportion; ses jambes sont aussi d'une longueur démesurée, tandis qu'il a le cou extraordinairement court. Ses oreilles larges, tombantes, dans le genre de celles de l'âne, ont près d'un pied de long; son museau carré, partagé par une fente profonde, lui donne l'apparence d'un animal à deux faces. Le bois du renne sert particulièrement à le distinguer des autres animaux de son espèce; il est palmé ou plutôt aplati en forme de pelle, et c'est de la bordure que sortent les pointes ou andouillers. La distance qui existe entre les deux cornes est souvent de plus de quatre pieds à l'extrémité supérieure, tandis qu'à la base elle est d'environ douze pouces.

Le renne diffère essentiellement des autres cerf par ses mœurs et par les repaires qu'il fréquente. Il ne peut brouter sur les terrains plats sans se mettre à genoux ou sans écarter considérablement les jambes; ceci provient de la hauteur démesurée de ses jambes et du peu de longueur de son cou. Il se plaît davantage sur le penchant des collines escarpées, où on le voit souvent paître la tête en l'air. L'herbe n'est ce-

pendant pas sa nourriture favorite. Il préfère les pousses et les feuilles des arbres, particulièrement celles du bouleau, du saule et de l'érable. Il y a surtout une espèce d'érable qu'il recherche plus que les autres : c'est celle qui est connue par les naturalistes sous le nom d'érable rayé (*acer striatum*), et, dans la langue des chasseurs, sous celui d'arbre du renne.

Le renne se plaît dans les bois; on le trouve rarement dans les pays arides et dénudés, et jamais il ne s'aventure dans les prairies. En été, il se baigne presque continuellement, car il vit dans les lacs et dans les rivières, qu'il traverse fréquemment à la nage. Cette habitude en fait dans cette saison une proie facile pour le chasseur indien, qui parvient sans beaucoup de peine à le tuer dans l'eau. Malgré les dangers qu'il court dans cet élément favori, le renne aime à s'y aventurer; d'abord parce que le long des rives, des lacs et des rivières, il peut se nourrir de grandes herbes et des lis aquatiques, dont il est très-friand, et ensuite parce qu'il y trouve un refuge contre les piqûres des mouches et des moustiques qui se rencontrent par essaims dans ces marécages.

En hiver, lorsque la neige est épaisse, les rennes la piétinent et l'aplanissent sur un espace de plusieurs arpents, et ils demeurent là pour brouter l'écorce et les jeunes pousses des arbres. Les chasseurs appellent ces endroits parcs aux rennes; et dans ce cas l'animal est pour eux une proie facile à conquérir. On le tue à coups de fusil sur la place même, et ceux qui veulent s'échapper en fuyant sur la neige aux endroits où elle n'est pas piétinée sont aisément forcés

et arrêtés par les chiens. Cette capture ne peut cependant avoir lieu que lorsque la neige est très-épaisse et durcie à la surface par la gelée. Dans ce cas, la neige peut porter le chasseur et son chien, mais elle n'est pas assez solide pour soutenir un renne, et elle se brise sous ce poids extraordinaire; alors, comme cet animal a le pied fort tendre, il se fait à chaque pas une nouvelle blessure. L'animal, rebuté par la souffrance, renonce à s'échapper, et fait tête à ses ennemis. Il est alors dangereux de l'approcher; il frappe les chiens à l'aide de ses deux pieds de devant, et souvent d'un seul coup il abat le chien le plus vigoureux.

Il y a encore pour la chasse du renne un moyen souvent mis en usage par les Indiens. Il consiste à les poursuivre à la piste jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue. Pour cela, le chasseur doit être chaussé de raquettes ou souliers pour la neige.

J'avais pris part à une de ces chasses, et je me fis un plaisir de la raconter à mes compagnons.

« Dans l'hiver de 18..., j'eus occasion de faire visite à un ami qui habitait le nord de l'État du Maine. Mon ami était allé coloniser les forêts les plus reculées, et s'était construit une maison confortable faite de troncs d'arbres. Il cultivait le blé, élevait du bétail et des pourceaux, et passait le reste de son temps à chasser dans les bois d'alentour. Il lui était facile de se procurer ce plaisir sans s'éloigner beaucoup de chez lui, car de tous côtés son défrichement solitaire était entouré de vastes forêts de bouleaux, de pins et d'érables, et son plus proche voisin de-

meurait à une distance d'au moins vingt milles de son *lob cabin*. Mon ami m'apprit qu'il y avait dans les bois voisins plusieurs hardes de rennes, et me proposa d'aller leur faire la chasse.

« Dès le lendemain de mon arrivée, nous nous mîmes à leur recherche, armés l'un et l'autre d'un couteau de chasse et d'une carabine pour tirer le cerf. Nous partîmes à pied; il eût été impossible d'avancer autrement, car la terre était couverte d'un mètre de neige, sur laquelle s'était formée une croûte épaisse. Mais nous nous étions chaussés de larges raquettes, et nous glissions facilement sur la surface sans crainte d'enfoncer.

« Je ne sais si vous avez jamais vu une paire de ces raquettes dont les Indiens se servent pour marcher sur la neige, mais il sera facile de vous en faire une exacte description. Savez-vous ce que c'est que cet instrument de bois et de cordes à boyaux au moyen duquel on joue à la balle? Eh bien, représentez-vous un cerceau comprimé en forme d'ellipse allongée, et terminé en pointe, ressemblant beaucoup à l'empreinte que laisserait sur la neige un bateau renversé. Figurez-vous cet instrument dans des dimensions de trois pieds de long et d'un seul pied dans sa plus grande largeur, recouvert d'un tissu serré de boyaux de daim ou de lanières de cuir, garni vers le milieu de deux barres transversales pour appuyer le pied, et percé d'un petit trou pour laisser le mouvement aux orteils, et vous aurez quelque idée d'un soulier à neige. Deux de ces ustensiles, le droit et le gauche, font la paire. Vous les liez

simplement à vos bottes, et, grâce à la surface qu'ils présentent, vous vous maintenez sur la neige alors même qu'elle est molle, et à plus forte raison lorsqu'elle est gelée.

« Une fois équipés de la sorte, nous nous mîmes en route mon ami et moi, suivis de deux vigoureux chiens courants, et nous nous dirigeâmes immédiatement vers une partie du bois où mon camarade m'assurait que l'érable rayé croissait en abondance. Nous avons déjà dit que le renne est friand de l'écorce de cet arbre; aussi comptions-nous en trouver là, occupés à prendre leur nourriture favorite.

« Après avoir glissé sur la neige sur une étendue d'un ou deux milles, nous pénétrâmes, mon ami et moi, dans un bois de haute futaie, dont le taillis se composait en grande partie d'érables rayés. A vrai dire, cet arbuste ne poussait pas régulièrement; on ne l'y voyait que par touffes ou petits bouquets. Nous avions déjà fait lever quelque menu gibier, mais sans y faire aucune attention, car nous ne songions qu'à la chasse au renne. Nous rencontrâmes bientôt des indices qui nous prouvèrent la présence des animaux que nous cherchions. Dans plusieurs des bosquets du taillis, les érables étaient dépouillés de leurs pousses et de leur écorce. Jusqu'alors nous n'avions pas encore vu de fumées, mais nous ne tardâmes pas à en découvrir. En traversant un endroit découvert où il n'y avait que fort peu de neige, nos yeux s'arrêtèrent sur les larges empreintes d'un sabot fendu qui nous parurent, à mon ami et à moi, être celles d'un renne.

« Nous suivîmes ces traces pendant quelque temps, et elles nous conduisirent vers une neige plus épaisse et dans une partie plus reculée de la forêt. Ces traces étaient évidemment toutes fraîches, et, comme l'assurait mon camarade, ce devaient être celles d'un vieux mâle. Un demi-mille plus loin elles se réunirent à d'autres, et formèrent un sentier frayé dans la neige pareil à celui qu'aurait fait un troupeau de bétail marchant sur une seule file. Quatre rennes étaient passés par là, ainsi que l'affirmait mon compagnon, un des plus habiles veneurs du canton : il m'assura même qu'il reconnaissait la présence d'un mâle, d'une femelle et de deux jeunes rennes de neuf mois. Il n'y a pas une heure, ajouta-t-il, qu'ils ont passé par ici. Parlez à voix basse, les bêtes ne peuvent être bien loin. Là-bas, sur ma vie, les voilà! Silence!

« Tout en parlant, le chasseur me désignait un taillis situé à trois cents pas de nous. Je jetai mes yeux dans la direction indiquée; mais je ne pus d'abord apercevoir que les branches touffues des érables.

Un instant après je commençai à distinguer une ligne noire et allongée : c'était, à ne pas s'y méprendre, le dos d'un animal qui m'était inconnu. Enfin je vis distinctement au-dessus de la ramée un bois dont les andouillers étaient palmés. Nous avions donc évidemment devant nous un renne mâle de la plus belle espèce. Auprès de lui se trouvaient trois autres animaux de plus petite taille et dépourvus de cornes, la femelle et les petits; et la troupe, ainsi que l'avait

prédit mon compagnon, se composait seulement de ces quatre individus.

« Nous nous étions arrêtés aussitôt, retenant nos chiens et faisant tous nos efforts pour les maintenir en repos, car ces bons limiers avaient déjà éventé le gibier. Cependant nous vîmes bientôt qu'il nous était impossible de rester à notre place. Les rennes se trouvaient à trois cents pas de nous, bien au delà de la portée même de nos grandes carabines. Il ne fallait pas non plus songer à les approcher, même avec les plus grandes précautions. On ne voyait nulle part dans les environs de buissons au moyen desquels notre marche pût être couverte, et aucun des arbres n'était assez gros pour nous abriter derrière son tronc. Nous n'avions donc d'autre moyen que celui de lâcher les chiens et de nous élancer à leur suite. Il était évident que nous ne pouvions arriver à portée qu'en courant; mais tout nous portait à croire que cette course ne devait pas être longue, car la neige était dans l'état le plus convenable pour servir nos projets. Les chiens furent donc lâchés; ils s'élancèrent en donnant de la voix, tandis que mon ami et moi nous les suivîmes avec toute la vitesse dont nous étions capables.

« Au premier bruit de gueule poussé par les chiens, les rennes manifestèrent une épouvante sans pareille, et nous entendîmes le craquement des branches qu'ils brisaient en prenant la fuite. Ils traversèrent une éclaircie, évidemment avec l'intention de se réfugier dans les bois plus épais qui se trouvaient au loin vers l'horizon. Le sol en cet endroit n'était

couvert que d'une légère couche de neige, et en y arrivant nous pûmes considérer à notre aise le noble gibier que nous avions devant nous. Le vieux mâle était en tête, les autres le suivaient à la file. Aucun d'eux n'avait pris le galop : c'est là une allure assez rare chez cet animal. Tous s'éloignèrent d'un trot qui tenait de l'amble, et qui pourtant me parut aussi rapide et aussi allongé que celui du cheval. Ils portaient la tête horizontalement, le museau en avant, tandis que le bois du mâle reposait sur ses épaules.

« En quelques instants, les quadrupèdes furent hors de vue; cependant nous entendions la voix des chiens qui les serraient de près, et nous courions toujours en suivant les traces qu'ils laissaient derrière eux. Nous avions fait ainsi près d'un mille en glissant sur la neige, lorsque les coups de gueule commencèrent à retentir dans les bois avec une vigueur et une colère soutenues. C'était un indice que les rennes faisaient tête, et nous nous élançâmes en avant dans l'espoir de les tirer. En arrivant sur le lieu du combat, nous vîmes que le mâle seul s'était retourné, et qu'à l'aide de ses sabots et de ses andouillers il avait jusque-là réussi à tenir les chiens à distance. Les autres avaient continué leur course, et étaient déjà hors de vue. A notre approche, le renne reprit son trot, et suivi par les chiens, disparut bientôt à nos regards.

« A l'endroit où il s'était arrêté, sa trace s'éloignait de celle des trois autres, et prenait une direction tout opposée. L'avait-il fait à dessein pour faire perdre aux chiens la piste de ses compagnons moins

forts que lui? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, mon camarade, qui songeait probablement plus à se procurer de la venaison qu'au plaisir de la chasse, se mit à la poursuite de la femelle et des petits, tandis que moi, guidé par des motifs tout différents, je suivis la piste des chiens. J'étais trop pressé pour faire attention à quelques mots d'avis que me donna mon compagnon au moment de notre séparation : je l'entendis me crier de prendre garde à ce que j'allais faire, mais la distance qui me sépara bientôt de lui, m'empêcha de comprendre le reste de ses paroles.

« Je suivis la chasse un demi-mille plus loin, toujours guidé par les traces et par la voix des chiens; et j'entendis encore les accents pleins de rage qui annonçaient qu'un second combat s'était engagé entre eux et le renne. En approchant du champ de bataille, je remarquai que les voix commençaient à faiblir, puis j'entendis un hurlement incessant qui me fit supposer que les agresseurs n'étaient pas les plus forts. Il me sembla même que l'un d'eux ne criait plus du tout. Peu de temps après j'arrivai sur le lieu du combat, et j'eus bientôt appris, *de visu*, la cause de ce changement. Un des chiens se traîna vers moi, ne marchant plus que sur trois pattes, et horriblement maltraité. Le renne se tenait dans un trou creusé dans la neige par les animaux pendant la lutte : à ses pieds était étendu l'autre chien, cruellement mutilé, et paraissant sans vie. L'animal, dans sa rage, continuait à exercer sa fureur sur le cadavre du chien, et, à l'aide de ses pieds de devant,

il trépignait sur lui d'une telle façon qu'on entendait craquer les côtes.

« A ma vue, il s'élança de nouveau dans la neige, et prit la fuite. Cependant, j'eus le temps de voir que l'animal, dont les jambes étaient déchirées par les glaçons, courait avec moins de force, et laissait derrière lui des traces sanguinolentes sur le sol. Je ne m'arrêtai pas aux chiens : l'un était mort, et l'autre ne valait guère mieux. Je suivis toujours le gibier. Nous étions arrivés dans un endroit où la neige était plus profonde que d'habitude, et à l'aide de mes patins j'avançais si rapidement, que je devançais le renne lui-même; je voyais qu'il perdait ses forces à chaque pas. Évidemment, je gagnais du terrain sur lui; encore quelques minutes, et nous allions nous trouver côte à côte. Le taillis que nous traversions n'était pas trop fourré, de sorte que je pouvais suivre tous les mouvements de la bête.

« J'étais à cent pas du renne, et je pensais à le tirer à la course, lorsque tout à coup il s'arrêta, et, faisant volte-face, vint se placer droit devant moi. Son bois gigantesque était rejeté en arrière et allait presque toucher les flancs; sa crinière était hérissée, chaque poil de son corps semblait se dresser, enfin toute son attitude respirait la rage; ses yeux brillants me défiaient au combat. En somme, c'était l'ennemi le plus formidable qu'il m'eût jamais été donné de rencontrer sur mon chemin.

« Ma première impulsion, lorsque je fus assez près, fut d'armer mon fusil et de tirer : c'est ce que fis. Je le visai à la poitrine qu'il me présentait en

plein; mais je ne fus pas adroit; peut-être avais-je les doigts engourdis par le froid, peut-être aussi fus-je ébloui par le soleil au moment où je pris mon point de mire. Je l'atteignis cependant, mais dans une partie du corps où la blessure n'était pas mortelle. Je lui avais logé une balle dans l'épaule. Ce morceau de plomb ne fit que doubler la rage de l'animal; et sans attendre que j'eusse rechargé mon fusil, il se précipita furieusement vers moi; en quelques bonds, il me rejoignit, et je n'eus d'autre ressource que celle de me cacher derrière un arbre.

« Heureusement j'aperçus à ma portée quelques pins gigantesques, et je me réfugiai derrière un de ces arbres : il était temps car je courais grand risque d'être jeté en l'air par cette bête enragée. Au moment où je me glissais derrière le tronc, elle me suivait de si près que son bois vint se heurter contre cet arbre, et ce choc terrible l'ébranla en entier. Le renne recula lui-même d'un pas ou deux, puis il s'arrêta immobile, contemplant l'arbre avec un air de rage désappointé; ses yeux étincelaient, et son long poil hérissé semblait trembler de fureur.

« J'avais l'espérance d'avoir tout le temps nécessaire pour recharger mon fusil; mais quel fut mon désappointement lorsque je découvris que je n'avais pas de munitions! En partant le matin, mon ami et moi, nous n'avions pris qu'une poire à poudre, et c'était lui qui l'avait emportée. Mon fusil m'était désormais aussi inutile qu'une barre de fer. Que faire? Je n'osais pas attaquer le renne à coups de couteau;

j'aurais eu tout au plus cinq minutes à vivre. Son bois et ses larges sabots étaient des armes bien supérieures à celles qui se trouvaient dans mes mains. J'essayai d'effrayer l'animal par mes hourras; mais ces efforts furent inutiles. Je me mis à crier autant que mes poumons me le permirent, espérant que mon ami pourrait m'entendre; rien ne répondait à ma voix, si ce n'est l'écho de mes clameurs retentissant à travers la forêt. Il fallait cependant sortir de la terrible position où je me trouvais.

« En jetant un coup d'œil derrière moi, j'aperçus un arbre aussi gros que celui qui me servait d'abri; je me décidai à courir vers celui-là. Si j'y arrivais sain et sauf, je ne serais pas du moins ni plus en danger, ni plus mal là qu'à l'endroit où j'étais. Je réussis dans mon projet, mais ce ne fut qu'à force de vitesse; car le renne me suivait de si près, que je sentis la pointe de ses andouillers dans.... mes reins. Une fois caché par ce nouvel arbre, je ne me trouvai pas mieux qu'avant; seulement je m'étais rapproché d'une vingtaine de pas de l'habitation de mon camarade de chasse.

« Le renne était toujours à quelques pieds devant moi, aussi menaçant que jamais. J'attendis quelques minutes pour reprendre haleine, puis je choisis un troisième arbre sur mon chemin et j'y courus de la même manière, toujours poursuivi par mon ennemi. Un autre temps d'arrêt et une troisième course m'amenèrent derrière un quatrième arbre; j'atteignis ensuite un cinquième, puis un sixième abri; enfin je parcourus ainsi au moins un mille à travers la forêt

sans pouvoir néanmoins faire lâcher prise à cet infatigable et implacable animal. Je savais pourtant que j'étais dans la bonne route, car je me guidais sur les traces que nous avions laissées pendant la chasse du matin.

« J'espérais pouvoir de cette façon regagner notre domicile, lorsque tout à coup je m'aperçus que les gros arbres allaient me manquer. Le paysage était coupé par un espace de terrain sauvage et presque entièrement découvert; on n'y voyait que quelques pins rabougris, fort espacés, et qui ne m'offraient aucun refuge contre la poursuite acharnée de la maudite bête. Il ne me restait d'autre parti à prendre que celui de demeurer où j'étais et d'y attendre mon ami, qui, aussitôt sa chasse terminée, ne pouvait manquer de venir à ma rencontre. Dans cette espérance bien certaine, je continuai ma faction, bien que je fusse harassé de fatigue. Le renne était toujours devant moi dans la même attitude manaçante, poussant par intervalles un cri de colère et déchirant la terre de ses pieds. Toutes les fois que je changeais de position, il s'élançait en avant, si près, que j'aurais pu le toucher du bout de mon fusil.

« Cette manière d'agir de sa part me suggéra une idée que je résolus de mettre à exécution; je m'étonnai même de ne pas y avoir songé plus tôt. Jétais armé d'un long couteau de chasse pointu comme une aiguille, et si je pouvais parvenir à portée du renne, j'aurais bientôt mis fin à notre combat. L'idée qui m'était venue consistait à convertir mon couteau en une sorte de lance. Il me fallait pour cela le fixer so-

lidement au bout du canon de mon fusil. Avec cette arme j'espérais pouvoir atteindre mon adversaire sans m'exposer ni aux atteintes de son bois, ni à ses terribles ruades. Ma lance fut bientôt préparée. Les guêtres de peau de daim, qui entouraient mes jambes, me fournirent d'excellentes lanières; la carabine que j'avais en main était heureusement une espèce de canardière; grâce au couteau attaché au bout du canon, elle était devenue une arme formidable; aussi, lorsque mon travail fut terminé, je me sentis plus à mon aise que je ne l'étais depuis quelques heures.

« L'affaire fut bientôt décidée. Selon mes prévisions, je n'eus qu'à me montrer un peu sur l'un des côtés de l'arbre, et le renne s'élança sur moi. Un coup habilement porté suffit pour lui enfoncer mon couteau entre les côtes. La lame pénétra jusqu'au cœur, et je vis rouler l'animal dans la neige, qu'il teignit de son sang en s'agitant dans les convulsions de la mort. A peine ma victoire était-elle assurée, qu'un cri vint frapper mon oreille; je levai les yeux, et j'aperçus dans la plaine mon ami qui accourait vers moi. La chasse était terminée. Il avait tué la femelle et les deux jeunes rennes, en avait dépecé la chair, et avait suspendu à un arbre ces dépouilles opimes, afin d'envoyer chercher toute cette venaison dès que nous serions de retour à son habitation. Nous nous hâtâmes de faire subir la même opération à l'animal que j'avais tué; et, contents de notre journée, bien que la mort du beau chien éventré par le renne nous laissât quelque regret, nous reprîmes, en

glissant sur nos raquettes, le chemin du *log cabin* du Nemrod de l'État du Maine. »

CHAPITRE XXVII.

Le loup des prairies et le tueur de loups.

En sortant du marais de la rivière du Cygne, nous entrâmes dans un pays très-découvert. Le sol que nous foulions était entremêlé de taillis et de prairies, et plus nous avancions vers l'est, plus le paysage offrait une régularité identique. Les éclaircies de la forêt allaient en s'élargissant, jusqu'à ce qu'enfin nous nous trouvâmes dans d'immenses prés verdoyants encerclés de bosquets que de loin on eût pris pour des haies de clôture. On voyait aussi çà et là des bouquets de bois, isolés du reste de la forêt, semblables à des îles disséminées sur une mer verdâtre; du moins c'est ainsi que ces bouquets détachés sont connus des chasseurs et des autres habitants de la prairie. Les forêts que nous avions traversées jusqu'alors étaient composées de hêtres, de chênes, de châtaigniers, d'érables, d'ormes, de sumacs et de cornouillers, et, dans les lieux bas et humides, de sycomores et de saules à larges feuilles.

A mesure que nous nous enfoncions au milieu des régions occidentales, Besançon nous fit remarquer que toutes ces espèces de bois disparaissaient l'une après l'autre du paysage, et qu'elles étaient remplacées par un seul arbre, qui, à lui seul, constituait toute la haute futaie. C'était le célèbre arbre à coton, une espèce de peuplier (*populus angulata*); je dis célèbre, parce qu'étant à peu près le seul arbre de grande taille qu'on trouve dans la région des grandes plaines, il est parfaitement connu des chasseurs et de tous les voyageurs de prairies, qui ont pour lui la plus grande vénération. Un bouquet de bois à coton est toujours un lieu de repos ou de halte, salué de loin avec joie par ceux qui traversent ces plaines sans bornes; c'est la promesse d'un abri contre le vent ou le soleil, de bois pour allumer le feu du bivac, et surtout d'eau pour étancher la soif. Le marin ne revoit pas avec plus de plaisir le port auquel il doit aborder, que le trappeur aventuré dans cet océan de prairies n'aperçoit, au bout de ce désert sans bornes, le feuillage argenté des arbres sous lesquels il va établir momentanément sa demeure, son lieu de repos et son refuge contre le danger.

Après avoir traversé quelques centaines de ces petites prairies, séparées l'une de l'autre par des bouquets d'arbres à coton, nous arrivâmes sur un point élevé, près des bords du Petit-Osage, affluent du grand cours d'eau du même nom. Jusqu'alors, nous n'avions encore aperçu aucune trace de bisons, et nous commencions à penser que nous avions été induits en erreur à Saint-Louis, lorsque nous rencon-

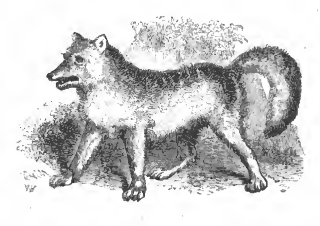
trâmes une tribu d'Indiens Kansas, qui nous firent l'accueil le plus cordial et nous racontèrent que les bisons s'étaient montrés au printemps de la même année, dans les parages du Petit-Osage, mais que, poursuivis et décimés par les chasseurs de leur tribu, ils s'étaient enfuis plus loin vers l'ouest : selon toutes probabilités, ces animaux devaient donc se trouver de l'autre côté du Néosho, ou Grande-Rivière, qui se jette au nord dans l'Arkansas.

Cette nouvelle n'était pas très-rassurante. Nous avions devant nous un voyage d'au moins cent milles, avant d'arriver près de notre gibier. Cependant il n'y avait pas à reculer, et nous reprîmes notre route dans la direction du Néosho. A mesure que nous avancions, les bois devenaient plus rares, et bientôt nous ne vîmes plus un seul arbre, si ce n'est sur les bords du cours d'eau, très-distants l'un de l'autre. Nous étions en pleine prairie. Enfin nous traversâmes le Néosho, sans pourtant apercevoir les bisons.

Nous marchions toujours, et il nous fallut traverser plusieurs grandes rivières courant dans la direction du sud-est, vers l'Arkansas. Le paysage changea tout à coup d'aspect. Le bois devint encore plus rare, le sol plus sec et plus sablonneux. Sur notre route se montraient quelques espèces de cactus (*opuntia*), mais ce qui nous fit le plus de plaisir, ce fut la trouvaille d'une nouvelle espèce d'herbe, entièrement différente de toutes celles que nous avions vues jusqu'alors; nos guides surtout fêtèrent cette découverte par des acclamations de joie. C'était la

plante si connue sous le nom d'herbe à bisons (*buffalo grass*), et les trappeurs nous assurèrent que nous n'aurions pas beaucoup de chemin à faire avant de nous trouver en présence de l'animal lui-même; car, partout où cette herbe croît en abondance, on est toujours sûr de rencontrer les bisons, qui la préfèrent à toute autre nourriture.

Bien avant l'époque à laquelle nous étions arrivés nous avions rencontré sur nos pas un animal fort



connu dans les grandes plaines, que l'on nomme le loup des prairies (*lupus latrans*). Ce quadrupède habite particulièrement les territoires immenses et encore déserts, situés entre le Mississipi et le bord de l'océan Pacifique; on le trouve encore dans les ravines boisées de la Californie et dans quelques districts attenant aux montagnes Rocheuses. Il est commun dans tout le Mexique, où on le connaît sous le nom de coyote. Le loup des prairies est dans le nouveau monde le congénère représentant le chacal, si

connu sur l'ancien continent. Sa taille tient le milieu entre celle du loup et celle du renard; son pelage ressemble à celui du premier, et il possède moralement toute la finesse du second. Pour le voyageur et le trappeur des prairies, le loup est un véritable fléau. Il enlève les provisions du voyageur, et va les chercher jusque sous sa tente; il mange l'appât des trappeurs, et dévore les bêtes qui se trouvent prises dans les piéges; il suit avec persévérance les caravanes qui traversent les prairies. Parfois une meute de ces loups accompagne les voyageurs pendant des centaines de milles rien que pour dévorer ce qu'ils ont laissé sur l'emplacement du camp. On les voit aussi constamment rôder autour des troupeaux de bisons et les poursuivre à des distances considérables. Les lieux fréquentés par ce bétail deviennent en quelque sorte leur séjour temporaire. Ils se tiennent couchés sur la prairie à quelque distance du troupeau, et attendent patiemment, avec l'espérance qu'un de ces animaux se trouvera par accident estropié ou séparé du reste, ou bien encore qu'une vache restera en arrière pour protéger son veau. Dans ce cas, la meute entière cerne la malheureuse bête et la harcelle jusqu'à ce qu'elle tombe morte.

Pendant la nuit ils font retentir la prairie de leur hurlement affreux; leur cri ressemble à l'aboiement du chien terrier, répété trois fois, et suivi d'un hurlement prolongé. Le loup des prairies a toute la férocité des animaux de sa race, il y a peu de bêtes aussi lâches que lui; aussi ni les chasseurs ni les voyageurs n'éprouvent la moindre crainte à sa vue,

et tous deux dédaignent d'user leur poudre sur un gibier de si peu de valeur. Ike, notre guide, faisait exception à la règle. Il était le seul de sa profession qui tirât sur les loups de prairie, et il le faisait à première vue. Je crois même qu'il ne lui fût resté qu'une balle dans son sac, qu'il n'eût pas manqué l'occasion de l'envoyer à un loup si elle se fût présentée. Nous lui demandâmes un jour combien il en avait tué dans sa vie. Il tira de sa poche un morceau de bois marqué de crans, et nous pria de les compter. Il y en avait cent quarante-cinq.

« Vous en avez donc tué cent quarante-cinq! nous écriâmes-nous tous ensemble en manifestant notre étonnement devant ce chiffre énorme.

— Oui, fit-il en riant tout bas, c'est-à-dire cent quarante-cinq douzaines, car chacun de ces crans signifie douze loups. Je ne fais jamais la marque avant que la douzaine ne soit complète.

— Cent quarante-cinq douzaines ! » répétâmes-nous frappés de stupeur. Et cependant je crois fermement qu'il disait la vérité, vu qu'il n'avait aucun intérêt à nous tromper. D'après tout ce que je savais de lui, j'étais convaincu qu'on pouvait le croire. Ike avait donc tué *mille sept cent quarante loups!* »

Ike était connu sous le sobriquet de Tueur-de-Loups, et nous avions le plus grand désir d'apprendre la cause de cette antipathie particulière de notre guide contre cet animal. A force d'adresse, nous l'amenâmes à parler des causes de cette aversion, si bien qu'il finit par nous raconter son histoire à peu près dans les termes suivants :

« Eh bien, gentlemen, il y a environ dix hivers que je voyageais tout seul aux environs du fort de Bent's sur l'Arkansas, me rendant à Laramie sur le fleuve Platte. J'avais traversé les frontières, et j'étais déjà en vue des montagnes Noires, lorsqu'une nuit il me fallut camper en pleine prairie, sans trouver un buisson pour m'abriter. C'était bien la nuit la plus froide dont il me souvienne. Je m'enveloppai dans ma couverture, mais le vent passait à travers; ce n'était donc pas la peine de me coucher, il m'eût été impossible de dormir; aussi je me décidai à rester assis.

« Vous me demanderez peut-être pourquoi je ne faisais pas de feu, je vais vous le dire. D'abord, il n y avait pas un copeau de bois à dix milles à la ronde; et en second lieu, lors même qu'il y en aurait eu, je n'aurais pas osé faire du feu. Je me trouvais sur le plus dangereux territoire indien de tout le pays, et dans le courant de la journée, j'avais découvert des traces de Peaux-Rouges. Cependant le froid était si vif que je me décidai à ramasser un bon tas de fiente de bison; puis, à l'aide de mon couteau, je creusai un trou dans la terre, j'en garnis le fond d'herbes ou de branches de sauge sèches, auxquelles je mis le feu, et j'empilai la fiente par-dessus. Ça brûlait assez bien, mais la fumée de la fiente aurait suffi pour suffoquer un putois ou une fouine. Dès que mon feu fut bien allumé, je m'assis au-dessus du trou, de manière à ramasser toute la chaleur dans ma couverture, et je me trouvai bientôt assez à mon aise. Les Indiens ne pouvaient apercevoir la fumée dans l'obscurité de la nuit.

« Eh bien, gentlemen, le cheval que je montais était un jeune poulain très-indocile et à demi sauvage. Je l'avais acheté d'un Mexicain à Bent, il y avait à peine huit jours, et c'était son premier voyage, du moins avec moi. J'avais cru pouvoir lui ôter la bride; mais jusqu'alors par prudence je retenais à la main le bout du licol : dans la journée, le bâton qui me servait de piquet était tombé sur la route; aussi, comme je pensais ne pas pouvoir dormir, je pouvais tout aussi bien tenir le bout de la corde. Cependant peu à peu je commençai à sommeiller. Le feu que j'avais entre les jambes promettait de ne pas me laisser geler, et je me dis qu'il valait autant me donner le plaisir de faire un somme. Je passai donc le licol autour de mes jarrets, j'inclinai la tête entre les genoux, et en moins de rien je m'endormis profondément. Tout en fermant les yeux, je remarquai que le poulain était à quelques pas de moi, broutant l'herbe sèche de la prairie.

« Il y avait une heure que je dormais, moins peut-être, je ne sais pas au juste; mais tout ce que je sais, c'est que ce ne fut pas de mon plein gré que je me réveillai. J'ouvris les yeux cependant, et d'abord il me fut impossible de me rendre compte de ce qui se passait; puis, je me crus entre les mains des Indiens, qui me traînaient dans la prairie; et, bien vrai, j'étais traîné comme je le pensais, mais ce n'était pas par des Indiens. Une ou deux fois je restai immobile pendant quelques secondes, puis je repartis, secoué et bousculé comme si j'avais été attaché à la queue d'un cheval au galop; et puis j'avais les oreilles as-

sourdies par des hurlements abominables. Les secousses que j'éprouvais aux jambes me firent comprendre ma position. C'était le licol qui y était attaché; mon poulain avait pris l'épouvante et me traînait au galop par la prairie. Les cris et les hurlements que j'entendais étaient proférés par une meute de loups. Pressés par la faim, ils avaient attaqué le cheval, qui avait pris la fuite.

« Toutes ces pensées me vinrent à l'esprit d'un seul coup. Vous allez me dire qu'il n'y avait rien de plus facile que de me saisir du licol et d'arrêter ma monture. C'est facile à dire, j'en conviens, mais je puis vous assurer que c'était plus difficile à faire. Je ne pus en venir à bout. J'avais les pieds serrés dans un nœud coulant qui les étreignait sans qu'il fût possible de les remuer. D'ailleurs, tant que mon cheval galopait, je ne pouvais me relever, et alors qu'il s'arrêtait un instant, je n'avais pas le temps de me redresser et d'atteindre la corde : il reprenait sa course et me rejetait tout de mon long par terre. Une autre chose m'embarrassait encore : avant de m'endormir j'avais endossé ma couverture à la mode des Mexicains, c'est-à-dire que j'avais passé ma tête par une fente pratiquée au milieu, et dès le commencement de cette course effrénée mon mackinaw s'était enroulé autour de ma tête, de façon à presque m'étouffer. Peut-être aussi, et j'y réfléchis plus tard, cette couverture m'épargna de nombreuses meurtrissures, bien que pour le moment elle me fît faire tout le mauvais sang imaginable.

« Je finis par m'en débarrasser, après avoir fait un

bon mille, suivant mon calcul; il me fut alors permis de distinguer ce qui se passait autour de moi. Que vis-je, gentlemen! La lune était levée et la terre couverte d'une neige épaisse qui était tombée pendant que je dormais. Mais cela n'était rien ; ce qu'il y avait d'affreux à voir, c'est que tout près de moi et tout



autour de moi la prairie était couverte de loups, de maudits loups de prairies.

« Dès que je ne fus plus embarrassé de ma couverture, je me servis de mes bras avec toute l'habileté possible. Deux fois je saisis le licol, mais avant que je pusse me redresser et arrêter le cheval, une nouvelle secousse me l'arrachait des mains. Je réussis pourtant à prendre mon couteau, et dès que j'en trou-

Digitized by Google

vai l'occasion, j'essayai de couper la corde. J'entendis le bruit sec de l'acier, et je restai immobile sur la prairie; je crois même que j'étais à moitié évanoui. Cette faiblesse ne fut pas de longue durée, car en revenant à moi, je vis mon cheval à un demi-mille plus loin, galopant de toute la vitesse de ses jambes, et serré de près par une troupe nombreuse de loups. Il en était resté quelques-uns autour de moi, mais je me remis sur mes jambes, et je me jetai sur eux à coups de couteau. Je puis vous assurer, gentlemen, qu'ils ne restèrent pas longtemps à me contempler.

« Alors je me mis en quête de ma couverture, que je n'eus pas de peine à retrouver. Puis, guidé par les traces, je retournai sur mes pas pour chercher mon fusil et mes autres effets à l'endroit où j'avais établi mon bivac. La piste n'était pas difficile à suivre; je pouvais voir sur la neige le sentier sur lequel j'avais été traîné, et où mon corps avait tracé son sillon. Une fois en possession de mon bagage, je songeai à rattraper mon poulain; je le suivis à la piste pendant au moins dix milles, mais je ne l'ai jamais revu. Les loups l'avaient-ils dévoré ou non, je l'ignore. Il me fallait gagner à pied le fort Laramie, où je pus me procurer un équipement tout neuf de peau de daim et un bon cheval.

« Depuis ce jour, je n'ai jamais pu voir un loup de prairie à portée de ma carabine sans lui envoyer une balle; et comme vous le savez, gentlemen, j'en ai abattu bon nombre sur mon chemin.

CHAPITRE XXVIII.

Chasse au tapir.

A l'un de nos bivacs dans la prairie, notre camarade, l'Anglais Tompson, nous raconta quelques particularités sur l'animal étrange qu'on appelle le tapir.

« Lorsqu'il a atteint sa plus grande taille, le tapir ou l'*anta*, comme on l'appelle quelquefois, a six pieds de long sur quatre de haut. Son poids égale celui d'un bœuf de petite taille. Son long museau en forme de trompe, son cou garni d'une crinière hérissée, son corps épais et mal bâti, de la forme de celui d'un pourceau, font de cette créature un ensemble si particulier qu'on ne peut le confondre avec aucun autre animal. Ses yeux sont petits et placés latéralement, et ses oreilles longues et pointues. Il a la peau très-épaisse, à peu près comme celle de l'hippopotame, et couverte de poils soyeux très-clairsemés; cependant, le long du cou et sur la queue, le poil est plus long et plus épais. La mâchoire supérieure dépasse de beaucoup l'extrémité de l'inférieure. Malgré cette proéminence, le tapir saisit facilement tous les objets, et

il se sert de son groin pour arracher les racines qui forment sa nourriture principale.

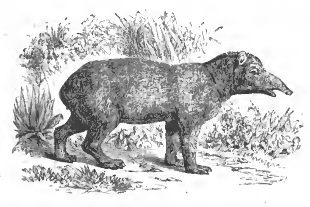
« Bien que ce soit le plus grand quadrupède indigène de l'Amérique du Sud, le tapir n'est pas bien connu des naturalistes. Les lieux qu'il fréquente sont tout à fait éloignés des limites de la civilisation, et d'ailleurs c'est un animal timide et solitaire qui ne sort presque jamais que la nuit. Aussi, les naturaistes ont-ils eu peu d'occasions d'observer ses habitudes. Le chapitre de son histoire naturelle ne saurait être bien long.

« Le tapir se trouve dans les régions tropicales de l'Amérique du Sud; il fréquente les bords des rivières et des petits lacs marécageux. C'est un animal amphibie. Lorsqu'il est au repos, il vit sur terre et établit son repaire dans les fourrés épais des bois; dans ce cas, il a soin de choisir un endroit bien sec. Il y reste couché et endormi pendant la plus grande partie du jour. A la nuit il sort, et suivant un sentier bien battu, qui le mène au bord de quelque rivière, il y plonge pour y chercher sa nourriture, qui consiste en tiges et en racines de plusieurs espèces de plantes aquatiques. Il passe dans cette occupation la nuit presque tout entière. Au point du jour, il revient à l'endroit par où il était entré dans l'eau, et reprend le même chemin pour retourner à son gîte, où il reste à dormir jusqu'au coucher du soleil.

« La chasse au tapir est un amusement ou plutôt une occupation sérieuse pour les indigènes de l'Amérique du Sud. Non que la chair de cet animal soit pour eux un mets recherché, car elle est sèche et a un

goût désagréable (quelques tribus même ne veulent pas en manger et préfèrent celle du singe, du macaque et de l'armadillo); mais ce qu'il y a de précieux pour eux dans le tapir, c'est sa peau rude et épaisse, dont ils font des boucliers, des sandales et plusieurs sortes d'ustensiles.

« On chasse le tapir avec l'arc et les flèches, ou bien à coups de fusil; quelquefois on se sert d'une *gravatana*, espèce de sarbacane qui lance des traits empoi-



sonnés. De toute manière le chasseur s'embusque, attendant le gibier à l'affût, ou bien il se fait suivre d'une meute de chiens pour le faire sortir du fourré et le tirer à la course. Une fois la piste du tapir trouvée, il est facile de se rendre maître de l'animal, qui est timide et craintif; bien qu'il soit doué d'une force prodigieuse, il en fait plutôt usage pour chercher à fuir que pour se défendre.

« Il arrive communément que lorsqu'on a découvert le repaire du tapir, une tribu tout entière se met de la partie pour ne pas manquer l'animal. J'ai eu pour

ma part l'occasion de voir une chasse semblable sur un des affluents de l'Amazone.

« Dans le courant de l'année 18.., je visitais la tribu des Jurunas, sur le Xingu. Leurs *maloccas* (villages composés de huttes en branches de palmier) sont situés au-dessus de la cataracte formée par cette rivière. J'étais sur le point de m'en retourner à Para, lorsque le Tuxava, ou chef d'un des maloccas, insista pour me faire passer quelques jours dans son village et prendre part à certaines fêtes qui se préparaient. Il me promettait, entre autres, une chasse au tapir, laquelle devait avoir lieu le surlendemain même.

« Dès le matin, les chasseurs s'assemblèrent, au nombre de cinquante à soixante, dans un endroit découvert près du malocca. Après avoir préparé leurs armes et leur équipage, ils se rendirent sur la *praya*, ou rive étroite et sablonneuse qui séparait la rivière de l'épais fourré de la forêt. Nous y trouvâmes vingt ou trente *ubas* (canots faits de troncs d'arbres creusés) prêts à nous recevoir. En quelques minutes tout le monde fut embarqué. La troupe ne se composait pas seulement de chasseurs ; une grande partie des femmes et des enfants du malocca nous avaient suivis ; nous avions en outre avec nous une quarantaine de chiens de l'aspect le plus bizarre. Les uns étaient de l'écarlate le plus vif, les autres jaunes, quelques-uns bleus, et plusieurs enfin bigarrés des couleurs les plus variées. Leur poil était teint. C'est un usage fréquemment adopté chez plusieurs tribus indiennes de l'Amérique du Sud.

« Aussitôt embarqués sur nos ubas, nous nous

mîmes à remonter le courant. Le Tuxava et moi nous avions un canot pour nous deux ; il n'avait pas d'autres armes qu'un fusil léger, dont je lui avais fait cadeau. C'était une arme excellente, dont il était fier et dont il allait se servir pour la première fois. J'étais moi-même muni d'une carabine, et le reste des chasseurs s'étaient munis d'armes de toutes sortes. Les uns portaient des fusils, d'autres un arc et des flèches, quelques-uns avaient des *gravatanas*, avec des traits trempés dans du poison *curare;* les autres n'avaient que des *machetes,* sortes de coutelas pour éclaircir les taillis, dans le cas où il faudrait chasser la bête du fourré.

« A environ deux ou trois milles au-dessus du malocca, le lit de la rivière s'élargissait et formait une nappe d'eau de plusieurs milles de largeur, semée d'îles que les Indiens savaient être fréquentées par le tapir. C'était là que devait se faire notre chasse. Nous employâmes à peu près une heure pour y parvenir. Pendant ce trajet, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'aspect pittoresque de notre troupe, qui ne ressemblait en rien à aucune de celles que l'on trouve réunies à un rendez-vous de chasse dans les pays civilisés. Tout en maniant la rame, les Indiens accompagnaient leurs mouvements d'un chant irrégulier, dont les paroles improvisées rappelaient les anciens exploits des chasseurs, et en promettaient de nouveaux pour l'avenir. J'entendais souvent répéter le mot *tapira*, tapir. Les femmes mêlaient dans les chœurs leurs voix fraîches et sonores, et de temps en temps interrompaient la mélodie par de joyeux éclats de rire.

Cette flottille, d'un aspect tout nouveau pour moi, le teint bronzé des Indiens à moitié nus, leur noire chevelure qui flottait au gré du vent, leurs ceintures de verroteries bleues et leurs bracelets de coton rouge; les *tangas*, ou tabliers éclatants des femmes, leurs colliers massifs, les plumes de perroquet qui ornaient la tête des chasseurs; la bizarrerie de leurs armes et de leurs costumes, tout concourait à former un tableau plein d'intérêt pour moi, qui jamais n'avais assisté à une pareille scène.

« Enfin nous arrivâmes dans le parage des îles. Aussitôt tout bruit cessa, et les rameurs dirigèrent leurs canots aussi lentement et aussi silencieusement que possible. Je commençai à comprendre le plan de la chasse. Il consistait à découvrir d'abord une île qu'on pût supposer habitée par un tapir, et alors de la faire cerner par des chasseurs embusqués dans leurs canots, tandis qu'une partie débarquerait avec les chiens pour lever le gibier et le chasser du côté de l'eau. Les canots se séparèrent, et au bout de quelques minutes on les vit côtoyer tranquillement les bords des îlots, tandis qu'un homme de l'équipage, penché en avant, interrogeait la rive étroite de sable qui sortait de l'eau.

« Au bout de quelque temps, un léger coup de sifflet partit à bord de l'un des ubas. C'était le signal pour appeler les autres canots. On avait découvert les traces d'un tapir. En deux ou trois coups de rames, le chef amena notre esquif à l'endroit où, à n'en pas douter, l'on voyait empreintes sur le sable les traces d'un tapir se dirigeant vers une ouverture dans

le fourré ; et là commençait un sentier qui s'enfonçait dans l'intérieur de l'île, probablement jusqu'au repaire du quadrupède. Les fumées étaient fraîches, elles avaient été faites le matin même sur le sable mouillé. La bête devait donc se trouver au gîte.

« L'île avait peu d'étendue, tout au plus cinq ou six arpents de superficie. Les canots s'élancèrent dans diverses directions, et en quelques minutes l'île fut cernée. A un signal donné, plusieurs chasseurs sautèrent à terre, suivis de leurs chiens aux couleurs brillantes, et alors le craquement des branches tombant sous les coutelas, les cris des hommes, la voix des chiens se confondirent en un bruit assourdissant. Sur toute la ligne des canots qui bloquaient l'île régnait le plus profond silence. Chacun avait un endroit à garder, et les chasseurs étaient assis, la main sur leurs armes et les yeux fixés sur le feuillage du taillis qui faisait face à sa station.

« Le canot du chef était resté à l'endroit où on avait découvert les traces du tapir. Nous avions tous deux nos fusils armés et prêts à faire feu. On entendait distinctement les chasseurs et les chiens pénétrer au centre de l'île. Ceux-ci donnaient de la voix par intervalles. Mais tout à coup leurs aboiements prirent une expression plus sonore et plus terrible. Plusieurs hurlaient à la fois, et l'on entendit bientôt comme le bruit d'animaux qui se précipitaient dans la direction de l'eau. C'était de notre côté, il est vrai, mais pas tout à fait en face de nous ; cependant il était probable que le gibier sortirait à portée de nos armes. Un coup d'aviron nous plaça dans une posi-

tion plus propice, et en même temps plusieurs canots nous rejoignirent.

« Le taillis s'agitait et craquait; des formes rougeâtres parurent entre les feuilles, et un instant après une douzaine d'animaux ressemblant à une troupe de pourceaux, sortirent du fourré et se jetèrent lourdement dans l'eau. « Ce n'est pas un tapir! non, ce sont des capivaros, » s'écria le chef. Mais sa voix fut couverte par le bruit des armes à feu et le son vibrant des cordes d'arc, qui décochèrent un nuage de flèches. Une demi-douzaine de capivaros restèrent morts sur la plage, tandis que les autres plongèrent et disparurent à nos regards.

« Cependant la bête la plus convoitée, le tapir, occupait toutes nos pensées; aussi, laissant les femmes ramasser les capivaros, les chasseurs retournèrent-ils à leur poste. Les coups de gueule vifs et irrités des chiens vinrent de nouveau frapper nos oreilles, et le taillis s'agita encore en craquant. « Pour cette fois, c'est le tapir, » me dit le chef à demi-voix; puis il ajouta d'un ton plus élevé : « Là-bas! s'écria-t-il, voyez là-bas! » Je jetai les yeux dans la direction qu'il m'indiquait, et je vis un objet se mouvoir dans le feuillage, une forme brune et sombre, polie et arrondie; c'était évidemment le tapir. Je ne fis que l'entrevoir au moment où il s'élança dans l'ouverture; il arrivait au grand galop, la tête entre les genoux; il était serré de près par les chiens. Aussi, sans regarder devant lui, il se précipita vers nous comme s'il eût été aveugle. Il venait à l'eau, à quelques pas seulement à l'avant de notre esquif; le chef et moi,



Le tapir plongeant dans l'eau se déroba à nos regards. (Page 315.)

BIBLIOTECA NAZIONALE ... NAP

Digitized by Google

Digitized by Google

nous tirâmes ensemble. Je crus avoir touché l'animal. Le chef, de son côté, ne pensait pas avoir manqué son coup. Néanmoins le tapir ne parut pas faire attention à nos coups de feu, et, plongeant dans l'eau, se déroba à nos regards.

« Au même instant, toute la meute bariolée sortit du taillis et s'élança vers l'endroit où la bête avait disparu. L'eau était teinte de sang. Le tapir est donc blessé, pensai-je. J'allais faire part au chef de mes observations, lorsqu'en me retournant je le vis le couteau à la main, debout sur l'arrière du canot, prêt à s'élancer dans la rivière. Son œil était fixé sur un objet qui se trouvait au fond de l'eau. Je suivis la direction de son regard. Les eaux du Xingu sont claires comme du cristal, et, sur le fond sablonneux, je vis se dessiner la forme sombre et brune du tapir. Il cherchait à gagner le lit le plus profond de la rivière; mais il avait évidemment de la peine à se traîner : nos balles lui avaient cassé une jambe.

« J'avais à peine eu le temps de l'apercevoir, que le chef s'élança en avant et retomba dans l'eau la tête la première. Je pus bientôt voir qu'une lutte s'était engagée au fond; une eau trouble remonta jusqu'à la surface, puis tout à coup la tête noire du chef s'offrit à mes yeux. « Ugh! fit-il en secouant son épaisse chevelure toute ruisselante d'eau et me faisant signe de l'aider, ugh! señor, vous mangerez du tapir rôti à dîner. *Mui bueno*, voici le tapir! » Je l'aidai à remonter dans le canot, et ensuite à nous assurer de la carcasse monstrueuse de l'animal. Nous vîmes alors que nos deux coups avaient porté; mais c'était la balle

de la carabine qui avait cassé la jambe de la bête, et le généreux sauvage reconnut qu'il n'aurait eu que peu de chance de s'en emparer sous l'eau, si elle n'avait été estropiée.

« La journée fut des plus heureuses. Nous tuâmes encore deux tapirs, plusieurs capivaros et un *paca*, animal fort estimé des Indiens tant pour sa chair que pour ses dents, qu'ils emploient dans la fabrication de leurs sarbacanes. Nous nous emparâmes aussi de deux petits peccaris, de deux perroquets et de toute une famille de singes guaribas. Nous revînmes au malocca chargés, comme on le voit, d'animaux et d'oiseaux aussi variés que nombreux, et la fête se termina par une grande danse des femmes jurunas.»

CHAPITRE XXIX.

Les bisons du désert.

Il arriva enfin ce jour si ardemment désiré où nous devions rencontrer les bisons à la poursuite desquels nous étions partis, et ce fut moi qui eus l'honneur suprême, non-seulement d'être le premier à découvrir ces énormes animaux, mais encore d'en abattre deux au milieu du troupeau dans la plaine. Cet inci-

dent eut pourtant son côté aventureux, et me procura des émotions peu agréables du reste, car l'aventure était aussi fort dangereuse. Depuis quelques jours, nous avions l'habitude de nous disséminer pour trouver le gibier; nous étions à la recherche des cerfs pour pourvoir aux besoins de notre caravane; mais ce qui nous tenait surtout en haleine, c'était l'espoir de rencontrer des bisons. Quelquefois nous partions trois ou quatre ensemble; mais le plus souvent chacun de nous s'en allait seul à l'aventure, guidé par son caprice.

Une après-midi, lorsque nous eûmes établi notre bivac suivant l'usage ordinaire, et que mon bon cheval eut mangé son picotin d'avoine, je me jetai en selle, et je partis dans l'espoir de trouver quelques vivres frais pour le souper général. La prairie au milieu de laquelle nous étions arrêtés était ondulée, et comme notre camp était établi entre deux coteaux assez élevés, sur le bord d'un ruisseau, la vue ne pouvait s'étendre fort loin : aussi à peine avais-je franchi la première crête que mes compagnons me perdirent de vue. Après une marche d'environ un mille, je découvris des traces de bisons. C'étaient des cavités circulaires creusées dans le sol, pouvant avoir cinq à six pieds de diamètre, que l'on appelle, parmi les chasseurs des prairies, *trous de bisons*. Au premier coup d'œil, je compris que ces trous étaient fraîchement creusés; il y en avait plusieurs, et cela suffit pour me prouver que des taureaux avaient passé par là. Je continuai donc ma route dans l'espoir de découvrir les animaux eux-mêmes.

Je me trouvais éloigné d'environ cinq milles du camp, lorsque mon attention fut tout à coup éveillée par un bruit étrange qui se faisait devant moi. Une ondulation de terrain m'empêchait de voir ce qui se passait; mais je reconnus aussitôt la cause de ce bruit insolite; c'était le mugissement d'un bison mâle. Je gravis le coteau avec quelque précaution, et j'avançai doucement la tête pour voir ce qui se passait devant moi. Un peu plus loin s'étendait une vallée, au fond de laquelle s'élevaient des tourbillons de poussière; et à travers ce nuage je distinguai les formes sombres et velues de deux animaux gigantesques. C'étaient deux taureaux engagés dans une lutte terrible.

Je m'arrêtai à peine pour m'assurer si la capsule tenait bien à la cheminée de ma carabine. De la façon dont ils étaient occupés, je ne pensais pas qu'ils fissent attention à moi; et s'ils prenaient la fuite, je pouvais facilement atteindre l'un ou l'autre. Aussi, sans plus d'hésitation ou de précaution, je m'élançai droit sur eux.

Je m'étais pourtant trompé; les animaux m'éventèrent et partirent au galop. Ils n'avaient pourtant pas l'air de s'enfuir comme s'ils étaient fort effrayés; on eût dit, au contraire, à les voir s'en aller, qu'ils étaient indignés d'avoir été dérangés dans leur duel. De temps à autre ils faisaient une conversion rapide sur eux-mêmes, poussaient un court mugissement et frappaient du pied d'une façon violente et irritée. Une ou deux fois je crus qu'ils allaient se précipiter sur moi; et si je ne m'étais pas senti parfaitement

bien monté, j'aurais hésité à m'exposer à pareille rencontre. Leur taille énorme, leur tête couverte d'une épaisse crinière, leurs yeux farouches et étincelants, tout concourait à leur donner un aspect sauvage et plein de méchanceté, rendu plus terrible encore par leurs mugissements et par les attitudes menaçantes dans lesquelles je les voyais se poser à chaque instant.

Malgré cela, me sentant sur ma selle à l'abri de l'attaque des bisons, je courus au galop sur celui qui était le plus près de moi, et je lui envoyai ma balle dans les côtes. Le plomb fit son effet, car l'animal tomba sur ses genoux, se releva, écarta les jambes comme pour résister à une nouvelle chute, chancela d'un côté, puis de l'autre, et il retomba sur les genoux. Il resta quelques minutes dans cette position, le sang lui sortant par les naseaux, puis il se coucha tranquillement sur l'épaule, et exhala le dernier souffle en poussant un mugissement terrible.

J'avais guetté avec le plus grand intérêt tous les mouvements de l'animal; aussi, pendant ce temps-là, son compagnon s'était sauvé; je l'avais vu disparaître par delà le faîte de la colline. Je ne me souciais pas de courir à sa poursuite; je mis pied à terre et me préparai à dépecer celui que j'avais tué. J'aperçus tout près de moi un arbre solitaire, un arbre à coton d'assez chétive apparence. On en voyait bien d'autres dispersés par la prairie, mais il étaient éloignés, tandis que celui-ci n'était pas à vingt pas du bison. Je conduisis mon cheval jusque-là, et, prenant

le licol attaché au pommeau de ma selle, j'en assurai un bout au crochet du mors et l'autre à l'arbre; ensuite je tirai mon couteau, et je me mis en devoir de dépecer la bête.

A peine avais-je eu le temps de repasser la lame, lorsque derrière moi un bruit inattendu me fit lever la tête afin de voir quel était la cause de ce dérangement. Un être tout noir et de taille monstrueuse franchissait la tête de la colline et se précipitait vers moi au grand galop. C'était le bison qui s'était enfui quelques instants auparavant. Je remis rapidement mon couteau dans sa gaîne, et je saisis ma carabine, que, selon ma coutume invariable, j'avais eu soin de recharger. J'hésitai d'abord un instant; fallait-il courir à mon cheval et me jeter en selle, ou bien tirer de l'endroit où je me trouvais? Le bison décida la question. L'arbre et le cheval ne se trouvaient pas sur la ligne qu'il suivait en courant, mais attiré par les hennissements de ma monture, qui, à la vue de cet animal étrange s'était mise à se cabrer et à ruer, mouvements que le bison prit sans doute pour un défi, il se détourna subitement de sa course et se précipita sur le malheureux quadrupède, qui d'un bond s'élança aussi loin que le lui permit le licol; un bruit sec retentit à mes oreilles, et je vis mon cheval, ayant recouvré sa liberté, galoper à travers la prairie, comme s'il avait eu des orties sous la queue. Je n'avais pas pris assez de précaution en attachant le licol au mors, et le nœud s'était complétement défait.

Cet accident me contraria, mais je ne m'en effrayai

pas davantage. Mon cheval ne pouvait manquer de reprendre le chemin par lequel il était venu, et ce qui pouvait m'arriver de pire, c'était de m'en retourner au camp à pied. Pendant ces courtes réflexions, je vis le bison qui s'avançait sur moi. Lorsqu'il fut à dix pas, je levai ma carabine, je visai à l'épaule de devant, et je fis feu. Je m'aperçus bien que je l'avais atteint, mais, à mon grand effroi, il ne tomba point, il ne chancela même pas, et continua sa course avec plus de fureur que jamais. Recharger mon fusil était chose impossible. Le cheval avait emporté mes pistolets. Il ne fallait même pas songer à arriver à l'arbre, le taureau me barrait le passage. Prendre ma course dans la direction opposée, c'était le seul moyen de prolonger ma vie de quelques minutes; c'est aussi ce que je fis. Je sais courir avec une légèreté sans pareille, et dans la présente occasion je me surpassai; mais il y avait à peine deux minutes que j'étais parti, lorsque je m'aperçus que le bison gagnait sur moi et me touchait presque les talons. Le bruit seul m'avertissait de sa présence, car je n'avais ni le temps ni la possibilité de regarder en arrière. En ce moment un obstacle se présenta devant moi, et je m'aperçus bien vite qu'il allait, d'une façon ou de l'autre, mettre fin à cette course. C'était une ravine, ou plutôt une fissure, qui coupait à angle droit le sentier que je suivais. Ce précipice avait plusieurs pieds de profondeur; le fond en était parfaitement sec, mais les bords se trouvaient taillés à pic. Je me vis presque lancé dessus avant de m'en apercevoir, et dès que je compris la nature de cet obstacle je me dis que c'é-

tait un moyen de salut au moins momentané; il me fallait donc franchir cette gorge, car j'étais bien persuadé que le bison ne pourrait pas en venir à bout.

C'était un saut périlleux : dix-sept pieds au moins d'un bord à l'autre; j'avais fait mieux que cela dans mon bon temps, et sans rien perdre de mon élan j'arrivai sur le bord, et je m'élançai par-dessus le fossé. Je retombai légèrement sur mes pieds de l'autre côté, et je me retournai sur-le-champ pour voir ce que l'animal allait faire. Le bison était déjà au bord du précipice, mais il était évident que le saut lui faisait peur; cette fissure béante comme la gueule d'un abîme l'avait effrayé. Il avait l'instinct de deviner qu'il ne pouvait le franchir, et il restait sur l'autre bord, la tête baissée, les naseaux ouverts, se battant les flancs avec sa queue, et l'œil étincelant de tout le feu de sa rage impuissante.

Je vis, à une trace de sang qui dégouttait de sa longue crinière, que je l'avais blessé à l'épaule. Je me félicitais d'avoir échappé à ce danger, lorsqu'en jetant un coup d'œil rapide à ma droite et à ma gauche, mon illusion se dissipa des deux côtés; à moins de cinquante pas de distance, la gorge remontait vers la plaine, et allait se perdre dans la prairie : on pouvait donc passer par les deux extrémités. Le bison s'en aperçut presque aussitôt que moi; aussi, se remettant tout à coup au galop, il suivit le bord du précipice, dans l'intention évidente de le tourner. Une minute après, nous nous trouvions encore du même côté; ma position prenait une tournure aussi désolante qu'auparavant; je me reculai néanmoins de quel-

ques pas pour prendre mon élan, et je franchis de nouveau le fossé, qui se trouva encore une fois entre nous deux.

Pendant toutes ces manœuvres, je n'avais pas lâché ma carabine. Je vis bien que je pouvais prendre le temps de la charger, et je cherchai ma poire à poudre. Quel fut mon désespoir en ne la trouvant pas! Mon ceinturon et mon sac à balles avaient aussi disparu; je n'avais plus rien. Je me rappelai enfin que je m'en étais débarrassé lorsque je me préparais à dépecer mon gibier : j'avais tout laissé auprès du bison mort, devant le cotonnier où j'avais attaché mon cheval. Il ne me resta pas beaucoup de temps pour me livrer à mes regrets. Le taureau revenait sur ses pas et se trouvait encore du même côté que moi, aussi je fus forcé de faire une troisième fois le saut périlleux.

Ce violent exercice ne pouvait se prolonger longtemps sans un péril imminent pour moi; je sentais déjà mes forces s'affaiblir, lorsqu'une idée se présenta à mon esprit. J'avais regardé de tous côtés pour voir si je ne découvrirais pas quelque chose qui pût m'offrir un refuge plus assuré. Il y avait bien quelques arbres, mais ils étaient à une trop grande distance; le seul qui fût à ma portée était celui auquel j'avais attaché mon cheval. Si je pouvais l'atteindre, il me serait facile d'y grimper en embrassant le tronc, qui n'avait pas plus de dix pouces de diamètre, mais la question était de savoir si j'arriverais là avant le taureau. Je me trouvais environ à trois cents pas de l'arbre; et, prenant toutes mes

précautions, je pouvais avoir à peu près cinquante pas d'avance, et cependant, même avec cet avantage, c'était une course bien hasardée. L'événement confirma la justesse de mes prévisions. Je touchai cependant le but, et je me hissai comme un écureuil. Le bison soufflait sur mes talons, et sa chaude respiration montait en spirales jusqu'à moi tandis que je grimpais à l'arbre. Je fis un violent effort; je parvins à gagner les branches. L'animal se servit alors de son crâne épais comme d'une catapulte : il attaqua le tronc du cotonnier, et l'ébranlement faillit me renverser sur ses cornes.

J'étais donc à l'abri de tout danger immédiat; mais comment cette aventure finirait-elle?

Je savais par ouï-dire que le bison pouvait rester autour de l'arbre des heures, peut-être même des journées entières.

Les heures seules me paraissaient déjà trop longues. Je ne pouvais rester là, car la faim se faisait sentir, et un besoin plus affreux encore, la soif, commença bientôt à me tourmenter. D'un autre côté, je n'avais qu'un bien faible espoir d'être secouru par mes compagnons, qui auraient eu beaucoup de peine à trouver mes traces pendant le jour et à plus forte raison dans l'obscurité. Je restai longtemps plongé dans ces tristes pensées et dans ces sombres pressentiments. La nuit arrivait, et l'animal, obstiné dans sa fureur, ne montrait aucune envie de lever le siége. Il montait une garde opiniâtre, tournant autour de moi en se battant les flancs, et faisant, à différents intervalles, entendre ce son guttural si

bien connu des chasseurs habitués aux prairies, et qui a quelque ressemblance avec le grognement d'un cochon effrayé; puis il se mettait à mugir comme fait le taureau domestique.

Tout en observant ses mouvements, mon attention fut attirée par un objet qui gisait au pied de l'arbre; c'était le licol qu'y avait laissé mon cheval. L'un des bouts était toujours attaché au tronc, l'autre était étendu sur le gazon, jusqu'à l'endroit où le cheval s'en était débarrassé. Tout à coup une idée lumineuse vint me tirer de ma torpeur, et m'offrit une nouvelle espérance: ce moyen de sortir de ma position était si facile à exécuter, que j'en tressaillis de joie sur ma branche. La première chose était de s'emparer de la corde, et ce n'était pas chose aisée. La corde était fixée à l'arbre, mais le nœud avait glissé en bas du tronc et touchait à terre. Je n'osais pas descendre pour l'attraper, la nécessité m'en suggéra le moyen. Mon épinglette en fil de laiton, terminée par un anneau, pendait à un des boutons de mon habit; j'en recourbai l'extrémité en forme de crochet ou d'hameçon. Je n'avais pas de ficelle; mais à l'aide de mon couteau, que j'avais eu soin de garder dans son fourreau, je découpai sur ma veste de peau de daim des lanières que j'attachai solidement l'une à l'autre, de manière à en former une ligne assez longue pour descendre jusqu'à terre; je fixai l'épinglette à un des bouts, et je me mis en devoir de pêcher ma corde.

Après quelques efforts infructueux, l'hameçon atteignit le licol, et je l'amenai jusqu'à moi, avec toute

la précaution possible, jusqu'à ce que j'eusse le bout entre les mains; quant au nœud, je le laissai où il était. Il tenait fortement à l'arbre, c'était tout ce qu'il me fallait. Je voulais prendre l'animal au lasso, et dans ce but je me mis à faire un nœud coulant à l'extrémité du licol. Je ne négligeai rien pour le rendre solide. Je pouvais me fier à la force de la corde; elle était faite de lanières d'un cuir sans apprêt, solidement tressées ensemble. Tout fut prêt enfin : je n'avais plus qu'à agir.

Je lançais assez bien le lasso, mais les branches de l'arbre m'empêchaient de le faire tourner autour de ma tête. Il fallait donc prendre l'animal dans une position favorable, et, à force de gestes et de cris, je l'amenai à se placer comme je le voulais. Le moment d'agir était arrivé. Le bison était précisément au-dessous de moi; je jetai le lasso, que j'eus la satisfaction de voir s'enrouler autour de son cou, et que je serrai aussitôt au moyen d'une forte secousse. Le nœud faisait admirablement son office, et bientôt il fut complétement enfoui dans la crinière hérissée qui couvrait le cou de l'animal. Il lui serrait la gorge dans le bon endroit, et je compris dès lors que j'avais réussi. Dès que le taureau se sentit pris à la gorge, il fit un mouvement furieux et s'éloigna de l'arbre; puis il se mit à en faire le tour. Contre ma volonté, la corde m'avait glissé des mains dès les premiers tiraillements. Je n'étais pas trop solidement assis, car les branches n'étaient pas fortes, et je ne pouvais agir aussi bien que j'aurais voulu.

Cependant la confiance m'était revenue. Le tau-

reau était attaché ; tout ce qu'il me restait à faire, c'était de parvenir au dehors du périmètre que le lien lui permettait de parcourir, et de reprendre immédiatement ma course. Mon fusil était par terre,



à côté de la corde, à l'endroit où je l'avais laissé dans ma fuite. Il me le fallait à tout prix. J'attendis que l'animal, en décrivant son cercle furieux, fût arrivé à son point le plus éloigné : je me laissai glisser sans faire de bruit, je ramassai ma carabine et pris mes jambes à mon cou.

Je savais que le licol avait au moins vingt mètres

de long, mais j'en avais fait au moins cent avant de songer à m'arrêter. J'avais presque envie de continuer ma course, car la corde me donnait encore de l'inquiétude. Le bison dont j'avais peur était un taureau des plus grands et des plus forts ; la corde pouvait se rompre, ou bien il était possible que le lasso passât par-dessus sa tête. Cependant la curiosité, ou plutôt le désir de voir jusqu'à quel point j'étais en sûreté, me fit tourner la tête. Quelle fut ma joie ! Le monstre gisait sur les herbes de la plaine, le licol était tendu comme la corde d'un arc, et sa langue pendante me démontrait clairement que l'animal s'étranglait lui-même avec autant de complaisance que si je m'étais chargé de l'exécution.

A cette vue, l'idée de manger une langue de bison pour mon souper s'empara de moi avec plus de force que jamais ; bien plus, c'était la langue de mon bison, et non pas celle du premier venu, qu'il me fallait. Je revins donc sur mes pas, et je retournai chercher ma poire à poudre et mon sac à balles, dont le souvenir, pendant ma fuite précipitée, m'était complétement sorti de la mémoire. Dès que je les eus entre les mains, je chargeai ma carabine, et, me glissant légèrement derrière l'animal, qui se débattait de toutes ses forces, je ne m'arrêtai que lorsque le bout du canon de mon fusil fut à trois pieds de la tête. Je fis feu, quelques mouvements convulsifs agitèrent ses membres, et il retomba : tout était fini. En un clin d'œil je lui eus coupé la langue, puis je retournai vers l'autre buffalo pour achever l'opération que j'avais commencée sur sa carcasse. J'étais trop

fatigué pour m'embarrasser d'une trop lourde charge, de sorte que je me contentai des langues, que je suspendis au canon de ma carabine, et mon trophée sur l'épaule, je me mis en route pour regagner le camp aussi vite que je le pourrais.

La lune s'était levée, aussi je n'eus pas trop de difficulté pour retrouver la trace de mes pas. A peine avais-je fait la moitié du chemin, que je rencontrai plusieurs de mes compagnons : ils s'étaient mis à ma recherche, et, dans le but d'attirer mon attention, ils poussaient des cris et tiraient des coups de fusil. Plusieurs d'entre eux voulaient manger de la viande fraîche, ils partirent au galop pour enlever aux deux animaux les morceaux les plus délicats; et quand nous fûmes tous réunis, lorsque assis devant le foyer, dont les charbons ardents crépitaient au contact de la graisse de nos entre-côtes de bisons, nous eûmes apaisé notre faim, je me fis un plaisir de raconter, en guise de dessert, mon aventure dans ses moindres détails.

CHAPITRE XXX.

Le bison.

Le bison, communément appelé buffalo, bien que cette dénomination ne lui convienne en aucune manière, est peut-être l'animal le plus remarquable de l'Amérique. Sa taille énorme, sa force prodigieuse, l'habitude qu'il a de se réunir en troupeaux innombrables, les pays particuliers qu'il fréquente, la valeur de sa chair et de sa peau, ressources inestimables pour le voyageur aussi bien que pour les nombreuses tribus indiennes, la manière de le chasser et de le prendre, tout concourt à faire du bison un animal précieux et digne d'intérêt.

C'est d'ailleurs le plus grand des ruminants originaires de l'Amérique; son poids dépasse même celui du renne, dont la taille est cependant au moins égale à la sienne. La tête énorme, le front large et triangulaire, la bosse conique qu'il porte sur les épaules, les yeux petits, mais vifs et perçants, les cornes courtes et noires, en forme de croissant, la crinière épaisse qui lui couvre le cou et tout le devant du corps, la petitesse comparative du train de derrière,

la queue courte et garnie à l'extrémité d'une touffe de poils, tels sont les détails particuliers et les traits caractéristiques de cet animal. Le train de derrière est couvert d'un poil plus court et plus lisse que celui de devant, ce qui ajoute encore à l'apparence exiguë et tout à fait disproportionnée de cette partie de son corps. Cette particularité, jointe à l'épaisse crinière qui lui couvre la poitrine, le cou, la bosse et les épaules, donne au bison, surtout lorsqu'il est représenté dans une gravure ou sur un tableau, quelque chose de l'apparence du lion. La queue, nue et garnie d'une touffe de poils à l'extrémité, ajoute encore à cette ressemblance.

Le bison est d'un brun foncé, tirant sur le noir;



on en voit quelquefois d'une couleur brûlée, ou brun verdâtre, mais cela dépend de la saison: au printemps, le poil est plus foncé et change de couleur à mesure que la saison s'avance; en automne, il est presque noir, et alors la fourrure de

l'animal est lisse et brillante; mais à l'approche de l'hiver, le poil s'allonge et blanchit, Au commencement de l'été, il est d'un brun jaunâtre; et à cette époque, à force de se frotter et de se vautrer par terre, l'animal en perd une partie. On le voit les flancs couverts de larges flocons de sa crinière pendant et prêts à tomber.

La chair du bison est succulente et délicieuse; elle est d'une qualité aussi bonne, sinon supérieure, à celle du bœuf le mieux nourri. On peut la comparer à la viande de bœuf réchauffée d'un fumet de gibier. Beaucoup de personnes, principalement parmi les voyageurs et les chasseurs, la préfèrent à toute espèce de viande. La chair de la femelle est plus tendre et plus agréable au goût que celle du mâle. Dans les chasses où l'on ne cherche l'animal que comme objet d'approvisionnement, les femelles deviennent le point de mire de toutes les flèches et de toutes les balles. Les morceaux les plus estimés sont la langue, la bosse, c'est-à-dire la côte appartenant à la première vertèbre, et la moelle des os de la cuisse. Les Indiens et les chasseurs mangent aussi avec plaisir une partie des intestins qu'ils appellent *boudins.*

Les bisons se trouvent sur une immense partie du territoire américain, bien que de nos jours ce ne soit plus comme par le passé. Les chasseurs, aussi bien que la marche de la civilisation, ont peu à peu empiété sur les contrées où ils régnaient en maîtres, et maintenant leur domaine est borné à une immense langue de terrain, de forme longitudinale, terminée

à l'ouest par les montagnes rocheuses, et à l'est par le Missisipi, et même ce n'est que vers la source de ce fleuve qu'on rencontre les bisons, qui d'ordinaire ne s'avancent pas tant à l'est. Au-dessous du confluent du Missouri, et même à deux cents milles plus haut, on ne rencontre aucun de ces animaux sur les rives du Missisipi; ce n'est réellement qu'après avoir franchi les forêts qui croissent sur les bords, et s'être enfoncé assez loin dans les prairies qu'on commence à découvrir les traces de l'énorme quadrupède.

Au Texas, le bison parcourt tout le pays, jusqu'aux sources des fleuves Brazos et Colorado, mais il devient rare au Mexique. En suivant les montagnes Rocheuses, depuis la grande courbe décrite par le Rio-Grande, et en remontant vers le nord, on ne trouve plus de bisons à l'ouest, avant d'avoir atteint les latitudes plus élevées où le Saskatchewan prend sa source. Il s'en rencontre encore des troupeaux considérables sur les rives occidentales du Winnipeg, dans les plaines de Saskatchewan et sur la Rivière-Rouge du nord; la chasse de cet animal est une des principales occupations des habitants de cette colonie à moitié indienne, désignée sous le nom d'établissement de la Rivière-Rouge.

Le fait le plus curieux, peut-être, fait particulier à ces animaux seulement, c'est leur quantité prodigieuse. Dans nulle autre contrée du monde on ne trouve, comme en Amérique, des pâturages sans bornes pour nourrir des troupeaux aussi considérables que ceux-là. Des milliers de bisons se réunis-

sent pour paître ensemble, et le voyageur qui traverse le pays trouve pendant des milles entiers la plaine couverte de leurs bataillons épais et compactes. Quelquefois on les voit s'allonger sur une colonne interminable et passer d'un endroit à un autre ; pendant leur marche, ils tracent des routes qui ressemblent aux grands chemins de nos pays. Quelquefois ces routes, défoncées par les pluies, se transforment en immenses ravins qui traversent la plaine et guident le voyageur altéré dans la direction d'un cours d'eau.

Un autre fait encore assez étrange, c'est leur habitude de se vautrer par terre. Peut-être est-ce pour se délivrer des insectes parasites qui les rongent; car il faut se souvenir que dans leurs pâturages, ils ne trouvent ni arbres ni poteaux contre lesquels ils puissent se frotter, et alors ils sont forcés de se rouler à terre. Ils se renversent donc sur le flanc, et, se servant de l'épaule ou de la hanche comme d'un pivot et de leurs pieds comme point d'appui, ils tournent rapidement sur eux-mêmes pendant des heures entières. Ce mouvement rotatoire défonce et creuse le sol en forme de bassins arrondis qui sont souvent d'une profondeur considérable : on les nomme dans le pays, trous de buffalos. Dans les parages qu'ils fréquentent, on rencontre souvent devant soi des excavations circulaires, tantôt recouvertes de gazon, tantôt fraîchement creusées, et fort souvent remplies d'eau. C'est là que le voyageur vient étancher sa soif. c'est là que l'animal lui-même vient s'abreuver à loisir. C'est probablement à ces habitudes bizarres des bisons de prairies qu'il faut attribuer l'idée sin-

gulière conçue par quelques-uns des premiers voyageurs qui ont visité ces contrées. Suivant leur dire, il y avait sur le continent américain une espèce d'animal qui creusait des puits.

Les bisons émigrent quelquefois en troupes considérables. Ces pérégrinations ne sont pas périodiques et ne paraissent pas causées par l'influence du climat. Ils voyagent ainsi sans doute pour trouver de l'eau ou pour chercher de meilleurs pâturages. Pendant la durée de l'émigration, les troupes de bisons prennent une allure impétueuse que rien ne peut interrompre. Ravines, plaines stériles et desséchées, rivières infranchissables, ils traversent tout sans hésiter. Souvent ils rencontrent des cours d'eau aux bords escarpés ou marécageux, et il en périt des milliers qui se voient emportés par le courant ou engloutis dans la fange du marais d'où ils ne peuvent sortir, et ils meurent ainsi de la mort la plus horrible. C'est alors que les aigles, les vautours et les loups trouvent, sans se déranger, le moyen de faire un festin sans pareil. Quelquefois aussi les chasseurs prennent part à la fête, car toutes les fois que les Indiens viennent à découvrir une troupe de buffalos dans un embarras semblable, ils en font un carnage incroyable.

La chasse aux bisons est, parmi les tribus indiennes, une occupation plutôt qu'un amusement. Ceux qui la font par plaisir sont en bien petit nombre ; car pour jouir de ce sport unique, il faut, comme l'avait fait notre petite caravane, entreprendre un voyage de plusieurs centaines de milles au risque d'être scalpé

par les Peaux-Rouges, et c'est là un danger que l'on court très-souvent. Aussi le bison n'a-t-il pas à redouter les atteintes des chasseurs amateurs.

Le véritable chasseur de profession, les trappeurs de race blanche et les Indiens poursuivent sans relâche les troupeaux de bisons, et en éclaircissent les rangs à coups de lances, de flèches et de carabine. Cette chasse ne se fait pas sans péril; on y risque souvent de perdre la vie, et l'on raconte bien des accidents funestes arrivés aux chasseurs qui se livrent à la poursuite de ces animaux. On ne saurait approcher des taureaux, même blessés, quelque bien monté qu'on puisse être, sans courir les plus grands dangers, et le chasseur à pied a fort peu de chances de se sauver.

L'allure du bison est en apparence lourde et disgracieuse. Il roule de côté et d'autre comme un navire balotté par les vagues au milieu de l'Océan; et cependant cette allure, si elle n'égale pas tout à fait en vitesse le galop d'un cheval, est beaucoup trop rapide pour permettre à un homme à pied d'atteindre l'animal qu'il poursuit. Le coureur le plus agile, s'il ne rencontre pas un arbre ou quelque autre lieu de refuge, est à peu près sûr d'être atteint par le bison, qui le transperce à coups de cornes, ou bien l'écrase sous ses pieds.

M. Richardson, voyageur et naturaliste distingué, raconte le fait suivant :

« Pendant ma résidence à Charlton-House, dit ce voyageur, il arriva un accident digne d'être consigné dans mes remarques sur la chasse. M. Finnan Mac



Les troupes de bisons prennent une allure impétueuse que rien ne peut interrompre. (Page 335.)

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

Donald, employé de la compagnie de la baie d'Hudson, descendait en bateau la rivière Saskatchewan. Un soir, après avoir dressé sa tente, il sortit à la brune pour voir s'il ne trouverait pas quelque pièce de gibier. Il faisait presque nuit, lorsqu'il tira sur un bison mâle qui franchissait au galop une petite éminence, et comme il s'élançait en avant pour voir si son coup avait porté, l'animal blessé se jeta sur lui sans lui donner le temps de se reconnaître. Il eut la présence d'esprit au moment où la bête le frappait de ses cornes dans le côté, de la saisir par le long poil qui lui couvrait le front, et comme c'était un homme de haute taille et solidement bâti, il s'ensuivit une lutte terrible qui dura jusqu'à ce que son poignet fût presque arraché de la jointure et que son bras retombât sans force; alors il fut renversé, et deux ou trois coups de cornes que lui asséna l'animal lui firent perdre connaissance.

« Un peu plus tard, ses compagnons le trouvèrent baignant dans son sang, et perforé dans plusieurs endroits. Près de lui était couché le taureau, attendant, selon toute apparence, pour renouveler l'attaque, que l'infortuné chasseur donnât signe de vie. M. Mac Donald se rétablit pourtant des blessures qu'il avait reçues, mais il mourut quelques mois après. »

La quantité des troupeaux de bisons, bien qu'encore considérable, diminue toutes les années. Leurs peaux laineuses, bien préparées, ont une immense valeur dans le commerce. Les Canadiens en font une grande consommation, c'est le manteau obligé du

voyageur qui s'aventure dans ce climat glacial. On s'en sert pour garnir les carrioles, les voitures et les traîneaux. Dans les provinces septentrionales des Etats-Unis, on emploie aussi des milliers de ces peaux pour le même usage. On a donné à ces dépouilles le nom de *robes de buffalos*, et les fourreurs les garnissent et les ornent souvent avec un luxe qui leur donne une valeur fort élevée. On en exporte aussi beaucoup en Europe, particulièrement dans les pays froids, la Russie et la Norvége.

Cette grande demande de peaux doit naturellement être une cause de destruction pour le bison ; mais ce n'est pas tout encore. Des tribus entières d'Indiens, composées de plusieurs milliers d'individus, se nourrissent exclusivement de la chair de ces animaux. Les couvertures de ces Indiens sont tout simplement des robes de bisons; une partie de leurs vêtements est faite avec le cuir, aussi bien que les tentes sous lesquelles ils s'abritent, et la viande de cet animal est leur seule nourriture pendant une partie de l'année. Les grandes tribus de Peaux-Rouges qui habitent les prairies, les Sioux, les Pawnees, les Pieds-Noirs, les Crows, les Schiennes, les Arapahoès et les Comanches, ainsi que quelques autres peuplades moins considérables, ne se nourrissent absolument que de viande de bison. Il n'est donc pas étonnant que le nombre de ces animaux décroisse de jour en jour.

CHAPITRE XXXI.

La poursuite des bisons.

Le lendemain matin, notre première pensée fut de nous régaler encore de viande de bison, et aussitôt que notre déjeuner fut achevé, nous nous mîmes en route dans les meilleures dispositions. Nous allions enfin nous livrer à cette chasse si ardemment désirée. A chaque pas nous rencontrions des traces distinctes, des empreintes de pieds, des trous creusés dans le sol, des bouses toutes fraîches. Aucun animal n'était encore en vue ; mais la prairie était accidentée, et tout portait à croire que nous devions rencontrer un troupeau dans un des vallons au moment où nous nous y attendrions le moins.

A quelques milles de là, nous découvrîmes un chemin tracé par les bisons. Cette route traversait à angle droit le sentier que nous suivions alors. Nous nous arrêtâmes pour tenir conseil. Fallait-il suivre ce chemin ? Ce fut l'avis unanime. Nous demandâmes à nos guides ce qu'ils en pensaient. Ike et Redwood avaient soigneusement examiné les traces ; courbés jusqu'à terre, ils avaient pris note de tous les indices

qui pouvaient leur donner quelque renseignement sur la condition du troupeau, le nombre d'animaux dont il était composé, l'époque à laquelle il avait dû passer, sa vitesse, etc.

« Ils sont très nombreux, nous dit Ike; je croirais bien qu'il y a là près de deux mille têtes; des taureaux, des vaches, des veaux et de jeunes bêtes d'un an, de sorte que nous n'aurons qu'à choisir la viande qui nous conviendra le mieux; bœuf ou veau, à notre fantaisie. Nous ne pouvons rien faire de mieux que de les suivre. Qu'en dis-tu, Mark?

— Eh! c'est aussi mon avis, répondit Redwood. Ils ont passé par ici hier à l'heure de midi. La plus grande partie du troupeau a, selon moi, suivi cette route.

— Mais comment le savez-vous ? demandâmes-nous tous à la fois.

Oh! ce n'est pas bien difficile, répliqua le guide : vous voyez que la plus grande partie de ces empreintes ont un jour de date et qu'elles ne peuvent en avoir deux.

— Et pourquoi pas?

— Comment en serait-il autrement, puisqu'il a plu hier matin avant le lever du soleil? Ces traces n'ont été faites qu'après la pluie, j'aime à croire que vous n'avez aucune objection à cette réponse. »

Nous nous rappelâmes tous l'ondée de la veille, et chacun de nous s'inclina devant la justesse du raisonnement de notre guide. Les animaux avaient dû passer par là après la pluie; mais pourquoi ne s'étaient-ils pas mis en route dès qu'elle avait cessé,

c'est-à-dire de grand matin ! Comment Redwood pouvait-il savoir que c'était vers midi ?

« Voici ce que c'est, continua le guide. Si les bisons avaient passé par ici immédiatement après la pluie, leurs pieds se seraient enfoncés plus profondément dans le sol, et il y aurait plus de boue sur la voie ; or, comme vous le voyez, il n'y a pas beaucoup de gâchis, et je suis porté à croire que le terrain a dû avoir le temps de bien sécher avant que les bisons n'aient franchi ce passage ; et après une ondée pareille à celle d'hier, le sol n'a dû être un peu sec que vers le milieu du jour ; voilà pourquoi je calcule qu'il devait être environ midi lorsque les bisons ont laissé les traces que vous apercevez tout autour de nous. »

Chacun de nous prenait le plus grand intérêt à ces explications remplies de sagacité données par nos guides, car, sans se consulter, et au moyen d'un simple raisonnement, Ike et Redwood étaient arrivés au même résultat ; ils avaient aussi deviné certains faits relatifs aux animaux que nous allions poursuivre. Ainsi, d'après eux, les bisons ne voyageaient pas en troupeaux compactes, mais en divisions partielles et disséminées, dont quelques-unes s'étaient avancées beaucoup plus vite que les autres ; aucun chasseur n'était à leur poursuite, et il n'était pas probable que ces animaux fussent en route pour un long voyage ; ils marchaient probablement dans la direction d'un cours d'eau pour se désaltérer ou pour se baigner, et, dans ce cas, ils y feraient une halte, et nous donneraient le temps de les rejoindre. Ils

avaient, il est vrai, une journée d'avance sur nous; mais nous allions faire de notre mieux pour les atteindre. Les guides nous assuraient que le gibier ne nous manquerait pas, avant même que nous arrivassions près du nombreux troupeau. Aussi nous nous mîmes en route sur la piste des bisons, animés des plus vives espérances.

A' peine avions-nous fait quelques cents pas, qu'une scène singulière s'offrit à nos yeux. Nous nous trouvions au faîte d'une colline, et nous sondions du regard la vallée peu profonde que traversait le sentier des bisons. Du fond de ce vallon s'élevait constamment un nuage de poussière, nuage d'abord si intense que nos yeux ne purent parvenir à le percer; mais au bout de quelques intants, nous aperçûmes un loup qui fit deux ou trois tours hors du cercle, et s'y rejeta de nouveau ; celui-ci fut suivi par un autre, puis par un troisième. Ils avaient tous la gueule ouverte, les yeux étincelants, le poil hérissé; leur queue se tenait droite, et ils se battaient les flancs de la façon la plus furibonde. D'après leurs hurlements incessants, nous jugions bien qu'ils étaient engagés dans une lutte terrible, qu'ils se livraient entre eux, ou qui était dirigée contre un ennemi d'une autre espèce que la leur. Ike et Redwood nous assuraient qu'ils ne se battaient pas entre eux. Ils attaquent probablement un vieux taureau, nous dirent-ils; et sans plus attendre, les deux trappeurs s'élancèrent au galop et furent suivis par tous les autres chasseurs.

Nous arrivâmes bientôt au fond de la petite vallée,

Ike nous avait tous précédés, et déjà il s'occupait à tuer des loups, ses ennemis intimes; quelques autres, cédant à ce mauvais exemple, déchargèrent leur carabine sur ce gibier sans valeur et en abattirent un assez grand nombre; mais bientôt, le reste, qui se montait à peu près à une douzaine, s'enfuit à toutes pattes, et disparut derrière les coteaux.

La poussière se dissipa peu à peu, et à mesure que le nuage s'éclaircit nous pûmes distinguer l'objet qui avait été attaqué par des loups. Au centre d'un trou qu'il avait formé lui-même par ses mouvements rotatifs et par les efforts qu'il avait faits pour se défendre, nous vîmes un bison de taille monstrueuse. Tout chez cet animal annonçait une vieillesse très-avancée; il était maigre et son échine était à peine couverte de quelques touffes de poils, le sang coulait en abondance de ses flancs, de ses naseaux et de ses lèvres. Malgré ces blessures, le vieux taureau restait encore sur ses jambes, et comme preuve de ses prouesses, nous vîmes étendus à ses pieds cinq loups qu'il avait immolés avant notre arrivée. C'était un aspect triste et terrible à la fois que celui de ce vieil animal réduit en un si piteux état, et nous fûmes tous d'avis qu'il valait mieux mettre fin à ses souffrances en lui envoyant une balle dans la tête. C'est ce que fit l'un de nous, et la pauvre bête tomba bientôt à terre les quatre pieds en l'air.

La chair de ce bison était trop dure pour que nous pussions songer à nous en nourrir. Elle était tout au plus bonne pour des loups de prairies, et nous allions le laisser où il était, lorsque Ike, qui ne pou-

vait penser à laisser à ces maudits animaux une proie si facile à dévorer, tira son couteau de sa gaîne, et retira du corps du bison la vessie et quelques-uns des petits intestins, qu'il enfla en un instant. Il attacha cet épouvantail à un bâton et le plaça au-dessus de la carcasse de l'animal, de manière que le moindre souffle de vent les tînt en mouvement. C'était, comme on nous l'avait déjà assuré, le meilleur moyen d'éloigner les loups d'un objet quelconque; et le chasseur des prairies, lorsqu'il sait que ces animaux rôdent dans les environs, s'en sert pour les empêcher de se jeter sur la viande de cerf ou de bison qu'il est obligé de laisser derrière lui.

Après avoir ainsi dressé son épouvantail, le guide remonta à cheval et nous rejoignit, tout en se complimentant lui-même à voix basse de ce qu'il venait de faire. A quelques portées de fusil plus loin, notre attention fut de nouveau attirée par un bruit qui s'élevait à quelque distance en avant; et du sommet de la colline prochaine nous contemplâmes une scène plus intéressante encore que celle dont nous venions d'être témoins. Comme dans la première, les acteurs étaient encore des loups et des bisons, mais cette fois il n'y avait pas beaucoup de poussière, car le combat se passait sur le gazon, et nous pouvions suivre à notre aise les mouvements de tous les combattants.

Il y avait là trois bisons : une vache avec son veau et un taureau de belle taille qui leur servait de champion et de protecteur. Ces animaux étaient entourés par une bande de loups, qui les harcelaient avec un

acharnement indicible, ils ne leur laissaient pas un instant de repos, et leur intention évidente était de s'emparer du veau et même de la mère, s'ils pouvaient y parvenir. C'est là ce que le taureau cherchait à empêcher de toutes ses forces. Il y parvenait même avec succès, car on voyait autour de lui plusieurs loups étendus à terre, tandis que quelques autres se retiraient poussant des hurlements arrachés par la douleur. Mais ce qui rendait douteuse l'issue du combat, c'est qu'à chaque instant on voyait arriver au galop de nouvelles bandes de loups, et tout faisait présumer qu'avant peu les bisons devaient succomber.

Malgré toute la sympathie que nous éprouvions pour cette petite famille ainsi attaquée, notre désir était d'obtenir le même résultat que celui projeté par les loups, c'est-à-dire de tuer et de manger la vache et le veau. Dans cette intention, nous piquâmes des deux, et nous nous élançâmes au galop vers le lieu du combat. Aucun des animaux, assaillants et assaillis, ne prit garde à nous avant que nous fussions parvenus à quelque pas d'eux. Les loups s'enfuirent aussitôt, et le bruit des carabines et des fusils domina bientôt les cris des chasseurs et le bruit des trépignements de nos chevaux; la vache et le veau tombèrent; mais le taureau, l'œil étincelant, jeta un regard courroucé sur ses nouveaux agresseurs, et quand il se fut assuré que toute défense devenait inutile, il allongea le cou, et forçant la ligne des chasseurs, il partit à fond de train.

A cette vue, nous éperonnâmes nos chevaux et nous les lançâmes sur la piste, commençant ainsi la plus

belle chasse à courre à laquelle j'aie jamais assisté de ma vie. Nous galopions tous les huit à travers la plaine, et comme nous avions déchargé nos fusils à la première attaque, aucun d'entre nous n'était prêt à tirer, eussions-nous même forcé la bête. Dans l'excitation de la course, personne ne songeait à recharger son arme. Cependant nous avions nos pistolets en main et nous nous tenions prêts à faire feu.

Le bison nous avait déjà entraînés au moins pendant un demi-mille à travers les vallées et les collines, et aucun de nos chevaux n'avait pu l'atteindre; nous commencions à le serrer de plus près, lorsque tout à coup, sans qu'il y ait un coup de feu tiré, nous le vîmes tomber lourdement en avant et rester étendu sans mouvement. Quelques-uns d'entre nous s'imaginèrent que le pied lui avait manqué, et que ce n'était qu'une simple chute; mais, en arrivant plus près, nous vîmes qu'il ne donnait plus aucun signe de vie; l'animal était bien mort: une balle de carabine l'avait atteint dans les parties vitales lors de la première volée, et cette course furibonde n'avait été que le dernier effort convulsif de la vie qui l'abandonnait.

Nous laissâmes deux ou trois de nos compagnons pour s'assurer de la peau et des morceaux choisis de la chair du bison, et nous revînmes en toute hâte à l'endroit où nous avions laissé la vache et son veau, qui tous deux étaient bien plus précieux pour nous. Quelle ne fut pas notre fureur lorsque nous découvrîmes que nous avions été devancés par ces maudits loups! Il ne restait plus que quelques lambeaux de cuir de ce veau si tendre, si succulent, et la vache

était si déchirée, si mutilée, qu'elle ne valait plus la peine d'être dépecée. Le morceau même le plus délicat, la langue, avait été enlevé par ces brigands des prairies, et dévorée jusqu'à la racine. Dès qu'ils nous avaient vus revenir, ils s'étaient enfuis emportant chacun un morceau de chair dans la gueule, et nous pouvions les voir dans la pairie dévorant notre gibier sous nos yeux. Ike était furieux et les accablait d'imprécations, et si les loups n'avaient pas été si rusés, il n'eût pas tardé à se venger d'une manière éclatante; mais les fins matois eurent le soin de se tenir hors de la portée de ses balles; aussi le vieux trappeur fut-il obligé de réserver son courroux pour une meilleure occasion.

Nous revînmes donc à l'endroit où nous avions laissé le taureau, et près de sa carcasse nous établîmes notre camp pour la nuit. Quelque dure que fût la chair de cet animal, nous fîmes un excellent souper, composé de la langue, de la bosse, des boudins et des os à moelle; puis nous nous mîmes en devoir de dormir et de rêver à la chasse du lendemain.

CHAPITRE XXXII.

Ruses des trappeurs.

Le lendemain matin, au moment même où nous allions nous remettre en route, nous aperçûmes sur le sommet d'un coteau, à environ un mille ou un mille et demi devant nous, un troupeau d'une douzaine de bisons, que nos guides nous assurèrent être entièrement composé de vaches. Cette rencontre nous remplissait de joie; car, ainsi que je l'ai déjà dit, la chair de la femelle est bien plus délicate que celle du mâle, et nous désirions en faire une bonne provision.

Nous tînmes conseil à la hâte pour délibérer sur le meilleur moyen d'arriver à la portée du troupeau. Quelques-uns furent d'avis de se porter hardiment en avant et d'atteindre les animaux, grâce à la vitesse de nos montures; mais plusieurs d'entre nous s'opposèrent à ce projet. Les vaches sont souvent très-timides; elles pouvaient donc prendre l'épouvante longtemps avant que nous arrivassions près d'elles; alors nous aurions pu faire faire à nos chevaux un temps de galop qui les eût mis sur les dents pendant le reste de la journée; puis encore nos montures n'étaient pas

en état d'entreprendre une course pareille; notre provision d'avoine était épuisée, et leur nourriture, qui se composait d'herbe de la prairie, sans compter la fatigue de nos courses quotidiennes, les avait en grande partie réduites à l'état de squelettes. Il fallait donc autant que possible renoncer à un galop aussi violent.

Parmi ceux qui proposaient des moyens différents, nous comptions les guides Ike et Redwood. Ces deux hommes pensaient qu'il valait mieux essayer d'arriver jusqu'aux vaches par la ruse, c'est-à-dire nous avancer en rampant jusqu'à ce que nous fussions arrivés à portée, et alors on ferait une décharge général. Le terrain était favorable à cette manœuvre; il était couvert en différents endroits de petits bouquets de cactus et de buissons d'armoise (*artemisia*), derrière lesquels un chasseur pouvait facilement se cacher. Les trappeurs ajoutèrent, en outre, qu'à moins que le chasseur ne se découvrît, les bisons ne s'effrayeraient pas du premier coup de fusil; qu'au contraire, ils pouvaient tous tomber l'un après l'autre sans que le reste en prît l'alarme, à moins que nous ne fussions placés au-dessus du vent, et qu'alors les animaux ne fussent avertis de notre présence par l'odorat. Nous avions le vent pour nous, c'était un point mportant; sans cela les bisons nous auraient flairés à un mille de distance; car c'est à l'extrême finesse de leur odorat que ces animaux se fient le plus pour se protéger contre le danger. Ike et son camarade soutenaient que si on ne réussissait pas à approcher le bison en rampant, il serait toujours temps de courir

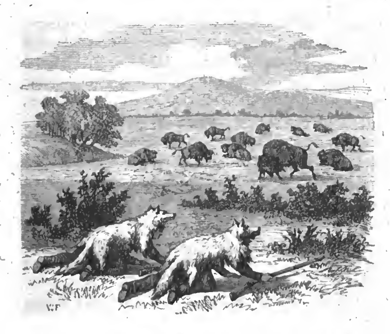
sus aux vaches, d'autant plus que, pendant que quelques-uns tenteraient le premier moyen, les autres resteraient en selle et se tiendraient prêts à prendre le galop.

L'exécution de ce plan n'offrait aucune difficulté, et il fut résolu qu'on essayerait le moyen d'attaque proposé. Les trappeurs s'étaient déjà préparés. Ils avaient évidemment la plus grande envie de nous donner un échantillon de leur savoir-faire et nous étions tout prêts à assister à leurs évolutions. Nous les avions remarqués arrangeant deux grandes peaux de loups, auxquelles étaient restées la tête, les oreilles et la queue. Elles devaient servir à leur déguisement, et c'était à l'aide de ce costume de bête qu'ils espéraient arriver auprès des bisons.

Quoique le bison n'ait pas de plus grand ennemi que le loup, il le laisse s'approcher de lui sans essayer de le chasser et sans manifester la moindre crainte. Il ne saurait empêcher le loup de rôder autour de lui, car celui-ci a assez d'agilité pour s'enfuir sans peine lorsqu'il est poursuivi par un taureau; d'ailleurs le bison, à moins d'être séparé de sa troupe ou d'être estropié d'une facon ou d'une autre, n'a pas peur des loups; et même, dans les circonstances ordinaires, il ne daigne pas remarquer leur présence; aussi, d'après toutes ces considérations, une peau de loup est-elle, parmi les Indiens, un déguisement favori pour la chasse aux bisons, et nos trappeurs Ike et Redwood s'en étaient souvent servis. Nous allions donc, suivant toute apparence, assister à un spectacle nouveau et amusant.

Digitized by Google

Nos deux guides furent bientôt enveloppés dans les peaux fraîches des loups; leur tête était abritée par la peau de la tête des coyotes, et leurs épaules se cachaient sous le reste de la dépouille, qui était attachée à l'aide de courroies. Une fois déguisés comme ils l'entendaient, Ike et Redwood nous quittèrent,



laissant leurs chevaux au camp; quant à nous, nous restâmes en selle, prêts à prendre le galop au cas où leur ruse viendrait à échouer; nous aurions fait alors ce qu'on appelle la chasse à courre. D'abord, les trappeurs marchèrent tout droit aussi longtemps qu'ils purent le faire sans crainte; mais longtemps avant d'être arrivés à portée de fusil, nous les vîmes se pencher et s'avancer courbés en deux, jusqu'à ce qu'enfin

ils se couchèrent presque sur le terrain et s'avancèrent en rampant sur les mains et les genoux.

Il leur fallait du temps pour parvenir à portée, et nous, qui étions à cheval, bien que nous suivissions leurs mouvements avec le plus grand intérêt, nous commencions à nous impatienter. Cependant les bisons, qui broutaient tranquillement l'herbe du pâturage, ne paraissaient pas s'apercevoir de l'approche de l'ennemi; de temps en temps même on en voyait un, saisi d'un accès d'humeur folâtre, se jeter à terre, se rouler quelques minutes, puis se remettre sur ses pieds. C'était, on nous l'avait annoncé, un troupeau de vaches guidées par un taureau, qui allait et venait, comme pour veiller à la sûreté commune. Lorsque les trappeurs se trouvèrent assez près, nous crûmes un instant que le taureau les avait aperçus; il s'était avancé de ce côté du troupeau, et semblait sonder du regard l'endroit où se trouvaient nos camarades. Mais cette alarme ne dura qu'un moment; car, apparemment satisfait de son examen, l'animal fit volte-face et retourna se mêler au troupeau.

Ike et Redwood étaient déjà si près, qu'à chaque instant nous nous attendions à voir briller l'éclair qui devait jaillir de leurs carabines. La distance qui nous séparait d'eux nous induisait en erreur; ils étaient plus éloignés du troupeau que nous ne le pensions. Dans ce moment même, nous aperçûmes un autre bison, un taureau gigantesque, qui arrivait derrière eux : il descendait du sommet d'un coteau voisin et se disposait à rejoindre le troupeau. Les trappeurs se trouvaient placés sur la route, et leur attention était

tellement absorbée par les autres, que jusqu'au moment où l'animal vint se placer entre eux et les vaches, ils ne parurent pas l'avoir remarqué. Cette visite inattendue sembla les déconcerter. Elle détruisit évidemment leur plan d'attaque, qu'ils étaient sur le point de mettre à exécution. Ils furent aussi, à n'en pas douter, légèrement émus par l'apparition soudaine de ce monstre hérissé; car tous deux, comme poussés par un mouvement d'effroi, se relevèrent tout à coup et lâchèrent à la fois la détente de leurs carabines. Nous vîmes aussitôt l'animal disparaître au milieu de la plaine.

Comme on le pensait bien, la ruse des peaux de loups était éventée. Le taureau gardien du troupeau avait été témoin du combat, et, poussant un long mugissement en signe d'alarme, il bondit, s'élançant d'un galop pesant et rapide, tandis que tous les autres le suivaient de toute la vitesse de leurs quatre jambes. Heureusement la direction qu'ils prirent ne les éloignait pas tout à fait de nous; la ligne qu'ils suivaient inclinait vers notre gauche, de sorte qu'en prenant une diagonale nous pûmes nous trouver sur leur route. Tous, d'un commun accord, nous piquâmes des deux et nous nous élançâmes dans la plaine au grand galop de nos chevaux.

Il nous fallut franchir cinq grands milles avant d'arriver à portée de fusil, et même encore quatre seulement d'entre nous parvinrent-ils au but; le naturaliste, Besançon, le Kentuckien et moi. Nos chevaux n'en pouvaient plus; mais, à force d'encouragements, nous les amenâmes sur les flancs des fa-

rouches bisons. Chacun de nous choisit sa bête et déchargea sa carabine à la distance qui lui convenait le mieux. Quatre vaches grasses restèrent étendues sur le sentier, comme pour nous récompenser du galop prolongé auquel nous nous étions livrés. La fatigue de nos chevaux nous empêcha de poursuivre les autres, qui bientôt disparurent à nos yeux dans les méandres de la prairie.

Nous avions donc en abondance de la viande excellente. Aussi résolûmes-nous de dresser nos tentes dans ces parages, afin de laisser reposer nos chevaux; alors seulement nous nous remettrions sur la piste des bisons, et nous leur donnerions encore deux ou trois fois la chasse.

CHAPITRE XXXIII.

Les hôtes inattendus. — Un souper de loup rôti.

Lorsque nous eûmes choisi un endroit pour y établir notre camp, nous y apportâmes la chair des bisons, et en peu de temps nous fîmes griller sur un brasier de bois de cotonnier le souper le plus splendide que nous eussions fait depuis longtemps. La viande du bison femelle est bien supérieure à celle

du bétail domestique, et les morceaux de choix sont vraiment des mets dont le goût ne s'oublie jamais. Cela tient peut-être à l'appétit que donne au chasseur l'air vif de la prairie, et qui y ajoute un fumet particulier. Je ne puis rien affirmer, mais il est bien certain que l'aloyau renommé de la bonne vieille Angleterre ne m'offre pas de souvenirs plus juteux et plus succulents qu'un rôti de filets d'entre-côte de vache grasse cuite sur un feu petillant de bois de cotonnier, et mangé en plein air sous le ciel pur des prairies.

L'endroit où nous avions dressé nos tentes était situé au bord d'un petit ruisseau formé par une source jaillissante qui sortait de terre à quelques pas et serpentait à travers la prairie pour aller se jeter dans une des branches peu éloignées de l'Arkansas. A la place occupée par notre camp les rives étaient peu élevées : mais à deux cents pas plus loin le courant était encaissé par deux collines peu escarpées, il est vrai, mais assez profondes pour empêcher un homme placé au centre du ruisseau d'avoir vue sur la prairie. Ce bas-fond était couvert d'une herbe épaisse quoique rude au toucher, tandis qu'un peu plus haut l'on trouvait un pâturage bien meilleur pour nos montures, où l'herbe à bisons croissait en abondance : aussi nous hâtâmes-nous de les y établir, nous proposant de les rapprocher du camp à la nuit, ou tout au moins lorsque nous nous sentirions disposés à dormir. Le camp lui-même, c'est-à-dire les deux tentes et le chariot de Jack, se trouvaient tout à fait au bord du ruisseau ; mais les mules de l'attelage étaient sur la plaine avec le reste de la *cavallada*.

Nous avions encore devant nous deux heures de jour avant le coucher du soleil. Notre repas était terminé, et satisfaits de notre chasse du matin, nous fumions en dégustant quelques gouttes d'eau-de-vie qui restaient encore dans un baril d'assez forte taille dont nous avions eu soin de nous munir. Après avoir passé en revue les incidents de la journée, nous arrangeâmes entre nous nos plans de bataille pour le lendemain. La fraîcheur du soir nous avertissait que l'hiver était proche, et tous d'un commun accord nous décidâmes qu'un séjour d'une semaine était tout le temps que nous pouvions prudemment passer dans ces parages. Lorsque nous nous étions mis en route la saison était déjà un peu avancée, et le temps que nous avions perdu à la recherche des bisons que nous avions espéré rencontrer plus à l'est, avait dérangé nos calculs; aussi, maintenant que nous les avions trouvés, huit jours de chasse devaient suffire à nos plaisirs avant de revenir sur nos pas. Déjà pendant la nuit la gelée s'était fait sentir, et nous avait fait grandement souffrir. Du reste nous n'ignorions pas que dans les prairies la transition de l'automne à l'hiver est aussi soudaine qu'imprévue. Huit jours de chasse bien employés devaient donc nous satisfaire. Nous ne pouvions manquer de tuer un grand nombre de bisons, soit en les surprenant, soit en les chassant à courre, soit en les entourant. Nous ferions alors provision de viande excellente que nous sécherions sur le feu, et dont nous remplirions notre chariot; puis, chargés de nos trophées, c'est-à-dire de robes et de cornes de bisons, nous ferions

une entrée triomphale dans les pays civilisés. Telles étaient les espérances flatteuses dont nous nous bercions pendant notre veillée de chasse.

Il est triste de l'avouer cependant, tous ces rêves ne devaient jamais se réaliser, aucun de ces projets ne devait être exécuté. Lorsque nous arrivâmes à la colonie la plus rapprochée du désert, ce qui eut lieu environ six semaines plus tard, l'aspect de notre compagnie était bien loin de ressembler à une marche triomphale. Nous étions tous à pied, maigres et décharnés, couverts de haillons, à moitié gelés, les pieds en sang, plus qu'à demi morts. Nous avions encore, il est vrai, quelques robes de bisons, mais elles étaient suspendues à nos épaules, et nous les portions pour en couvrir notre nudité, et non pour en faire parade. Pendant des semaines entières elles nous avaient servi la nuit de lits et de couvertures afin de nous garantir du froid, et le jour de manteaux pour nous défendre des pluies torrentielles de l'hiver. Mais n'anticipons point sur les événements. Revenons à notre camp le long du ruisseau.

Nous étions assis autour de notre feu petillant, occupés à décider notre plan de bataille. Les heures s'écoulèrent rapidement ainsi, et nous causions encore lorsque la nuit vint nous surprendre. Quelqu'un d'entre nous fut alors d'avis qu'il était temps d'aller chercher les chevaux, tandis qu'un autre prétendait qu'il vallait mieux les laisser paître encore quelque temps, vu que dans cet endroit l'herbe était excellente, et que depuis quelques jours, ils avaient fait maigre chère. » Il n'y a pas de danger pour eux, con-

tinua l'orateur. Nous n'avons pas vu de traces d'Indiens, ou si quelqu'un de vous croit qu'il y ait le moindre péril, un des guides montera sur la colline afin de surveiller l'horizon; mais du moins, croyez-moi, laissons les pauvres bêtes manger à leur faim. Cette proposition fut agréée, Lanty fut désigné pour faire sentinelle auprès des chevaux; et nous demeurâmes étendus près du feu en continuant notre conversation.

A peine l'Irlandais avait-il eu le temps d'arriver à son poste qu'un mélange de sons confus qui nous fit refluer le sang jusqu'au cœur, vint frapper nos oreilles: simultanément, et comme mus par un ressort inconnu, nous nous dressâmes sur nos jambes. Il était impossible de s'y méprendre, ce que nous entendions c'étaient des cris poussés par des Indiens; le moins habile de la bande aurait compris ce dont il s'agissait. Ces *whoops*, mêlés aux hennissements des chevaux, aux trépignements de leurs pieds, aux vociférations de notre sentinelle; tel était le bruit qui parvenait jusqu'à nous. « Ce sont les Indiens! » s'écria Ike, et, saisissant sa carabine, il s'élança en avant.

Cette brusque exclamation eut plus d'un écho, et chacun quitta le feu pour courir à ses armes. Quelques secondes nous suffirent pour franchir les buissons qui garnissaient les bords du ruisseau, et gravissant le coteau, nous rencontrâmes l'Irlandais revenant sur ses pas de toute la vitesse de ses jambes et hurlant à pleine voix : « Au meurtre! aux bêtes sauvages! Il y en a au moins un millier. Ils ont en-

levé les chevaux — tous ! — et les mules aussi. » Cette nouvelle était terrible, et nous pûmes bientôt nous assurer qu'elle n'était hélas ! que trop vraie. En arrivant à l'endroit où nous avions parqué notre *cavallada*, nous n'aperçûmes plus l'ombre d'un seul cheval ; on avait enlevé jusqu'aux piquets et aux licols. Au loin, sur la prairie, on distinguait encore confusément une sombre masse de cavaliers ; et comme ils s'éloignaient en fuyant sur les gazons de la prairie, nous entendions encore leurs éclats de rire et leurs cris de triomphe. Nous ne revîmes plus ni les chevaux ni les voleurs.

C'était, comme nous l'apprîmes plus tard une bande d'Indiens Pawnees, et il est bien certain que s'ils nous avaient attaqués, nous ne nous en serions pas tirés sans des pertes cruelles ; mais ils étaient en petit nombre, et ils se contentèrent d'enlever nos chevaux. Tout faisait croire qu'après les avoir mis en lieu de sûreté, ils se proposaient de revenir nous attaquer, si Lanty ne les avait découverts tandis qu'ils étaient à l'œuvre. Après une pareille alarme, ils se doutèrent que nous serions sur nos gardes, et ils partirent, satisfaits du butin précieux qu'ils nous arrachaient par la ruse.

C'était la plus triste aventure qui pût nous arriver. Se trouver ainsi sans monture en pleine prairie, et à une distance prodigieuse des pays civilisés, quelle affreuse perspective ! Et cependant nous devions bientôt subir un nouveau malheur, tout aussi cruel que celui que nous venions d'éprouver. Craignant d'être attaqués pendant la nuit par les Indiens, nous ne

songeâmes pas à retourner auprès de notre feu pour y dormir; nous mîmes nos armes en état et nous allâmes nous échelonner le long du coteau, près du sentier qui menait au bas-fond, n'ayant qu'une pensée, celle de surveiller tous les points par où les ennemis pouvaient venir nous surprendre.

Tandis que nous étions absorbés dans l'occupation de sonder les méandres et les profondeurs de la plaine, nous avions complétement oublié notre camp, et le feu que nous avions laissé. Tout à coup, un bruit petillant vint éveiller notre attention. Nous nous relevâmes à la hâte, et, jetant les yeux sur la vallée qui se trouvait derrière nous, nous aperçûmes notre camp en flammes. Les buissons formaient un brasier tout alentour, et les flammes s'élevaient déjà à plusieurs pieds de hauteur. Nous pouvions voir la lueur de l'incendie qui rougissait la toile blanche des tentes et du chariot; aussi, en quelques secondes, tout ce qui se trouvait dans notre camp fut atteint par le feu et disparut à nos yeux.

Nous ne tentâmes aucun effort pour sauver notre propriété; tout eût été inutile, c'eût été même un acte de folie. Nous ne pouvions approcher du foyer sans risquer d'y perdre la vie; car depuis le temps où nous demeurions ainsi à contempler ce spectacle émouvant, le feu avait gagné tout le bas-fond, et s'étendait le long des bords du ruisseau.

Quant à nous personnellement, nous ne courions aucun danger. Nous étions sur une hauteur, en pleine prairie, dans un endroit couvert d'une herbe courte; et quand bien même ce gazon aurait pris feu, nous

connaissions le moyen de nous sauver. Du reste, ce plateau élevé, séparé du sol par un coteau escarpé, ne pouvait être atteint par l'incendie, qui continuait ses ravages à quelques pas de nous. Nous restâmes longtemps ainsi enchaînés à la même place, considérant le progrès des flammes, lorsqu'enfin le jour parut. Le feu était éteint dans le bas-fond, près de nous, et l'emplacement de notre camp n'offrait plus à nos yeux qu'un sol noirci couvert de cendres et de débris encore fumants. Nous descendîmes, et nous nous dirigeâmes vers l'endroit où nous avions dressé nos tentes. Tout était détruit, à l'exception des ferrements du chariot, qui seuls n'avaient pas été dévorés par l'élément destructeur. Nos vêtements de rechange, nos provisions, les flammes avaient tout consumé, tout jusqu'au produit de notre chasse de la veille, dont les débris gisaient calcinés au milieu des cendres.

Notre position était vraiment déplorable; nous avions faim, et il ne nous restait même pas de quoi déjeûner, le feu avait tout dévoré. Quelques-uns d'entre nous se détachèrent pour aller à la recherche du taureau tué par les guides; mais ils ne trouvèrent plus un seul morceau de viande, les loups en avaient fait un squelette digne de figurer dans un musée d'anatomie. Ce qui restait, c'étaient les os à moëlle; on les recueillit, comme aussi ceux des vaches que nous avions tuées la veille, et nous déjeunâmes de moëlle crue, non que nous n'eussions pas de feu, mais parce que ce mets est moins agréable au goût lorsqu'il est cuit.

Qu'allions-nous faire? Nous tînmes conseil; et,

comme on peut le penser, l'avis unanime fut de se diriger vers la plus prochaine colonie, c'est-à-dire vers la ville frontière d'Indépendance, élevée au bord du fleuve Missouri. Nous en étions éloignés d'environ trois cents milles, et, d'après nos calculs, nous pouvions y arriver en vingt jours; mais il ne fallait pas songer à marcher en droite ligne dans la direction des endroits habités, car nous courrions risque de mourir de faim en route. Nous prîmes donc le parti de rester encore quelques jours dans les parages fréquentés par les bisons, jusqu'à ce que nous eussions



réussi à nous procurer une quantité raisonnable de vivres, dont chacun porterait sa part; alors seulement nous nous mettrions en route.

Pendant toute cette journée, nous nous dispersâmes de côté et d'autre dans la prairie, après être convenus d'un rendez-vous pour le soir. Le but de cette séparation momentanée était de parcourir une plus vaste étendue de terrain, et d'avoir ainsi plus de chances

de rencontrer du gibier. A notre grand chagrin, nous revînmes tous le soir au lieu indiqué le sac absolument vide. Le seul gibier qui fut apporté par l'un de nous était une paire de ces marmottes nommées *chiens de prairie*, qui n'auraient pas suffi pour le souper d'un chat; il n'y en avait pas assez pour en faire goûter une bouchée à tout le monde. Il fallut donc se résigner à se passer de souper. On ne s'étonnera pas que des gens qui n'avaient fait qu'un maigre déjeûner, et dont le dîner avait été nul, éprouvassent une faim de loup. L'idée nous vint que cet horrible genre de mort nous menaçait peut-être plus que nous ne pensions. On avait vu dans la journée plusieurs compagnies de bisons, mais ils étaient si farouches qu'on n'avait pu les approcher. Si la chasse du lendemain n'était pas plus favorable, nous nous trouverions dans une position vraiment critique; et comme toutes ces pensées se présentaient à notre esprit, nous jetions les uns sur les autres des regards qui exprimaient toutes nos appréhensions et nos alarmes.

Nous étions silencieusement assis autour de notre feu, nous contemplant mutuellement dans l'espoir de donner ou de recevoir quelque consolation, lorsque nous vîmes le vieil Ike quitter sa place auprès du feu, et, après nous avoir recommandé à voix basse de ne pas bouger, il partit en rampant sur ses mains et ses genoux. Il avait indubitablement aperçu quelque chose; on ne pouvait autrement s'expliquer cette conduite singulière. Au bout de quelques minutes, son ombre rampante se perdit dans les ténèbres, et nous ne le vîmes ni ne l'entendîmes plus. Enfin la

détonation de sa carabine, pareille au son que produit un coup de fouet, nous fit tressaillir; dans la crainte que notre guide eût été surpris par les Indiens, nous nous levâmes précipitamment pour nous jeter sur nos armes. Mais la vue du trappeur nous rassura bientôt; il revenait tranquillement vers nous, et la clarté de notre feu de bivac nous permit de distinguer un objet assez grand qui lui pendait au côté et traînait jusqu'à terre. « Hourra! s'écria l'un de nous, Ike a tué quelque chose. — Est-ce un daim, une antilope, quoi donc? se demandait-on. — Rien de tout cela, fit Ike d'un ton nasillard et d'une voix traînante, ce n'est ni l'un ni l'autre, » et il nous montra son gibier, qui n'était pas autre chose qu'un loup de prairies. Mieux valait goûter à l'animal carnassier qu'endurer la faim, tel fut l'avis général. Aussi, en quelques secondes, le loup fut-il suspendu au-dessus du feu et rôti dans sa peau.

Cet incident ramena quelque gaieté au milieu de nous, et l'idée de souper avec de la viande de loup réveilla même les plaisanteries et les bons mots de quelques-uns d'entre nous. Pour les trappeurs, ce mets n'avait rien d'extraordinaire, mais ils étaient les seuls de la caravane qui en eussent jamais mangé. Cependant personne n'était disposé à faire la petite bouche, et lorsque le loup fut rôti à point, chacun dévora son morceau avec autant d'appétit que si c'eût été du faisan.

Avant la fin du repas, le tueur de loups fit une seconde excursion et tua un second loup de la même manière que le premier; de sorte que nous eûmes le

plaisir de savoir, avant de nous coucher, que nous avions de quoi déjeuner pour le lendemain. Ces animaux, que nous avions maudits tant de fois dans le courant de notre voyage, allaient vraisemblablement voir notre haine se changer en tendre prédilection.... pour leurs gigots. Nous ne pouvions nous empêcher de désirer leur compagnie, bien que ce ne fût que pour les tuer et les manger ensuite.

Ce souper de loup rôti nous rendit à la fois nos forces physiques et morales; aussi, quand il fut achevé, nous mîmes-nous à écouter avec le plus grand intérêt nos guides, qui, inspirés par notre position actuelle, nous racontèrent plusieurs aventures curieuses qui leur étaient arrivées pendant de lointaines excursions, et parmi lesquelles la suivante, que je rapporterai, nous avait particulièrement intéressés.

CHAPITRE XXXIV.

Les lièvres et les cigales.

Nos deux trappeurs, réunis à deux autres individus de leur profession, étaient partis pour une expédition de chasse sur un des affluents de la rivière

Great-Bear (fleuve du Grand-Ours), à l'ouest des montagnes Rocheuses. Ils y furent attaqués par une tribu d'Indiens Utahs, qui non-seulement les dépouillèrent de tout le produit de leur chasse, mais qui encore leur volèrent leurs chevaux et leurs bêtes de somme, de magnifiques mules. Ce qu'il y avait de pire, c'est qu'ils prirent aussi les armes et les munitions des chasseurs. Au milieu de ces contrées désertes, les infortunés voyageurs couraient grand risque de mourir de faim avant d'arriver aux premiers défrichements américains, dont le plus rapproché était Fort-Hall, sur la rivière Snaka, à trois cents milles de là.

Près de l'endroit où les Indiens les avaient ainsi laissés dénués de tout, s'étendait une immense plaine couverte de sauge, espèce de plante connue sous le nom d'*artemisia*, dont les feuilles et les fruits, tout amers qu'ils sont, forment la nourriture d'une espèce de lièvre que les trappeurs appellent familièrement *lapin de sauge*. Ce lièvre est aussi léger à la course que la plupart des individus de son espèce; et pourtant, quoique nos trappeurs n'eussent ni chiens ni fusils, ils découvrirent un moyen pour les attraper. On s'imagine peut-être qu'ils les prirent aux lacets ou à l'aide de piéges; non, car ils n'avaient rien de ce qui était indispensable pour confectionner des engins de ce genre, et voici le procédé qu'ils mirent en usage.

Ils eurent la patience de construire une haie circulaire, en tressant ensemble les plantations d'armoise dont ils laissèrent un côté ouvert; puis ils s'en

allèrent au milieu de la plaine faire une battue, et, à force de battre les buissons, ils réussirent à faire entrer une assez grande quantité de lièvres dans l'enclos. Les chasseurs terminèrent alors la partie inachevée de leur clôture, et, en entrant dans le parc, ils tuèrent à leur aise toutes les bêtes qui s'y trouvaient renfermées, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une seule. Quoique la barrière n'eût pas plus de trois pieds de haut, les lièvres ne faisaient aucun effort pour la franchir, ils s'y jetaient tête baissée, et se laissaient prendre à la main ou assommer à coups de bâton.

Cette méthode ingénieuse n'avait pas le mérite de la nouveauté, de l'aveu même d'Ike et de Redwood; car c'était celle employée, pour la chasse aux lièvres, par quelques tribus occidentales de Peaux-Rouges, telles que les infortunés Indiens Shoshonées et les misérables Diggers, dont la vie tout entière n'est qu'une lutte continuelle contre la faim et les moyens de l'apaiser. Quelques-uns de ces Indiens n'ont pour toute arme qu'un long bâton recourbé à l'un des bouts, qui leur sert à faire sortir le lézard ou l'*agama* des fissures au milieu desquelles il vit, ou des trous creusés dans les rochers où il s'est glissé. Ils avalent ce reptile avec la férocité qu'un mâtin avalerait une souris. S'emparer d'un lièvre de sauge est pour eux le *nec plus ultra* de l'habileté en fait de chasse.

Au bout de deux ou trois jours de chasse, nos trappeurs étaient parvenus à capturer plus de vingt pièces de gibier; bientôt cependant ces quadrupèdes

commencèrent à devenir de plus en plus rares, et enfin on n'en trouvait plus aucun. Naturellement, nos trappeurs ne mangèrent que ce qui leur était nécessaire pour subsister : ils firent sécher le reste sur un feu d'armoise, de manière à pouvoir conserver cette viande pendant quelques jours. Puis ils chargèrent leurs provisions sur leur dos, et se mirent en route pour rejoindre la rivière Snaka; mais longtemps avant d'arriver à Fort-Hall, ils avaient épuisé



leurs vivres et se trouvaient dans une position aussi déplorable qu'en partant. La contrée qu'ils traversaient alors était encore, s'il se peut, plus déserte que celle qu'ils venaient de quitter. Les lièvres eux-mêmes ne pouvaient y vivre, et ceux qu'on y voyait à de rares intervalles se sauvaient avant qu'il fût possible de les approcher.

De loin en loin la vue d'un tétras venait encore exciter leur convoitise; mais ils n'avaient pas d'autre

satisfaction que celle d'entendre le crépitement de ses ailes lorsqu'il prenait sa volée, et de le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il s'abattît sur un point éloigné de la plaine. Cet oiseau est celui que les naturalistes appellent le coq des plaines (*tetras urophasianus*), et c'est le plus gros de la famille, bel oiseau noir et blanc formant un gris argenté — mangeable dans la première année. Plus tard, le fruit de l'absinthe sauvage, dont il fait sa nourriture, lui donne un goût amer et désagréable, et malgré cela, ce faisan de l'Amérique du Nord eût satisfait l'appétit de nos trappeurs s'ils avaient pu s'en emparer. Mais n'ayant pas de fusil, il n'y fallait pas songer. Pendant plusieurs jours ils ne vécurent que de racines et de menus fruit; heureusement encore c'était la saison où ces baies et ces légumes étaient mûrs.

De temps en temps ils trouvaient aussi des navets de prairie (*psoralea esculenta*), et, dans un marais qu'il leur fallut traverser, ils récoltèrent une provision de racines de kamas, si célèbres aux États-Unis. Ces ressources étaient cependant loin d'être suffisantes; il leur fallait encore faire quatre ou cinq jours de marche, et ils commençaient à craindre de ne pouvoir avancer davantage, car le pays à travers lequel ils allaient voyager était un désert entièrement nu.

Dans ce moment critique, ils se procurèrent encore une nouvelle subsistance, et en quantité suffisante pour leur permettre de poursuivre sans crainte leur voyage. Tout à coup, comme par enchantement, la terre se couvrit de gros insectes de couleur brun foncé, appartenant à l'espèce connue sous le nom de

grillons des prairies, mais que le naturaliste, d'après la description que lui en firent les trappeurs, affirma devoir être des cigales. C'est une espèce célèbre en Amérique, et que l'on appelle *locustes de dix-sept ans* (*cicada septem decem*), eu égard à un préjugé populaire d'après lequel ces insectes ne paraissent en vols innombrables que tous les dix-sept ans. Cette espèce de cigale diffère des autres en ce qu'elle ne nuit pas à la végétation. Nombre d'oiseaux et de quadrupèdes s'en nourrissent avec plaisir; les pourceaux les recherchent avec avidité et en détruisent des quantités considérables, et les écureuils les dévorent avec autant d'appétit que si c'étaient des noix.

A peine les trappeurs eurent-ils aperçu les cigales qui rampaient sur le sol, qu'ils se sentirent rassurés : ils n'avaient désormais plus peur de mourir de faim. Ils savaient que ces insectes étaient un article de nourriture important parmi les Indiens qui chassent les lièvres de sauge. Ils connaissent en outre les moyens praticables pour s'en emparer, et ils se mirent aussitôt à en faire provision. Ils commencèrent par creuser un trou circulaire dans la terre sablonneuse, et puis, se plaçant à quelque distance les uns des autres, ils y chassèrent les insectes comme vers un centre commun. Peu d'instants leur suffirent pour rassembler une grande quantité de cigales, qui, pressées de tous les côtés, s'arrêtaient en masses compactes sur les bords de la fosse, et de là tombaient jusqu'au fond. Les trappeurs avaient eu soin de creuser le trou assez profondément, de manière à empêcher les cigales de sortir avant qu'on eût le

temps de les ramasser. A chaque battue, ils prenaient près d'un demi-boisseau d'insectes ; ils allèrent ensuite creuser plus loin un autre trou dans la plaine, où ils firent aussi bonne chasse, et ils ne s'arrêtèrent qu'au moment où ils eurent fait une provision suffisante.

Il fallut alors tuer le gibier et le faire légèrement griller sur une des pierres chauffées au feu. Les Indiens ont l'habitude de les écraser et d'y mêler les graines d'une plante qui croît abondamment dans ces contrées. Ils en font ainsi une espèce de pain que les trappeurs appellent *gâteau de cigales*. Nos voyageurs ne purent cependant pas se procurer cet assaisonnement, et ils se virent contraints de manger leurs cigales dans leur état naturel et sans sauce. Néanmoins, dans la position terrible où ils se trouvaient, aucun d'eux ne songea ni à s'en plaindre ni à faire le délicat. Chacun d'eux prépara sa provision, et l'on se remit en route. Enfin, après bien des fatigues, après avoir beaucoup souffert, particulièrement de la soif, ils arrivèrent à Fort-Hall, où, par bonheur, ils avaient des connaissances, et où ils trouvèrent toute espèce de secours et les objets nécessaires pour s'équiper et recommencer une autre expédition.

Après avoir écouté le récit de nos guides, nous décidâmes qu'on ferait la garde, chacun à son tour, pendant toute la nuit; et nous réunissant les uns contre les autres autour du feu du bivac, nous fûmes bientôt aussi profondément endormis que si nous avions été couchés sous des rideaux de damas et sur des matelas d'édredon.

CHAPITRE XXXV.

Le grand troupeau de bisons.

L'emplacement que nous avions choisi pour passer la nuit était situé sur les bords d'un petit cours d'eau dont les rives étaient peu élevées. En un mot, la surface de l'eau était presque de niveau avec le sol de la prairie. Les seuls arbres que l'on aperçût dans les environs étaient quelques cotonniers épars, et des saules à longues feuilles d'une espèce particulière à ces contrées.

Nous avions allumé notre feu de bivac avec du bois de peuplier, à environ vingt ou trente pas du bord de l'eau, non pas sur une hauteur, mais bien au contraire au fond d'une excavation creusée dans le sol en forme d'entonnoir. C'était un caprice de la nature des plus curieux, et dont aucun de nous ne pouvait se rendre compte. On aurait pu croire ce trou creusé par la main de l'homme, car il était circulaire, et ses côtés descendaient graduellement vers le centre, comme le cratère d'un volcan. Sans sa vaste capacité, nous l'eussions pris pour un trou de bisons; mais il était bien plus grand, plus profond et plus

pointu que les bauges des taureaux de la vaste prairie. Lorsque nous eûmes réfléchi que ce trou singulier était un endroit sûr pour y faire du feu (car nous pensions toujours à ces maudits Pawnees), nous nous y établîmes pour y passer la nuit. Ce fut donc au fond de ce bassin, à demi couchés contre les parois en pente douce et les pieds appuyés au fond, que nous nous arrangeâmes pour dormir. Nous devions avoir une sentinelle debout toute la nuit; il fut convenu que chacun prendrait son tour et éveillerait celui qui devait le relever.

Ce fut le docteur qui monta la garde pendant la première heure. Aucun de nous n'avait grande confiance dans sa vigilance; mais son heure de garde se trouvait au moment de la nuit où il y avait le moins à craindre de la part des Indiens. Ces sauvages ne font jamais leurs attaques qu'après minuit, car ils savent bien que c'est alors le moment où le sommeil est le plus profond. L'enlèvement des chevaux pendant la soirée précédente avait été une exception à la règle, et n'avait été effectué probablement que parce qu'en approchant ils avaient compris qu'il n'y avait pas de garde; c'était là un cas tout particulier. Nous n'éprouvions donc pas de crainte, et, fatigués comme nous l'étions d'avoir chassé à pied toute la journée, nous dormions profondément. Le sol sur lequel nous reposions était sec et commode; le feu nous envoyait une douce chaleur, et nous ne demandions pas mieux que de passer une bonne nuit.

Il paraît que le docteur s'endormit à son poste;

car s'il en eût été autrement, nous eussions été préparés à repousser une invasion qu'il nous fallut subir cette nuit-là même. Je fus tiré de mon sommeil par des cris étourdissants que poussaient nos guides, et je me levai en toute hâte, dans la ferme croyance que nous étions attaqués par les Indiens : mon premier soin fut de m'emparer de mon fusil. Tous mes compagnons s'éveillèrent en même temps sous l'influence de la même idée, et, comme moi, ils saisirent leurs armes. En levant les yeux, nous vîmes le docteur étendu sur le bord du trou et ronflant de toute la force de ses poumons. Nous ne savions vraiment pas ce que cela voulait dire.

Cependant, Ike et Redwood, qui ne dormaient jamais que d'un œil, s'étaient éveillés les premiers, et s'élançaient déjà au sommet de l'entonnoir. Le bruit de la double détonation de leurs carabines nous confirma dans l'idée que nous étions attaqués par les Indiens; autrement, sur quel ennemi auraient-ils pu ainsi tirer leur poudre et user leurs balles? « Par ici tout le monde, cria Redwood en nous faisant signe de monter à l'endroit où lui et son compagnon avaient déjà pris position, faisant tournoyer leurs fusils autour de leurs têtes, et se livrant à des gestes étranges; par ici! Apportez vos fusils, vos pistolets, tout. Dépêchez-vous! » Nous nous mîmes à gravir le talus aussi vite que possible, et nous parvenions à côté de nos guides au moment même où le docteur s'éveillait en sursaut, et, frappé de terreur, roulait jusqu'au fond de l'entonnoir.

Tout en montant, nous entendions un mélange

de sons confus, pareils à ceux que produit un corps nombreux de cavalerie et le bruit de mugissements furieux poussés à la fois par des centaines de bisons. En effet, il n'y avait pas à s'y méprendre, car c'était en réalité un troupeau de taureaux que nous entendions. Il faisait un clair de lune magnifique, et nous n'eûmes pas plutôt dépassé de la tête les bords de notre excavation, que nous vîmes d'un seul coup d'œil quelle était la cause de l'alarme. Tout autour de nous la plaine était couverte de bisons : le sol en était noir. Il devait y avoir des milliers et des milliers d'animaux dans les deux épaisses colonnes qui passaient de chaque côté de nous. Ils allaient d'un trop rapide, quelques-uns même au galop, et en quelques endroits leurs rangs étaient tellement serrés qu'ils montaient les uns sur les autres; quelques-uns mêmes tombaient renversés, et étaient foulés aux pieds par leurs compagnons.

« Par ici, par ici, tout le monde, répéta Ike : ici, près de moi, ou ils vont venir dans le trou, et ils nous écraseront comme des vers! » Nous vîmes d'un coup d'œil ce que voulait dire notre guide. Dans la fureur de leur course, ces animaux se précipitaient en avant, et rien ne semblait pouvoir les arrêter. On les voyait se jeter dans le petit cours d'eau et le traverser sans y prendre garde : si par malheur ils venaient à se diriger sur nous, tout le troupeau suivrait les premiers, et nous nous trouverions mêlés dans la confusion. Il n'y avait pas sur la prairie un seul endroit où nous pussions être en sûreté. Cette masse impétueuse était poussée par derrière, et ne pouvait

ni s'arrêter, ni changer de direction. Déjà neuf énormes taureaux avaient été abattus par les balles de nos guides, et leurs corps gigantesques empêchaient jusqu'à un certain point les autres de se rapprocher de nous, ce qu'ils auraient cependant pu faire encore sans les cris et les gestes menaçants des guides. En un instant nous fûmes tous au poste indiqué, et nous nous préparâmes à faire feu. Les plus prudents attendirent un moment favorable, tandis que les autres s'empressèrent de tirer; et un feu roulant de carabines, de fusils à deux coups et de revolvers, produisit bientôt un monceau de cadavres qui fermèrent la route aux autres, comme une barrière que l'on aurait construite tout exprès.

Nous eûmes alors le temps de respirer, et chacun rechargea ses armes avec toute la prestesse possible. Il n'y avait pas un instant à perdre, car le flot vivant roulait toujours, et les points de mire n'étaient pas rares; il n'y avait même pas à choisir. Nous restâmes ainsi un grand quart d'heure à charger et à tirer sans relâche. Le troupeau commença alors à s'éclaircir, et nous vîmes enfin le dernier bison passer nonchalamment au milieu d'une grêle de balles.

Nous regardâmes autour de nous pour contempler les résultats de l'action. De tous côtés le sol était jonché de cadavres de couleur sombre, dont le poil paraissait être hérissé; près de nous il y en avait un véritable monceau. On en voyait dans toutes les attitudes : les uns étendus sur le flanc, les autres sur les genoux; quelques-uns se tenaient encore sur les jambes, mais évidemment ils étaient grièvement

blessés. Nous allions nous précipiter hors de ce cercle enchanté pour achever notre œuvre, mais la voix de nos guides nous rappela à notre poste. « Si vous tenez à la vie, ne bougez pas d'ici, s'écria Redwood, ne faites pas un pas que nous ne les ayons tous abattus. Il y a encore des taureaux qui ont assez de force pour vous faire plus de mal que vous ne pensez. » Et en parlant ainsi, le trappeur mit en joue sa longue carabine, choisit un bison encore debout, et l'abattit. Nous les achevâmes l'un après l'autre de la même manière; puis ce fut le tour de ceux qui étaient à genoux, et tous ceux qui donnaient encore signe de vie tombèrent sous nos coups.

Lorsque le massacre fut fini, nous sortîmes de notre trou, et nous fîmes le dénombrement de nos victimes; il n'y en avait pas moins de vingt-cinq autour de nous, et encore nous ne comptions pas plusieurs blessés que nous voyions errer dans la plaine. Naturellement il nous fut impossible de nous endormir avant d'avoir mangé chacun une ou deux livres de viande fraîche taillée dans les côtes d'un bison. Ce repas médianoche du désert, assaisonné par les émotions diverses de cette chasse singulière et par les quolibets nombreux à notre sentinelle endormie, nous fit veiller jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Il faisait déjà presque jour lorsque nous songeâmes à reprendre notre sommeil interrompu.

CHAPITRE XXXVI.

Retour à Saint-Louis.

Nous nous réveillâmes plus assurés pour l'avenir. Nous avions des provisions en abondance, et plus même qu'il ne nous en fallait, car il y avait là des milliers de livres de viande que les loups allaient se disputer entre eux. Il fallait seulement songer à préparer tout cela de manière à pouvoir le transporter facilement et à faire sécher ces tranches de bisons pour les conserver le plus longtemps possible. C'était l'affaire de trois grandes journées. Nos guides savaient préparer la viande sans le secours du sel, et aussitôt après déjeuner, nous nous mîmes à l'œuvre, sans nous occuper des taureaux, que nous abandonnâmes aux coyotes, qui déjà rôdaient en troupes autour de nous; nous ne dépeçâmes que les vaches.

On alluma d'abord un grand feu; puis on construisit un treillis de branches d'arbres, sur lequel on posa la chair coupée par tranches effilées. Le tout fut placé à quelque distance du feu, de manière que la chaleur desséchât le jus de la viande; et en

moins de quarante-huit heures elle devint si roide et si dure, qu'on aurait pu la garder des mois entiers sans crainte de la voir se corrompre. Pendant ce temps-là d'autres étaient employés à préparer les peaux des bisons, à les assouplir et à diminuer leur poids. C'est ainsi qu'on procède pour faire ces robes qui devaient nous servir de couvertures.

A la fin du troisième jour tout était terminé et nous étions disposés à partir. Chacun devait porter sa ration de viande sèche, ses armes, ses fourrures et son équipage. Chargés de cette manière, nous n'espérions pas faire beaucoup de chemin du matin au soir; mais nous avions environ trente jours de provisions devant nous, et nous ne doutions pas qu'avant l'expiration de ce terme nous ne fussions parvenus à Indépendance. Nous étions pleins d'ardeur au moment du départ, et cependant nous n'étions pas encore très-éloignés que la pesanteur de nos fardeaux vint tant soit peu refroidir notre courage. Il y avait à peine cinquante heures que nous étions en marche lorsqu'il nous arriva un accident qui nous replongea dans le désespoir et mit encore une fois nos jours en danger. Dans un voyage à travers les prairies on a tout à craindre de la terre et de l'eau, et mille périls imprévus viennent en un instant déranger vos prévisions les mieux calculées.

Le danger qui vint nous surprendre était de la nature la plus déplorable. Nous étions sur le bord d'un ruisseau qui n'avait pas plus de cinquante mè-

tres de largeur, mais dont les eaux étaient fort profondes. Nous descendîmes pendant plusieurs milles le long de ses rives sans pouvoir trouver un passage guéable, et nous nous déterminâmes à le traverser à la nage plutôt que de perdre du temps à en chercher un. Ce n'était pas chose difficile, car nous étions tous bons nageurs; en quelques minutes la plus grande partie de la bande parvint de l'autre côté. Cependant il nous restait à faire passer sur le bord opposé nos provisions et le reste de nos équipages; dans ce but, nous construisîmes un petit radeau sur lequel nous embarquâmes nos rouleaux de viande, nos manteaux, nos armes et nos munitions. Nous y attachâmes une corde dont l'un de nous prit un bout en se mettant à la nage, tandis que d'autres l'aidaient en poussant le radeau chargé. Quoique le ruisseau ne fût pas très-large, le courant était fort rapide. Au moment où le radeau se trouvait à moitié chemin, la corde se cassa, et notre *raft* s'en alla au fil de l'eau. Nous courûmes le long des rives dans l'espoir de saisir le radeau lorsqu'il arriverait à notre portée. Tout d'abord nous ne ressentions aucune crainte à cet égard, lorsque tout à coup nous aperçûmes en aval des rapides dont nous n'avions aucun moyen d'éloigner notre frêle esquif. Nous avions tout mis sur le radeau: les provisions, les fourrures, les fusils, sans même avoir la précaution de les y assujettir, car dans notre folle sécurité nous étions loin de prévoir un semblable accident.

Il était trop tard pour nous jeter à l'eau et pour essayer d'arrêter le radeau. Personne n'y songeait: cha-

cun voyait que c'était chose impossible, et nos cœurs battaient avec violence tandis que nous suivions des yeux tout ce que nous avions de plus précieux emporté par les eaux et ballotté sur les flots écumants. Nous entendîmes un choc; le radeau tourna sur lui-même et resta un instant immobile au milieu du ruisseau, arrêté par la pointe aiguë d'un rocher; puis, emporté par la force du courant, il glissa jusque dans les eaux qui coulaient tranquillement au bas de la cataracte. Nous nous élançâmes sur la rive, et après quelques efforts nous parvînmes à nous assurer du radeau et à l'amener à terre. Hélas! la plus grande partie des provisions, toutes nos armes, toutes nos munitions avaient disparu dans le gouffre! Elles avaient été lancées au beau milieu de la cataracte, et se trouvaient perdues sans ressource. Il ne restait que trois paquets de viande et quelques peaux de bisons.

Nous étions plus à plaindre que jamais. Les provisions sauvées du naufrage ne pouvaient guère nous suffire plus d'une semaine, et une fois qu'elles seraient consommées, comment nous procurerions-nous d'autres vivres, puisque nous n'avions plus les moyens de tuer le gibier? Des pistolets, des couteaux, voilà tout ce qui nous restait, et quelle chance avions-nous de tuer un cerf ou n'importe quel autre animal à l'aide de pareilles armes? Nous n'avions rien de mieux à faire que de nous avancer dans la direction des endroits habités, et de voyager avec toute la vitesse possible.

Nous nous remîmes donc en route, réduits à la

demi-ration, afin de faire durer les vivres. Il était heureux que nous eussions pu sauver les quelques peaux de bisons, car nous étions en plein hiver et le froid se faisait vivement sentir. Nous fûmes même obligés de passer quelques nuits sans feu, faute de bois. Mais nous espérions arriver bientôt aux pays de forêts, où nous serions à l'abri de ce besoin, et où, en outre, nous pourrions rencontrer quelque espèce d'animal facile à capturer sans fusil.

Trois jours après avoir quitté la malencontreuse rivière, la température changea, et la neige continua à tomber toute la nuit. Le lendemain nous vîmes la terre couverte au loin d'un linceul blanc, et nos pieds enfonçaient à chaque pas dans cette couche glacée; ce qui ajouta encore aux difficultés de la marche. Cependant, comme la neige avait tout au plus un pied d'épaisseur, nous réussîmes à nous tirer d'affaire. Chemin faisant, nous vîmes bien des traces de cerf, mais nous n'avions aucune chance d'atteindre ces animaux, aussi n'y prîmes-nous pas garde. Nos guides nous dirent que si la neige pouvait fondre un peu et qu'il gelât ensuite pendant la nuit, nous pourrions tuer des cerfs sans carabines. Par bonheur, ce changement atmosphérique se fit dans la journée : pendant la nuit, la croûte glacée devint très-forte, et le lendemain matin nous trouvâmes que la neige était assez solide pour nous porter tous.

Cela nous rendit quelque espoir, et nous songeâmes le lendemain à faire une chasse au cerf. Nous nous dispersâmes de côté et d'autre par groupes de deux

ou trois individus, et nous nous mîmes à chercher des fumées Le soir, lorsque nous nous retrouvâmes au camp, chacun de nous revint harassé de fatigue et les mains vides. Les deux guides, Ike et Redwood, étaient allés seuls de leur côté, et rentrèrent les derniers. Ils arrivèrent enfin, et à notre grande joie, ils rapportaient sur leurs épaules chacun la moitié d'un cerf. Ils avaient découvert les traces de l'animal sur la neige, et l'avaient suivi pendant plusieurs milles, jusqu'à ce qu'il eût les pieds tellement déchirés par la croûte de la glace qu'il les laissât approcher à portée de pistolet. Heureusement c'était un mâle de belle taille, et sa chair pouvait nous nourrir deux ou trois jours.

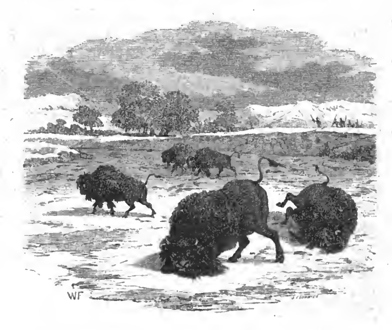
Après un déjeuner composé de venaison fraîche, nous partîmes l'esprit moins attristé, avec l'intention de faire une belle journée de marche, afin d'arriver jusqu'aux grands bois où nous serions à même de rencontrer des cerfs et d'en prendre quelques-uns avant le dégel. Mais avant la fin du jour, nous nous trouvâmes tellement chargés de vivres, que nous ne songeâmes pas aux cerfs ni à aucune autre espèce de gibier. Nos provisions se trouvèrent renouvelées, de la manière la plus inattendue, d'un supplément de viande de bison.

Nous marchions péniblement sur la neige glacée, lorsque, étant arrivés sur le sommet d'un coteau, nous aperçûmes en face de nous cinq animaux d'une grosseur énorme : c'étaient cinq bisons. Cette découverte était pour nous de la dernière importance; aussi nous arrêtâmes-nous tous pour tenir conseil. Qu'avions-

nous à faire? Quel moyen prendre pour nous emparer de l'un d'eux, et même, si cela se pouvait, de tous les cinq à la fois? Si la neige avait été assez épaisse, la chose eût été facile; mais, bien que même alors la glace dût nécessairement les retarder dans leur course, ils pouvaient encore faire bien plus de chemin que nous. Notre seule chance était de tâcher d'approcher tout doucement, et de ramper ensuite près d'eux jusqu'à portée de pistolet; et, dans une plaine unie et blanche de neige, cela me paraissait impossible. Le pied du chasseur, en écrasant la neige gelée, devait leur donner l'éveil longtemps avant que nous fussions arrivés. En un mot, après avoir pesé et discuté toutes les chances de succès, nous en vînmes à désespérer de réussir jamais. Que n'eussions-nous pas donné dans ce moment pour avoir un cheval et une carabine! *My horse! a kingdom for a horse! (Mon cheval! un royaume pour un cheval!)*

Nous causions toujours sans prendre de détermination, et pendant ce temps-là les cinq bêtes énormes disparurent derrière le coteau qui s'étendait en travers de notre route. Comme cette élévation nous empêchait d'être vus, nous courûmes en avant pour voir si sur l'autre versant du coteau nous aurions une chance plus favorable. Nous espérions y trouver des arbres qui nous permettraient d'approcher du gibier, et nous nous dirigâmes vers un petit bouquet de bois qui couvrait le sommet du monticule. Nous y parvînmes enfin; mais quel fut notre désappointement lorsque nous vîmes les cinq animaux s'enfuir au galop dans la direction opposée.

Le courage nous abandonna; nous nous regardions les uns les autres avec des yeux pleins de désespoir, lorsque tout à coup Redwood et le tueur de loups, poussant des cris de triomphe, s'élancèrent à la poursuite des bisons en nous invitant à les suivre. Nous ne pouvions nous rendre compte de cette conduite singulière, lorsqu'une scène étrange vint frapper nos



regards. Les bisons se débattaient avec efforts sur la plaine qui s'étendait devant nous. De temps en temps ils se précipitaient en avant, puis s'arrêtaient tout court, les jambes écartées, le jarret tendu, tandis que quelques-uns tombaient lourdement sur le flanc, agitant leurs membres comme s'ils avaient été blessés par une balle invisible.

Digitized by Google

Tous ces mouvements eussent été pour nous autant de mystères, si les guides en partant ne nous en eussent d'un seul mot donné l'explication en s'écriant : « Les bisons sont sur la glace ! » Le fait était vrai. Cette plaine couverte de neige n'était autre qu'un lac glacé, et, dans leur précipitation à s'enfuir, les animaux s'y étaient engagés et ne pouvaient se tenir sur leurs jambes. Nous ne mîmes que peu d'instants pour arriver jusqu'à eux; et, quelques minutes après, minutes pendant lesquelles on se livra de part et d'autre un combat à outrance, où les pistolets se firent entendre, où les couteaux brillèrent au soleil, cinq cadavres énormes gisaient sans mouvement sur la neige teinte de sang.

Cette heureuse capture, que nous ne pouvions attribuer qu'à notre bonne fortune, fut peut-être ce qui nous sauva la vie à tous. La viande que nous retirâmes des cinq taureaux, car c'étaient des taureaux, nous fournit une provision abondante, qui nous permit d'arriver en sûreté jusqu'aux endroits habités par nos compatriotes. Il est vrai que nous eûmes encore à endurer bien des fatigues, qu'il nous fallut marcher pendant de très-longues heures avant de dormir sous un toit; mais malgré l'aspect de misère profonde qu'annonçaient notre costume délabré et nos haillons indescriptibles, nous arrivâmes tous en parfaite santé au terme de notre voyage.

A Indépendance, on nous fournit les moyens de nous équiper de manière à nous présenter convenablement à Saint-Louis, où nous parvînmes quelque jours après. Là, assis autour de la table abondamment servie

de l'hôtel des Planteurs, nous eûmes bientôt oublié toutes nos disgrâces pour nous rappeler seulement le plaisir que nous avait fait souvent éprouver la vie aventureuse de *chasseurs de bisons*.

FIN.

85955

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

11886. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google


Digitized by Google


BIE